

Michel-Ange MAZIN

(1697 - 1767)

Wrote several pious novels.

This work is in BM only in an English translation.

not in Cioranescu.

Ce Livre est à Lusage de
Sr. petiniaud avec permission
de L'obeissance

LA PARFAITE
RELIGIEUSE.

OUVRAGE

E'GALEMENT UTILE

A TOUTES LES PERSONNES

Qui aspirent à la perfection.

Par le R. P. MICHEL-ANGE-MARIN, Religieux Minime.

SECONDE E'DITION,

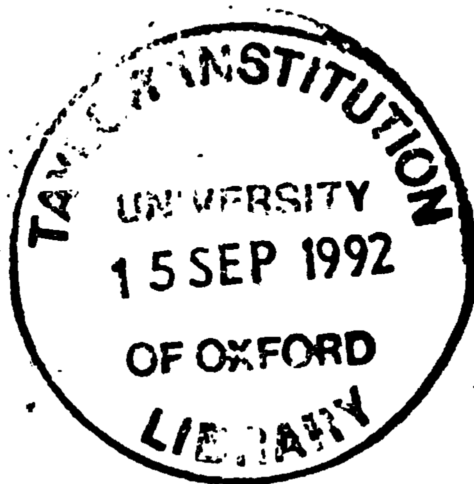
Revue & corrigée.

A AVIGNON,

Chez ALEXANDRE GIROUD, seul Imprimeur de Sa Sainteté.

M. DCC. XLIX.

AVEC PERMISSION DES SUPERIEURS.



PREFACE.

LEs Traités de pieté ont cela de commun avec les Traités dogmatiques, qu'on ne doit point se piquer d'y dire des choses nouvelles; ce seroit donner dans l'erreur ou dans l'illusion. La morale de JESUS-CHRIST marche d'un pas égal avec la foi. Nous croyons ce qu'on a toujours cru, & nous enseignons ce qu'on a toujours enseigné.

Lorsque l'on trouve dans un livre de pieté ce qui a été dit dans plusieurs autres, il ne s'ensuit pas que ce livre soit inutile. Par une suite nécessaire du principe que nous venons d'établir, nous ne devons dire que ce qui a toujours été dit, & il n'est point permis d'enseigner une autre doctrine que celle qui a été enseignée dans tous les tems.

Puisque c'est aux Religieuses que nous adressons cet Ouvrage, elles y trouveront dans un ordre suivi l'économie de la conduite pieuse qu'elles doivent garder pour répondre à l'ex-

LICENTIA

Reverendissimi Patris Generalis.

NOS FRATER ROBERTUS BOULÉ Ordinis Minimorum Generalis, tenore præsentium R. P. MICHAELI-ANGELO MARIN, Sacræ Theologiæ Professori emerito licentiam concedimus typis mandandi librum cui titulus est : *La Parfaite Religieuse*, dummodò à duobus Ordinis nostri Theologis per R. A. P. Provincialem nominandis approbetur. Datum Romæ in Regio nostro Conventu sanctissimæ Trinitatis die 6 Aprilis 1746.

FR. ROBERTUS BOULÉ Generalis.

Loco † Sigilli.

De mandato Rmi. Patris Generalis.

FR. JACOBUS LANDIEU Prosecret.

PERMISSION

du très-Reverend Pere Provincial.

NOUS FRERE PIERRE DUROURE, Provincial des Minimes de la Province de Provence, vu la permission du Reverendissime Pere Général, permettons au R. P. MICHEL-ANGE MARIN ancien Professeur de notre Ordre, de faire imprimer un Livre qu'il a composé, qui a pour titre, *La Parfaite Religieuse*, pourvu qu'il ait été revu & approuvé par les RR. PP. JACQUES LAURENT CAMAÏOU & ETIENNE PELLICIER Théologiens de notre Ordre par nous dépu-

tès à cet effet. En foi de quoi avons ſigné les préſentes. Donné à Marſeille le 4 AVRIL 1747.

FR. PIERRE DUROURE, Provincial.

FR. JEAN-BAPTISTE GANTELMY, Aſſiſtant Provincial.

Approbation des Théologiens. de l'Ordre.

NOUS avons lu par ordre du très-Reverend Pere Provincial un Livre intitulé : *La Parfaite Religieuſe*, compoſé par le R. P. MICHEL-ANGE Marin Religieux de notre Ordre. Nous y avons trouvé le même zele pour le ſalut des ames & la même douceur pour les porter à la perfection, que le public a déja admiré dans les précédens ouvrages du même Auteur. Nous avons d'autant plus ſujet d'eſperer que celui-ci ſera bien reçu des perſonnes qui aiment ſincerement la vraie vertu, qu'il n'a d'autre objet que celui de la conſerver ou de la faire refleurir dans les Monaſteres des Religieuſes qui en ſont les plus ſurs aziles. D'ailleurs nous n'y avons rien trouvé qui ne nous ait paru conforme aux regles de la foi & des bonnes mœurs. A Avignon ce 6 Août 1747.

FR. JEAN-LOUIS BESSON, Correcteur du Couv. des Minimes d'Avignon.

FR. JACQUES-LAURENT CAMAÏOU, Théologien de l'Ordre des Minimes.

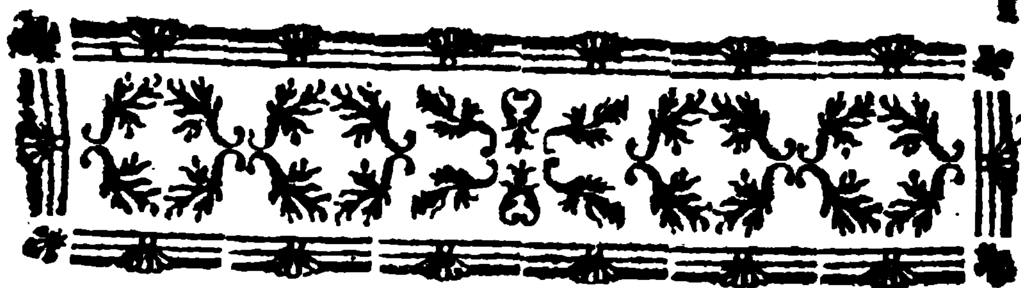
FR. ETIENNE PELLICIER, Théologien de l'Ordre des Minimes.

IMPRIMATUR, si videbitur Reverendissimo Patri Inquisitori.

S. DEFOSSERAN,
Vic. Generalis.

IMPRIMATUR,

F. HYAC. STE. CROIX,
Inquisitor Generalis.



LA PARFAITE RELIGIEUSE.

PREMIERE PARTIE.

Du renoncement au monde, & à soi-même.

I.

LA Religieuse est une personne qui a renoncé solemnellement au monde pour se dévouer à Jesus-Christ, & que ce divin Maître a daigné recevoir au nombre de ses épouses sacrées, par la grace de la vocation qu'il lui a donnée. Elle peut comprendre par-là l'excellence de son état, & l'étendue de ses obligations.

II.

En conséquence d'une si insigne faveur, une Religieuse doit aimer & respecter souverainement son état. Elle doit entrer souvent dans des sentimens d'admiration de la grace qu'elle a reçue. Elle doit exciter son cœur à toute sa reconnoissance envers ce

divin Epoux qui l'a choisie sur tant d'autres par une miséricordieuse préférence.

III.

Les Religieuses qui osent parler de leur état avec peu d'estime, & qui paroissent faire peu de cas des pratiques saintes qu'on y observe, doivent considérer que ce mépris tombe moins sur leur état, que sur Jesus-Christ même : elles prouvent par cette conduite, que leur cœur est aussi ingrat, que leur esprit est dépourvu de réligion. » O état » sacré de la vie religieuse ! s'écrie le pieux » Auteur du Livre de l'Imitation de Jesus-» Christ, * il nous rend cher à Dieu, égal » aux Anges, terrible aux Démons, & di-» gne d'être honoré de tous les Serviteurs de » Jesus-Christ.

IV.

L'amour & le respect que nous exigeons de la Religieuse pour son état, doivent s'étendre sur tout ce qui est de la réligion, sur les moindres usages du Monastère, comme sur les regles essentielles ; sur les cérémonies, sur la cloture, sur l'habit, sur le voile. Ainsi nous lisons dans la vie d'une grande Sainte, qu'elle baisoit quelquefois dans un excès de sainte joie les murailles de son Monastere, qui la séparoient du monde : & c'est dans ces sentimens affectueux que les Religieuses ne devroient jamais quitter ni reprendre leur habit & leur voile, sans le baiser avec dévotion.

V.

Par ce même amour de son état, la Re-

* L. 3. c. 10.

ligieuse doit en soutenir l'observance avec un *grand* zele, tant par son exemple que par ses soins. Elle doit être attentive à ne point en altérer la vigueur, elle doit se faire un devoir, & pour-ainsi-dire, un point d'honneur devant Dieu, de transmettre la discipline réguliére dans toute sa pureté aux Filles qui viendront après elle.

VI.

Quelle gloire seroit rendue à Jesus-Christ, & quel bien pour une infinité de Filles, si cette sainte émulation animoit le cœur de chaque Religieuse! Le zele de l'observance, & le bon exemple ainsi perpétués, feroient des Monastères comme autant d'échelles mystérieuses de la terre au Ciel, où les Religieuses montant successivement par les dégrés des vertus, celles qui commenceroient d'y monter n'auroient qu'à suivre les autres pour arriver au Royaume céleste.

VII.

Vous avez renoncé au monde par l'état que vous avez embrassé, il faut conséquemment vous soutenir dans ce renoncement, si vous ne voulés être infidéle à vos promesses; il faut vous observer tant au-déhors qu'au-dedans de vous-même, pour ne rien penser ni ne rien faire qui se ressente, ou qui dénote qu'il vous reste de l'affection pour le monde que vous avez quitté.

VIII.

Pour donner une plus juste idée de l'étendue de ce renoncement, distinguons ici trois sortes de mondes auxquels vous devez

renoncer. Le premier eſt le monde extérieur dont vous êtes ſéparée par le mur matériel de cloture. Le ſecond eſt une eſpece de petit monde intérieur, renfermé dans l'enceinte du Monaſtère. Le troiſiéme eſt ce monde domeſtique que chacun porte au-dedans de ſoi, composé d'un peuple de paſſions & de défauts. Plus vous vous dégagerez de ces trois mondes, plus auſſi vous avancerez dans la perfection, & vous goûterés les avantages de votre état.

IX.

Ne vous contentez pas du mur de cloture qui vous ſépare du monde, empêchez autant que vous le pourrés, que ce monde ne vienne par de fréquentes viſites troubler votre ſolitude, & interrompre la tranquillité de votre retraite. Si la charité vous porte à recevoir avec douceur & avec politeſſe les perſonnes qui viennent vous voir, votre renonçement ſolemnel au monde exige auſſi que vous ne faſſiez rien pour vous procurer des viſites inutiles.

X.

On ne ſçauroit trop recommander aux Novices & aux nouvelles Profeſſes de marquer dès le commencement aux perſonnes du déhors de l'éloignement pour ces viſites, & de les mettre ſur le pied de ne leur en faire que rarement. Il faut même qu'elles montrent de la fermeté dans leur réſolution, ſans égard aux plaintes & aux murmures qu'on pourroit faire. Si elles n'héſitent pas à déclarer qu'elles n'aiment pas à

paroître au parloir sans nécessité, peut-être que d'abord on les taxera de scrupule, & qu'elles auront ou des reproches ou des railleries à essuyer; mais bien-tôt le monde cessera de les importuner, & l'estime que l'on concévra d'elles sera aussi grande, que le mépris qu'on fait d'une Religieuse dans laquelle on apperçoit un empressement trop marqué pour les entretiens séculiers. † » Si » vous sçavez vous défaire des créatures » pour vivre plus retirée, dit l'Auteur de » l'Imitation de J. C. elles vous laisseront » bien-tôt faire ce que vous voudrés.

XI.

Que peut-on penser d'une Religeuse, qui court avec un air d'empressement & de dissipation au parloir lorsqu'on l'y appelle; qui témoigne aux gens du monde une joie extrême de leurs visites; qui leur fait des plaintes & des reproches sur leurs longues absences; qui se répand en complimens & en discours superflus; qui fait mille questions sur tout ce qui se passe dans une Ville & ailleurs; qui se repaît avec une avidité extraordinaire de toutes les nouvelles qu'on lui donne? Une Religieuse de ce caractère a-t-elle renoncé sincérement au monde? A-t-elle le véritable esprit de son état? Qu'elle seroit louable de ne montrer qu'une modeste retenue, qu'indifférence pour les choses du siécle, qu'un amour constant pour sa retraite! doit-elle craindre de s'exposer par-là à paroître impolie ou farouche? Non, mais la régularité de sa conduite la

† L. 1. C. 21.

rendra très-agréable à Dieu, & sera en même-tems un sujet d'édification pour le monde.

XII.

Une Religieuse ne doit jamais paroître au parloir sans s'être mise auparavant sous la protection de son divin Epoux & de la très-Ste. Vierge. Elle ne doit y demeurer qu'autant de tems qu'elle ne peut s'en retirer avec bienséance. Elle en doit sortir avec autant d'empressement, qu'elle a dû avoir de la répugnance à y paroître. La fidélité à ces trois points empêchera que le parloir soit un obstacle à sa perfection.

XIII.

Une crainte raisonnable, & une prudente défiance de soi-même, doivent toujours accompagner la Religieuse au parloir, & lui servir d'escorte. Elle doit y garder un maintien grave, sérieux, & une contenance toute religieuse. Elle doit éviter les éclats de rire, & reprimer la legereté des sens, celle des yeux sur-tout, par le frein d'une exacte modestie. Elle doit par ses discours & par toute sa conduite inspirer aux personnes séculiéres du respect pour la sainteté de son état, bien loin de recevoir elle-même aucune impression dans son cœur de la contagion du siécle.

XIV.

N'affectez point dans le parloir un air trop libre & trop dégagé, ni des maniéres mondaines. Ne vous piqués pas de faire des réparties ingénieuses, comme quelqu'un

qui veut faire montre de bel esprit. Ne dites rien qui puisse vous attirer des applaudissemens, uniquement fondés sur des qualités qui ne sont que du goût des gens du monde.

XV.

Un Monastère dont les parloirs sont peu fréquentés, où les nouvelles du monde les plus répandues sont ignorées, où on ne va que pour recevoir des leçons de salut par des entretiens de piété; un tel Monastère est la bonne odeur de J. C. il est capable d'attirer les bénédictions du Ciel les plus abondantes sur la Ville au milieu de laquelle il est situé. Il dépend de chaque Religieuse en particulier, de se conduire de telle sorte par rapport aux parloirs, qu'on puisse appliquer cet éloge à son Monastère.

XVI.

Quelle vanité plus déplacée que celle d'une Religieuse, qui voudroit, en paroissant au parloir, se faire honneur de sa figure, & qui mettroit son attention à en inspirer aux autres, pour des graces qu'elle doit plutôt craindre, que priser. Il en est de même de celle qui ne sçauroit se montrer, sans avoir auparavant ajusté sa robe & son voile avec une affectation outrée. Nous disons que c'est une vanité déplacée, mais ne pourroit-on pas la qualifier à plus juste titre de profanation, dans une personne qui a fait divorce avec le monde, pour se consacrer à Jesus-Christ crucifié?

XVII.

Quant une Religieuse sort du parloir ; elle doit tâcher d'oublier ce qu'elle y a entendu d'inutile. Plût à Dieu qu'elle pût oublier qu'on lui a fait une visite ! Tout au moins elle doit se faire une loi de ne jamais répandre dans le Monastère les nouvelles du siécle qu'elle a apprises, supposé qu'elle n'ait pu faire mieux que de les écouter.

XVIII.

Il ne doit pas suffire à une Religieuse d'éviter les entretiens inutiles des personnes du monde, il faut de plus qu'elle s'efforce de bannir de son esprit le souvenir du siécle qu'elle a quitté. Que seroit-ce, si s'en étant séparée par son entrée dans le Monastère, elle mettoit sa complaisance à y penser, & en repaissoit volontairement son imagination ? Ne lui reprocheroit-on pas avec raison, qu'elle n'a fait en prennant le voile, que l'appareil extérieur du sacrifice ? & ne pourroit-on pas la comparer à ces fruits d'une belle apparence, dont les vers ont gâté l'intérieur ?

XIX.

Les Religieuses chargées du soin des Pensionnaires, qui se piquent de les ajuster selon les maximes de la vanité du siécle, & qui ne les regardent jamais avec plus de complaisance, que lorsqu'elles sont bien parées ; qui, ce qui est encore pire, les louent sur leur beauté, & leur inspirent là-dessus des retours d'amour propre ; ces Religieuses, dis-je, ont autant l'esprit du

monde que les femmes mondaines, elles font en même-tems trois maux. Le premier est le préjudice qu'elles portent aux jeunes Demoiselles, qu'elles entretiennent dans la vanité, tandis qu'on ne les leur a confiées que pour leur donner une éducation chrétienne. 2°. Elles détruisent la réputation de leur Monastere dans l'esprit des gens sensés, & qui ont la crainte de Dieu; puisqu'ils ont droit par-là de le regarder plutôt comme une école de mondanité, que comme un azile propre à conserver les filles dans l'innocence. 3°. Elles blessent leur conscience, & la chargent devant Dieu des suites funestes que peut avoir une éducation si peu conforme aux regles de l'Evangile.

XX.

Une Religieuse peut perdre aisément l'esprit de sa vocation par la vanité qu'elle inspire à une jeune Pensionnaire, qu'elle a sous sa conduite. Ne montre-t-elle pas d'abord, en prenant de la complaisance à la parer, que son cœur goûte ces vanités? Ce goût ou cet amour ne peut-il pas croître dans son cœur, à mesure qu'elle se complaît à contempler davantage sa jeune éleve si bien parée? Ces reflexions ne la conduiront-elle pas plus loin, & ne pensera-t-elle pas au plaisir de paroître dans le monde avec une jolie figure, relevée par l'éclat des habits & des ajustemens? Que faut-il de plus pour lui inspirer du mépris & du dégoût pour sa cloture & pour son voile? Peut-être que si Dieu nous faisoit connoître

la premiére cause de la damnation de plusieurs Religieuses, nous n'en trouverions point d'autre que l'abus que nous condamnons ici.

XXI.

Mais, dira une Religieuse qui ne goûte pas cette maxime, toutes les Demoiselles qu'on éleve dans les Monastères ne sont pas destinées à y prendre le voile. La plus grande partie s'angagera dans le monde, & il faut par conséquent les dresser, afin qu'elles puissent y paroître un jour comme il convient. Qu'entendés-vous donc par-là ? Est-ce qu'on doit leur inspirer du goût pour des vanités, qu'on condamne avec justice dans les femmes qui sont tout-à-fait mondaines ; pour ces vanités, qui sont si souvent la ruine des familles, & dont le démon se sert pour la perte de tant d'ames ? Inspirés à la Pensionnaire qu'on vous confie la simplicité & la modestie ; faites-lui concevoir une grande horreur du péché ; formés-là aux vertus chrétiennes. Heureuse, si après être sortie de vos mains avec une si excellente éducation, elle se soutient hors du Monastère. C'est un trésor que vous donnés au monde, qui glorifiera Dieu, qui fera honneur à vos soins, & qui sera le bonheur d'une maison, si elle se marie.

XXII.

Il ne paroît pas fort édifiant de voir dans un parloir de Religieuses un homme qui montre à danser à une Pensionnaire, & la

maîtresse qui la suit des yeux à travers les grilles, & qui la gronde, lorsqu'elle ne suit pas bien les regles de l'art. Si les parens des Demoiselles veulent qu'elles sçachent figurer un jour dans les bals, qu'ils choisissent leurs propres maisons, & non pas les Monastères des filles pour leur en faire faire l'apprentissage. La demeure des épouses de J. C. n'est pas pour ces exercices profanes.

XXIII.

Il peut se faire qu'une jeune Religieuse, dont le caractère liant, joint à une piété solide, impose beaucoup aux Pensionnaires. Il peut, dis-je, se faire aisément qu'elle gagne leur cœur en bien, qu'elle les attire à la vertu, & même à la réligion, soit par son exemple, soit par des entretiens édifians. Mais si une jeune Religieuse, qui n'a pas une vertu établie, recherche avec empressement la conversation des Pensionnaires, se lie d'amitié avec elles, & sur-tout avec les grandes, non-seulement elle se relâchera, mais pour peu qu'on tarde à rompre cette union, on en verra des suites fâcheuses; & si on vouloit découvrir la cause du dérangement & de beaucoup de désordres, qui éclatent dans certains Monastères, on la trouveroit bien-tôt dans les liaisons que les jeunes Religieuses ont avec les grandes Demoiselles.

XXIV.

Vous qui avés renoncé au monde par votre profession, pourquoi faites-vous cas de ses grandeurs, de ses richesses & de ses hon-

neurs ? Pourquoi témoignés-vous de l'estime de ses vanités ? Pourquoi parlés-vous avec tant de complaisance de votre naissance, de vos parens, de vos alliances ? Si vous estimez tant ces prétendus avantages, il ne falloit pas y renoncer ; & si vous y avez renoncé, il n'en faut plus parler avec tant d'estime, il faut même les oublier, bien loin de vous en faire honneur. De grandes Reines, d'augustes Princesses ont quitté les sceptres, les couronnes, de riches palais, les honneurs de la souveraineté pour s'engager dans l'état que vous avés embrassé, & alors elles n'ont plus voulu se distinguer que par une humilité plus profonde.

XXV.

Le renoncement à l'esprit & aux maximes du siécle, est comme le premier pas que la Religieuse doit faire pour parvenir à vivre d'une vie toute intérieure. Il servira à lui faciliter le récueillement dans la priére & l'oraison mentale, en éloignant d'elle la cause d'une foule de distractions inséparables du commerce du siécle. Il lui épargnera la peine qui vient du trouble & de l'aridité du cœur : fruits ordinaires de ce contagieux commerce ; & enfin, moins détournée par le monde, elle aura plus de loisir pour vaquer à sa perfection.

XXVI.

Ainsi, dégagée du monde extérieur, une Religieuse doit se prémunir contre ce que nous pouvons appeller un monde intérieur, qui ne se glisse & ne se fortifie que trop

dans certains Monasteres. Ce monde est une dissipation & un dérangement dans l'observance régulière, qui vient de l'union de plusieurs Religieuses très-imparfaites, & qui étant atteintes chacune en particulier de beaucoup de défauts, s'y confirment & les entretiennent par leur liaison & leur exemple ; ce qui n'est pas seulement un très-grand obstacle à leur reformation, mais encore la cause funeste de la perte éternelle de plusieurs.

XXVII.

Une Religieuse imbue de l'esprit de ce monde intérieur est toute dissipée & s'épanche au-déhors en discours inutiles, en frivoles occupations, en ris immodérés, en perte de tems presque continuelle. Son principal soin est de se mêler de ce qui regarde les autres, sans autre sujet que celui de satisfaire sa curiosité ou sa manie. Elle s'informe de tout ce qui se passe dans le Monastère, & le répand parmi les autres Sœurs avec la même legereté d'esprit, & la même avidité qu'elle l'a appris. Elle se donne sans peine & sans scrupule la liberté de dire sa pensée & son sentiment sur tout, & en toute rencontre, quelque suite fâcheuse que son indiscrétion & son imprudence puissent avoir. Elle décide de la conduite de ses Sœurs, & la critique selon son caprice, ou selon qu'elle est prévenue à leur égard. Elle murmure sans modération & sans retenue de celles qui sont en charge, & leur prête aisément des intentions peu droites sans

ſans même aucune vraiſemblance. Elle fait quelquefois des inventions & de faux rapports, capables d'altérer entiérement la charité parmi les Sœurs, & d'allumer le feu de la diſcorde. Elle ſe range toujours du côté du relâchement contre celles qui ont à cœur l'obſervance réguliére. Elle ſuit en toute rencontre la voie de la nature & des paſſions, & ſi rarement celle de la grace, que la diſſipation, l'infidélité & la tiédeur ſont ſon principal caractère.

XXVIII.

De plus, une Religieuſe qui ſuit ce monde intérieur, ne ſe contente pas de faire peu de cas des regles, & de les enfreindre impunément, elle porte les autres à y manquer, ou les mépriſe, ſi elles y ſont fidéles. Elle n'a ni goût, ni déſir des choſes de Dieu, ni aucune vue de travailler à acquérir la perfection religieuſe. Elle ſe fait au contraire une eſpece de point d'honneur de n'avoir point de dévotion, & regarderoit preſque comme une injure, ſi on lui diſoit qu'elle eſt dévote. Elle fait des railleries de celles qui le ſont, & porte même ſa malice juſqu'à tâcher d'en détourner celles qui veulent le devenir; ce qui eſt pour pluſieurs un ſujet de ſcandale. Elle ſe fait des amies aux dépens de la charité commune, & cauſe par cette union, bien du dérangement dans le Monaſtère. Elle ne connoit ni humilité, ni pauvreté, ni obéiſſance, ni mortification, ni preſque aucune vertu religieuſe. Son eſprit eſt le grand théâtre de la diſſipa-

tion. Son cœur est tout livré aux passions & aux affections terrestres. Ses sens sont ouvers à tous les objets qui viennent les frapper. Son ame est comme ce champ dont il est parlé dans l'Ecriture, † qui est couvert de ronces & d'épines, & qui n'est plus garanti par aucune muraille. Voilà de quels sujets, plus ou moins défectueux, est composé ce que nous appellons le monde intérieur de quelques Monastères. Que ne doivent pas craindre pour leur ame les Religieuses qui se reconnoîtront à ces traits ?

XXIX.

La charité chrétienne doit porter une Religieuse à excuser celles de ses Sœurs, qu'elle voit suivre le torrent de ce monde ; & à moins que par le devoir de sa charge elle ne soit en droit de les corriger, ou que l'ascendant qu'elle auroit acquis sur elles, ne lui fît présumer de pouvoir les ramener à une conduite plus reglée, elle doit se contenter de prier Dieu qu'il change leur cœur. Elle doit s'abstenir envers elles de tout sentiment d'indignation & de haine, & ne jamais se livrer à ce zele amèr, plus propre à irriter le mal qu'à le guérir. Du reste, elle doit être en garde sur elle-même pour ne jamais s'associer à leur dissipation, ou se laisser entraîner par leur mauvais exemple.

XXX.

Si vous voulés faire du progrès dans la vie spirituelle, bâtissez-vous, comme dit l'Ecriture, * une solitude dans la solitude même de

† Prov. c. 24. v. 31. * Job. 13. v. 14.

votre cloître, où renfermée dans une retraite prudente, & dégagée de tout ce qui n'a point de rapport à votre perfection, vous viviez seule à seule avec Dieu. Il n'est pas nécessaire pour cela que vous vous sépariés extérieurement des autres Sœurs, ni que vous affectiez de les fuir; mais il suffit que vous ne vous communiquiez qu'autant que les devoirs réguliers, la charité commune & la bienséance l'exigent.

XXXI.

Il faut, autant qu'il est en votre pouvoir, & que la charité n'en sera point blessée, que vous tâchiez de vous passer des créatures, de les oublier, & d'en être oubliée. Il faut que vous mettiez toute votre consolation en Dieu, & à n'être connue que de lui seul. Il faut enfin que vous ne soyiez avec les créatures, que parce que c'est la volonté de Dieu, & que ce ne soit jamais pour satisfaire au penchant que nous avons tous naturellement à connoître & à vouloir être connu.

XXXII.

Il ne suffit pas que vous détachiez votre cœur de l'affection aux créatures, vous devez de plus être bien-aise que personne ne s'attache à vous, autrement votre détachement ne seroit qu'une illusion, & n'auroit qu'une fausse apparence de vertu. Quelle espece nouvelle de détachement, inconnu à tant de Saints & à tous les Maîtres de la vie spirituelle, seroit en effet celui par lequel vous croiriés avoir beaucoup fait de-

n'être attachée à personne, lors même que l'*amour* propre vous porteroit à désirer que les autres le fussent à vous. Vous seriés très-louable de consacrer à Dieu seul les affections de votre cœur, mais ce seroit vous rendre coupable de larcin, que de vouloir vous acquérir les affections des autres, dont le cœur ne lui est pas moins dû tout entier que le vôtre.

XXXIII.

Les amitiés particuliéres ne subsistent guére entre les Religieuses, que la charité commune n'en souffre, & qu'on ne commette beaucoup de fautes. Une Religieuse trop attachée à une autre, en a l'esprit presque toujours occupé; parce qu'elle a l'objet présent, sans que rien l'en distraise. Ainsi le souvenir de son amie la suit par-tout, au chœur comme à la chambre, à l'oraison comme à la recréation. Eh comment, avec cette idée fixe & constante de la créature, jointe à l'inclination qui porte sans cesse vers elle, une Religieuse peut-elle jamais se récueillir & s'élever à Dieu?

XXXIV.

Ce n'est pas le seul inconvénient qui résulte de ces sortes d'amitiés. Une Religieuse qui en est liée, devient extrêmement sensible à tout ce qui regarde son amie, & s'en fait un sujet continuel de soins & d'inquiétude, elle sent par contre-coup tout ce qui la touche. Si son amie a eu une contestation avec une autre, si elle a essuyé quelque contradiction, on la voit aussi-tôt prendre

l'affaire à cœur, & quelquefois avec plus de chaleur que cette amie. Elle épouse sa querelle & ses aversions, elle prend sa défense contre toutes les Sœurs, & même contre la Supérieure, elle s'irrite, elle éclate en murmures, elle gronde, elle trouble toute la Maison; il n'est presque point d'excès fâcheux auxquels son amitié ne soit capable de la porter.

XXXV.

Voici un autre inconvénient qui n'est pas moins à craindre de ces amitiés privées. Qu'une Religieuse s'apperçoive que son amie manque à lui faire ses confidences ordinaires, ou qu'elle évite de se trouver seule avec elle, qu'elle la regarde d'un air indifférent, qu'elle donne des marques d'affection à une autre Sœur; alors quel trouble, quelles allarmes ne sent-elle pas naître dans son cœur! Quel dépit, quels reproches n'est-elle pas sur le point de faire éclater! Ou si elle sçait se contenir, le chagrin intérieur qui la dévore devient si violent, qu'il suffit pour la rendre sérieusement malade. Ainsi l'amertume qu'elle éprouve dans son amitié, prévaut aux vaines consolations qu'elle se flatoit d'y goûter.

XXXVI.

Un Monastère peut être regardé comme sur le panchant de sa ruine quant à la discipline régulière, lorsque l'abus des amitiés particuliéres y est devenu général; parce que l'union commune, qui ne peut être ferme & durable que par la charité chré-

tienne, n'y subsiste plus, & qu'en sa place il n'y a plus qu'une union apparente, soutenue seulement par la bienséance, la politesse mondaine, ou la politique : appuis trop foibles pour maintenir la bonne harmonie, & avec elle la discipline exacte dans un Monastère. En conséquence de cette maxime, chaque Religieuse qui se lie d'une étroite amitié avec une autre au préjudice de la charité commune, doit comprendre qu'elle donne par-là autant d'atteinte à l'observance reguliére qu'à la charité; & que si les autres Sœurs imitent son exemple, elles causeront enfin la décadence d'une Maison, que chacune devroit maintenir en honneur devant Dieu & devant les hommes aux dépens même de sa vie.

XXXVII.

Opposons à un Monastère que les amitiés particuliéres ont divisé, celui où la charité commune se maintient dans tous ses droits. Dans le premier, les soupçons, les défiances, les jalousies, les murmures, les contestations, les aigreurs s'y font sentir journellement. L'Esprit de J. C. n'y regne plus, mais en sa place regnent les passions & l'amour propre, parce que toutes les liaisons n'y sont formées & cimentées que par l'affection naturelle, qui n'est qu'une recherche de soi-même dans la vaine satisfaction qu'on trouve à se lier d'amitié comme l'on fait. Mais dans les Monastères où la charité de J. C. unit les cœurs, toutes s'aiment également, elles se supportent cha-

ritablement, se préviennent, s'entraident; se servent cordialement; les murmures, les disputes, les rancunes, les partis, les divisions en sont bannies. Si la charité vient par hazard à être altérée, ce n'est que legerement & sans éclat, ou pour très-peu de tems, parce que toutes agissent de concert pour étouffer la moindre étincelle de discorde. La paix régne dans ces Monastères à la parfaite consolation de toutes les Religieuses qui y habitent; & c'est cette paix ravissante que le monde, ni la vaine affection de la créature ne sçauroient jamais donner. Cette paix de J. C. qui, comme dit le Saint Apôtre, † surpasse tout sentiment.

XXXVIII.

De quels biens spirituels cette charité commune, opposée aux amitiés particulieres, n'enrichit-elle pas un Monastère? Quels moyens puissans de s'avancer dans la piété ne procure-t-elle pas aux Religieuses? Par elle toutes s'aiment en Dieu & pour Dieu, & Dieu de son côté récompense cette sainte & si pure amitié par des bénédictions de salut très-abondantes. C'est à la faveur de cette rosée céleste qu'on voit croître parmi ces Religieuses saintement unies, les fruits des vertus avec édification; plus elles sont unies, plus elles sont après Dieu leur mutuelle consolation. Elles sont par-là bien éloignées d'en chercher au-déhors dans de vains entretiens avec les personnes du monde, elles n'ont pas besoin de se dédommager au parloir des inquiétudes qu'elles souffrent dans

† Philip. c. 4. v. 7.

l'intérieur du Monastère, puisqu'elles y jouissent d'une profonde paix, & d'un merveilleux contentement avec les autres Sœurs. C'est à la faveur de cette charité qu'elles s'animent, s'encouragent, se soutiennent dans la piété, soit par les bons exemples qu'elles se donnent mutuellement, soit par les entretiens édifians qu'elles ont ensemble; soit parce que toutes concourent à la sanctification de leurs Sœurs, que toutes y prennent part avec ardeur, que toutes enfin se réjouissent de leurs progrès dans la perfection, ainsi que le leur inspire la charité de J. C. & le zele de la gloire de ce grand Maître.

XXXIX.

Que les Religieuses comprennent donc par-là, combien elles sont obligées à conserver la charité commune; qu'elles voient le préjudice que les amitiés particuliéres portent & au Monastère en général, & à leur propre sanctification; qu'elles sentent de plus de quelles peines, de quelles inquiétudes ces frivoles amitiés sont accompagnées; quelles soient enfin bien persuadées qu'à quelque objet qu'elles s'attachent avec passion & hors de Dieu, elles n'y trouveront que vanité & affliction d'esprit. †

XL.

Par tout ce que nous venons de dire, nous n'entendons pas qu'il soit défendu à une Religieuse de donner son amitié à une autre, dont la liaison & les entretiens peuvent être utiles à son ame. Mais il faut toujours que ce soit avec ce dégagement qui laisse

† Eccl c. 1. v. 14.

au cœur sa liberté de tendre à Dieu ; que cette amitié soit exempte de ce trouble inquiet & de cette sensibilité jalouse, qui fait le caractère des folles passions du siécle ; qu'elle n'empêche pas la pratique exacte des devoirs reguliers, & ne porte jamais à des infractions de regle ; qu'on n'épouse point les passions & les préventions de son amie. Il faut enfin que cette amitié ne soit fondée que sur l'estime que fait naître la piété, & non sur la simpathie, ou sur des qualités purement naturelles ; qu'elle aide à pratiquer la vertu, bien loin de l'affoiblir, & qu'elle ne se développe jamais de maniére que les autres Sœurs souffrent de cette prédilection.

XLI.

Pour rendre cette amitié sainte & utile, voici l'excellente regle que donne l'Auteur de l'Imitation de J. C. » † L'amour que vous » avés pour votre amie doit être fondé en » J. C. & c'est pour lui que vous devez » aimer toutes les personnes qui vous pa» roissent vertueuses, & qui vous sont les » plus cheres en cette vie. Sans J. C. l'a» mitié n'est ni véritable, ni durable, & » l'amour dont deux personnes sont liées » ensemble, n'est point pur, s'il n'est lui» même le nœud qui les lie. Vous devez » être tellement morte à l'affection des per» sonnes mêmes que vous aimés, que vous » souhaitiés, autant qu'il est en vous, de » vous passer de la compagnie de toutes les » créatures.

† L. 3. c. 42.

XLII.

Ce que nous avons dit du monde intérieur qui régne dans quelques Monastères, & des amitiés particuliéres qui sont d'un si dangereux exemple, ne se trouve guéres, graces au Seigneur, dans les Maisons religieuses où l'observance reguliére est bien pratiquée, & c'est en écartant ces deux grands ennemis de la regularité, qu'elles se soutiennent constamment. Il est donc à propos de distinguer les Monasteres. Dans les uns l'observance est exacte, & se soutient dans sa vigueur. Dans les autres elle se conserve en partie & plus ou moins, selon que le nombre des Religieuses ferventes prévaut sur celui des relâchées. Dans d'autres enfin, ce n'est plus regularité, c'est désordre, tant elle y est défigurée. Nulle regle observée, nul exercice bien pratiqué, nulle subordination; des parloirs toujours ouverts, toujours assiégés, toujours remplis; des intrigues formées, un esprit du monde étonnant & scandaleux; les libertins en parlent eux-mêmes avec mépris, & en font des contes odieux, & les gens de bien n'y pensent qu'en gémissant.

XLIII.

Les Monasteres dérangés jusqu'à cet excès sont rares, mais on en trouve quelques-uns dont le dérangement, quoique dans un moindre dégré, est encore assés marqué, pour prêter de tems en tems matiére à la critique. Ce n'est souvent qu'une ou deux personnes notées qui causent le scandale,

tandis que les autres Religieuſes aſſez exactes pour mériter des éloges, ſouffrent des préventions que le public, toujours injuſte & précipité dans ſes jugemens, prend contre elles à l'occaſion de la mauvaiſe conduite de quelques particuliéres. On trouve encore beaucoup plus de Monaſtères, où l'obſervance reguliére ſe ſoutient par le nombre des bonnes Religieuſes qui s'y rendent fidéles. Lorſque celles-ci prévalent ſur les autres, bien qu'il y ait quelque foibleſſe de la part des relâchées, il y a lieu de bénir le Seigneur de ce qu'il eſt fidellement ſervi par la multitude, dans laquelle même il y a des ames très-intérieures. Enfin, il y a des Monaſteres où Dieu eſt ſervi ſi parfaitement, qu'on y trouve des ames d'une piété éminente, ou l'obſervance primitive ſe conſerve dans la même pureté qu'au commencement de leur fondation, où toutes les Religieuſes ſe portent avec zele à la maintenir, & font comme un bataillon ſerré, que l'enfer redoute, & que le relâchement n'entâme jamais.

XLIV.

On eſt pénétré de conſolation en J. C. lorſqu'on conſidere ces derniers Monaſteres, où Dieu eſt ſervi avec tant de ferveur & de perfection. On voudroit s'écrier avec l'Ecriture, * comme faiſoit Saint Athanaſe, en parlant des Saints Solitaires de ſon tems †: » Que vos pavillons ſont beaux, ô Jacob, » & vos tentes, ô Iſraël! Elles ſont comme » des vallées ombragées de bois, comme

* Num. 24. v. 5. † Vita S. Antonii, c. 14.

des

» des jardins arrosés par des ruisseaux ; » comme des tabernacles dressés de la main » du Seigneur, & comme les cedres pro- » che des eaux. » On ne peut en les voyant ces saints Monastères, que rendre graces au Sauveur du monde, de la ferveur qu'il entretient dans ses Epouses sacrées ; que le prier qu'il daigne les soûtenir & les fortifier de plus en plus ; & qu'il en écarte bien loin toute introduction nouvelle, dont la vigueur de la discipline réguliére pourroit être altérée. Il faut appeller mille fois bienheureuses celles qui habitent dans ces saintes Maisons ; les anciennes qui y donnent l'exemple aux jeunes ; les jeunes qui marchent fidélement sur les traces des anciennes ; celles qui ont le bonheur d'y entrer avec la sincere volonté d'y suivre les unes & les autres, & d'y perpétuer la fidélité aux régles & aux moindres usages. Il faudroit dans les Villes où sont de tels Monastères, se féliciter sans cesse de posséder de si précieux trésors.

XLV.

La reception des personnes d'une vocation équivoque & non éprouvée, est une des principales causes du relâchement des Monastères. Une jeune personne, poussée par le dépit ou par raison de famille seulement, se présente : on la reçoit sans trop d'examen, & soit par esprit de passion ou d'intérêt, on l'introduit dans le Noviciat, où elle entre avec ses défauts, & où elle les entretient, bien loin de s'en corriger. Son

commerce devient bien-tôt contagieux à de jeunes Novices, dont le cœur est susceptible de toute impression. Le mal croît insensiblement. La profession ne fait que l'augmenter à la faveur d'un peu plus de liberté qu'ont les jeunes Professes. Il empire avec le tems ; & enfin les anciennes qui étoient réguliéres, venant peu-à-peu à manquer, elles sont remplacées par les relâchées, qui se trouvent former le plus grand nombre de la Communauté, y donnent le ton, & font enfin changer de face à tout un Monastère.

XLVI.

O qu'il importe aux Maisons Religieuses de faire de bons choix ! Pourquoi tant s'empresser de recevoir des Filles, & quelquefois sans discernement, ou par des motifs humains ? Ayez égard à la bonne vocation, au bon caractère, au désir sincere de pratiquer la vertu, au goût pieux pour les pratiques réguliéres, & que ce soit-là ce qui vous décide dans la réception des Demoiselles qui se présentent, & non pas un grand nom, une dot considérable, l'envie de remplir votre Monastère. C'est ici qu'on pourroit appliquer ce que dit l'Auteur de l'Imitation de J. C. † » On examine avec » grand soin si une personne a du bien ; si » elle a de la mine, si elle chante parfaite- » ment, si elle excelle en quelque autre » chose ; mais peu se mettent en peine si » elle est détachée, si elle est patiente, si » elle est douce, si elle a de la piété, si elle » a le cœur porté à Dieu. Ainsi la nature

† L. 3. c. 31.

» qu'on suit en ceci ne considere que le dé-
» hors, au lieu que la grace s'attache à ce
» qui est intérieur. Mais celle-là est souvent
» trompée, & celle-ci implore la lumiére
» de Dieu pour ne l'être pas. »

XLVII.

Une autre cause du relâchement est la trop grande fréquentation des parloirs. Nous en avons déja dit quelque chose ; mais le danger est si grand qu'on ne peut trop dire que le parloir est l'endroit foible des Monastères, par où le démon les attaque & les bat en ruine, comme font ceux qui assiegent les Villes. Qu'on ne se flâte pas sur ce point. Les visites des personnes du déhors, dès qu'elles sont fréquentes, ne servent qu'à dissiper les Religieuses, qu'à remplir leur esprit de celui du monde ; qu'à les distraire de leurs devoirs. Il importe peu que ce soit des personnages de piété qui les viennent voir, & qu'ils prennent le prétexte de s'entretenir avec elles des choses de Dieu. Le démon est artificieux ; il se cache quelquefois sous les enveloppes du bien, pour nous séduire plus sûrement ; & comme l'on dit communément, il se transforme en Ange de lumiére ; & son artifice dans ces rencontres est si séduisant, que j'ose dire qu'il est des occasions, où je craindrois moins pour une Réligieuse qui parleroit à un homme de guerre, que pour celle qui en verroit trop souvent un autre, dont l'extérieur pieux & imposant l'empêcheroit moins de se tenir sur ses gardes.

XLVIII.

Le mêlange des Religieuſes avec les grandes Penſionnaires peut auſſi cauſer bien du dérangement dans un Monaſtère ; ſur-tout quand celles-ci ſont en aſſez grand nombre & qu'elles ont l'eſprit du monde. Ah ! qu'il eſt difficile que ce poiſon dont elles ſont infectées, ne ſe communique pas aux Religieuſes qui les fréquentent, principalement aux jeunes avec qui elles ſont ſouvent, & dont même elles recherchent la compagnie, comme elles en ſont auſſi recherchées ! combien d'entretiens ſecrets ! & dans ces entretiens que de diſcours mondains, & même pernicieux ! Quel ſujet de ſéduction pour des jeunes Religieuſes, parmi leſquelles il s'en trouve peut-être qui n'ont pas eu une véritable vocation ! Quel ſujet, dis-je, de ſéduction pour elles d'être en liaiſon avec de grandes Demoiſelles qui ſe deſtinent pour le monde ; qui ne reſpirent que les vanités du monde : qui ne parlent que des plaiſirs & des amuſemens du monde. Ces ſentimens étalés dans leurs converſations, paſſent aiſément de leur cœur dans celui des Religieuſes, qui en ſont bien-tôt pénétrées, qui ſe dégoûtent de leur état, qui ne le regardent plus que comme un poids qui les incommode, qui ne le portent qu'avec chagrin, qui tâchent de le ſecouer en tout ce qu'elles peuvent, & qui enfin ſe dérangent totalement.

XLIX.

Il paroît que le moyen d'obvier à ces inconvéniens ſeroit de ne point introduire de

grandes filles, & celles sur-tout qui ont goûté le monde, & de n'en recevoir que de bien jeunes, qu'on pût former dès l'enfance & conserver dans l'innocence. Que ces filles fussent dans un quartier séparé, où elles n'eussent rien de commun avec les Religieuses, & qu'on leur donnât des maîtresses choisies, & capables par leur gravité, par leur vertu & par leurs talens de se faire craindre, respecter & aimer tout ensemble. ce qui serviroit à les contenir & à les élever excellemment. Mais si on admet sans choix & sans discernement de grandes Demoiselles; si elles ont la liberté de rouler dans le Couvent & de former des liaisons avec les jeunes Religieuses : si au lieu de leur donner des maîtresses, chaque chambre devient une école, ou si on leur donne des maîtresses sans talent, capricieuses, sujettes à l'humeur, plus propres à se faire haïr ou mépriser des Pensionnaires, qu'à se concilier leur estime & leur affection, ou si ces maîtresses étant capables, ne sont pas assez libres dans leur fonction, & sont traversées par la critique des Religieuses particulieres auxquelles les filles sont recommandées par les parens; dans ces divers cas l'éducation des Pensionnaires, si utile à la Religion & à l'Etat, sera un piége pour les Religieuses, & peut-être qu'elle causera un tel dérangement, qu'autant vaudroit-il être dans une place publique que dans ces Monastères.

L.

Quel crime n'est-ce pas d'introduire de

mauvais livres dans un Monastère, soit qu'ils attaquent la foi, soit qu'ils puissent altérer la pureté des mœurs ! Ah que ceux qui osent commettre un si noir attentat, auront un terrible compte à rendre à J. C. du piége dangereux qu'ils tendent à ses sacrées Epouses ! Et quelle fureur peut les y pousser, que celle du démon ! Comment se trouve-t'il dans le monde des gens si cruels, qui sans aucun égard, ni aucune compassion pour des filles qui ont renoncé à toutes les consolations de la terre, afin de mieux assûrer leur salut, poussent leur malice jusqu'à vouloir rendre leur sacrifice inutile ; leur faire perdre tout le mérite des austérités de leur état, & les damner éternellement. O vierges, Epouses de J. C. je vous conjure au nom de cet Epoux de vos ames, d'être souverainement sur vos gardes de ce côté-là. Rejettez avec horreur ces poisons mortels que des mains meurtrieres osent vous présenter dans des coupes d'or. Ne portez jamais votre curiosité jusqu'à ouvrir seulement ces livres. Ne faites choix que de ceux qui peuvent vous instruire de vos devoirs ; vous en démontrer la pratique, vous animer à y être fidéles. Si vous en lisez d'autres, vous ouvrez la porte à l'ennemi de votre ame, & vous n'aurez à vous plaindre que de vous-mêmes des ravages qu'il y fera.

L. I.

Un des plus pernicieux abus qu'on puisse introduire dans un Monastère, est celui d'y jouer aux cartes. Qu'on ne s'excuse pas sur

la néceſſité de délaſſer l'eſprit, il y a une infinité de moyens de le faire bien plus innocemment. Dès qu'on s'accoûtume à ce jeu, il dégenere en paſſion. On y eſt la nuit comme le jour. On s'aſſemble en ſecret. On perd de l'argent & on en fait perdre aux autres. On a des conteſtations, & quelquefois des querelles. On court précipitamment du jeu à l'Office, qu'on récite ſans reſpect, & avec un eſprit préoccupé du gain ou de la perte qu'on a faite, & on le quitte pour courir encore au jeu. Ainſi, avec le jeu des cartes il n'y a plus de ſilence ni de régle obſervée; plus de pauvreté; plus d'obéïſſance; plus d'Office bien acquitté, ni d'exercice de religion pratiqué comme il faut. Et quand ce jeu devient commun dans un Monaſtère, ces maux y deviennent auſſi communs & le renverſent entierement. Mais quel ſcandale ne ſeroit-ce pas; ſi les Supérieures elles-mêmes, bien loin de s'y oppoſer, comme elles le doivent en conſcience, l'autoriſent par leur préſence ou par leur exemple!

LII.

On a fait ſouvent une remarque qui mérite bien qu'on la place ici. C'eſt qu'il n'eſt point de Monaſtère ſi relâché, qu'il ne s'y trouve toûjours quelque Religieuſe attentive à remplir ſes devoirs, zélée pour l'obſervance de ſa regle, & même fille d'oraiſon. Il ſemble que Dieu veuille ſe conſerver par elle, au milieu du relâchement introduit, une Epouſe fidéle qui le dédommage par ſa ferveur de l'infidélité des autres, & afin de

leur reprocher par un exemple qu'elles ont sans cesse devant les yeux leur tiédeur & leur ralâchement. On peut dire de plus qu'il conserve ces ames fidéles pour les opposer aux autres au grand jour du jugement, pour leur faire voir à la face de l'Univers entier, qu'il ne tenoit qu'à elles de se sanctifier comme ont fait celles-là; que c'est par leur propre faute qu'elles se sont perdues; puisqu'au lieu de les imiter, ayant les mêmes régles à observer, & les mêmes moyens en leur disposition, elles ont préferé de vivre au gré de leurs passions, ont rendu tous ces moyens de salut inutiles, & ce qui est encore plus extraordinaire, ont peut-être persécuté celles dont la vertu condamnoit tacitement leur licence, & leur ont donné par-là une ample matiere de pratiquer la patience, & de s'acquérir un riche trésor de mérites.

LIII.

Malheur aux Religieuses qui ont de si bons exemples sous leurs yeux, & qui bien loin d'en profiter, leur déclarent une guerre secrete; qui ne peuvent souffrir dans les autres la vertu qu'elles devroient pratiquer, & qu'elles ne pratiquent point; qui se déclarent contre la piété qui les condamne; qui outragent J. C. en la personne de ses fidéles servantes; qui agissent de concert avec le démon pour anéantir, si elles peuvent, une sainteté qui les éblouit; & qui enfin dévorées par la jalousie ou par la malice, voudroient ôter de devant leurs yeux un ob-

jet qui les incommode ; parce qu'il condamne leur conduite irréguliére. Je pense que ce n'est ici qu'un portait en idée, plûtôt qu'une réalité. Car qui oseroit penser qu'une telle dépravation se trouvât dans une Maison Religieuse. Mais si le mal y avoit crû jusqu'à ce point, ce que nous ne pourrions croire ; que celles qui en sont coupables ouvrent les yeux & voyent combien il est monstrueux.

LIV.

Si un Monastère est relâché jusqu'au point que la vertu y soit méprisée, ou y souffre de la contradiction de la part de celles qui le composent ; il faut croire que le relâchement y est à son comble. Quel moyen d'y remédier ! Ah qu'il faudra du tems & des soins pour cela ! Mais si la piété y est encore estimée & respectée, bien qu'elle n'y soit pas suivie de plusieurs, il s'en faut bien qu'il soit aussi difficile d'y faire réfleurir l'observance réguliere. O vous qui estimez encore la vertu dans celles de vos Sœurs qui la pratiquent ; qui les tenez pour bienheureuses d'être aussi fidéles qu'elles le sont ; qui avouez quelquefois que vous enviez leur sort & que vous voudriez être comme elles ; à quoi tient-il donc que vous ne les imitiez ? Sont-elles d'une autre nature que vous ? Ont-elles des obligations plus étroites ? Avez-vous moins de moyens qu'elles n'en ont de vous sanctifier ; N'êtes-vous pas dans le même Monastère, sous la même régle, avec les mêmes exercices à pratiquer,

& en la même société. S'il y a des obstacles pour vous, n'y en a-t'il pas aussi pour elles? Vous ne pouvez donc vous empêcher d'estimer leur vertu; parce qu'en effet ce seroit avoir étouffé tout sentiment de foi & de religion de lui refuser votre estime, & que votre conscience n'est pas endurcie jusqu'à ce point. Mais vous en demeurez aux applaudissemens, & plaçant avec justice ces pieuses Religieuses au rang des Vierges sages; vous restez, ce qui est un paradoxe incompréhensible; vous restez, dis-je, dans celui des Vierges folles, & vous aimez mieux subir leur malheureux sort, que de surmonter votre lâcheté & de renoncer au relâchement.

LV.

L'opulence & la grande pauvreté peuvent beaucoup nuire aux Monastères. L'opulence, parce qu'il est aisé d'abuser des richesses; qu'elles enflent le cœur; qu'elles inspirent des sentimens mondains; qu'elles procurent trop les commodités de la vie, & sont par-là un grand obstacle à l'humilité & à la mortification. Mais il faut avouer que la grande pauvreté est encore plus nuisible, & qu'il est rare que le spirituel se soûtienne bien dans une Maison Religieuse, quand le temporel y est ruiné.

LVI.

Ce que nous venons de dire paroît sensiblement par la différence qu'il y a entre un Monastère commode & un Monastère obéré. Dans le premier la Communauté étant en état de fournir aux Religieuses ce qui leur

est nécessaire, il n'y a ni préference ni singularité; toutes sont pourvues également & uniformement, tant pour la nourriture que pour les meubles des chambres, pour les habits, pour le linge, &c. ce qui fait une entiere uniformité, si nécessaire pour l'observance réguliere & la charité commune. D'ailleurs elles sont traitées selon leurs besoins en santé & en maladie, & sont dispensées de recourir à leurs parens & de leur être à charge. De plus elles vivent dans une plus grande dépendance de la charité & de la vigilance des Supérieures qui sont chargées de leur soin temporel comme du spirituel, ce qui contribue beaucoup à conserver la subordination & à entretenir la bonne harmonie entre les inférieures & celles qui sont en place. Elles sont plus fidéles à pratiquer la pauvreté, soit parce qu'elles n'ont rien à désirer de temporel, soit parce que le Monastère donnant ce qui est nécessaire, & le donnant conformément à ce que la regle prescrit, il n'est pas à leur disposition d'avoir rien de superflu, ni de faire des amas & de prendre des précautions pour les cas de nécessité, puisqu'elles n'y sont pas exposées. Enfin, elles n'ont d'autre sollicitude que celle de travailler à leur sanctification, & de remplir les emplois qu'on leur confie, tout autre soin étant réservé à la Supérieure & aux Officieres. Il n'en est pas ainsi quand les Monastères sont si pauvres qu'ils peuvent à peine fournir la nourriture aux Religieuses, encore est-ce bien frugalement. Alors

obligées de se pourvoir ailleurs pour les autres besoins de la vie ; ou elles importunent les parens par de continuelles demandes ; ou condamnées à un travail dont le produit supplée au défaut de la Communauté, elles y épuisent quelquefois leur santé ; elles sont forcées d'avoir des rélations avec les personnes séculiéres qui leur débitent leurs ouvrages ; elles sont toutes préocupées de leurs besoins temporels ; elles négligent quelquefois, pour se les procurer, leurs excercices de piété particuliers, & se dispensent même en bien des occasions de ceux de la régle. Enfin une fille qui n'a quitté le monde & n'est entrée dans la religion que pour vaquer uniquement à sa sanctification, se trouve forcée à avoir presqu'autant de sollicitude qu'une mere de famille. On diroit bien-tôt qu'elle n'est pas Religieuse, mais qu'elle est devenue une fille de négoce, une brodeuse, une couturiere de profession.

LVII.

Notre intention n'est pas, dans ce que nous venons de dire ; d'accuser de relâchement tous les Monastères où l'on ne peut fournir aux Religieuses ce qui leur est nécessaire. Ce seroit condamner, contre les régles de la charité & même de la justice, la moitié de ceux qui sont établis ; mais nous ne pouvons dissimuler que quand la pauvreté y est si grande, que les particuliéres sont forcées de travailler pour le déhors & de se procurer par-là les besoins de la vie, ce ne soit pour elles une très-grande solli-

tude, & que cette sollicitude n'ait des inconveniens & ne puisse devenir un obstacle à leur perfection, si elles ne sont bien sur leur garde. Pour mettre donc tout en regle, nous disons à celles à qui la Communauté donne tout, qu'affranchies du soin du temporel, elles seroient très-coupables de ne pas tourner toutes leurs vues à l'avancement spirituel de leur ame. Nous disons à celles qui ont des pensions pour suppléer à ce qui leur manque du côté de la Communauté, qu'elles prennent garde de ne pas en abuser en se les appropriant, comme si elles en avoient le domaine, mais d'en disposer toujours avec dépendance & selon les loix de la pauvreté qu'elles ont vouée. Nous disons enfin à celles qui n'ayant point de pension, & se trouvant dans un Monastère ruiné, sont contraintes de travailler à leur particulier pour se procurer le nécessaire, nous leur disons de porter avec soumission & en esprit de pénitence la rigueur de leur pauvreté; de travailler comme faisoient autrefois les anciens Solitaires, avec récollection & en la présence du Seigneur; de ne point faire d'ouvrage pour flater la vanité des femmes mondaines; de ne point s'approprier le produit de leurs ouvrages, & de l'employer seulement à ce qui leur est nécessaire, & toujours avec permission, comme elles le doivent; de prendre garde de se surcharger de travail pour accumuler & faire amas d'argent, ce qui ne peut s'accorder avec l'esprit de pauvreté, & montre une grande convoi-

tise des biens de la terre, très-indigne d'une Religieuse; mais de travailler seulement pour avoir dequoi suppléer à ce que la Communauté ne fournit pas; enfin, de s'acquitter fidélement de leurs exercices de piété autant qu'elles le pourront, en sorte que le travail extérieur n'éteigne point en elles l'esprit d'oraison & de récueillement.

LVIII.

Si dans ces Monastères extrêmement pauvres, celles des Religieuses qui ont des pensions, & souvent très-fortes, avoient assez de détachement & de générosité pour sacrifier leurs pensions au profit de la Maison, & se déterminoient en même-tems à travailler en commun avec celles qui n'en ont point, quel mérite n'en auroient-elles pas devant Dieu! Il est hors de doute que ces pensions & le produit du travail de toutes les Sœurs ajoûtés aux petits revenus de la Communauté, la mettroient en état de fournir suffisamment, & peut-être abondamment tout ce qui est nécessaire aux particuliéres. Le travail en seroit même moins pénible & moins dissipant, & la discipline reguliére mieux observée; car ce n'est pas le travail, & encore moins le travail commun, qui porte préjudice aux Religieuses, c'est le travail particulier, & la nécessité de se pourvoir par-là de ce dont on a besoin. Nous sentons ici combien il est difficile de faire goûter ces conseils aux Religieuses qui ont des pensions; mais si elles ont à cœur la gloire de Dieu & leur perfection, qu'elles considé-

rent le bien qu'elles peuvent faire par ce petit sacrifice, & à la Communauté en général, dont elles affermissent la régularité, & à leurs Sœurs en particulier, qu'elles soulagent d'un pénible travail, & délivrent d'une très-grande sollicitude, & enfin à leur ame par le mérite qui lui revient devant Dieu de leur zele, de leur détachement & de leur charité.

LIX.

Supposons dans un Monastère très-relâché une Religieuse très-dissipée, & qui de plus est en étroite liaison avec plusieurs autres aussi dérangées qu'elle; qui, toute livrée à ses passions, croupit dans un mauvais état de conscience; une Religieuse qui n'a d'autre marque de sa profession que l'habit & le voile qu'elle porte; & qui enfin est aussi séculiére dans son cloître, que le sont au déhors les femmes les plus mondaines: Plût à Dieu que cette supposition tînt plus de la chimere que de la réalité! mais par malheur il s'en faut bien qu'elle soit impossible. Cette Religieuse veut donc revenir à Dieu, comment doit-elle s'y prendre? Si nous lui disions qu'elle n'a presque rien à faire pour cela, qu'elle n'aura aucune difficulté à surmonter, que tout s'applanira devant elle; nous la tromperions, & elle le sentiroit bien. Parlons-lui sans déguisement: oui, vous aurez des grands obstacles à vaincre, & il vous en coûtera beaucoup: obstacles du déhors, si vous avez trop fréquenté le parloir, & si vous y avés fait des connoissances nuisibles.

à votre ame : obſtacles au dedans de la part des compagnes de votre relâchement, qui ne manqueront pas, ſi vous voulez les quitter, de vous accabler de reproches & de vous donner un grand ridicule, auquel la nature ſera peut-être très-ſenſible : obſtacles dans vous-même, par les vices qu'il faudra déraciner, & les paſſions qu'il faudra combattre : obſtacles de la part du démon, qui groſſira les difficultés dans votre imagination ; qui tâchera de vous perſuader que votre entrepriſe eſt au-deſſus de vos forces ; que vous ne pourrés jamais venir à bout de vous faire violence ; qu'il vous ſera extrêmement pénible de vivre dans la retraite, de vaquer à l'oraiſon, de vous mortifier ; que vous riſqués de vous dégoûter & de vous décourager bien-tôt ; & qu'il vous ſera extrêmement honteux d'avoir fait une démarche éclatante & de n'avoir pu la ſoutenir. Tels ſont les ennemis qui s'oppoſeront à votre pieux deſſein. Vous devés vous y attendre, & ils vous donneront bien de l'exercice. Mais vous laiſſerez-vous abbattre pour cela juſqu'à perdre courage ? Reſiſterez-vous au Seigneur qui vous invite à revenir à lui ? Continuerez-vous à vivre comme vous avez fait, & aimerez-vous mieux renoncer au Ciel, perdre votre ame dans l'éternité, pour vous épargner ce petit travail dans le tems ?

LX.

Elevés-vous au-deſſus de toutes ces difficultés avec générofité, avec zele & avec courage ; & quelque grandes ou quelque fâ-

cheuſes qu'elles ſoient à la nature, combattez pour Dieu & pour vous; déclarés-vous hardiment & ſans montrer de foibleſſe pour votre réformation; entreprennez une retraite, où ſous les ſoins d'un bon Directeur, toute occupée de l'état de votre conſcience & des moyens de la guérir, vous prenniés un arrangement convenable, ſoit pour éloigner de vous toutes les occaſions du péché ſans en laiſſer aucune, ſoit pour commencer tout de bon la pratique des vertus religieuſes & pour vous y ſoutenir conſtamment; réparés par une bonne confeſſion tous les défauts que vous avez ſujet de préſumer dans celles que vous aviés faites; donnés-vous à Dieu ſans capituler avec lui & ſans réſerve, mais en vous abandonnant entiérement à faire ce qu'il demandera de vous; tenez-vous comme une cire molle ſous la conduite de votre Directeur, & n'uſez de votre volonté que pour la ſoumettre à la ſienne dans les beſoins de votre ame: laiſſez-lui la liberté entiére de retrancher, de reformer, de dreſſer en vous tout ce qu'il y trouvera d'oppoſé aux deſſeins de Dieu; n'ayez aucun reſpect mondain, aucune conſidération humaine dans ce qui concernera votre changement; rendez-vous ſourde à tout ce qu'on pourra vous dire pour vous en détourner, & n'écoutés que la voix de votre devoir; oppoſez la douceur, la patience & le ſilence, ſans fiel, ſans vivacité, ſans zele amer à tous les propos ridicules ou diſgracieux qu'on tiendra contre vous; tenez-vous retirée & recueillie en Dieu, &

portés à ses pieds sacrés toutes vos peines avec confiance & humilité, mettant en lui tout votre espoir, & puisant dans son secours toutes vos forces; esperez toujours qu'il vous soutiendra, & ne vous livrez jamais à aucun sentiment de défiance; enfin, appliquez-vous fidélement à vos exercices de piété & à l'observance de vos regles; si vous tâchez de bien faire ces choses, vous entrerez dans la paix de l'ame, vous sentirez la différence qu'il y a de servir le Seigneur & de suivre les passions, & vous ne pourrez vous lasser de remercier la Bonté divine qui vous a si miséricordieusement délivrée de l'état déplorable où votre relâchement vous avoit réduite.

LXI.

Le dérangement d'une Religieuse vient plus ordinairement ou du défaut de vocation, ou de ce qu'elle n'a pas été bien formée à ses devoirs dans le noviciat, ou de ce qu'elle se laisse entraîner par les imparfaites du Monastère, ou des entretiens au parloir avec les personnes de déhors. Lorsqu'une fille entre dans le Couvent avec une véritable vocation, qu'elle y tombe entre les mains d'une Maîtresse prudente, pieuse, éclairée, capable de son emploi, qu'elle s'applique à profiter des soins de cette Maîtresse, & qu'en sortant du noviciat, elle tâche d'en conserver l'esprit, elle évite le parloir autant qu'elle peut; elle ne contracte point d'amitié condamnable au dedans, ni avec les Pensionnaires, ni avec des Religieuses dissipées;

mais vit dans la retraite, dans l'obſervance de ſes regles, dans la fidélité à ſes devoirs: cette fille, cette heureuſe fille ſe conſerve dans l'innocence, jouit de tous les avantages de ſa précieuſe vocation, en goûte toute la douceur, s'avance de plus en plus dans la voie de la vertu, s'enrichit de mérite, fournit glorieuſement ſa carriere aux yeux de Dieu & de ſes Saints, & meurt dans la paix du Seigneur. C'eſt dans ce ſens qu'on doit dire que l'état d'une Religieuſe eſt un Paradis anticipé.

LXII.

Oppoſons à cette bonne Religieuſe celle qui ſe pervertit. Suppoſons qu'elle a eu une véritable vocation & qu'elle s'eſt bien conduite dans le noviciat: elle en ſort enfin, & c'eſt à ce pas gliſſant que je l'attends. Si elle imite par une ſage retraite celle dont nous venons de parler, la voilà heureuſe tout le tems de ſa vie, & bienheureuſe dans l'éternité; mais ſi n'étant plus ſous la tutelle d'une Maîtreſſe, elle s'abandonne à une fauſſe liberté, elle néglige ſes exercices, elle perd l'eſprit de récueillement, & prend un air de diſſipation; ſi elle ſe lie avec de grandes Penſionnaires qui ont l'eſprit du monde; ſi elle s'engage dans des amitiés particulieres avec des Religieuſes diſſipées; ſi elle cherche à connoître des gens de dehors & à en être connue, la voilà perdue. Ah que ce tems, ſi Dieu lui fait la grace de revenir dans la ſuite à réſipiſcence, que ce tems de ſon égarement la fera gémir; ouſi elle n'en

revient pas, que le compte qu'elle en rendra après la mort sera rigoureux, & ses peines terribles!

LXIII.

Pénétrons dans l'intérieur de cette Religieuse toute mondaine, & mettons-en évidence les plaies de son ame : ô quelle est digne de compassion! Tend-t'elle à la perfection, comme son état l'y oblige? tant s'en faut, elle auroit honte de passer pour dévote. Observe-t'elle sa régle? hélas! elle l'enfreint habituellement sans scrupule & même sans remord. Recite-t'elle son office avec dévotion? non, tout y est en elle dans l'égarement, ses sens, son imagination, son coeur. Elle regarde, elle rit, elle précipite, elle ne fait point de cérémonie, elle laisse aller son esprit où il veut, elle ne soûpire qu'après la fin de la priere. Fait-elle bien sa méditation? à peu près comme elle a dit son office. Lit-elle des livres de piété: peut-être qu'elle lit de romans ou quelque tragédie. Ajoûtons les péchés contre les Voeux, contre la Charité, contre les Vertus religieuses : ceux qu'elle commet au parloir, ceux qu'elle fait avec ses compagnes de dissipation. Mais voici ce qu'il y a de plus déplorable, & qui doit faire trembler pour elle : elle se confesse & elle communie : elle se confesse, & c'est sans contrition ; elle communie, & c'est avec une sacrilège disposition. Ainsi cette Religieuse qui avoit bien commencé, semblable, au sortir du noviciat, à un vaisseau qui sort du port &

que la tempête ſurprend, elle ne fait pas un naufrage, mais un millier de naufrages; & la différence qu'il faut faire d'elle à un pécheur du monde, eſt que celui-ci n'a pas abuſé de tant de Sacremens ni de tant de moyens de ſalut, qu'elle en a ou profané ou prodigué.

LXIV.

Une Religieuſe a auprès d'elle une niéce ou une penſionnaire qu'elle a élevée dès le bas âge, & à qui elle a donné toute ſon amitié. Cette jeune perſonne n'a point de diſpoſition à prendre le voile; mais la tante, qui ne conſulte que ſon affection naturelle & ſon amour propre, veut l'attirer à la religion, & le fait avec d'autant plus d'empreſſement, que les parens de la fille, chargés peut-être d'enfans, ne ſeront pas fâchés d'épargner ce qui leur en coûteroit pour l'établir dans le monde. Ecoutons les raiſons qu'elle lui donne, & voyons par quel endroit elle bat ſon jeune cœur pour le déterminer ſelon ſes vues. Lui propoſe-t'elle des motifs de ſanctification; de ſacrifier à Dieu les eſperances du ſiécle; de ſe dévouer toute entiere à ſa gloire & à ſon ſervice; de renoncer à elle-même, & d'élever dans ſon ame un édifice de perfection qui la rendra digne un jour d'une haute place dans le Ciel? Ces vues ſont trop pures & trop ſaintes; elle ne les goûte & ne les connoît peut-être pas elle-même. Ecoutons-la donc parler: Je vous aime & je vous aimerai toûjours, lui dit-elle; vous ſerez ma conſolation, & je vous

procurerai toutes celles qui dépendront de moi ; vos parens feront les choses avec honneur ; ils ne mettront point d'obstacle pour la dot, & vous aurez un ameublement des meilleurs du Monastère ; ils vous donneront une forte pension, avec laquelle vous pourrez vous procurer abondamment tout ce qui vous fera plaisir, & vous faire bien valoir dans le Couvent par des réparations ou des présens à la sacristie ; toute la Communauté, qui vous connoît depuis l'enfance & qui vous a toûjours chérie, vous recevra à bras ouverts & vous aimera beaucoup ; on vous donnera une jolie chambre ? vous serez dans la mienne tant qu'il vous plaira, & tout ce que j'ai à mon usage sera à votre bienséance ; vous ne serez pas beaucoup gênée au noviciat, où vous vous réjouirez souvent avec vos compagnes, parce que la Maîtresse n'est pas fâcheuse ; après le noviciat vous jouirez d'une honnête liberté ; vos parens vous viendront voir autant de fois que vous voudrez, & les personnes que je connois vous feront comme à moi des fréquentes visites ; quand vous serez malade j'aurai soin de vous, & je ne m'en reposerai sur personne ; enfin, vous serez contente, heureuse, & exempte de tous les chagrins que les gens du monde essuyent journellement. Admirable leçon! motifs merveilleux de se consacrer à Dieu que vous donnez à votre éleve! Est-ce donc par cette porte que vous l'introduisez dans la religion ? ô aveuglement de l'amour propre ! je vous l'annonce, c'est ici le plus mauvais présent

que vous puissiez faire à votre Monastère. Cette niéce, cette jeune èleve que vous attirez à la religion par une voie oblique & que Dieu n'a pas tracée, se répentira peut-être un jour de son engagement ; la Communauté se répentira aussi de l'avoir reçue, & vous vous répentirez de l'avoir attirée : mais vous n'avez pas cherché la gloire de Dieu; vous ne vous êtes recherchée que vous-même, il est juste que vous vous trouviez.

L X V.

C'est donc ainsi qu'on attire quelquefois des filles dans les Monastères. Tantôt c'est une tante ; tantôt une amie ; tantôt c'est par intérêt, & dans ces occasions la vocation n'est pas ce qu'on consulte : on veut avec cela de bons sujets. Ils seront bons si c'est Dieu qui vous les donne : mais je ne vous réponds de rien si c'est vous qui vous les donnez ; au contraire Dieu ne bénira point ce qui n'est que la production de votre amour propre, & peut-être que vous serez la premiere du Monastère à sentir les fâcheux effets de votre imprudence & de vos vues intéressées. Nous pouvons ajoûter ici une autre indiscrétion de quelques Religieuses si jalouses de leurs éleves, que si elles se déterminent à prendre le voile dans un autre Monastère, c'est comme un crime d'Etat qu'elles vont commettre ; il n'est point de moyens qu'elles n'emploient pour les en détourner ; point de reproches qu'elles ne leur en fassent ; point d'artifice dont elles n'usent pour les en empêcher ; & ce qui est plus étonnant,

c'est que ces mêmes Religieuses n'eussent rien dit, si ces filles se fussent déterminées pour un établissement dans le monde; elles les y eussent même aidées autant qu'il eût été en leur pouvoir; tandis que leur résolution pour se consacrer à Dieu dans un autre Monastère excite toute leur sensibilité, comme si c'étoit une préférence qui leur fût injurieuse.

LXVI.

Nous avons parlé jusqu'à présent du renoncement au siécle & à ce monde particulier qui régne dans l'intérieur de plusieurs Monastères. Bienheureuses les Vierges sacrées qui ont sçu y renoncer sincerement: Délivrées de ces deux grands ennemis, il leur reste à renoncer à elles-mêmes? mais nous ne devons pas dissimuler que c'est ici le plus long & le plus pénible exercice; celui qui demande, pour y réüssir, qu'on s'y porte avec plus de zele; de courage. & d'application. » La peine qu'on éprouve à résister » aux passions & aux vices, dit excellem- » ment l'Auteur de l'Imitation de J. C. * est » plus rude que les plus grands travaux du » corps. Et ailleurs † : l'ame, dit-il, doit en- » trer dans un grand & un long combat » contre elle-même; avant qu'elle apprenne » à se vaincre entierement & à mettre en » Dieu seul toute son affection. »

LXVII.

Ce renoncement à soi-même est l'exercice de toute la vie. Il faut commencer par-là, continuer par-là, & finir par-là. On ne doit pas se flâter de persévérer long-tems dans la

* L. 1. c. 25. † L. 2 c. 9.

pratique

pratique des vertus religieuses, si lorsqu'on s'y engage, on ne se propose le saint renoncement; c'est à proportion du progrès qu'on y fait qu'on se soûtient & qu'on avance, & la consommation de la plus haute piété ne vient qu'à la suite du saint renoncement. » Ceux qui font le plus de progrès, dit encore le pieux Auteur de l'Imitation de Jesus-Christ † » sont ceux qui s'efforcent avec plus » de courage à vaincre tout ce qui leur est » pénible & le plus contraire à leurs saints » désirs. Plus on se surmonte soi-même, & » on se mortifie dans l'esprit, plus aussi on » s'avance dans la piété & on mérite que » Dieu accorde de nouvelles graces. »

LXVIII.

Toute dévotion qui n'est ni fondée ni accompagnée du saint renoncement est foible, chancellante & sujette à mille illusions, parce qu'en ne travaillant pas à se renoncer on laisse vivre les passions dans soi; on y laisse croître les vices & se fortifier; on y laisse régner impunément l'amour propre, qui séduit, qui aveugle & qui jette dans des abîmes de perdition. Combien de Religieuses qu'on croit fort vertueuses sur les bonnes apparences qu'elles en ont, & qui toutefois se démentent dans la moindre contradiction? Combien d'autres qu'on ne peut faire plier que très-difficilement sous le joug de l'obéissance, dés que ce qu'on leur prescrit combat leur humeur ou leurs inclinations? Combien dont l'amour propre se glisse dans toutes leurs actions de piété & les rend très-

† L. 1. c. 25.

défectueuses devant Dieu ? & tous ces maux ne viennent que de ce qu'on ne travaille point à se renoncer soi-même.

LXIX.

Arracher les vices, dompter les passions, mortifier les sens, fixer l'inconstance & la légereté de l'esprit, reprimer les affections dépravées du cœur, réduire l'amour propre en servitude, voilà le saint renoncement dont nous parlons ; voilà ce qui fait une piété solide ; voilà ce qui manque aux ames dont la vertu ne consiste qu'en paroles & en spéculations, & qui échouent, pour ainsi dire, contre un grain de sable, pour peu que le vent de la tentation se leve. On ne sçauroit trop tôt s'appliquer à ce saint renoncement : plus on différe, plus on se prépare de difficultés pour la suite. Les mauvaises habitudes une fois contractées, sont comme un arbre qui a jetté de profondes racines & qu'on arrache difficilement ; au lieu qu'en se faisant violence au commencement, on arrête avec plus de facilité le progrès des vices ; les passions s'affoiblissent bien loin de se fortifier ; & ce qui paroissoit difficile & presque insurmontable, devient aisé, & on s'y porte enfin avec joie.

LXX.

Adressons plus particulierement cette vérité aux Novices & aux jeunes Professes qui sont encore dans le noviciat, & qu'elle demeure gravée dans leur cœur en caractère ineffaçable. Si elles sont fidéles à se renoncer, il y a tout lieu d'espérer qu'elles s'éle-

veront dans la ſuite à une grande perfection ; mais ſi elles négligent de le faire, elles riſquent d'être de même toute leur vie, & de ramper, pour ainſi dire, comme de vils inſectes dans la boue de leurs défauts. Il faut qu'une jeune Religieuſe conſidere le tems qu'elle eſt dans le noviciat comme le plus précieux & le plus favorable de ſa vie, pour travailler avec plus de loiſir & de moyens à ſe renoncer ; & qu'elle ſe propoſe à n'en point ſortir qu'elle n'ait acquis la facilité de mortifier ſes ſens, de reprimer ſon humeur, de réſiſter à ſes paſſions, de renoncer à ſes propres lumiéres, à ſa volonté propre, à ſon amour propre.

LXXI.

On voit dans les vies des anciens Solitaires qu'ils devenoient plus intérieurs & plus ſpirituels à meſure qu'ils avoient plus travaillé à mourir à eux-mêmes ſous la diſcipline d'un Ancien, qui les avoit long-tems éprouvés en contrariant leur inclination & leur amour propre. Les plus éminens en ſainteté ont été ceux qui ont mieux ſçû dès le commencement ſe ſoûmettre parfaitement à cette difficile épreuve. Plût à Dieu que les jeunes Religieuſes, convaincues des effets merveilleux du ſaint renoncement, s'animaſſent par l'exemple de ces grands modéles de la perfection religieuſe à s'y exercer de tout leur cœur. Plût à Dieu que leur ferveur les portât juſqu'à importuner leur Maîtreſſe à force de la prier de leur en faire pratiquer fréquemment des actes. O que Dieu

agréeroit leur émulation ! que la religion en recevroit de consolation, & qu'elles se procureroient par-là de grandes graces & de riches couronnes ! Les Monasteres où ces maximes ne sont point goûtées ne sont pas ceux où Dieu est le mieux servi & le plus glorifié ; & les Religieuses qui méprisent ces pratiques, ne connoissent pas plus la perfection de leur état, que quelqu'un qui n'en auroit jamais ouï parler.

LXXII.

Il n'y a point de véritable paix ni de véritable bonheur que pour les Religieuses qui s'appliquent tout de bon au saint renoncement. Plus elles combattent leurs passions & leurs désirs immortifiés, plus aussi elles entrent dans la liberté des enfans de Dieu. Elles souffrent au contraire en tout sens lorsqu'elles se livrent à leur immortification & à leur appetit déreglé. L'agitation de leur esprit causée par la dissipation, & celle de leur cœur causée par les remords de la conscience ou par l'impétuosité des passions, en font comme des vaisseaux battus par la tempête & perpétuellement agités par l'orage ; & quel moyen qu'elles vivent contentes dans ce trouble & avec ces cuisans remords ? Suivez de près la Religieuse immortifiée, & comparez l'assiette de son ame avec celle d'une autre qui travaille à se renoncer. Tout coûte à la premiere ; office, oraison, obéissance, pauvreté, observance des régles, clôture ; tout ce qui est de la religion est un poids pour elle : poids cependant qu'elle est

ſorcée de porter, parce qu'elle ne peut changer d'état. Si elle eſt ſeule, elle ſent tout l'ennui de la ſolitude ſans en goûter les conſolations ; & livrée à ſes réflexions, elle eſt en proie aux agitations de ſa conſcience ſans rien trouver qui la puiſſe raſſûrer. Si elle eſt avec les autres Religieuſes, ſon immortification lui rend leur ſociété pénible & fâcheuſe, parce qu'elle n'a point la véritable charité, qui ſeule rend l'union des Communautés non-ſeulement ſupportable, mais encore douce & conſolante. Si elle cherche ſa conſolation au-dehors, elle eſt expoſée à la critique quand c'eſt trop fréquemment, & quand ce n'eſt pas fréquemment, ſon plaiſir eſt trop rare & trop court pour la rendre contente. Ainſi elle n'a ni les conſolations de Dieu ni celles de la terre, parce qu'elle ſe rend indigne des premieres & qu'on l'empêche de jouir des autres : ou ſi elle goûte quelqu'une de celle-ci, ce n'eſt que furtivement, en partie, & avec tant de mêlange d'amertume, que la peine y prévaut au plaiſir. Au contraire tout tourne en bien & tout contribuë à la paix de la Religieuſe qui ſçait renoncer à elle-même : Dieu habite dans elle, & avec lui ſon eſprit conſolateur. L'obſervance reguliere, l'obéiſſance, la charité commune, tout ce qui eſt de la Religion lui eſt doux, parce qu'elle ne met ſon plaiſir & ſa conſolation que dans l'accompliſſement de ſes devoirs. Du côté de Dieu, elle eſt pleinement contente ; du côté des créatures, elle n'a rien à craindre, parce qu'on n'a rien

à se reprocher ; dans elle-même elle trouve la paix & la joie par le bon témoignage de sa conscience. Conclusion, on souffre davantage en suivant ses passions immortifiées qu'il n'en coûte de peine de les combattre & de les reprimer.

LXXIII.

Vous ne réussirez point dans le saint renoncement, si vous ne vous y portez avec zéle, avec courage, avec application, avec assiduité & avec une entiere détermination à y réussir quoi qu'il en coûte. Il ne faut ici ni lenteur, ni pusillanimité, ni défiance, ni velléité. Si vous craignez le travail ; si vous ne vous y appliquez que par intervalle ; si vous ne voulez vous faire aucune violence ; si vous vous lassez bien-tôt ; si vous voulez aujourdui & si vous cessez de vouloir demain ; si vous n'agissez que par saillie, par caprice, par humeur plûtôt que par esprit de Dieu, bien loin de conduire l'ouvrage de votre reformation à une heureuse fin, à peine y aurez-vous travaillé quelque tems que vous vous en dégoûterez, que vous reculerez, & qu'enfin vous abandonnerez tout. Vous n'y réussirez pas non plus si vous n'y employez la priere, la vigilance & la patience : La priere, pour obtenir de Dieu les sécours dont vous avez besoin, & pour cela il faut y recourir fréquemment & dans toutes les difficultés, comme à votre plus grande ressource : la vigilance, pour être toûjours en garde contre les ennemis de votre salut, & principalement contre vous-même ; parce que le

démon ne dort point & que nous portons dans nous-même mille ennemis domestiques toûjours prêts à nous trahir & à lui ouvrir la porte de notre ame ; la patience, soit pour supporter doucement la peine que l'on sent, sur-tout au commencement, à veiller sur soi & à se faire si souvent violence, soit pour ne pas se laisser abbatre dans les difficultés & ne pas se lasser de la longueur du travail, soit enfin pour ne pas perdre courage lorsqu'on tombe, pour se relever toûjours de ses fautes, pour faire de nouveaux efforts afin de parvenir à se corriger entierement.

LXXIV.

Ne perdez jamais de vûe l'ouvrage du renoncement à vous-même. Proposez-vous-le dans vos oraisons, dans vos communions, dans tous les exercices de piété & dans tous les moyens de salut que la Religion vous fournit. Rapportez toutes ces choses à cette fin si nécessaire à la sanctification de votre ame, & sur-tout appliquez à cette intention tout ce qui se présentera à souffrir pour l'amour de Dieu, ce qui vous sera doublement utile, puisque d'une part vous le porterez avec patience & avec mérite devant Dieu, & que de l'autre vous vous procurerez de graces particulieres qui vous aideront puissamment à vous vaincre & à vous faire avancer. Il est bon encore que dès le matin, soit à l'oraison ou à la priere, vous préveniez par un court examen les occasions de la journée où vous voyez par l'expérience

du passé que vous commettez plus souvent des fautes. Représentez-vous alors ces occasions comme actuellement présentes, & encouragez-vous aux pieds de Jesus-Christ à lui être fidéle. Cette précaution ne peut que vous être très-utile, puisqu'on échappe plus aisément aux piéges qu'on a découvert de loin.

LXXV.

Ne vous découragez jamais, quelque difficulté que vous ayez à vous vaincre, & quoique vous retombiez souvent dans les fautes dont vous vous êtes proposée de vous corriger. Ce découragement est ce qui peut ici vous arriver de pire; bien loin de vous éloigner du mal, il vous ôte la force d'y remédier; c'est un artifice du malin esprit, & en même tems un effet de notre orgueil & de notre amour propre de nous laisser abbattre quand nous manquons, de nous faire entrer dans des sentimens de défiance contre Dieu ou de dépit contre nous-même, comme si nos efforts étoient inutiles & que nous nous gênerions à pure perte. Le démon artificieux en a beaucoup séduit par ce moyen, & les a absolument détournés de leur entreprise. Mais instruits par la faute des autres, soyons plus sages & plus prudens, en nous relevant autant de fois que nous tombons, en nous confirmant dans nos résolutions; & quoiqu'il ne nous soit pas permis de nous flâter dans nos fautes, ce qui seroit manquer de crainte de Dieu & abuser de sa bonté, néanmoins usons de patience

avec nous-même, puisque Dieu nous supporte avec tant de misericorde & nous invite à nous corriger ; & quelque fonds de misére & de foiblesse que nous sentions dans nous, quelque grand que soit le nombre de nos défauts, quelque faute que nous commettions fréquemment, ne nous lassons point, ne nous troublons point, ne nous déconcertons point, r'engageons-nous dans le combat contre nous-mêmes jusqu'à ce que nous remportions une victoire complette. » Combattez, dit l'Ateur de l'Imitation de J. C. † » comme un soldat courageux, & si, étant » fragile comme vous êtes, vous tombez » quelquefois, rentrez dans le combat avec » encore plus de courage qu'auparavant, es» pérant que la grace du Seigneur vous soû» tiendra plus fortement.

LXXVI.

Il ne faut point se flâter dans ses défauts, ni se les déguiser, ni les épargner en partie en attaquant les uns & ménageant les autres ; il faut au contraire aimer à se connoître, dire dans soi mal ce qui est mal, haïr dans notre ame ce que Dieu y hait, & enfin retrancher généralement tout ce qui peut nous rendre tant soit peu désagréable à Dieu. Faire cas des grands défauts & ne pas se soucier de détruire les moindres, c'est s'exposer à tomber insensiblement dans les grands. La nature baisse toûjours par son propre poids, & le penchant qui entraîne au mal est rapide si on ne se tient bien ferme. Nous devons à la vérité détester souverainement les

† L. 3. c. 66.

péchés qui donnent la mort à l'ame, mais nous devons aussi haïr tout ce qui déplait à Dieu, quelque léger qu'il nous paroisse. Il peut même arriver qu'une faute nous paroisse légere par l'aveuglement de notre amour propre, ou parce que nous sommes trop familiers avec le mal, tandis que Dieu en juge tout autrement, lui qui décide des choses, non selon les faux préjugés des créatures, mais selon les régles de sa vérité & de sa justice.

LXXVII.

Une Religieuse doit sur-tout prendre garde de tomber avec vûe & contre les cris de sa conscience dans des fautes, quoique légeres: parce que ce seroit-là une espece d'affectation de déplaire à Dieu, qui montreroit qu'on n'a point pour lui le respect & la crainte que l'on doit avoir. D'ailleurs ces fautes portent toûjours beaucoup de préjudice à l'ame; plus elle en commet fréquemment, plus aussi la crainte du Seigneur & le goût de la vertu s'affoiblissent en elle; c'est par-là qu'elle tombe enfin dans l'état si dangereux de la tiédeur & dans cette malheureuse insensibilité du cœur qui fait qu'on péche sans remord & qu'on n'a que du dégoût pour tout ce qui est du service de Dieu. Eclaircissons davantage ce point, qui est d'une très-grande importance. Il faut distinguer trois sortes de péchés véniels: on commet les uns plus par inadvertance que d'un propos déterminé: on tombe dans les autres avec vûe, mais c'est en matiere peu

importante en elle-même : on en commet enfin d'autres, qui, mortels de leur nature, ne sont que véniels dans le cas où on les commet, soit par défaut d'une entiere délibération, soit parce qu'il n'y a pas une matiere suffisante de péché mortel. La foiblesse, inséparable de notre nature corrompuë nous fait tomber dans les premiers, & les Saints n'en ont pas été exemts. Nous ne devons ni nous étonner d'y être sujets, ni nous décourager quand nous y tombons. Nous pouvons même nous servir utilement de notre foiblesse pour nous humilier & gémir devant Dieu, & tourner ainsi au profit de notre ame ce que le démon voudroit faire servir à notre ruine.

LXXVIII.

C'est principalement à l'attention qu'une religieuse apporte à ne point tomber volontairement dans des fautes vénielles qu'on reconnoît le soin qu'elle a de son ame & son ardeur à s'avancer dans la voie de la perfection ; que si au contraire elle ne fait point cas des petites fautes ; si elle traite de scrupuleuses & de petits esprits celles de ses Sœurs qui sont attentives à les éviter, on peut la regarder comme une ame qui est en grand danger de se perdre ; parce qu'à force de s'apprivoiser avec les moindres fautes, on vient jusqu'à ne craidre plus d'en commettre de grandes.

LXXIX.

Il n'est que trop aisé de tomber dans ces grandes fautes, sur-tout lorsqu'on n'est pas

assez en garde contre celles que nous avons dit être mortelles de leur nature, & qui ne sont vénielles quand on les commet, que par quelque circonstance qui les excuse de péché grief. Ah, qu'on passe ici facilement du petit au grand ! Qu'il est même facile de s'y méprendre, en croyant peu de chose par erreur de conscience, ce qui est bien considérable aux yeux de Dieu ! Que tout donc vous paroisse de conséquence pour votre ame dès qu'il s'agit de l'offense de Dieu. Craignez les moindres fautes comme vous redouteriez une couleuvre. C'est un plus grand mal pour vous de faire un péché véniel, que d'être dévorée par un dragon. Une religieuse tiéde & peu timorée traitera peut-être ceci d'exagération : elle en jugeroit bien autrement si elle voyoit la laideur du péché véniel comme on le connoît dans l'autre vie. Mais en attendant que le voile soit tiré, qu'elle se serve des lumiéres de la foi, & qu'elle apprenne que les peines de l'enfer, toutes horribles qu'elles sont, ne sont pourtant pas une aussi grand mal que l'est un péché véniel.

LXXX.

Il y a des personnes religieuses qui parlent avec beaucoup de facilité des choses spirituelles, qui ne sçavent presque parler que ce langage, & qui ne goûtent ou n'estiment que ce qu'il y a de plus sublime dans la vie de l'esprit ; & néanmoins ces mêmes personnes, qu'on diroit être, à les entendre parler, dans un très-haut dégré de vertu, sont si

pleines de défauts, si attachées à leur propre sens, si faciles à tomber dans des fautes vénielles, même grossiéres, si peu fidéles à pratiquer les actes de vertu opposés à leur humeur ou à leur amour propre, qu'on ne les reconnoît plus, tant la pratique est en elles différente du langage. Ne peut-on pas dire que cet état si imparfait & si rampant de ces ames vient de ce qu'elles ne sont pas affermies dans la crainte de Dieu & l'horreur du péché, faute d'avoir médité sur les vérités fondamentales de la réligion, sur l'incertitude de la durée de la vie, sur la sévérité des jugemens de Dieu, sur les peines très-rigoureuses dont il punit le péché, & le moindre péché dans l'autre vie. Elles ne sçavent méditer que sur les vérités consolantes, ou les plus sublimes des contemplatifs : elles ne sçavent parler que des graces extraordinaires & du merveilleux qu'on admire plus dans les vies des Saints qu'on ne peut l'imiter ; & il semble qu'elles craindroient de se dégrader en méditant sur les vérités effrayantes & propres à inspirer de l'horreur pour le péché. Grande illusion ! il faudroit à ces ames un Catéchisme pour se mieux instruire, la Guide des Pécheurs de Grenade pour y puiser le sujet de leurs oraisons, & leur imposer silence sur tout ce qui est de la haute spiritualité : par cette espece d'humiliation, que leur peu de vertu leur rend nécessaire, elles concevroient une juste horreur du péché, & on n'auroit plus sujet de leur reprocher d'en commettre aussi aisément qu'elles le font.

LXXXI.

Regardez comme une grace précieuse la secrette inspiration par laquelle Dieu vous avertit d'être sur vos gardes, lorsque vous vous trouvez sur le point de commettre quelque faute, ou de manquer à un point de régle. Ne vous faites pas alors illusion à vous même ; ne vous étourdissez pas pour ne pas entendre la voix de Dieu qui vous prévient avec tant de miséricorde, ou pour vous déguiser sa volonté. Si cependant infidéle à ce premier avis, vous avez commencé de commettre la faute, arrêtez-vous au plûtôt & ne poursuivez pas contre le remord de votre conscience, qui continuë à vous reprocher votre infidélité. Enfin, si vous avez le malheur de ne point obéir à la voix de Dieu & aux cris de la conscience jusqu'à la fin de l'action, du moins relevez-vous au plûtôt de votre faute en demandant sincerement pardon à Dieu, & préparez-vous par une sincere résolution à être plus fidéle dans une autre rencontre.

LXXXII.

Nous faisons une résolution & nous y manquons un moment après; nous confessons souvent nos péchés, & nous ne nous amandons point. A la vérité notre foiblesse est grande ? mais le mal ne vient-il pas aussi de ce que nos résolutions sont foibles & notre regret superficiel ? Pourquoi sommes-nous si industrieux à trouver les moyens propres à réüssir dans nos projets temporels, & qu'il en est tout autrement dès qu'il s'agit du bien

de notre ame ? Avouons-le : nous sommes tous terrestres, tous livrés à nos sens ; ainsi nous sommes très-ardens dès qu'il s'agit des choses de la terre ou de ce qui contente nos passions, au lieu que pour la pratique des vertus, pour notre sanctification, nous avons plûtôt de velléité que de bonne volonté.

LXXXIII.

Quand vous aurez formé la résolution de vous corriger de quelque défaut particulier, soyez attentive plus que jamais sur vous-même pour la garder fidélement : le démon ne manquera pas de vous tenter là-dessus ; il vous tendra des piéges & fera naître des occasions pour vous faire tomber. D'autre part la nature, génée par le propos que vous aurez fait, voudra secouer ce joug qui l'embarrasse & se révoltera ; ainsi vous avez besoin alors d'une plus grande vigilance & de fermeté, sans quoi vous retomberez, & aussi aisément que vous le faisiez auparavant.

LXXXIV.

Si dans nos confessions nous avions autant de honte devant Dieu de l'avoir offensé, que nous rougissons devant les créatures d'un affront ou d'une insulte qu'on nous a fait ; si nous y avions autant de regret des plaies de notre ame, que nous en aurions de nous être blessé au visage considérablement, ah qu'elles seroient bien-tôt suivies de l'amandement ! Mais est-il possible que le respect humain ait plus de force sur notre cœur, que celui que nous devons à Dieu ? Faut-il que nous soyons plus sensibles aux

maux du corps qu'à ceux de l'ame, qui est la plus noble & la plus excellente moitié de nous-mêmes ? Voilà dequoi nous humilier & nous confondre. A la vérité il n'est pas essentiel pour la validité de nos confessions, que nous ayons une douleur aussi sensible de nos fautes, que nous l'aurions de la perte d'un parent ou d'une plaie qu'on nous auroit fait ; mais il faut que cette douleur soit véritable, qu'elle soit sincere & qu'elle vienne du cœur.

LXXXV.

On trouve des personnes qui ne sont pas scrupuleuses, & qui cependant ne sont jamais satisfaites de leurs confessions. Elles en font d'extraordinaires, & ne sont pas pour cela plus contentes, ni n'en deviennent pas meilleures. Rien n'étonneroit dans une ame scrupuleuse. Sa peine sur ses confessions n'est qu'une suite de la disposition de son esprit, toûjours ombrageux sur l'état de sa conscience. Maïs pourquoi les autres réïterent ainsi leurs confessions & souvent sans s'amander ? Nous tromperons-nous en disant que ces personnes font pour l'ordinaire l'accusation entiere de leurs péchés & ne font, pour ainsi dire, leur acte de contrition qu'à demi. Elles sentent qu'elles ne sont pas à Dieu comme elles devroient l'être. Leur conscience leur reproche sans cesse leur relâchement & leurs rechûtes continuelles. Elles font donc de tems en tems quelque tentative pour se reconcilier entierement avec Dieu par des confessions qui puissent réparer celles dont elles

ne ſont pas ſatisfaites; mais comme c'eſt la plûpart du tems plûtôt pour ſe délivrer des remords intérieurs qui les dévorent, que pour entreprendre tout de bon la pratique du bien; comme elles veulent uſer encore de réſerve avec Dieu, & ſe donner à lui de maniere qu'elles tiennent encore à elles-mêmes; comme elles ne veulent pratiquer qu'une dévotion aiſée, commode & formée ſur les idées de leur amour propre; comme enfin elles s'attachent plus à détailler leurs fautes qu'à en concevoir un regret ſincere, il s'enſuit ou que leurs confeſſions ſont ſans converſion, ou que leur converſion eſt paſſagere & de peu de durée.

LXXXVI.

Si vous avez ſujet de douter de la validité de vos confeſſions pour le relâchement habituel dans lequel vous vivez, entreprennez à la bonne heure de les réparer par une confeſſion extraordinaire, ſelon l'avis d'un ſage & prudent Directeur. Mais en ce cas n'entreprennez pas la choſe à demi; faites ſi bien ce que vous faites, que vous n'ayez plus beſoin d'y revenir, & qu'il ne vous reſte plus de ſollicitude que pour marcher tout de bon dans la voie de la perfection. Accuſez-vous humblement ſans vous flâter ni ſans déguiſement de tous vos péchés, après avoir ſondé pour les connoître tous les replis de votre conſcience, & avoir employé un examen tel qui convient à une affaire d'une auſſi grande conſéquence que l'eſt la guériſon de votre ame. Inſiſtez ſur-tout beaucoup dans cet exa-

men à demander à Dieu l'esprit de componction, qui est ce qu'il y a de plus essentiel pour rentrer en grace. Excitez-vous-y vous-même de tout votre cœur, & proposez-vous de mener désormais une vie toute opposée au monstrueux relâchement dans lequel vous avez vêcu. Priez le Seigneur, & persévérez dans la priere, afin d'obtenir de sa miséricorde le pardon de vos égaremens & la grace de commencer une vie nouvelle & de continuer de même. Prenez, de l'avis du Confesseur, l'arrangement nécessaire pour vous soûtenir dans la carriere où vous allez entrer, & ne vous réservez rien qui vous empêche d'y marcher librement, ou qui vous puisse faire revenir sur vos pas. Enfin engagez-vous avec une véritable résolution, un courage mâle, une ferme confiance en Dieu dans le saint combat contre vous-même, & ne vous y épargnez pas, quoi qu'il doive vous en coûter de peine & de travail. Voilà comment il faut entreprendre une confession générale quand on en fait pour reparer les défauts des particulieres ; si l'on s'y prend autrement on sera bien-tôt mal content de soi-même, & on sera obligé d'y revenir une seconde fois.

LXXXVII.

Toutes les fois que vous approchez du Tribunal de la Pénitence, vous devriez le faire comme si c'étoit pour la derniere de la vie : même regret de vos fautes, même humilité, même résolution de vous amander, même désir de plaire à Dieu, même recours

à lui avec confiance en sa bonté infinie. Ah que de telles confessions vous sanctifieroient bien-tôt ! Mais il est à craindre que vous confessant souvent, vous ne le fassiez à la légere, par coûtume, sans respect, sans un vrai désir de vous corriger ; & nous pourrions dire à ce sujet de plusieurs Religieuses ce que saint Paul disoit à quelques Fidéles de son tems, sur le peu de disposition qu'ils apportoient au saint Sacrement de l'Eucharistie †: *C'est ce qui cause les maladies & les infirmités de beaucoup de personnes parmi vous, & ce qui en a même fait mourir plusieurs.*

LXXXVIII.

Nous ne voulons pas jetter ici mal à propos le trouble dans les consciences timorées, ni leur rendre suspectes sans sujet leurs fréquentes confessions. Celles qui sont plus susceptibles d'allarmes là-dessus, sont d'ordinaire celles qui s'en acquittent mieux. Mais vous qui ne faites pas le moindre effort pour corriger vos défauts ; qui ne pratiquez aucune vertu ; qui n'avez point de zele pour votre perfection ; qui n'avez que du dégoût pour tout ce qui est du service de Dieu : vous qui récitez vos offices sans respect & sans attention ; qui passez tout le tems de vos oraisons à penser au monde, ou à tout ce qui se présente à votre esprit : vous qui êtes toute livrée à vos sens ; qui vivez dans une continuelle dissipation ; qui n'aimez que les entretiens séculiers ; qui croupissez dans des habitudes sans penser d'en

† 1. Cor. 11. 30.

ſortir : vous enfin qui ne connoiſſez d'autre régle que votre caprice ; qui n'êtes parmi vos Sœurs que pour exercer leur patience ; qui n'avez ni égard, ni conſidération, ni reſpect, ni retenue pour une Supérieure ; vous qui êtes ſi entiere dans vos ſentimens, & toûjours prête à conteſter, à critiquer, à murmurer, à médire ; vous, en un mot, qui ne faites aucun bien, & dont toutes les actions ſont défectueuſes, comment voulez-vous que vous confeſſant ſouvent, ſans jamais vous amander, on puiſſe ſe perſuader que vos confeſſions ſoient accompagnées d'une ſincere douleur des péchés dont vous vous accuſez ?

LXXXIX.

Allons ici au-devant du ſcrupule ; mais combattons en même tems la préſomption. Perſonne n'eſt ſans péché, direz-vous, & comme nos exercices & les occaſions que nous avons ne varient point, il n'eſt pas étonnant que nous commettions toûjours les mêmes fautes. J'accorde d'abord que ſi en général les confeſſions ſans amandement ſont ſuſpectes, il ne s'enſuit pas qu'on doive abſolument regarder comme telles toutes celles qui ne ſont pas ſuivies d'amandement. Le Sacrement de Pénitence remet le péché ; mais il ne rend pas impeccable. J'accorde encore que n'étant pas dans les occaſions d'un état différent du vôtre, vos péchés doivent plûtôt rouler ſur les occaſions de votre état. Mais ce ne ſont pas tant les fautes particuliéres que vous commettez ;

comme l'habitude formée de les commettre, que nous vous reprochons ici : habitude contre laquelle vous ne faites jamais aucun véritable effort. On n'eſt pas étonné qu'après vous être accuſée d'avoir manqué à l'obſervance de vos régles, ou de n'avoir pas été attentive dans la récitation de vos offices, vous y retombiez, vous vous en accuſiez de nouveau ; mais on eſt étonné avec raiſon, que ne faiſant rien pour vous corriger ; ne prennant jamais aucun ſoin de votre ſalut ; ne faiſant aucun cas des règles ; aimant toûjours le monde avec paſſion ; médiſant toûjours ; murmurant toûjours ; vous diſſipant toûjours, ſans vous contraindre en aucune rencontre, on eſt, dis-je, étonné que vivant de la ſorte, vous vous raſſuriez phlegmatiquement ſur vos confeſſions.

XC.

Nous portons un jugement bien différent d'une Religieuſe qui a à cœur le ſalut de ſon ame ; qui tâche de s'acquitter de ſes devoirs réguliers, & qui s'applique à la pratique des vertus. Son accuſation roulera, ſi vous voulez, ſur les mêmes matiéres ; parce que les fautes qu'elle commet regardent ſes exercices, qui reviennent les mêmes tous les jours. Mais on ne ſçait point dans elle d'habitude véritablement formée ; point de négligence extraordinaire ; point de relâchement marqué. Si donc elle s'accuſe toûjours d'avoir manqué d'attention à la priere ; de n'avoir pas eu aſſez de douceur, ou de charité en quelques rencontres, &

d'autres fautes ſemblables, on voit aiſément que le ſoin qu'elle a de ſon ame prévaut ſur ſes récidives; & on préſume ſans peine qu'elle dit toûjours les mêmes péchés, non par défaut de contrition; mais parce qu'elle n'eſt pas impeccable.

XCI.

N'approchez jamais du tribunal de la pénitence qu'avec un air modeſte & humilié, & un cœur pénétré de reſpect & de componction. Faites ſérieuſement & pieuſement une action des plus ſérieuſes, & des plus ſaintes de la Religion. Ne vous amuſez pas à diſcourir inutilement dans le confeſſionnal avant que de vous confeſſer, de peur de vous diſſiper, & d'affoiblir les ſentimens de contrition que vous avez dû tâcher d'exciter dans votre cœur. Accuſez-vous de vos péchés ſimplement & ſans faire des hiſtoires. Ne vous arrêtez pas plus de tems qu'il ne faut, de peur de trop faire attendre les Religieuſes qui doivent ſe confeſſer après vous. Retirez-vous après avoir reçû l'abſolution, pour remercier le Seigneur du pardon qu'il vous a accordé & pour accomplir la pénitence que ſon Miniſtre vous a impoſée. On dira peut-être que je ne fais que répéter ici ce que tout le monde ſçait. Mais tout le monde ne le pratique pas: & voilà pourquoi il faut le redire. Qu'on ſe ſouvienne enfin que le ſacré tribunal n'eſt pas un lieu où l'on doive traiter d'autre choſe, que de ce qui concerne le ſalut des ames.

XCII.

Il y a bien de la petiteſſe d'eſprit dans une Religieuſe à parler de ſon Directeur ou de celui des autres ; à avoir de la peine que le ſien ſe charge de la conduite de quelqu'autre Sœur, dans la crainte qu'il ne partage trop ſes ſoins, ou qu'il n'uſe de préférences. A épier curieuſement les Sœurs qui ſont plus long-tems que les autres avec le Directeur ou le Confeſſeur. Il y a, dis-je, bien de la petiteſſe en toutes ces choſes & autres ſemblables. Mais ce qui eſt pire encore, c'eſt qu'il en réſulte ſouvent du trouble dans les ames ; que la paix & la charité en eſt altérée, ou tout au moins que la direction devient plûtôt pour cette Religieuſe une perte de tems, qu'un vrai moyen d'avances dans la voie de la perfection.

XCIII.

Un moyen court, mais efficace de ſe corriger de quelque défaut particulier, eſt de s'exercer fidélement à la pratique de la vertu contraire. Une Religieuſe qui, par exemple, eſt trop vive dans ſes reparties, doit affecter de parler toûjours avec une extrême douceur. Celle qui aime à railler & à critiquer les autres, doit ſe propoſer de n'en parler qu'avec eſtime & vénération. Celle qui eſt pareſſeuſe à ſe rendre aux actes de Communauté, doit tâcher de s'y trouver toûjours la premiere. En faiſant des actes fréquens de ces vertus, les défauts qui les combattent tombent preſque d'eux-mêmes ; & comme dit excellemment l'Auteur de l'I-

mitation de Jesus-Christ, » la bonne habitu» de vaincra la mauvaise. « Pour mieux réduire cette maxime en pratique, on ne sçauroit faire mieux que de se proposer, lorsqu'on a commis quelque faute, de faire au plûtôt deux actes de la vertu contraire, & même d'en chercher l'occasion. Par-là on montrera à Dieu le regret que l'on a de lui avoir déplu. On se dédommagera en quelque façon de le perte qu'on a faite, & on la réparera de son mieux; on empêchera que la faute qu'on a commise n'entraîne dans une autre, & que la volonté ne s'apprivoise avec le mal, ou ne s'y attache; ce qui est d'une extrême conséquence.

XCIV.

Pour proceder avec plus d'ordre dans l'amandement de vous-même, & y réüssir plus sûrement, attaquez sur-tout entre vos défauts, celui qui domine le plus en vous, c'est-à-dire, celui qui vous fait tomber plus souvent, que vous vous réprochez davantage, & qu'il vous coûte plus de détruire; car c'est proprement à ces traits que vous pourrez le reconnoître. Chacun a son vice dominant; dans les uns c'est la paresse; dans d'autres c'est l'orgueil, ou la colére, ou la sensualité. Chaque religieuse peut s'étudier, ou employer les lumiéres de son Directeur pour connoître le sien & le combattre. L'Auteur de l'Imitation de J. C. * a voulu sans doute nous inspirer cette pratique, lorsqu'il a dit qu'il falloit travailler avec ardeur à acquérir la vertu qui nous est

* L. 3. c. 42.

la plus nécessaire, ce qui en effet détruit absolument le vice qui domine en vous.

XCV.

Ce qui doit beaucoup consoler ici les ames religieuses qui ont des passions plus vives que les autres ; qui en éprouvent de plus grandes révoltes ; qui sentent en elles un naturel plus opposé au bien, c'est qu'en s'appliquant avec assiduité & une plus grande ardeur à se vaincre, elles peuvent faire plus de progrès dans le saint renoncement, & mériter davantage devant Dieu, que d'autres, qui ayant reçu un meilleur naturel & plus incliné au bien, travailleroient néanmoins avec moins de ferveur à leur avancement dans la perfection. » Celui, dit l'Auteur de » l'Imitation de J. C. qui aura plus de fer» veur & de zele, s'avancera plus, quoi» qu'il ait les passions plus fortes, que celui, » qui ayant de meilleures inclinations, aura » moins d'ardeur pour la vertu.

XCVI.

Le vice dominant est presque toûjours la même chose que l'humeur, ou le naturel vicieux. Ainsi une Religieuse d'un naturel bilieux a la colére ou l'impatience pour vice dominant, c'est ce qui la rend d'un commerce si difficile, ce qui fait qu'elle ne peut rien souffrir des autres, & qu'elle fait souffrir tout le monde, ce qui l'émeut si facilement en toute rencontre ; & qu'enfin son humeur est incompatible avec la charité commune. Celle qui est phlegmatique, a la paresse pour défaut capital ; elle n'a point

d'ardeur ; ni pour les emplois temporels du Monaſtère, ni pour l'avancement ſpirituel de ſon ame ; elle n'a point de zéle pour la gloire de Dieu ; point d'exactitude pour les actes de Communauté ; point d'attention à rendre ſervice aux autres ; point de compaſſion pour les maux du prochain ; & ainſi des autres caractères. O combien les Maîtreſſes des Novices doivent s'appliquer à combattre l'humeur défectueuſe de leurs jeunes éléves ! Et combien celles-ci doivent-elles ſeconder leurs ſoins là-deſſus, ſi elles veulent profiter dans la vertu ! Qu'en ſeroit-il d'un Monaſtére ; ſi chacune y ſuivoit ſon humeur ? La bilieuſe ſeroit toûjours en diſpute ; on ne pourroit employer à rien la phlegmatique ; la ſanguine ne feroit que rire, ſe mocquer, & ne ſe rechercheroit qu'elle-même ; & la mélancolique porteroit par-tout ſon humeur ſombre & défiante. Ainſi ce ne ſeroit plus une Communauté de vierges ſacrées, mais l'aſſemblage de tous les défauts.

XCVII.

On peut dire du naturel défectueux, ce que les Médecins diſent du cœur humain ; il vit le premier en nous, & il meurt le dernier. Cela eſt très-vrai, lorſqu'on n'a pas ſoin de le dompter, ſur-tout au commencement, car plus on avance dans l'âge, plus il ſe fortifie ; & le meilleur ſervice qu'on puiſſe rendre aux jeunes Religieuſes, tant pour leur propre bien, que pour celui du Monaſtére, c'eſt de les accoûtumer à le

dompter entierement. On voit des Religieuses aussi immortifiées à la fin de leurs jours, & aussi vives dans leurs passions, que si elles ne faisoient que d'entrer dans le Monastère. On voit des anciennes aussi dépourvûës de vertu, qu'une fille qui a pris le voile depuis peu de jours. Ce mal ne vient presque toûjours, que de ce qu'elles n'ont point travaillé à combatre leur naturel défectueux, & qu'au contraire elles l'ont toûjours suivi, sans jamais se contraindre : c'est ce qui doit mettre en considération les jeunes Religieuses, elles doivent comprendre de quelle importance il est de commencer à bonne heure à faire violence à leur naturel, si elles ne veulent pas qu'on leur reproche un jour ce qu'elles trouvent à critiquer dans les autres.

XCVIII.

Mettez aussi au rang des défauts que vous devez principalement combattre dans vous, ceux qui scandalisent vos Sœurs, ou exercent leur patience, supposé que vous en soyez coupable. Vous sçavez qu'on est mal édifié dans la Communauté de telle ou telle chose que vous faites ; de ce que vous voyez fréquemment au parloir telle ou telle personne ; vous sçavez qu'on en murmure ; que la Supérieure en est fort mécontente ; ne dites pas, j'agis innocemment, je ne fais rien de mal à propos, je n'ai point mauvaise intention, ma conscience ne me reproche rien, il y en a d'autres qui en font plus que moi, & dont cependant

on ne dit rien, on parle par jalousie : tant pis si on se scandalise ; ce ne sont que de petits esprits. De telles raisons sont pitoyables, de telles excuses sont frivoles, il doit vous suffire que ce que vous faites donne lieu de murmurer, ou soit d'un mauvais exemple, pour le reformer. Vous le devez tant pour l'amour de vos Sœurs, & pour le bien commun du Monastère, où vous êtes obligé de vivre sans reproche, que pour le bien particulier de votre ame, que le mauvais exemple que vous donnez, charge d'autant de fautes, qu'il est occasion aux autres d'en commettre. Disons-en de même des défauts qui altérent la charité, & qui, selon qu'ils sont plus considérables, causent un très-grand préjudice aux Monastères par les troubles & les divisions qu'ils y occasionnent.

XCIX.

Convaincue de la fragilité humaine, fuyez soigneusement les occasions, où vous en avez fait plus d'une fois la triste expérience. Ne nous fions jamais à nous-mêmes ; puisque nous avons tant de sujet de nous en défier. *Le démon*, dit S. Pierre *, *est comme un lion rugissant qui rode au tour de nous pour nous dévorer.* Le monde nous environne de toute part, ce sont-là deux terribles adversaires ; mais nous n'en avons pas de plus grand que nous-mêmes ; & si nous nous exposons témerairement, nous porterons bien-tôt la peine de notre témérité. Il est rare qu'une Religieuse trouve dans son cloître des occasions de pécher considérablement. Cepen-

* 1. Pet 5.

dant cela n'est pas impossible ; & plût à Dieu que satan ne se mêlât jamais dans l'assemblée des enfans de Dieu * ! Le mal vient donc plus aisément du dehors, par les entretiens au parloir ; par les liaisons qu'on y forme ; par les lettres qu'on écrit & qu'on reçoit ; par les mauvais livres qu'on se procure. Epargnons-nous ici le détail des maux spirituels qui peuvent arriver à une Religieuse par ces voyes de perdition ; mais voici en deux mots ce qu'elle doit faire dans ces cas. Si le mal vient du dedans, arrachez l'œuil droit qui vous scandalise ; s'il vient du dehors, arrachez aussi cet œuil gauche. N'alleguez ici ni point d'honneur, ni répugnance, ni difficulté, ni quelqu'autre prétexte ; plus vous userez de ménagement, plus aussi vous vous enfoncerez dans le mal.

C.

Nous devons nous défier de tous les vices, de toutes les passions qui conspirent de concert à causer notre perte, mais nous n'avons point d'ennemi plus dangereux que l'amour désordonné de nous-mêmes, cette passion par laquelle nous sommes portés à nous rechercher en tout & à rapporter tout à nous. Certes l'amour propre est d'autant plus à craindre, qu'il est flâteur, qu'il est subtil, insinuant, fécond en artifices, & qu'il a des détours sans fin ; il est d'autant plus à craindre, qu'il est plus près de nous, lorsque nous le croyons bien loin ; qu'il nous livre de plus furieux assauts, quand nous pensions devoir

* Job. 1. 6.

moins le redouter; qu'il ne dort jamais; quoiqu'il nous paroiſſe quelquefois aſſoupi; qu'il ne cherche qu'à nous mieux trahir, lorſqu'il ſemble nous flâter; qu'il feint de s'avouer vaincu, pour nous ſurprendre avec plus de fureur; qu'il ſemble prendre de nouvelles forces de ſes défaites, & naître, pour ainſi dire, de ſes cendres, quand nous comptons qu'il eſt détruit dans nous. Il eſt d'autant plus à craindre, qu'il nous ſuit ainſi que notre ombre; qu'il n'eſt pas ſeulement auprès de nous, mais au-dedans de nous, & auſſi intime dans nous que notre cœur & la moële de nos os; qu'il nous arrache aux bonnes œuvres, comme il nous porte aux plus mauvaiſes, & qu'il attend même que nous ſoyons enrichis de mérites pour nous en dépouiller entierement. Quel ennemi redoutable! Et qui oſera le mépriſer, ou ne pas s'en défier? Si vous avez entrepris de vous reformer, ſi vous êtes dans le progrès des vertus, ſi vous avez acquis la perfection, ne ceſſez d'être ſur vos gardes pour éviter ſes piéges. Pour peu que vous ceſſiez de veiller, il aura ſur vous de grands avantages, & ſi vous vous laiſſez entraîner, fuſſiez-vous arrivée au ſommet de la montagne ſainte, il vous précipitera dans le fond des abîmes. N'entrez jamais en diſcution avec lui, ni n'écoutez jamais les vains prétextes qu'il vous alléguera, lorſqu'il s'agira de corriger quelque défaut, de vaincre quelque répugnance, de combattre la nature, ou de pratiquer quelque acte de vertu qui

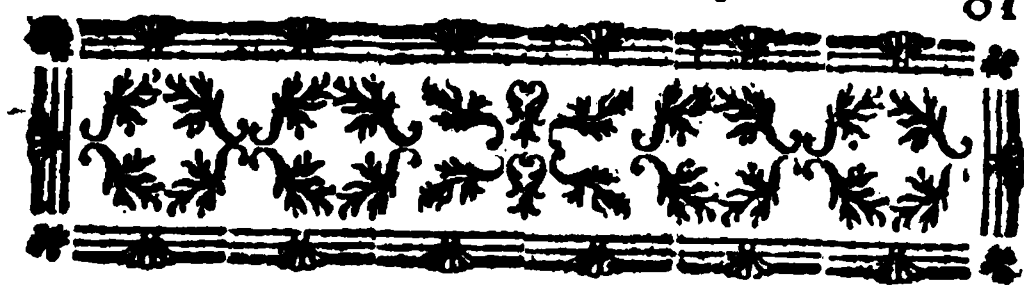
la contrarie : il vous en mettra mille dans l'eſprit, tantôt en vous montrant des difficultés, qu'il fera paroître inſurmontables ; tantôt en vous oppoſant des loix de bienſéance, de ſageſſe & de prudence humaine ; tautôt en alléguant des raiſons qui ont quelque apparence de bien, il vous arrêtera, il rallentira votre ardeur, il vous menera de raiſonnemens en raiſonnemens ; il ſera pour vous comme une ſyrene enchantereſſe, qui vous endormira dans vos mauvaiſes habitudes, dans vos défauts, dans vos erreurs : dans vos illuſions, dans vos imperfections par ſon chant artificieux. Férmez-lui abſolument les oreilles du cœur, & n'écoutez jamais, ſi vous voulez réuſſir dans le renoncement au monde & à vous-même ; ſi vous voulez réuſſir dans l'acquiſition des vertus religieuſes ; ſi vous voulez réuſſir à acquérir la perfection de votre état, n'écoutez jamais que la voix de vos régles, la voix de l'obéiſſance, la voix de l'Evangile. C'eſt le moyen de marcher dans la vérité.

Concluons cette premiere Partie par ces belles paroles de l'Auteur de l'Imitation de J. C. † qui ſemblent renfermer en peu de mots, tout ce que nous avons dit juſqu'à préſent. » Si vous voulez vous élever à une » haute perfection, vous devez commencer » courageuſement, & mettre la cognée à la » racine de l'arbre, pour détruire & arra» cher en vous cette inclination ſecrette & » déſordonnée qui vous attache à vous» même, & vous porte toûjours vers un

† L. 3. c. 43.

» bien ſenſible, matériel & particulier. Cette
» paſſion ſi naturelle, ſi violente, qui rend
» l'homme amoureux de ſoi-même, eſt
» comme la tige d'où naiſſent tous les re-
» jettons malheureux que l'homme doit dé-
» truire en lui juſqu'à la racine. Lorſqu'il
» ſe ſera rendu maître de cette paſſion, il ſe
» trouvera auſſi-tôt dans une paix & une
» tranquillité merveilleuſe; mais parce qu'il
» y en a peu qui s'efforcent de mourir par-
» faitement à eux-mêmes, & qui ſortent en-
» tiérement de leur inclination & de leur
» humeur; ils demeurent toûjours comme
» enveloppés, & ne s'élevent jamais en eſ-
» prit au-deſſus d'eux-mêmes. Celui qui
» déſire de marcher avec J. C. dans une en-
» tiére liberté, doit néceſſairement morti-
» fier toutes ſes affections mauvaiſes & dé-
» réglées, & ne s'attacher à aucune créature
» par ſa paſſion & ſon amour propre.





LA PARFAITE RELIGIEUSE.

SECONDE PARTIE.

De la pratique des Vertus.

I.

UN jardinier ne se contente pas d'arracher les mauvaises herbes qui croissent dans son jardin, il en plante de bonnes qu'il arrose & qu'il cultive avec grand soin. C'est ainsi que la Religieuse doit cultiver son ame. Elle n'en doit pas seulement arracher les vices & les défauts, elle doit de plus y planter & y faire croître les vertus chrétiennes. Toute l'ambition de l'Epouse sainte doit tendre à plaire & à mériter d'être aimée de son Epoux céleste ; & c'est en se parant des riches ornemens des vertus qu'elle lui sera agréable : c'est en les pratiquant fidélement qu'elle attirera sa complaisance & son divin amour.

II.

Vous portez dans votre voile & dans votre habit les marques respectables de votre consecration à Jesus-Christ ; vous habitez dans sa sainte maison ; vous n'avez qu'un même toit avec lui, puisqu'il reside corporellement dans votre Eglise. Vos constitutions, vos exercices sont institués pour son culte & pour sa gloire, mais cela ne suffit pas pour remplir votre destination ; il faut la pratique des vertus religieuses ; sans elles vous n'avez que de belles apparences, qu'un extérieur de bien ; il servira un jour à vous faire condamner plus séverement si vous ne l'accompagnez de l'exercice des vertus. » La » vie d'une personne religieuse, dit l'Au» teur de l'Imitation de J. C. * doit être » ornée de toutes les vertus, afin qu'elle soit » telle au dedans qu'elle paroît au dehors » aux yeux des créatures. Elle doit être mê» me plus sainte & plus pure dans le fond » du coeur qu'elle ne paroît au dehors, » parce que Dieu en est le spectateur & le » juge, & que nous devons le reverer avec » un profond respect par-tout où nous som» mes, pour être en sa présence comme » sont les Anges.

III.

Vous êtes, sans les vertus religieuses & avec les seules marques extérieures de religion que vous portez, comme un arbre chargé de feuilles & de fleurs, mais qui n'a point des fruits ; & ce sont les fruits des vertus, ces fruits de vie, que Dieu veut trouver en

* L. 1. c. 19.

vous. C'est pour les recueillir qu'il vous a retirée du monde & vous a mise dans le Monastère, comme on transplante un jeune arbre d'une terre maigre, séche & aride dans une terre bien préparée & bien engraissée ; & si vous n'en rapportez aucun, que pouvez vous espérer de Jesus-Christ, que ce qui arriva au figuier stérile *, dont le Pere de famille se plaint dans l'Evangile, & qu'il commande qu'on arrache, afin qu'un autre mis en sa place occupe le terrain plus utilement ?

I V.

Heureuse la Religieuse que meurt jeune, lorsqu'en peu de tems elle a fourni saintement sa carriere, en se hâtant de remplir la mesure de sa perfection par la pratique fidéle & constante de toutes les vertus. Mais malheur & très-grand malheur à celle que Dieu, lassé, pour ainsi dire, de ses infidélités continuelles, enleve de ce monde pour faire occuper sa place par une autre qui la remplisse plus dignement ! O que ne doit pas se reprocher une Religieuse à l'heure de la mort, si elle n'a pas pratiqué les vertus de son état en ayant eu les moyens en si grande abondance ! Quel sujet de regret & de frayeur, quand Dieu dira d'elle ce qu'il disoit autrefois de son peuple choisi, sous la figure d'une vigne qu'il avoit plantée, qu'il avoit cultivée avec tant de soin, qu'il avoit environnée d'une forte muraille, qu'il avoit munie d'une tour pour la défendre, & qui cependant au lieu de porter des fruits, n'avoit produit que des lambruches. †

* Luc. 13. 7. † Isaï. 5. 4.

V.

Dieu vous a séparée du monde comme il sépara autrefois le Peuple Juif des autres Nations. Il vous a choisie par une miséricordieuse préférence, comme il usa de prédilection envers ce même Peuple. Il vous a plantée de sa propre main par la grace spéciale de la vocation qu'il vous a donnée, & vous a mise dans le Monastère comme dans son jardin clos & dans sa terre favorite. Il vous a environnée d'une double haye & d'un mur de défense, qui est votre clôture. Il vous a cultivée par une infinité de graces & de moyens de salut qu'il vous a donné, bonnes inspirations, bons mouvemens intérieurs, oraisons, lectures, exhortations, retraites, bons exemples, &c. & il a mis auprès de vous le sacré pressoir d'où les graces découlent abondamment comme de leur source, par le sacrifice journalier de la Messe, par la résidence perpétuelle du Très-Saint Sacrement dans votre Tabernacle, par la commodité que vous avez d'y participer fréquemment. Si avec toutes ces éfusions admirables de sa bonté vous imitez la perfidie des Juifs, que devez-vous vous promettre? L'application est aisée à faire, & la conséquence suit naturellement.

VI.

Tant de faveurs, tant de privilèges, tant de graces, tant de marques d'une miséricorde spéciale de Dieu, montrent-ils de sa part des desseins sur vous d'une vertu commune & une espérance que vous le servirés

médiocrement ! Vous a-t'il élevée à la dignité de son épouse sainte, pour ne l'aimer qu'en étrangere ? A-t'il usé d'une telle prédilection pour n'éprouver de vous qu'une affection commune ? Et après sa magnifique liberalité, disons mieux, sa prodigalité envers vous, souffrira-t'il que vous soyez avare pour lui ? O ingratitude & insensibilité de votre cœur ! Plus vous avez été favorisée, plus aussi vous devez avoir de reconnoissance. Plus votre état est excellent, plus aussi votre piété doit être éminente. Vous devez être sainte, puisque dans la Religion tout vous prêche & tout vous porte à la sainteté. Vous devez aspirer à devenir parfaite, puisque la vocation à la vie religieuse est la vocation à la perfection.

VII.

Je laisse à des ames plus courageuses que moi d'aspirer à la perfection religieuse. Il me suffit de m'en tenir à l'observance des préceptes ; trop heureuse d'entrer dans le Ciel & d'y être aux derniers rangs. Tel est le langage de la tiédeur, de la lâcheté, du dégoût du service de Dieu, de l'amour du monde & de soi-même dans une Religieuse relâchée. Qui que vous soyiez qui pensez si indignement, & quelque régle que vous professiez, austére ou mitigée, si vous bornez ainsi vos prétentions, vous ne connoissez pas les obligations de votre état. Mais je suis, ajoûterez-vous, dans un Monastère où l'on vit en grande Dame plûtôt qu'en Religieuse, quel moyen d'y aspirer à la perfection, & à

qu'elle perfection faut-il que j'aspire ? Etes-vous Religieuse, ou non ? décidez-vous. Si vous ne l'êtes pas, ce n'est pas à vous que ceci s'adresse. Si vous l'êtes, vous ne serez pas l'exception d'une régle qui est pour toutes les personnes de votre état dans quelque Monastère qu'elles soient. Or la perfection à laquelle vous devez aspirer est celle du détachement du monde, des vertus chrétiennes, de l'amour de Dieu, par les moyens que la Religion vous fournit, & pour tout comprendre en un mot, c'est à cette perfection qui sanctifie dans la régle que vous professez.

VIII.

Toutes les Religieuses ne sont pas tenues à employer les mêmes moyens pour arriver à la perfection ; ou pour mieux dire leur perfection ne consiste pas à faire les mêmes pratiques. Les unes combattent, pour ainsi parler, sous les enseignes d'une pauvreté rigide ; d'autres sous celles du silence & de la solitude ; d'autres sous celles des austérités corporelles ; & d'autres sous les étendarts de la charité. On peut appliquer ici ce que dit le Prophête *, que la beauté de la fille du grand Roi est intérieure & environnée de diversités. Ainsi il n'est pas nécessaire que la Benedictine se charge du pésant habit de la Carmelite, ni que celle-ci veuille signaler sa charité dans le service des pauvres comme l'Hospitaliere pour remplir sa vocation. Chacun doit suivre l'esprit de son institut, & tendre à la perfection par la voye de sa ré-

* Psal. 44. 14.

gle. Mais il n'eſt point de prétexte de mitigation qui diſpenſe de travailler à pratiquer les vertus religieuſes, ni à acquerir la perfection religieuſe; & il eſt auſſi vrai pour une Dame d'une Abbaye Royale qu'elle ne ſe ſauvera pas ſans humilité ni ſans amour de Dieu, qu'il eſt vrai de le dire d'une Capucine ou d'une fille de l'*Ave Maria*.

IX.

Ce ſeroit dans une Religieuſe une preuve d'une volonté bien imparfaite, ſi elle vouloit compter avec Jeſus-Chriſt, & meſurer, pour ainſi dire, le compas à la main, avec lui, juſqu'où elle pourroit aller ſans encourir ſa diſgrace, peu ſoigneuſe d'ailleurs de le ſervir généreuſement & parfaitement. N'y a-t'il donc que le péché qu'elle doive craindre, & ne devroit-elle pas auſſi appréhender de ne pas aſſez faire pour ſon divin Epoux? Suffit-il à une Epouſe ſacrée de ne point l'offenſer? Prouveroit-elle aſſez l'amour qu'elle a pour lui en ne ſe rendant pas tout-à-fait odieuſe à ſes yeux? Ne doit-elle pas s'efforcer de tout ſon cœur à lui être agréable? O que ſon amour eſt foible, ſi elle en reſſerre les affections dans des bornes ſi étroites! Si vous aimiez ſincerement & en épouſe choiſie celui qui mérite tout votre amour, uſeriez-vous de réſerve? Pourquoi craindriez-vous de trop entreprendre? Pourquoi voudriez-vous mettre d'autre condition dans la maniere de le ſervir que celle de remplir les deſſeins de ſa divine volonté ſur vous?

X.

Je voudrois bien, dit la volonté foible dans une Religieuse peu généreuse, je voudrois bien entreprendre l'ouvrage de ma perfection, & m'exercer dans la pratique des vertus de mon état ; mais je voudrois aussi que cela fût bien-tôt fait, & mourir ensuite. Je voudrois, dira une autre, être toute à Dieu ; mais je voudrois aussi que Dieu fît tout en moi, & qu'il n'en coûtât pas tant de combats & de violences. Je voudrois enfin, dit une autre, me donner bien à Dieu ; mais je voudrois aussi n'être pas obligée à renoncer si fort à toutes les consolations de la terre, qu'il ne m'en restât aucune. Ainsi l'une veut gagner en peu de tems une gloire qui ne finira jamais ; l'autre veut être couronnée dans le Ciel sans avoir combattu sur la terre ; & l'autre veut que Jesus-Christ lui accorde une haute place dans son Royaume céleste, & ne lui veut donner dans son cœur pour la mériter, qu'un empire partagé entre lui & son amour propre. De pareils sentimens marquent un cœur avare, terrestre & resserré ; celui des Saints étoit au contraire généreux, vaste & détaché.

XI.

C'est un artifice de l'esprit de mensonge, de représenter la perfection à une Religieuse comme quelque chose ou d'impossible à acquérir, ou de si difficile à soûtenir, qu'elle n'ose l'entreprendre. Mais c'en est aussi quelquefois un de lui inspirer des projets d'une perfection incompatible avec son état, & de

repaître son esprit de vaines idées d'une sainteté qu'elle n'est nullement à portée de suivre dans la régle qu'elle professe. C'est ainsi qu'il trompe une Religieuse destinée par sa vocation à élever les jeunes filles, en la tentant du désir de la vie solitaire, & qu'il séduit la solitaire par la pensée qu'elle eût pratiqué excellemment la charité dans l'éducation des jeunes filles. Cette tentation n'est pas nouvelle : du tems de saint Bernard une Religieuse en étoit tourmentée, & désiroit de se retirer dans le désert pour y vivre en Anachorete. Elle consulta plusieurs Docteurs, qui lui répondirent tous que son projet étoit une illusion; enfin espérant que le saint Abbé seroit plus favorable à ses désirs, elle le pria de lui faire sçavoir si elle devoit les suivre. Saint Bernard reconnut aisément l'erreur, & lui répondit que si elle étoit du nombre des Vierges folles elle avoit besoin du Monastère, & que si elle étoit du nombre des Vierges sages le Monastère avoit besoin d'elle.

XII.

Les moindres inconvéniens de ces sortes d'illusions, sont la perte du tems qu'on employe très-inutilement à se repaître de ces pieuses chimeres, & souvent des distractions fréquentes dans la priere & l'oraison, dont on se défend d'autant moins, qu'il semble que ce sont de bonnes pensées, parce qu'on ne s'y propose rien que de bon en soi. Mais ce qu'il y a de dangereux dans ces projets, c'est qu'en s'occupant d'une perfection qui

ne ſera jamais qu'en idée, on néglige de travailler à celle qu'on eſt à portée d'acquérir dans la régle qu'on a embraſſée ; & même on peut ſe dégoûter de ſon état dans la prévention où l'on eſt qu'on n'y ſervira jamais Dieu auſſi parfaitement qu'on le ſerviroit dans un autre, qu'on ſe repréſente plus ſaint & plus propre à lui plaire. Chaſſez donc loin de vous tous ces vains déſirs d'une perfection qu'il n'eſt pas à votre pouvoir d'exécuter. Ne dites pas que ſi vous êtiez dans un Monaſtère ou plus auſtère, ou plus dévoué à la ſolitude, vous travailleriez bien mieux à votre ſanctification. Fixez-vous à bien acquérir l'eſprit de votre état, à obſerver fidélement votre régle, à mettre à profit les moyens de ſalut que vous avez ; c'eſt ce que Dieu demande de vous ; & ſi vous négligez ces choſes, tous vos déſirs d'une autre voye de perfection ne ſerviront qu'à vous détourner de celle par laquelle Dieu veut que vous tendiez à lui, & vous trouverez enfin après bien du tems perdu dans vos pieuſes ſpéculations, que le démon vous a trompée par de belles apparences de bien qui n'étoient au fond que de pures illuſions.

XIII.

La piété véritablement ſolide, n'eſt pas commune dans les perſonnes même qui font profeſſion de vertu, & ce mal vient de ce qu'elles ſe font un ſyſtême de dévotion ſelon leur humeur & leur inclination naturelle. Une Religieuſe d'un naturel ardent veut ſe mêler de tout ſous prétexte de zéle, & fait

tout avec un empressement qui tient de la dissipation. Une autre d'une humeur paisible n'a du zéle pour rien & ne se presse jamais, même quand son devoir l'y oblige. Celle qui est portée à la colére ne sçait rien excuser dans les autres, & celle qui est portée à la douceur tolére les abus qu'elle devroit corriger. » Il y en a, dit aussi l'Auteur » de l'Imitation de J. C. * qui mettent toute » leur dévotion dans les livres, d'autres » dans les images, d'autres dans des si» gnes & des gestes extérieurs. « Il paroît par tout cela que plusieurs réglent leur conduite de dévotion selon leur humeur ou leur prévention ; ce qui fait qu'elles n'agissent presque jamais que d'une maniere toute naturelle ; que leur piété est inconstante & se dément aisément selon que leur humeur change ou est contrariée ; qu'elles se trompent souvent, en prennant pour un véritable attrait ce qui n'est qu'un effet de leur tempérémment ; qu'elles donnent facilement dans des illusions ; & qu'enfin elles ne s'élevent jamais à la perfection religieuse par l'exercice des grandes vertus.

X I V.

On trouve des personnes qui sont exactes sur certains points, même jusqu'au scrupule, & qui d'ailleurs sont si relâchées sur d'autres points bien plus essentiels, qu'il est étonnant comme elles ne s'apperçoivent pas de leur illusion. Elles auront de la peine à manquer de réciter une priere de dévotion, tandis que d'un autre côté elles mortifieront quel-

* L. 3. c. 5.

qu'une de leurs Sœurs sans s'en faire un sujet de scrupule. Elles seront fidéles à se rendre des premieres aux exercices de la Communauté, & ne se feront point un scrupule de murmurer contre la Supérieure. D'où vient donc cette conscience relâchée d'une part & étroite de l'autre? Quel contraste d'exactitude & d'infidélité! Ne peut-on pas reprocher à ces ames d'avoir dans leur dévotion prétendue un poids & un poids, une mesure & une mesure *? On en trouve encore qui ont le naturel porté à la piété, & dont cependant la conduite est un problême. On les voit dans l'Eglise avec un air de dévotion & de récueillement qui édifie: elles parlent de Dieu, & sur-tout de son saint amour, avec affection; & néanmoins cet extérieur, qui n'est en elles qu'un panchant naturel, sert, pour ainsi dire, d'enveloppe à un intérieur plein de vices & de péchés. Ces personnes sont sur-tout sujettes au mensonge & au déguisement; elles se démentent aisément dans des occasions qui contrarient la nature; elles tombent dans des dissipations ou dans des excès de colére, d'orgueil, d'amour des créatures, ou enfin dans d'autres fautes très-griéves. On peut leur appliquer ce que l'Auteur de l'Imitation de J. C. † fait dire à ce divin Maître, parlant à l'ame dévote: » Il y en a qui ne marchent pas sincerement » devant moi, & qui étant poussés par un » esprit de curiosité & d'orgueil, veulent » pénetrer mes mystères, lorsqu'ils n'ont » que de la négligence pour le salut. Ces

* Prov. 20. 10. † Liv. 3. c. 4.

» personnes tombent souvent en de grandes » tentations & de grands péchés, parce que » je résiste à ces ames superbes, & que je » me déclare leur ennemi.

XV.

Tous ces différens défauts dans la pratique de la piété viennent donc de trois causes; ou de ce que l'on se fait un sistême de dévotion selon ses propres idées & selon ses inclinations naturelles; ou de ce que l'on met l'essentiel de la dévotion où il n'est pas; ou de ce qu'en voulant pratiquer la dévotion on veut suivre en même tems ses passions & son amour propre. Distinguons ici avec un excellent Ecrivain de la vie spirituelle, trois sortes de voies par lesquelles on marche *; celle du péché, celle de la nature, celle de la grace. Il ne faut pas se contenter d'éviter la premiere, il faut éviter aussi la seconde, & ne marcher que par la troisiéme, en suivant en tout l'esprit de Jesus-Christ. Si l'on s'y prend ainsi, on pratiquera la véritable dévotion. Mais qu'on ne se flâte pas de le faire sans qu'il en coûte de combattre ses passions & son naturel défectueux; & si on veut les suivre, on n'aura jamais qu'une vertu foible, chancellante & sujette à mille illusions. » Si nous mettons, dit l'Auteur de » l'Imitation de J.C. † tout l'avancement » de la vie chrétienne & religieuse à obser» ver exactement les choses extérieures, no» tre dévotion ne durera guéres. Le vérita» ble progrès, dit-il encore ¶, consiste à se » renoncer soi-même, & celui qui est dans

* Oeuv. sp. du P. Rigoleu traité 7. † L. 1. c. 11. ¶ L. 3. c. 39.

» cet état marche en liberté & dans une
» grande assurance.

XVI.

On ne demande pas d'une Religieuse, qu'elle entreprenne rien d'extraordinaire pour aspirer & parvenir à la perfection. Qu'elle observe ses vœux & sa regle ; qu'elle s'acquitte fidélement de ses excercices ordinaires de piété ; qu'elle fasse toutes ses actions, même les plus indifférentes, dans la vue de plaire à Dieu ; qu'elle les anime de son saint amour & elle deviendra parfaite. Tout consiste ici à être fidéle à ses devoirs & à s'en acquitter dans un esprit de dévotion : c'est-là, pour ainsi dire, la matiere & la forme de la perfection d'une Religieuse. Elle va à l'oraison, à l'office, à table, à la recréation, à l'emploi qu'on lui a donné ; voilà la matiere de sa perfection. Elle fait toutes ces choses avec piété ; elle anime ses actions des motifs des vertus ; elle agit en tout par amour & pour l'amour de Dieu ; voilà la forme de sa perfection.

XVII.

On ne distingue pas ordinairement dans les Communautés les religieuses ferventes des relâchées par la différence des exercices, puisque toutes assistent à l'office, à l'oraison, à l'examen de conscience ; toutes ont ou des emplois, ou des occupations manuelles, toutes vont à l'ouvroir, à table, à la recréation. Mais la différence vient de la maniere dont les unes & les autres se conduisent dans ces exercices, & de ce que les ferventes

s'en acquittent avec piété & les relâchées sans dévotion. Suivez pas à pas une Religieuse qui a véritablement à cœur son avancement spirituel, & une autre qui ne prend aucun soin de son ame; suivez, dis-je, l'une & l'autre dans leurs exercices journaliers. Celle qui est fervente, à peine est elle éveillée le matin, qu'elle porte son cœur à Dieu, qu'elle secouë la paresse, qu'elle se leve en diligence pour commencer saintement la journée & en offrir les prèmices à Dieu par sa fidélité. Mais la Religieuse relâchée n'ouvre les yeux à la lumière du jour que pour reprendre sa tiédeur & sa dissipation que le sommeil avoit interrompuë. Sa premiere pensée sera peut-être sur ceux qui doivent venir la voir au parloir dans la journée, ou sur quelque chimére qui lui passera dans l'esprit. Bien loin de se lever promptement comme la regle l'ordonne, elle n'écoutera que sa lâcheté & sa mollesse, elle craindra toujours de quitter le lit trop tôt. La Religieuse fervente se rend à l'oraison du matin au moment que la cloche l'appelle. Elle y va avec un esprit recueilli, un cœur disposé à la bien faire, une sincere volonté d'en profiter. La relâchée s'y rend avec peine; elle y va avec dissipation, & bien loin de penser à mettre à profit un exercice si précieux pour le salut de son ame, elle ne s'y occupe que de bagatelles; elle s'ennuye d'y être, & peut-être s'y laisse-t'elle aller au sommeil par dégoût ou par le peu de soin qu'elle prend de penser à Dieu. La Reli-

gieuſe fervente paſſe de l'oraiſon mentale à l'office, & c'eſt avec un nouveau plaiſir. La maniere dont elle s'en acquitte eſt des plus édifiantes; c'eſt gravement, modeſtement, pieuſement. La relâchée au contraire s'ennuye autant à l'office qu'elle l'a fait à l'oraiſon. Elle le récite avec la même diſſipation & le même dégoût; elle ne ſoûpire qu'après la fin de la priere, & n'eſt jamais plus ſatisfaite que quand elle l'a achevée. La Religieuſe fervente s'acquitte de ſon emploi le plus exactement qu'elle peut & dans la vue de plaire à Dieu; elle travaille ſans empreſſement naturel, & pourtant avec adreſſe & diligence, avec douceur & avec paix, & jamais en murmurant ni avec inquiétude, avec récueillement & attention à la préſence de Dieu, & jamais avec diſſipation. Mais la relâchée commet, pour ainſi dire, mille fautes par heure dans ſon emploi. Tantôt elle le néglige; tantôt elle le fait avec un empreſſement & une diſſipation qui la préoccupe toute entiere; tantôt elle s'y livre à l'impatience, à l'inquiétude; elle n'y ſuit que ſon caprice, ſon humeur, ſon amour propre, & n'a jamais la vue d'agir pour accomplir la volonté de Dieu. Si la Religieuſe fervente eſt avec les autres Sœurs, elle pratique en tout la douceur, la patience, la charité, la débonnaireté. Si la relâchée eſt avec elles, c'eſt bien ſouvent pour les railler, les critiquer, leur dire des paroles fâcheuſes, bleſſer avec elles la charité. Lorſque la Religieuſe fervente a rempli ſon em-

ploi

ploi, elle se retire dans sa cellule comme dans son centre pour s'y recueillir plus particuliérement, & goûter les avantages de la retraite ; mais la relâchée ne cherche qu'à rouler dans le Monastère, qu'à parler, qu'à s'informer curieusement de tout ce qui se passe, qu'à perdre le tems & à le faire perdre aux autres. Quelle est la soûmission de la Religieuse fervente lorsque la Supérieure lui parle, & quelle est sa promptitude à lui obéir ! La relâchée élude tant qu'elle peut les ordres de la Supérieure, elle ne les exécute qu'avec contrainte ; elle se plaint, elle murmure ; elle ne voudroit jamais suivre que sa propre volonté. Voyez la Religieuse fervente dans le chapitre, dans le refectoire, dans les différens actes de Communauté, son recueillement, sa modestie, sa contenance réguliere, sa douceur, sa piété. La relâchée est bien différente ; par-tout elle a les yeux ouverts, l'air dissipé ; par-tout elle a quelque parole inutile à dire, quelque mauvais exemple à donner. Lorsque la Religieuse fervente est avec les autres à la récréation, elle s'égaye avec une innocente joie, mais ce n'est jamais aux dépens de la retenue & de la modestie Religieuse. La relâchée n'en connoît point; elle fait retentir tous les échos du Monastère par ses cris, ses excès de joie, ses éclats de rire ; elle dit tout ce qu'elle devroit taire ; elle ne se contraint sur rien ; elle lâche la bride à toute sa dissipation : on ne comprend qu'à son voile & à son habit qu'elle est Religieuse.

XVIII.

C'est donc en pratiquant dans un esprit de piété les exercices journaliers de la Religion, que la fervente Religieuse avance dans la voie de la perfection. C'est en faisant bien tout ce qu'elle fait ordinairement qu'elle se distingue de la Religieuse relâchée, & qu'elle peut se sanctifier sans qu'il soit besoin qu'elle se rende singuliere dans sa Communauté en entreprenant des choses extraordinaires. Au contraire, c'est en pratiquant mal les mêmes exercices & en y commetant beaucoup de fautes que la Religieuse relâchée est opposée à la fervente, & autant celle-ci fait du progrès dans la vie spirituelle, autant la relâchée s'écarte de la voie de la perfection. Vous donc qui avez renoncé à tous les plaisirs du monde, qui vous êtes renfermée dans un cloître, qui vous êtes soûmise volontairement à l'obéissance & aux autres voeux de la Religion; vous, dis-je, qui avez déja fait toutes ces démarches si opposées aux inclinations de la nature, & qui par-là avez de si grandes avances pour arriver à la perfection, comment vous arrêtez-vous en si beau chemin, en ne faisant pas dans un esprit de piété tout ce que vous faites? Ne peut-on pas vous adresser le même reproche que saint Paul faisoit aux Galates, & vous dire avec lui †: *Qui vous a enchantées de la sorte pour ne pas obéir à la vérité?* Pourquoi vous arrêter ainsi au milieu de votre course, & rendre inutile par votre lâcheté ce que vous avez fait de chemin jus-

† Gal. 3. 1.

qu'à présent? Il ne vous reste plus, aprés avoir renoncé au monde, qu'à vous acquitter pieusement de tout ce que vous faites dans la Religion; & c'est-là précisément où vous vous arrêtez. Un peu plus de ferveur, de générosité, de courage suffiroit à l'ouvrage de votre sanctification, & vous le refusez: voilà ce qu'on ne sçauroit comprendre dans vous, si votre conduite relâchée n'en étoit la preuve.

XIX.

Les exercices de piété sont prescrits à la Religieuse ou par la régle, ou par les usages du Monastère, ou par les sages avis du Directeur. Sa fidélité à s'en acquitter comme elle le doit lui attirera de grandes graces; mais si elle les néglige, elle tombera insensiblement dans le relâchement, la tiédeur & l'indévotion.

XX.

Il faut que la Religieuse s'attache à trois choses par rapport aux exercices. 1°. à les faire fidelement. 2°. à s'en acquitter pieusement. 3°. à en retirer tout le fruit qu'elle pourra. Ces trois points exprimés en peu de mots renferment un sens si vaste & une pratique si étendue, qu'ils peuvent servir de sujet de méditation & d'examen pendant plusieurs années de suite.

XXI.

Faire aujourd'hui tous ses exercices & les quitter demain pour les reprendre le jour d'aprés; & les quitter encore, c'est bâtir & démolir successivement. Quel moyen, en

agiſſant ainſi, de conduire heureuſement l'édifice de ſa perfection juſqu'au bout ! Une telle conduite montre un eſprit léger, une piété plus capricieuſe que véritable, une ame ſouverainement inconſtante dans le bien.

XXII.

Il en faut dire de même d'une Religieuſe qui ſe rend toûjours tard aux exercices de la Communauté ; qui n'y va qu'avec dégoût, par reſpect humain, ou par contrainte ; qui les fait par coûtume & parce qu'il faut les faire, ſans porter ſes vûes plus loin. Elle ne doit pas ſe flater de participer aux bénédictions céleſtes que Dieu réſerve aux ames ferventes & régulieres.

XXIII.

C'eſt à cette ferveur & à cette diligence qu'on peut reconnoître le zéle qu'une Religieuſe a pour ſon avancement. Elle eſt la preuve la plus marquée qu'elle puiſſe donner à Dieu de ſon amour, au Monaſtère de ſa régularité, & à ſon ame du véritable ſoin qu'elle lui porte. Une telle Religieuſe ira de vertu en vertu ; mais la négligente déclinera de jour en jour du droit chemin qui conduit à la vie éternelle.

XXIV.

On commence ordinairement par cette négligence lorſqu'on ſe relâche dans la pratique du bien. Comme on ne le goûte plus ainſi qu'on faiſoit auparavant, on ſe rend avec peine aux exercices de piété, & on s'y ennuye. De-là on eſt aiſément porté à s'en

dispenser, ou si on ne l'ose, on les abrege, on en retranche toûjours quelque chose, & on s'acquitte du reste avec tiédeur, avec dissipation d'esprit, avec un cœur sans dévotion. Enfin la ferveur n'étant plus soûtenue par ces salutaires exercices dont on ne retire aucun fruit, parce qu'on s'en acquitte mal, au lieu de se conserver dans la piété & de croître en vertu, on dégénere au point que de la tiédeur on tombe dans l'indifférence, & de celle-ci dans une insensibilité funeste, qui fait enfin abandonner le soin de son ame.

XXV.

Il ne suffit pas que vous vous rendiez exactement aux exercices, il faut vous en acquitter avec dévotion. La même fidélité qui vous porte à ne point y manquer, doit vous y accompagner par la maniere toute pieuse dont vous vous en acquittez. C'est une industrie & une adresse du démon, lorsqu'il ne peut gagner sur nous de manquer aux exercices, de nous empêcher au moins de les bien faire; & s'il réussit en ce point, assurement il a tout gagné. Que pourroit-on penser en effet d'une Religieuse qui se piqueroit de se trouver toûjours la premiere à l'oraison ou à l'office, & qui ne feroit aucun effort pour y être attentive, ou pour s'en acquitter avec dévotion? Ne pourroit-on pas lui reprocher de n'avoir montré de la diligence à s'y rendre, que pour présenter à Dieu les égaremens d'un esprit dissipé & d'un cœur sans amour?

XXVI.

Cet esprit de piété que nous exigeons ici

de la Religieuse dans les exercices qu'elle pratique consiste en trois choses. 1°. à y aller dans la sincere résolution d'en retirer du profit pour son ame. 2°. à s'en acquitter avec attention & dévotion. 3°. à n'en sortir qu'avec un esprit récueilli & un cœur pénétré de bons sentimens. Ainsi une Religieuse qui a véritablement à cœur son avacement spirituel, ne se contente pas de se rendre fidelement à chaque exercice de la Communauté, comme à l'oraison, à l'office, à la lecture, à l'examen de conscience & aux autres ; ce n'est-là que comme la marque extérieure de sa fidélité & de sa ferveur ; mais de plus elle s'y rend très-résolue de s'en acquitter du mieux qu'elle pourra, & dans l'intention d'y trouver, ou de la force contre les tentations & dans le combat contre elle-même, ou une ardeur nouvelle pour croître en vertu & en perfection, ou un redoublement d'amour pour s'unir toûjours plus étroitement à Notre-Seigneur Jesus-Christ. La maniere dont elle s'en acquitte répond parfaitement à cette pieuse intention. C'est avec tout le récueillement de son esprit, c'est avec toute la dévotion de son cœur, c'est avec un affectueux épanchement de son ame envers Dieu. Enfin lorsqu'elle en sort on reconnoît à son air récueilli la piété avec quoi elle s'en est acquittée, & même l'accroissement de dévotion qu'elle y a acquis.

XXVII.

On se propose bien souvent des pratiques particulieres de piété dont peut-être on s'ac-

quitte avec plus de goût & d'ardeur que des exercices communs de la regle. Je ne veux pas blâmer aveuglément cette ferveur ; je crains pourtant que l'amour propre n'y soit pour quelque chose. Ce soupçon paroît d'autant plus fondé, qu'une ame véritablement fervente & qui a bien l'esprit de Dieu, est plus portée à se défier de ses propres lumiéres & de ce qui est de son choix, même dans les exercices de piété, & qu'elle préfere toûjours ce qui est de l'observance commune aux pratiques particuliéres. L'Auteur du livre de l'Imitation de J. C. † qui étoit très-éclairé dans la vie spirituelle, a voulu sans doute nous apprendre cette vérité, l'orsqu'il a dit : » Prenez garde de n'être pas lâche dans les » exercices communs & ardent dans les par- » ticuliers. » Soyez donc attentive à vous bien acquitter de ces exercices particuliers ; mais ne le soyez pas moins pour ceux de la Communauté. Donnez toûjours la préférence à ceux-ci sur les autres quand vous ne pourrez pas les faire tous ; & lorsque vous le pourrez, n'ayez point pour ceux qui sont de votre choix une prédilection, qui ne seroit qu'un rafinement d'amour propre.

XXVIII.

On peut donner dans l'illusion en trois manieres au sujet des exercices particuliers. La prémiere, lorsqu'on en fait plus de cas que des exercices communs du Monastère, & qu'on s'y appuie davantage pour son avancement spirituel. Une Religieuse s'acquitte avec négligence des pratiques de la régle ;

† L. 1. c. 19.

elle ne se donne pas autant de soin qu'elle devroit pour bien réciter ou chanter l'office, pour bien faire sa méditation ; elle ne veille pas sur ses sens ; elle néglige l'exercice de la présence de Dieu ; elle ne profite d'aucune occasion que la Providence lui ménage pour pratiquer quelque acte d'humilité, ou de charité, ou de mortification, ou de patience ; & cette Religieuse demande à son Directeur des exercices ou des pratiques particulieres pour l'aider à se corriger de ses défauts ou pour avancer dans la vertu. Mais si on lui demande pourquoi elle veut faire ces pratiques de surérogation, tandis qu'elle ne s'acquitte que nonchalamment de celles qui sont de devoir ; pourquoi elle veut des moyens surnuméraires, tandis qu'elle ne profite pas de ceux que la régle lui fournit ; il semble, à bien entendre ce qu'elle veut dire, qu'elle n'espére pas retirer beaucoup du fruit de ceux-ci, parce qu'ils sont ordinaires & qu'elle est obligée à s'en servir, & qu'il n'y a que les pratiques qu'il est à son choix de faire ou de laisser qui puissent l'aider efficacement. Cela vient de ce que l'on est moins touché de ce qu'on fait ordinairement, parce qu'on s'y accoûtume, au lieu qu'on est plus frappé de ce qui est nouveau, ou qu'on aime mieux ce qu'on se propose soi-même. Illusion cependant, commencez par bien faire ce que la régle vous prescrit ; profitez bien des exercices qu'elle vous ordonne : quand vous aurez mis à profit cette leçon on vous en donnera une autre.

XXIX.

La seconde illusion où l'on tombe est lorsqu'on se charge de tant de pratiques, qu'on en est, pour ainsi dire, étouffé. Il arrive delà, ou qu'on n'en fait bien aucune en particulier, parce qu'on en a trop à faire, ou qu'insensiblement on s'en dégoûte par la contrainte qu'on en souffre, & qu'enfin on est obligé de les quitter ou de les changer pour d'autres, dont on se dégoûte encore, & que l'on abandonne également. On est même quelquefois si occupé de ces différentes & nombreuses pratiques, qu'on pense plus à s'en acquitter qu'à acquerir les vertus religieuses; & c'est pour cela qu'on trouve souvent des personnes qui conservent tous leurs défauts, tandis qu'au lieu de travailler à s'en corriger, elles tournent toute leur attention & leur industrie à se proposer quantité d'exercices de dévotion, qu'il leur coûte moins de pratiquer qu'il ne leur coûteroit de combattre leurs passions & de s'exercer dans la violence évangélique.

XXX.

La troisiéme illusion est de s'attacher si fortement aux exercices particuliers qu'on s'est proposé de faire, qu'on souffre dans son ame & qu'on se livre au trouble & à l'inquiétude lorsquo'n ne peut pas s'en acquitter à son gré. Une religieuse s'est, par exemple, imposée la loi de réciter tous les Samedis le saint Rosaire: voilà qui est fort louable; mais il arrive que la Supérieure la donne ce jour-là pour aide à une autre Sœur, & là-

dessus elle souffre dans son ame, elle s'afflige, elle obéit avec regret, parce que l'emploi qu'on lui donne ne lui laissera pas le loisir de réciter cette priere. Qui peut ne pas reconnoître l'illusion ? Que prétendez-vous en effet dans cette pratique de piété, d'ailleurs très-sainte & très-utile ? Est-ce de plaire à Dieu, ou non ? Mais si la volonté de Dieu est que vous la laissiez pour faire ce que la Supérieure vous ordonne, quel sujet avez-vous de vous en affliger ?

XXXI.

Nous penserions bien autrement, & vous seriez blâmable si vous laissiez vos exercices par dégoût, par défaut de ferveur, par caprice, pour vous en épargner la peine. Nous vous exhortons au contraire à vous rendre plus fidele ; nous vous ferions honte de votre inconstance & de votre lâcheté. Mais comme il importe pour vous soûtenir & vous faire avancer que vous soyez fidele à vos pratiques quand vous pouvez les faire, il importe également que vous les quittiez quand l'obéissance ou la charité le régleront ainsi. » Si » nous n'interrompons nos exercices ordi» naires, dit l'Auteur de l'Imitation de J. C. † » que pour un sujet saint, ou pour le bien » de notre frere, nous pourrons ensuite les » reprendre aisément ; mais si nous les quit» tons par le dégoût que nous en avons, » ou par négligence, la faute alors sera » telle que nous en ressentirons les mauvai» ses suites. »

† L. 1. c. 19.

XXXII.

Qu'on se tienne donc aux régles suivantes dans les exercices particuliers. 1°. De n'en entreprendre aucun de conséquence de son propre mouvement, mais toûjours avec l'avis de la Supérieure, ou du Confesseur, ou du Directeur. 2. De préférer toûjours ceux que la régle ordonne à ceux qu'on s'est prescrit soi-même. 3°. De ne pas trop multiplier ses pratiques de dévotion, ensorte qu'elles embarrassent l'esprit, ou emportent plus de tems qu'on en a pour remplir ses devoirs ordinaires avec paix & facilité. 4°. De n'en point faire qu'on sçauroit être contre la volonté de la Supérieure, ou incompatible avec l'emploi qu'elle a confié. 5°. D'éviter ceux qui pourroient trop paroître aux yeux de la Communauté & rendre la Religieuse singuliere. 6°. De s'en acquitter fidelement, mais d'ailleurs de ne pas s'y attacher si scrupuleusement, ou avec tant d'affection, qu'on ne les quitte qu'à regret lorsque la charité, ou l'obéïssance, ou la discrétion l'exigent. En suivant ces régles on fera ses exercices à propos & avec profit pour son ame : mais si on s'en écarte on risque de donner dans l'illusion.

XXXIII.

La Religieuse doit regarder sa régle comme la déclaration de la volonté de Dieu sur elle, & la voie sûre qui la conduira immanquablement au Ciel, si elle la suit fidelement. Telle est l'idée qu'elle doit s'en former, le cas qu'elle doit en faire, & l'estime qu'elle

doit en avoir. Il s'ensuit de-là que la Religieuse qui n'observe pas sa regle agit contre la volonté de Dieu, & s'écarte de la voie que cette divine volonté lui a tracée. Dites-vous ceci toutes les fois que vous serez tentée de l'enfreindre, peut-être que cette reflexion servira à vous affermir contre la tentation.

XXXIV.

Vous ne devez point vous autoriser de l'exemple des autres pour manquer à la régle, ni avoir égard au respect humain. Ce sont ordinairement les deux piéges que le démon tend aux Religieuses, qui dans les Monastères relâchés ont le désir de se rendre régulieres, & qui ne l'exécutent pas. Elles se laissent entraîner par l'exemple des imparfaites, ou bien la crainte d'en essuyer quelque raillerie, ou quelque reproche piquant les entretient dans leur relâchement.

XXXV.

Combien les Religieuses sont coupables, lorsque par leur mauvais exemple elles portent à manquer à l'observance réguliere celles de leurs Sœurs qui ont quelque bonne volonté d'y être fideles, ou qu'elles les en détournent positivement par leurs railleries ou par leur critique ! Elles chargent par-là leur conscience de la ruine de la régularité; & si celles qui viendront après ne sont pas plus exactes, Dieu le leur imputera comme en ayant été la premiere cause.

XXXVI.

Vous qui dans le Monastere où vous êtes,

trouvez de tels obstacles à la bonne volonté que Dieu vous donne d'être réguliere, surmontez-les courageusement; fermez les yeux sur la conduite de celles qui sont relâchées, & que leur exemple ne fasse aucune impression sur votre cœur. Ce n'est pas sur ce qu'elles auront fait que vous serez jugées, c'est sur la regle que vous professez. Si vous avez quelque contradiction à essuyer de leur part, que cela ne vous arrête pas non-plus. Souffrez avec douceur & patience tout ce qu'elles diront contre vous, & tenez ferme pour l'observance reguliere. Leur contradiction passera, & votre fidélité sera couronnée. On se lassera de vous attaquer, & vous aurez devant Dieu le mérite d'avoir triomphé du respect humain; peut-être même que celles qui ont mis votre patience à l'épreuve rougiront de l'avoir fait, se voyant condamnées par votre fidélité & confondues par votre patience; & que sçavez-vous si votre constance & votre bon exemple ne feront pas aussi puissans pour les toucher & les ramener à leur devoir, que leurs efforts ont été impuissans pour vous détourner du vôtre?

XXXVII.

Que vous soyez ancienne ou jeune, rien ne vous dispense de la regle que l'impuissance de l'observer, soit par le grand âge, soit par infirmité: plus les anciennes ont vieilli dans la réligion, plus elles ont dû croître en fidélité à l'observance réguliére; & si cela n'est pas ainsi, on est en droit de

leur demande à quoi elles ont employé leur tems. Les jeunes ne doivent pas s'appliquer avec moins de soin à y être fideles ; il faut que dès le commencement elles s'attachent à en pratiquer les moindres points, afin d'en contracter une telle habitude, que la foiblesse naturelle qui porte insensiblement au relâchement, ne puisse jamais la rompre. Comme c'est sur les jeunes Religieuses que l'espérance de la réligion est fondée pour l'avenir, plus on les dressera à la fidélité aux regles, plus on sera assuré que l'observance réguliere se maintiendra dans le Monastere.

XXXVIII.

Ce seroit un prétexte très-frivole de manquer aux regles, parce qu'elles n'obligent pas sous peine de péché ; suffit-il donc à une Religieuse de ne pas offenser Dieu ; & ne doit-elle pas s'efforcer de lui plaire ? Quel progrès d'ailleurs peut-elle se prometre de faire dans la perfection de son état, si elle se rend infidele à ce qui est un si puissant moyen de l'y aider ?

Lorsqu'une Religieuse manque habituellement à la regle, c'est une preuve qu'elle en fait peu de cas, & une preuve encore qu'elle ne fait bien ni son oraison, ni ses autres pratiques de piété, & qu'elle néglige habituellement le soin de son ame ; j'ajoûte que c'est aussi une preuve qu'elle profite bien peu des Sacremens. Donnez-moi en effet une Religieuse qui fait ses communions avec une véritable dévotion, la présence de J. C. en elle la porte à lui faire plus d'une

fois la protestation de lui être toujours plus fidele ; & cette protestation tombe particulierement sur la fidélité à observer sa regle. Donnez-moi une Religieuse qui fait bien oraison, elle s'y reprochera bien-tôt ses infractions de regle, si elle en a commis quelqu'une, & ce reproche qu'elle se fera, la déterminera à prendre la ferme résolution d'être plus reguliere. Le bon usage donc de l'oraison & de la communion porte à l'observance reguliere, & quand on néglige habituellement cette observance, on peut se reprocher qu'on ne profite guére de ses oraisons & de ses communions.

XXXIX.

Il est bien à craindre, lorsqu'on manque habituellement à la regle, qu'on ne passe de cette habitude au mépris formel : or ce mépris n'est pas un petit péché. Je ne veux point donner ici du scrupule mal à propos ; mais vous qui vous souciés si peu de manquer à votre regle, dites-nous quel cas vous en faites, quelle estime vous en avez. Il est vrai que vous n'y manqués pas précisement pour la mépriser, ce qui feroit le mépris formel ; mais qu'il est à craindre qu'à force d'y manquer, ce mépris formel ne vous échappe intérieurement, & que selon la remarque du grand St. François de Sales †, vous ne poussiés la licence jusqu'à dire, comme David le rapporte des méchans, *qui est notre maître ?*

XL.

Comme cette matiere est essentielle & d'une

† 1. Et.

décision délicate ; on ne trouvera pas mauvais que nous empruntions le langage de ce saint Evêque que nous venons de citer, sans rien changer à ses expressions, de peur d'en diminuer l'énergie & l'onction par la foiblesse des nôtres. » Le mépris, dit-il, » des constitutions, comme aussi de toutes » bonnes œuvres, se connoit par les considé» rations suivantes. Celui-là y tombe, qui » par mépris viole ou laisse à faire quelque » ordonnance, non-seulement volontaire» ment, mais de propos délibéré ; car s'il la » viole par inadvertance, oubli, ou surprise » de quelque passion, c'est autre chose ; car » le mépris enclot en soi une volonté déli» bérée, & qui se termine destinement à » faire ce qu'elle fait. De-là il s'ensuit » que celui qui viole l'ordonnance, déso» béit par mépris ; non-seulement il déso» béit, mais il veut désobéir ; non-seule» ment il fait la désobéissance, mais il la » fait avec intention de désobéir. Il est dé» fendu de manger hors du repas, une fille » mange des prunes, des abricots, ou » autres fruits : elle viole la regle & fait une » désobéissance : Or si elle mange, attirée » de la délectation qu'elle en pense rece» voir, alors elle désobéit, non pas par dé» sobéissance, mais par friandise. Ou bien » elle mange, parce qu'elle n'estime point » la regle, & n'en veut tenir compte, ni se » soumettre à icelle, & alors elle désobéit » par mépris & désobéissance. Il s'ensuit » encore que celui qui désobéit par quelque

» allêchement, ou surpris de passion, vou-
» droit bien pouvoir contenter sa passion
» sans désobéir ; & à même-tems qu'il prend
» plaisir, par exemple, à manger, il est
» marri que ce soit par désobéissance, au-
» quel cas la désobéissance suit ou accom-
» pagne l'œuvre ; mais en l'autre, la déso-
» béissance précede l'œuvre, & lui sert de
» cause & de motif, quoique par friandise ;
» car qui mange contre le commandement,
» conséquemment ou ensemblement, il
» commet désobéissance ; quoique s'il la
» pouvoit éviter en mangeant, il ne la vou-
» droit pas commettre. Mais celui qui man-
» ge par mépris de la regle & par désobéis-
» sance, veut la désobéissance même ; en
» sorte qu'il ne feroit pas l'œuvre, ni ne la
» voudroit pas, s'il étoit ému à ce faire
» par la volonté qu'il a de désobéir. L'un
» donc désobéit, voulant une chose à la-
» quelle la désobéissance est attachée ; &
» l'autre désobéit, voulant la même chose,
» parce que la désobéissance y est attachée.

XLI.

Telle est la maxime que donne ce grand Saint, pour connoître en quoi consiste ce qu'on appelle le mépris formel de la regle. Voici à quels signes il veut qu'on puisse juger dans la pratique, si lorsqu'on y manque on le fait par ce mépris formel. » Mais
» afin, dit-il, que l'on ne puisse aucune-
» ment discerner quand une personne viole
» les regles, ou l'obéissance par mépris, en
» voici quelques signes. 1°. Quand étant

correspondance, qui fait qu'elles subsistent & se soutiennent les unes par les autres, à peu près comme les parties dont le corps humain est composé, sont dépendantes les unes des autres ; en sorte que si l'une souffre, les autres s'en ressentent aussi. Ne dites donc point: quel mal y a-t-il tant à parler dans le dortoir où la regle ordonne le silence ? Quel mal de m'arrêter sans nécessité dans la chambre d'une Sœur contre l'obéissance que je dois à la regle ? Il doit vous suffire que la regle ordonne l'un & défende l'autre, pour vous y conformer absolument. Si chacune dans la réligion se croyoit en droit de ne suivre de la regle que ce qui lui plaît, ou d'enfreindre ce qui la gêne ; quel désordre, quelle confusion, quel dérangement ! La régularité ne tiendroit qu'au caprice & à la fantaisie des particulieres. Celle-ci, qui est aujourd'hui de bonne humeur, iroit à la récréation, & l'autre qui est triste & mélancolique, s'en dispenseroit sans permission. Celle-ci, qui a bonne appetit, mangeroit hors du repas, & l'autre qui n'en a point ne voudroit rien prendre, nonobstant l'ordre de la Supérieure. L'une observeroit ce point qui lui plaît, & l'autre le laisseroit parce qu'il ne lui convient point. En deux mots, il n'est point de Monasteres où la discipline se soutînt un mois de suite.

XLIV.

Nous n'avancerons rien de contraire à la maxime précédente, quand nous remarquerons ici qu'il y a certains points de regle si essentiels, que si on s'accoutume à y man-

quer, on porte un très-grand préjudice à la régularité du Monastere, & on y cause un dérangement formel. Tel est le silence, soit pour le tems, soit pour les lieux. Un Monastere où l'on parle sans se gêner dans les dortoirs ou au refectoire, contre l'ordre de la regle; un Monastere où l'on ne garde point le grand silence prescrit par la regle, soit après-midi, soit le soir après la priere jusqu'au lendemain, ce Monastere, dis-je, peut être mis au nombre des relâchés, lorsque cette infraction devient générale & ordinaire; au contraire on regarde un Monastere comme regulier, & avec justice, quand le silence y est fidelement observé, parce que c'est une preuve que les Religieuses y sont filles intérieures & récueillies, la vertu du silence étant, pour ainsi dire, la mere nourriciere du récueillement & de l'esprit d'oraison. Il en est de même de certains autres points de regle, qui concourent & aident de plus près à la pratique des vertus religieuses. Ces vertus ne cessent aisément d'être pratiquées, lorsqu'elles ne sont pas soutenues par l'observance des regles qui leur servent d'appui; & on peut comprendre par-là quelle brêche on fait à la régularité & à la perfection religieuse en négligeant ces regles.

XLV.

Il faut distinguer dans la regle la lettre, & l'esprit ou l'intention; c'est-à-dire, ce qu'elle ordonne, & la fin pour laquelle elle l'ordonne. L'observance de la lettre est quelque chose; mais elle ne doit pas suffire

pour une Religieuse qui a à cœur de s'avancer dans la perfection, par exemple, quand la regle ordonne le silence au dortoir, c'est afin qu'on n'interrompe par aucun bruit les Religieuses qui sont dans leur chambre, & qu'on suppose s'y tenir dans le récueillement ou en travaillant, ou en lisant, ou en méditant. De-là il s'ensuit qu'on ne manque pas au silence seulement en parlant, mais en se faisant trop entendre lorsqu'on marche, soit qu'on coure ou qu'on frappe trop des pieds, & par conséquent on manque autant à la regle que si on y parloit, parce que ce bruit n'interrompt pas moins la récollection des Sœurs dans leur chambre, que si on parloit à haute voix. De plus il y a une intention cachée sous la lettre de la regle que la piété doit nous faire étudier pour nous y conformer; ainsi quand elle ordonne le silence, ce n'est pas précisement ou seulement afin qu'on ne parle pas, mais afin qu'en s'exerçant dans la vertu du silence on acquiere plus aisément l'esprit de récollection si nécessaire à se soutenir & à s'avancer dans la piété. Saint Antoine disoit à son Disciple Saint Paul le simple, lorsqu'on vous ordonne de vous taire, ne le faites pas seulement pour garder le silence; mais pensés que vous ne mérités pas de parler.

XLVI.

Combien la Religieuse fidele à l'observation de sa regle est riche en mérite & agréable aux yeux de Dieu. Représentés-vous cette heureuse & fervente fille qui du ma-

fin jusqu'au soir vit dans une continuelle dépendance de sa regle ; qui s'y assujettit volontairement pour l'amour de J. C. qui non-seulement est attentive à en observer fidelement chaque point, mais qui le fait avec dévotion & dans l'intention d'accomplir en elle la volonté de J. C. qui lui est signifiée de moment à moment par tout ce que la regle lui prescrit ; qui enfin dirige toutes ses démarches, tous ses pas, toutes ses actions, toutes ses intentions par la regle. Quelle idée avez-vous de sa vertu ? Quel mérite pensez-vous qu'elle acquiert devant Dieu ? Comment croyez-vous que Dieu la regarde ? Comment vous représentez-vous qu'elle mourra après une si constante fidélité, & qu'elle sera reçue de son céleste Epoux dans l'autre vie ? Ne trouvez-vous pas cette Religieuse bien digne d'éloge ? Ne l'estimez-vous pas très-heureuse ? N'avoués-vous pas que le Ciel lui sera ouvert ? Mais à quoi tient-il que vous ne participiez à de si grands avantages ? Marchez par la même voie & vous les partagerez avec elle.

XLVII.

Outre ce que la regle prescrit, il y a dans bien de Monasteres certains usages pieux établis par une longue pratique, ou par une espece de tradition, qu'on a sujet de présumer qu'ils viennent du commencement de l'institution, parce qu'on n'en trouve pas la premiere époque. Ces usages sont ordinairement institués pour mieux aider à l'observance des regles, & servent comme de

mur de défense à la discipline réguliere. Tant qu'ils seront en vigueur, la régularité se soutiendra indubitablement, mais elle risquera beaucoup de s'affoiblir, si on détruit ces usages. Le Démon, plus artificieux qu'on ne sçauroit dire, se prend ordinairement de loin pour ruiner l'observance dans les Monasteres. Il ne propose pas d'abord des infractions essentielles ; mais des manquemens qui paroissent de peu de conséquence, & où on n'apperçoit presque point de mal ; & par cet artifice il avance plus surement son ouvrage de ténébres. Les usages détruits, les regles sont, pour ainsi dire, à découvert à ses assauts ; il y fait bien-tôt de larges brêches, & se rend enfin tout-à-fait maître de la place par les infractions des vœux, qui sont l'essentiel de la réligion. Alors on ouvre les yeux ; mais on reconnoît trop tard par une fatale expérience, de quelle conséquence il étoit de ne point laisser entâmer les pieux usages.

XLVIII.

On peut demander ici ce que c'est dans une Religieuse que d'avoir l'esprit de son état. Pour le bien entendre il faut distinguer l'esprit général de l'état religieux & l'esprit particulier de chaque Ordre. Le général est de tendre à la perfection de la charité. Le particulier est le moyen par lequel chaque Institut tend & aspire à cette perfection de la charité, » c'est-à-dire, comme le remarque » le grand St. François de Sales, † à l'union » de notre ame avec Dieu & avec le pro-

† Tom. 2. entret. 3.

chain

» chain pour l'amour de Dieu ; ce qui se
» fait avec Dieu par l'union de notre volon-
» té à la sienne, & avec le prochain par la
» douceur, qui est une vertu dépendante
» immédiatement de la charité. Or cet es-
» prit particulier est différent dans les di-
» vers Ordres. Les uns, poursuit le même
» Saint, s'unissent à Dieu & au prochain
» par la contemplation ; & pour cela ont
» une très-grande solitude, & ne conver-
» sent que le moins qu'ils peuvent parmi le
» monde, non pas même les uns avec les
» autres, si ce n'est en certains tems. Ils s'u-
» nissent aussi avec le prochain par le moyen
» de l'oraison en priant Dieu pour lui. Au
» contraire, l'esprit particulier des autres est
» de s'unir à Dieu & au prochain, mais
» c'est par le moyen de l'action, quoique
» spirituelle, s'unissant à Dieu par l'oraison
» mentale, & néanmoins leur fin principale
» est de tâcher de convertir les ames, & de
» les unir à Dieu. D'autres ont un esprit sé-
» vere & rigoureux, avec un parfait mépris
» du monde & de toutes ses vanités & sen-
» sualités, voulant par leur exemple indui-
» re les hommes à ce mépris des choses de
» la terre, & à cela sert l'aprêté de leurs
» habits & autres exercices. D'autres ont un
» autre esprit, & c'est une chose fort né-
» cessaire de sçavoir quel est l'esprit de cha-
» que Réligion & Assemblée pieuse. » Ainsi,
selon la remarque de S. François de Sales,
qui est aussi celle de tous les Maîtres de la
vie spirituelle, l'esprit particulier de chaque

Ordre, de chaque Réligion, Institution ou Assemblée pieuse, n'est autre chose que le moyen principal & particulier, par lequel on y tend à la perfection générale, qui consiste dans l'union avec Dieu & avec le prochain par la charité.

XLIX.

Cette Religieuse peut, sur la maxime précédente, comprendre quel est l'esprit de son état, & doit s'efforcer de l'acquérir; car la grace de la vocation qu'elle a reçue, lui a été donnée, premiérement, pour aspirer à la perfection, en l'appellant à la Réligion, & en second lieu, pour aspirer à cette perfection par un tel ou un tel moyen principal & particulier, en l'appellant à un tel & un tel Ordre ou Institution particuliére. Une Religieuse Chartreuse, par exemple, ou une Carmelite, est appellée, en qualité de Religieuse, à la perfection; mais comme Chartreuse ou Carmelite, elle y doit tendre par l'esprit de retraite & de solitude, par l'oraison, le silence & la sainte recollection. Une Capucine & une Recollette est appellée à la perfection comme une Chartreuse & une Carmelite; mais en qualité de Capucine & de Recollette, elle y doit tendre par la pratique rigoureuse de la pauvreté évangelique, & du dégagement du cœur. Une Ursuline & une Hospitaliere doivent, comme Religieuses, aspirer à la perfection, & comme Ursuline & Hospitaliére, l'une y doit tendre par la charité envers le prochain, en élevant les jeunes Demoiselles, & l'autre en servant les pauvres malades



L.

Une Religieuse est assurée de suivre l'esprit de son état, lorsqu'elle est fidele à observer sa regle & ses constitutions ; & cela lui suffit si fort pour se sanctifier, qu'il ne faudroit pas d'autre preuve pour s'assurer de sa sainteté, que celle de sa fidélité dans l'observance de sa regle : Vérité bien consolante, & qui doit excîter des sentimens continuels d'une très-vive reconnoissance envers Dieu dans le cœur de toutes les filles qu'il a appellées à la Réligion. Que peuvent-elles désirer davantage pour assurer leur sanctification, que d'être certaines de l'opérer en se rendant fideles à leur regle ? On fait souvent dans le monde beaucoup de choses qu'on ne sçait pas si c'est dans l'ordre de la volonté de Dieu ; mais une Religieuse n'a rien à craindre de ce côté-là en gardant sa regle ; elle est certaine que chaque point est pour elle une action que Dieu veut qu'elle fasse, & qui la conduit à sa sanctification. Que chaque Religieuse se tienne donc fidelement à l'observation de sa regle, qu'elle s'y fixe entierement ; je n'exige rien de plus d'elle, & je puis l'assurer de la part de Dieu, avec tous les Saints, tous les Docteurs, tous les Maîtres de la vie spirituelle, toute l'Eglise, qu'elle sera une véritable Sainte, que sa vie sera pleine de mérites & sa mort très-précieuse aux yeux de Dieu.

LI.

Une Religieuse doit garder ses vœux comme la prunelle de ses yeux ; c'est-à-dire,

les garder avec toute sorte d'attention & de circonspection. Si elle aime Dieu sincerement, & si elle veut lui plaire de plus en plus, il ne lui suffira pas de les observer dans ce qu'ils renferment de plus essentiel & à quoi elle ne peut manquer sans pécher mortellement, il faut qu'elle aspire à les observer de la maniere la plus parfaite, & que sans cesse elle s'efforce à imiter généreusement là-dessus la pratique des Saints. Ainsi qu'elle ne dise pas : je puis manquer à mon vœu jusqu'à un tel dégré sans pécher mortellement, & cela me suffit. Une disposition si peu réguliére montreroit en elle un mauvais cœur & un éloignement condamnable pour la perfection de son état, & la mettroit dans un danger assez prochain d'enfreindre ses vœux en matiere grave. Une Religieuse qui dispose sans scrupule de peu de chose contre les regles de la pauvreté qu'elle a vouée, & qui s'accoutume à ces moindres infractions, n'a plus de crainte ou d'horreur que pour les grandes ; mais peu-à-peu elle se familiarisera avec celles-ci, & y déviendra aussi insensible qu'elle l'a été pour les autres.

LII.

O qu'une Religieuse seroit aveugle si jamais elle avoit du regret d'avoir prononcé ses vœux ! Combien plutôt doit-elle les renouveller souvent dans son cœur, & rendre graces au céleste Epoux qui se l'est attachée par ces aimables & honorables liens. Heureuses chaînes, heureuse servitude qui l'a affranchie de l'esclavage du monde. Que

pouvoit-il lui arriver de plus glorieux & de plus avantageux, que d'avoir pris les engagemens indissolubles avec Jesus-Christ ? Ah, si ce divin Maître lui ouvroit les yeux sur le néant & le vuide du monde & sur l'excellence de son état, que ses regrets se changeroient bien-tôt en cantiques d'actions de graces ! Toute sa vie, fût-elle plus longue que d'un siécle, lui paroîtroit trop courte pour témoigner à son divin Epoux sa joie & sa reconnoissance.

LIII.

Vous connoissez bien peu le monde, vous qui avez du regret de l'avoir quitté. Il vous éblouit par quelques apparences brillantes qui viennent frapper vos yeux à travers vos grilles ; une parure, une partie de plaisir dont quelque femme mondaine viendra vous entretenir, un carrosse que vous entendés rouler dans la rue, tout cela vous frappe & vous fait croire que tout est fête, tout est joie, tout est plaisir dans le monde. O que vous êtes abusée ! Ecoutez l'Auteur de l'Imitation de J. C. qui fait le portrait du monde d'après nature & qui le dépeint de ses véritables couleurs. Croyés-vous, dit cet homme vrai, cet homme éclairé d'en-haut, & dont toutes les paroles sont des oracles, « croyez-vous, dit-il, * que les gens » du monde n'aient que peu ou point de » peine ? Ceux-même qui sont le plus dans » les délices n'en sont pas exempts. Vous » me direz peut-être qu'ils ont d'ailleurs » beaucoup de divertissemens, & qu'ils sa-

* L. 3. C. 8.

» tisfont leurs inclinations & leurs désirs ;
» ce qui leur adoucit toutes leurs peines.
» Mais quand cela seroit ainsi, combien leur
» durera ce bonheur imaginaire ? Vous ver-
» rez tous ces Grands du monde disparoître
» en un moment comme la fumée, & ils per-
» dront jusqu'au souvenir de tous leurs plai-
» sirs passés. Ils ne les goûtoient point même
» durant leur vie, sans être mêlez d'amertu-
» me, d'ennui & de crainte ; & souvent ce
» qui a fait leur joie cause leur douleur.
» C'est la justice de Dieu qui les punit de
» la sorte, étant bien raisonnable qu'ils
» trouvent leur supplice & leur confusion
» dans ces plaisirs même qu'ils recherchent
» contre l'ordre & la volonté du Seigneur.
» Qu'y a-t-il de plus trompeur, de plus dé-
» reglé, de plus honteux & de plus court
» que tous leurs plaisirs ? Mais l'aveuglement
» & l'ennyvrement où ils se trouvent, ne leur
» permet pas de discerner ce qu'ils font ; &
» se laissant emporter à leurs passions, com-
» me des bêtes sans raison, ils achetent les
» délices si courtes de cette malheureuse vie
» au prix de la mort éternelle de leur ame. »
Qu'une Religieuse, que le Démon tente du désir des plaisirs & des vanités du monde, fasse de ces paroles le sujet de sa méditation, & qu'elle comprenne combien Dieu lui a fait de grace de la retirer d'une région ténébreuse, où les plaisirs ne sont jamais sans amertume ; les peines sont souvent accablantes, & la piété trouve sans cesse des piéges tendus sur ses pas.

LIV.

Il y a des personnes, & même des personnes de probité, qui prennent des préventions contre l'état saint des Religieuses, sous prétexte qu'il s'en trouve de mécontentes, & ces personnes ne se feront pas dans l'occasion grand sujet de scrupule de détourner les filles de s'y engager, & de leur en donner mille raisons pitoyables, ou de leur rapporter bien de contes ridicules, qui ne laissent pas que de faire quelque impression sur leur cœur. Ces gens-là reglent leur jugement, non sur l'esprit des Saints, ni sur les maximes de l'Evangile, ni même sur la bonne expérience; mais sur quelques exemples qui ne tirent point à conséquence, & dont ils ne peuvent s'autoriser dans leur décision sans manquer aux regles de la piété, de la vérité & du bon sens. On leur accorde qu'il y a des Religieuses qui ne sont point contentes de leur état, & qui se répentent d'avoir fait des vœux, & qui gémissent, si l'on veut encore, sous le poids de leurs engagemens comme sous une dure servitude. Mais quelles sont ces Religieuses? Ce sont précisement celles qui se dégoûtent du service de Dieu; & elles ne se dégoûtent de leur état, que parce qu'elles ont pour leur malheur pris du goût pour le monde. Une Religieuse a formé une étroite liaison au-dehors avec quelque Dame mondaine, ou quelque jeune Cavalier qui vient lui parler souvent, & presque journellement, des plaisirs, des fêtes, des honneurs du monde. Elle

écoute ces discours, elle les goûte ; voilà comme elle vient à se dégoûter de son état. Mais trouvés une bonne Religieuse appliquée à l'observation de sa regle, à la pratique des vertus, à plaire à Dieu de tout son cœur : trouvés, dis-je, une bonne Religieuse qui remplisse ses devoirs, & qui ait en même-tems un tel dégoût de son état. Elle peut bien, si vous voulés, avoir des tentations passageres là-dessus comme sur toute autre chose : mais si vous approfondissés ses sentimens, même dans le tems de la tentation, qui est dans elle malgré elle, vous la verrez pénétrée d'estime & d'affection pour son état, & toujours prête à renouveller ses engagemens, & à rendre à Dieu des actions de graces de la vocation qu'il lui a donnée. Que si l'on prend des préventions contre les Religieuses au sujet de celles qui sont mécontentes, & qui ne le sont que par un mauvais principe d'amour du monde, on en doit prendre contre tous les états, puisqu'en quelque état que l'on soit on n'y sçauroit être content dès qu'on n'en remplira pas les devoirs, ou qu'on voudra s'en éloigner.

LV.

C'est un usage saintement établi dans plusieurs Monasteres de renouveller les vœux en certains tems de solemnité. Les Religieuses doivent s'y préparer d'avance par un récueillement plus marqué de quelques jours. Elles doivent faire cette sainte cérémonie avec une ferveur & une dévotion particuliere, & avec autant de contentement & de joie intérieure

que si c'étoit pour la premiere fois. Leur reconnoissance doit être des plus vives, & leur affection des plus tendres, considerant la grace inestimable que Dieu leur a fait de les séparer du siecle & de les mettre à couvert des dangers du monde corrompu en les appellant à la Réligion. Qu'elles s'excitent alors à être fideles à leurs promesses, & qu'elles renouvellent la ferme résolution de se dévouer sans réserve à servir & à aimer Notre-Seigneur Jesus-Christ leur divin Epoux.

LVI.

Le jour anniversaire de la profession doit être aussi pour chaque Religieuse un jour de fête, un jour de solemnité, de joie, de triomphe ; c'est dans ces pieux sentimens qu'elle doit le célebrer. Mais cette célebration doit être plus intérieure qu'extérieure, plus renfermée sous les yeux de Jesus-Christ & de ses Anges, qu'exprimée par des transports de dissipation. Il faut la passer en retraite, & y repasser dans sa mémoire le souvenir des bienfaits de Dieu. La Religieuse peut prendre pour sujet de méditation la grace que Dieu lui a fait de l'appeller plus particulierement à son service par la vocation qu'il lui a donnée ; toutes les graces qu'elle a reçu dans la Réligion comme une suite de la premiere ; quelle est l'excellence de son état & l'honneur qui lui revient de son alliance sacrée ; à quels devoirs & à quelle reconnoissance cette insigne faveur l'engage. Elle peut s'examiner sur l'usage qu'elle a fait de tant de moyens de sanctifi-

cation ; sur la maniere dont elle s'acquitte de ses devoirs, & sur la fidélité qu'elle apporte aux desseins de perfection que Dieu a sur elle. Une Religieuse ne doit pas se contenter de renouveller ses vœux dans ces jours que nous venons de marquer ; elle doit le faire aussi dans son action de graces lorsqu'elle a eu le bonheur de communier, en se dévouant & se donnant toute entiere à son divin Sauveur, comme il se donne tout entier à elle dans ce Sacrement de vie. Elle doit se faire un sujet de joie & de merveilleux contentement, non-seulement de s'être donnée à lui sans retour par sa profession, mais encore de pouvoir ratifier sa consécration aux pieds de ce Dieu incarné, & au moment qu'elle le possede. Ah, si son cœur est véritablement embrasé du saint amour, quel ravissement, quelles délices, quelle sainte allégresse de resserrer ainsi par la renovation des vœux les liens sacrés qui la tiennent attachée à cet Epoux céleste, & avec quel goût & quelle onction intérieure ne s'y dévoue-t-elle pas ? C'est encore dans le tems de la tentation qu'une Religieuse doit ratifier son silence avec Jesus-Christ ; puisque le Démon qui la tente n'a d'autre vue que de la lui faire rompre, & de la rendre odieuse à cet Epoux divin qui l'a choisie pour sa gloire. Dieu a donné à la Religieuse le renouvellement des vœux comme un bouclier impénétrable aux traits du malin esprit. Toutes les fois qu'elle les renouvelle, elle se rend plus rédoutable à l'enfer ; elle acquiert de

plus grandes forces pour lui résister ; elle se rend plus agréable à Jesus - Christ, elle se confirme davantage dans son saint amour ; elle croît à ses yeux en beauté & en mérite.

LVIII.

Plus une Religieuse sera pauvre, plus aussi elle sera conforme à son divin Epoux. Il faut qu'elle tâche de participer aux états de sa vie mortelle, comme il partagera avec elle son Royaume dans le Ciel. Or la pauvreté est une des vertus que Jesus-Christ a pratiquées d'une maniere plus marquée, & pour ainsi dire, plus éclatante. Pour remplir saintement son état de pauvre, une Religieuse ne doit disposer de rien sans permission ; elle ne doit pas se mettre sur le pied de faire des présens aux personnes de dehors, la véritable pauvre n'ayant rien à donner ; elle ne doit rien recevoir à l'insçu de la Supérieure, ni rien garder contre ses intentions ; elle ne doit point faire des dépenses considérables ; elle ne doit point extorquer des permissions de la Supérieure à force d'importunité, ni en obtenir par surprise, en usant pour cela d'équivoque ou de paroles artificieuses ; elle ne doit rien avoir dans sa chambre de rare ou de précieux ; mais tout y doit être simple & conforme à la pauvreté religieuse ; elle ne doit rien avoir de superflu, & doit être contente du nécessaire ; elle doit supporter avec patience & douceur d'esprit les privations attachées à son état ; elle doit dans les distributions

communes, souffrir en silence & amoureusement pour J. C. que les autres soient mieux partagées, ou qu'elles lui soient préférées.

LIX.

Il faut joindre à la pauvreté extérieure le détachement du cœur, sans lequel on pourroit se reprocher de n'être pauvre qu'en apparence. Renoncés au désir, & même au souvenir des biens de la terre, & si vous en avez quitté de grands en entrant dans la réligion, ne vous en glorifiés pas dans votre ame, comme d'un sacrifice considérable; puisque tous les trésors du monde ne sont rien en comparaison de ceux qui vous sont préparés dans le céleste héritage; ne vous préparés pas non plus à celles qui ont eu moins à quitter que vous; car Dieu n'aura pas tant égard à ce que vous aurés abandonné extérieurement, qu'au renoncement & au dégagement de votre cœur. Une Religieuse qui n'avoit presque rien à prétendre dans le monde, lorsqu'elle est entrée dans le Monastere, mais qui n'a conservé dans son cœur aucune affection pour les biens d'ici-bas, & qui a pris sincerement J. C. pour tout son trésor & son unique possession; cette Religieuse, dis-je, est une véritable pauvre évangelique, elle est préférable à une autre, qui ayant renoncé à quelque riche prétention dans le siecle, feroi trop de cas de ce sacrifice, & en conservoit l'affectation ou l'estime.

LX.

C'est un grand défaut dans une Religieuse de s'attacher à des petits meubles curieux & d'une grande propreté : d'aimer à avoir une chambre ornée de découpures, de mignatures, de tableaux à quadre doré, de vases de la chine, & des autres embellissemens, après qu'elle a fait à Dieu le sacrifice de tout ce qu'elle auroit pu posseder dans le monde. N'est-ce pas-là user de réserve envers Dieu, & risquer pour bien peu de chose de perdre une grande partie du mérite de la pauvreté qu'elle a vouée ? Si J. C. a égard aux dispositions de son cœur; y trouvera-t-il à recompenser la pauvreté véritablement évangelique ? Et ne pourra-t-il pas lui réprocher qu'elle est plus attachée à ses petits bijoux, qu'une Reine aux pierreries de sa couronne ? On peut, sans doute regarder ceci comme un piége bien dangereux, dont le Démon se sert pour rendre infructueux dans plusieurs leur renoncement aux richesses du monde. Il n'a pu les empêcher de faire le premier pas à la perfection, lorsqu'elles ont fait leur vœu : il s'efforce de les arrêter dans leur course, en les liant par des bagatelles, plus propres à amuser des enfans, qu'à occuper une digne épouse de J. C.

LXI.

Il faut que la Religieuse ait un soin particulier de ce que la réligion lui confie, soit pour son usage, soit pour celui de la Communauté. Elle doit le faire non par un es-

prit d'avarice, mais par un esprit de pauvreté. Il ne lui est pas permis de laisser gâter ou dépérir son habit, son voile, ses autres meubles par une négligence affectée, non plus que les choses dont on lui confie le soin dans l'emploi qui lui est donné. Ceci regarde encore en particulier les Sœurs Converses, qui ont plus le maniement du temporel que les Religieuses du Chœur. Non-seulement elles ne doivent disposer de rien à l'insçu de la Supérieure; mais aussi elles doivent ménager jusqu'aux moindres choses avec une fidele œconomie, sans quoi elles auront un grand compte à rendre à J. C. d'avoir prévariqué à leur promesse, & d'avoir commis une injustice contre leur Monastere.

LXII.

Le Monastere n'est pas en état de vous fournir tout ce qui vous est nécessaire, & vous avez une pension considérable pour y suppléer; mais quand vous en avez employé ce qu'il faut pour vos besoins particuliers, que faites-vous du reste? Si vous le dépensés en choses inutiles, ou superflues, vous n'êtes point pauvre; & il n'est personne dans le monde qui se fit une peine de l'être à ce prix. Ne croyez-vous pas d'ailleurs d'être plus maîtresse de votre pension, que des rentes même du Monastere; vous n'y avez pas plus de droit, & si vous pensez autrement, vous ne connoissez point votre état, & vous êtes dans l'illusion. Ce seroit bien pire encore, si vous gardiés vous-même

l'argent ; si vous en accumuliez à votre fantaisie ; si vous vouliez en disposer contre la volonté marquée de la Supérieure ; si vous déposiez des sommes hors du Monastere entre les mains des personnes du monde pour vous les conserver dans le besoin ; si vous entriez en société avec des Séculiers, & si vous deveniez fille de négoce. Quel abus, quel dérangement, quel désordre, disons mieux, quel sacrilege !

LXIII.

Une Religieuse a une pension, dont ayant prélevé ce qui lui est nécessaire, & que la Communauté n'est pas en état de lui fournir, elle emploie le reste avec permission à faire des réparations utiles dans le Monastere. Une autre ne fait point de réparation, mais elle abandonne sa pension à la Supérieure, qui lui fournit là-dessus ce dont elle a besoin, & dispose du reste comme elle juge à propos pour le bien de la Communauté ; à laquelle de ces deux Religieuses donnerés-vous la préférence ? Si vous le laissez à mon jugement, je vous dirai que la premiere fait bien & que la seconde fait mieux. Mais quoi, direz-vous, la premiere fait des réparations très-utiles ; elle a acheté une belle aube, elle a fait faire une riche chasuble, un devant d'autel magnifique ; elle a fait paver tout le Sanctuaire de marbre, & vous la trouverés moins louable que la seconde, qui se contente de laisser sa pension à la Supérieure, laquelle en dispose à son gré, ou la consume à l'entretien de la Com-

munauté, sans qu'il en reste aucun monument durable. Oui, je le repete, la premiere est louable, & la seconde l'est davantage; parce que celle-ci montre un plus parfait dévouement de cœur.

LXIV.

Il arrive souvent que lorsque le Monastere est commode, les Religieuses particulieres en pratiquent mieux le vœu de pauvreté, parce que la Communauté leur donnant ce qui leur est nécessaire, cela se fait, non selon les inclinations de chaque particuliere, mais selon l'esprit de la regle, qui est un esprit de simplicité. Mais lorsque le Monastere est pauvre, & ne fournit pas tout ce qu'il faut aux Particulieres, celles-ci sont souvent riches & pécunieuses, & pratiquent fort mal la pauvreté; ce qui faisoit dire à la grande Sainte Therese, qu'elle vouloit, ou que ses Couvens fussent bien rentés, ou tout-à-fait confiés à la Providence; en sorte que ses filles, en s'y abandonnant totalement, méritassent sa protection particuliere. On peut dire que c'est ce défaut d'abandonnement qui porte bien des Religieuses dans les Monasteres pauvres à se prémunir, & à prendre des suretés contre la misere qu'elles craignent. Ainsi l'une se consume par un travail excessif; l'autre fait un négoce qui lui rend bien au-delà de son nécessaire; chacune fait amas d'argent, & chacune regarde son gain ou son dépôt comme un bien sur lequel ni la Communauté, ni la Supérieure n'ont le droit de toucher, ce qui est un abus si grossier,

qu'il est étonnant comment on se le dèguise à soi-même.

LXV.

Il est des Religieuses fort pauvres à leur particulier, & même très-détachées pour ce qui les regarde ; mais qui ont une espece d'ambition pour leur Monastere, qui passe les bornes de la discrétion, & sur laquelle elles s'veuglent, sous prétexte qu'elles ne recherchent point leur propre avantage, & seulement celui de la Communauté. Ceci paroit mieux dans leur conduite, lorsqu'il se présente quelque fille pour être reçue, elle n'apporte jamais assez à leur gré. Il faut la dot ; il faut le trousseau ; il faut le présent d'Eglise, & encore la fille est-elle heureuse, si après avoir pourvu à tout cela raisonnablement, on ne lui montre pas un reste de compte à payer, ou quelque nouveau présent à faire. C'est bien pire encore quand la fille est riche & en droit de disposer de quelque bien : on lui inspire alors de donner une dot plus considerable que celle des autres, & de signaler en faveur du Monastere, qui dévient sa propre maison pour le reste de sa vie. Le trousseau doit être magnifique ; il n'y a jamais assez de chemises, de guimpes, de mouchoirs ; &c. on diroit qu'en entrant dans la Réligion la prétendante doit s'équiper pour un siecle. Un présent ordinaire pour la sacristie ne feroit pas assez d'honneur ; il feroit trop bourgeois ; l'aspirante doit se distinguer par sa générosité ; & il faut pour cela qu'elle soit prodigue. Enfin on oseroit

presque lui dire : vous devez disposer de votre bien, faites-le en faveur du Monastere.

LXVI.

Il se glisse bien des abus au sujet du trousseau qu'on demande aux filles qui veulent être Religieuses. On l'exige très-ample & tout du plus beau. Il semble qu'il est question d'un établissement pour le monde. On oublie la pauvreté qu'on professe ; on ne consulte que le goût de la nature, ou l'intérêt. Si le linge n'est pas du plus fin ; si l'étoffe n'est pas des meilleures, on n'en veut point, & ce qui est criant, peut-être cela seul seroit capable de mettre obstacle à la reception de la fille. Ainsi l'avidité domine dans le cœur des personnes qui ont fait profession de renoncer aux biens du monde, & l'esprit de simplicité est banni des endroits où il a droit d'établir sa demeure. Il s'ensuit encore de cet abus que l'uniformité si nécessaire pour l'observance reguliere n'est pas moins blessée que le sont la pauvreté & la simplicité. Comme toutes les filles qui se présentent ne sont pas également riches, toutes aussi ne peuvent faire la même dépense : ainsi l'une a des mouchoirs d'une excessive grandeur, & l'autre en a de bien médiocres. Celle-ci a un linge très-fin, & l'autre d'une qualité inférieure. On remédieroit à ces inconvéniens si la Communauté se chargeoit d'acheter tout ce qu'on exige des parens des filles, tant en linge qu'en étoffe, si on ne choisissoit rien que de simple & de

conforme à l'esprit de pauvreté, & si on le faisoit également pour toutes, tant pour la quantité que pour la qualité.

LXVII.

Si l'avidité est un vice dans une Religieuse, ce n'en est pas un moindre dans elle de vouloir paroître liberale au-delà de la discrétion, & de se relâcher aisément sur les intérêts du Monastere par une espece de générosité, qui tient plus de l'esprit du monde que du véritable dégagement du cœur. On veut faire l'opulente, la généreuse, la magnifique. On affecte de la grandeur d'ame; & on ne montre en cela que de la vanité & de l'orgueil. En vain s'excuse-t-on sur le détachement dont on doit faire profession; il est également de la piété de conserver le bien temporel du Monastere, & s'il dépérit par votre faute, vous manqués en même-tems à la justice & à la pauvreté, & vous rendrés compte à Dieu des suites fâcheuses qu'entraîne ordinairement la ruine du temporel dans le Monastere. Ceci regarde plus particulierement les Supérieures, les Economes, les Dépositaires, les Sœurs Converses & chaque Religieuse dans l'emploi qui lui est confié. Mais que ce que nous disons ici, ne vous porte pas, si vous êtes en charge, à réfuser aux Sœurs ce qui est nécessaire, sous prétexte d'épargner pour la Communauté. Soyés en garde contre vous-même, de peur de faire des épargnes d'iniquité que la charité désavoue, sur-tout si vous avez quelque penchant pour l'avarice. Nous ne sommes que

trop portés à colorer nos passions du prétexte du bien, parce que nous ne voudrions pas avoir à nous reprocher ouvertement de mal faire; mais il est vrai de dire que quelquefois un économe ne refuse à quelque Sœur ce qu'elle lui devroit accorder, que parce que se faisant illusion au sujet du bien de la Communauté, elle ne suit en effet que son caprice ou son avarice naturelle.

LXVIII.

Qu'une Religieuse est peu édifiante lorsque dans un parloir elle étale une montre ou une tabatiere de prix! A quoi employez-vous l'argent dont on vous laisse l'usage, vous qui vous piqués d'avoir de pareils bijoux? Accordés-vous ceci avec la pauvreté que vous avés promise? De plus, une chambre, un lit, une table, un oratoire, quelques chaises & des images pieuses, le tout dans la simplicite, devroient bien vous suffire; mais ce n'est pas assez pour vous. Il ne faut point qu'on dise lorsque vous vous retirez à votre particulier: Madame entre dans sa cellule; mais Madame entre dans son appartement. Elle a une chambre, une antichambre, un cabinet. Quoi plus? L'ameublement d'une personne du monde; jusqu'au lit monté à la duchesse. A quoi voulez-vous donc qu'on reconnoisse que vous avez fait vœu de pauvreté?

LXIX.

Heureuse la Religieuse qui se rend véritablement pauvre selon l'esprit de l'Evangile; c'est-à-dire, qui ne possede rien à l'extérieur,

qui est contente du nécessaire, & qui même dans ce nécessaire n'a rien que de simple & de très-commun ; qui ne veut rien du superflu, & qui le regarderoit comme un sujet de vaines sollicitudes & un joug embarrassant pour son ame. Heureuse la Religieuse qui est véritablement détachée de tout ; qui s'est élevée au-dessus de tous les biens de la terre ; au-dessus de l'affection des créatures ; qui travaille sans cesse à s'élever au-dessus d'elle-même, & à ne se rechercher plus en rien. Heureuse la Religieuse pour qui le monde est mort, qui est morte aussi au monde, & qui tâche chaque jour de mourir à elle-même ; la Religieuse qui a pris Jesus-Christ pour son trésor & son unique partage, qui ne tend qu'à lui, qui ne cherche que lui, qui ne désire que lui, qui ne soupire qu'après lui, qui ne veut vivre que pour lui & qui ne veut se reposer qu'en lui ! O Religieuse souverainement sage, prudente, fortunée, qui avez choisi la meilleure part, quelles paroles pourront exprimer votre bonheur ! O vierge véritablement pauvre selon l'Evangile, quelles louanges vous donnerons-nous qui répondent à votre mérite ? Oui, vous êtes à présent une vraie Religieuse, une digne Epouse de Jesus-Christ. Cet Epoux sacré a trouvé dans votre cœur une demeure agréable, comme il le disoit de la grande sainte Gertrude ; il y établira son regne, il y sera avec vous, il sera tout à vous, parce que par votre dégagement parfait vous êtes toute à lui & qu'il vous tient lieu de

tout. Jouissés donc de votre gloire & de votre bonheur, Epouse du grand Roi : goûtés auprès de lui ses chastes douceurs spirituelles, & cette manne cachée qui n'est réservée qu'aux ames assez généreuses pour mépriser toute la terre, & qui ne bornent leur ambition qu'à la possession du Royaume du Ciel. Vous êtes la gloire de la Réligion : vous en êtes la joie & la consolation : vous en êtes l'ornement & la bonne odeur. Plût à Dieu, que selon l'expression du Prophete *, des vierges soient amenées au Roi après vous ! Plût à Dieu que vous deveniez le modele de toutes les Sœurs avec qui vous vivez ; & que marchant à votre suite en imitant votre exemple, elles soient dignes d'être présentées au Roi des siecles, dont vous êtes si chérie. Plût à Dieu que toutes les Religieuses convaincues de votre bonheur & pénétrées du désir de le partager avec vous, embrassent de toute leur affection la pauvreté évangelique, non d'une maniere superficielle & par de simples apparences, mais qu'elles y fassent du progrès, & qu'elles parviennent enfin à la pratiquer d'une maniere parfaite.

LXX.

On parle souvent de la pauvreté d'esprit, mais peu de gens l'entendent bien & s'en forment une juste idée. Consiste-t-elle seulement à renoncer à ce qu'on possede dans le monde ? ce n'est pour une personne religieuse que le premiér pas dans cette vertu. Faut-il y joindre le détachement intérieur des riches-

* Psal 44. 6.

ses ? c'est encore un second pas, mais ce n'est pas tout. Ecoutons l'incomparable Auteur de l'Imitation de J. C. † il nous expliquera quel est le véritable pauvre d'esprit, combien il est rare, & quel en est le mérite. » Où est, dit-
» il, le vrai pauvre d'esprit, dégagé de l'a-
» mour de toutes les créatures ? Il faut aller
» au bout du monde pour trouver cette per-
» le si précieuse. Quand l'homme donne-
» roit pour l'avoir tout ce qu'il possede, ce
» ne seroit rien encore. Quand il auroit
» fait une grande pénitence, ce seroit en-
» core peu. Quand il auroit acquis toute la
» science du monde, il en seroit encore bien
» loin. Et quand il auroit une grande vertu
» & une piété pleine d'ardeur, il manque-
» roit encore d'une chose très-importante
» qui lui seroit souverainement nécessaire,
» qui est, après avoir tout quitté, de se
» quitter soi-même, de se dépouiller entie-
» rement de tout ce qu'il est, de ne rien re-
» tenir de son amour propre, & après avoir
» fait tout ce qu'il aura cru devoir faire,
» être persuadé qu'il n'a rien fait. Qu'il es-
» time peu ce qui paroît grand & estima-
» ble, & qu'il proteste sincerement qu'il
» n'est qu'un serviteur inutile, selon la pa-
» role de la vérité : *Lorsque vous aurés fait*
» *tout ce qui vous aura été commandé, dites*
» *toujours : nous sommes des serviteurs inuti-*
» *les.* * Quand donc on sera tel que nous ve-
» nons de dire, on sera vraiment pauvre
» d'esprit & dénué de tout, & on pourra
» dire avec le Prophete : ¶ *Je suis pauvre &*

† L. 2. c. 12. * Luc. 17. ¶ Psal. 24.

» *abandonné*; & il sera vrai en même-tems
» qu'il n'y aura point d'homme ni plus ri-
» che, ni plus puissant, ni plus libre que lui,
» sçachant ainsi se separer de tout & de soi-
» même, & se mettre toujours au-dessous
» de toutes les autres. » Ainsi renoncer aux créatures & à son amour propre, se regarder comme un serviteur inutile, & se mettre au-dessous de tous, voilà le véritable pauvre d'esprit, & en même-tems le plus riche en bien spirituel, & le plus grand aux yeux de Jesus-Christ. Que cet état est digne de l'émulation d'une Religieuse!

LXXI.

Qui pourroit bien exprimer avec quelle circonspection une Religieuse doit conserver son corps & son ame dans une parfaite pureté! Eut-elle celle des Anges, seroit-ce trop pour une Epouse de Jesus-Christ? Il faut que dans elle tout se ressente de cette vertu si précieuse & en même-tems si délicate. Que sa modestie extérieure représente celle de son ame; qu'on la reconnoisse pour la chaste Epouse de l'Homme-Dieu dans la retenue de ses regards, dans la gravité de sa démarche, dans la contenance toujours reguliere de son corps; qu'elle use par-tout de réserve, soit qu'elle soit seule ou accompagnée; que ses discours soient toujours édifians; qu'elle ne laisse jamais échapper aucune parole peu digne de son état; qu'enfin au-déhors & au dedans d'elle-même, elle tâche d'être comme les Anges du Seigneur.

LXXII.

Tout entretien, toute image dont la plus exacte modestie peut prendre de l'ombrage, doit effrayer l'Epouse sacrée de Jesus-Christ. Elle doit garder ses sens & les tenir si bien en regle, que la vertu angélique dont nous parlons, réside dans son ame en toute sureté. Il en sera ainsi tant que les portes des sens seront fermées aux objets extérieurs par la fuite des occasions & par une sainte retenue.

LXXIII.

C'est à cette sainte retenue & à la composition modeste du corps qu'on reconnoît une Religieuse réguliere & fille de recueillement; car la récollection intérieure porte d'elle-même à la modestie intérieure, & celle-ci en sort comme la fleur de sa tige. Mais lorsqu'une Religieuse commence à se dissiper intérieurement & à se relâcher dans son ame, elle commence aussi à ouvrir les yeux & à égarer aisément la vue de côté & d'autre. Elle ne marche plus avec la même gravité; elle éleve la voix; elle gesticule beaucoup en parlant; elle fait des cris & des éclats de rire; elle prouve par cet extérieur dissipé la dissipation de son esprit & de son cœur.

LXXIV.

Une Religieuse doit être grave par-tout, mais principalement aux actes de Communauté. Les coups d'œil, les signes, les souris, les petits mots à l'oreille, la situation trop commode, les gestes badins ou trop

familiers, la dissipation, tout cela en doit être banni. Chaque Religieuse doit respecter sa Communauté assemblée; & toute la Communauté assemblée doit être un Corps composé de sérieux & de gravité.

LXXV.

Les Religieuses qui ont des Pensionnaires sous leur conduite, ne doivent point souffrir qu'elles leur fassent des caresses tendres, ni qu'elles leur témoignent une amitié trop sensible par des baisers & d'autres démonstrations peu convenables à l'exactitude de la modestie dont elles doivent faire une profession ouverte. Combien à plus forte raison doivent-elles se les interdire à elles-mêmes à l'égard des autres Soeurs. Tout cela est très-indigne d'une vierge qui doit être toujours grave & sérieuse, & l'Epouse sainte d'un Dieu qui est la sainteté même.

LXXVI.

C'est quelquefois dans les lettres qu'une Religieuse s'échappe aisément & s'éloigne des regles de la gravité convenable. Cependant elle n'y doit pas moins user de réserve que si elle étoit dans le parloir: j'ose dire qu'elle y doit encore plus veiller sur soi; parce qu'au parloir la présence des personnes avec qui l'on est, inspire de la retenue, au lieu qu'en écrivant il semble qu'on est moins gêné à tracer ce qu'on a conçu dans son coeur. Une impertinence coûte plus à dire qu'à écrire. D'ailleurs on sçait que le stile d'une lettre doit être naturel, & là-dessus on écrit si naturellement qu'on se rend plus

familier qu'il ne convient. On jette ſur le papier ſes penſées & ſes affections comme elles échappent de l'ame ; & ſi l'on a le naturel tendre, joint à un peu d'eſprit, l'on aſſaiſonne l'un par l'autre dans une lettre, ſoit par vanité, ſoit par inclination, & c'eſt toujours aux dépens de la gravité & de la ſainte retenue. Quand vous écririez au plus ſaint de tous les perſonnages, à qui vous euſſiez auſſi la plus parfaite confiance, faites-le de telle maniere que vous ne ſortiez jamais des bornes de votre profeſſion. Soyez ſimple & non familiere. Soyez ſérieuſe & jamais affective. Evitez toute expreſſion qui marque de la tendreſſe ou de l'empreſſement au-delà des bornes. Ecrivez enfin de telle ſorte que quand on liroit vos lettres dans une place publique, on n'y trouvât qu'à s'édifier.

LXXVII.

C'eſt un beau talent que celui de la poéſie, mais il eſt un peu dangereux pour une Religieuſe qui n'a pas bien l'eſprit de ſon état. Soyez ſur vos gardes ſi vous l'avez reçu : quelquefois le déſir de le perfectionner porte à lire les grands maîtres de l'art, & par malheurs ils ne l'ont preſque toujours exercé que ſur des ſujets profanes, qui excitent & qui remuent les paſſions. Les intrigues de l'amour ſont comme l'ame des tragédies, des comédies, de toutes les pieces de théâtre ; tout y roule preſque là-deſſus. Vous voulez donc perfectionner votre talent en liſant ces choſes : qu'en arrivera-t-il ? Vous cultiverez votre eſprit & vous pervertirez votre cœur.

LXXVIII.

Puiſſe le Seigneur éclipſer les lumieres de votre génie, ſi vous oſez l'exercer ſur des ſujets indignes de votre profeſſion. Que votre main puiſſe ſécher au moment qu'elle voudra tracer des vers qui expriment de la paſſion. Inſenſée ! ſi vous en veniez jamais juſqu'à cet excès, que votre talent ſeroit funeſte à votre ame, & combien eût-il mieux valu que vous n'en euſſiez jamais eu ! Que ne l'employez-vous à bénir par de ſaints cantiques celui qui vous l'a donné ? C'eſt ici qu'on peut dire que les Païens nous condamnent par leur conduite. Virgile, le plus grand Poëte de l'antiquité, ne caractériſe Enée ſon héros que par ſa piété envers les Dieux ; Horace a fait des hymnes en leur honneur ; & une Epouſe de Jeſus-Chriſt le vrai Dieu, qui peut chanter ſes loüanges avec grace, & les faire chanter aux autres par des productions édifiantes, ſe ſert de ſon talent pour chanter des ſujets profanes.

LXXIX.

L'obéïſſance doit être la vertu favorite d'une Religieuſe. Si elle ne la pratique point, elle n'eſt plus Religieuſe. Si elle ne l'aime pas, elle n'aime plus ſon état. C'eſt dans l'exercice de cette vertu, ſans laquelle la Religion ne ſçauroit ſubſiſter, qu'une Religieuſe doit trouver ſa conſolation & ſon aſſurance, puiſqu'elle lui eſt une marque certaine de la volonté de Dieu. Que peut-elle déſirer de plus conſolant dans cette vie pleine de miſeres, & où l'on trouve du danger par tout,

que de connoître ce que Dieu demande d'elle & de le pratiquer ? Or il lui suffit pour cela qu'elle se rende obéissante. L'ordre d'une Supérieure est pour elle l'ordre de Dieu. En s'y soumettant, elle se soumet à Dieu, elle accomplit sa divine volonté ; & c'est en l'accomplissant qu'elle se sanctifie.

LXXX.

L'obéissance doit être prompte ; elle doit être simple ; elle doit être aveugle ; elle doit être dans les grandes & les petites choses ; elle doit être dans les occasions difficiles & dans les choses aisées ; elle doit être dans tous les tems : elle doit être enfin dans l'esprit, dans le cœur & dans les œuvres. Autant de qualités qui forment la parfaite obéissance, & qui en rendent les actes très-précieux aux yeux de Dieu.

LXXXI.

L'obéissance religieuse est la soumission de notre volonté à celle d'autrui pour l'amour de Dieu. Ainsi cette vertu n'est pas seulement une pratique extérieure ; mais elle doit être accompagnée de la bonne disposition de l'ame. Elle doit envisager Dieu dans la personne qui a l'autorité, & doit s'y soumettre pour l'amour de lui. Si on manque à ces deux points, ou on sera tenté de ne pas obéir, ou on le fera très-imparfaitement.

LXXXII.

Toute la vie de Jesus-Christ a été un continuel exercice d'obéissance à son Pere céleste. Il dit lui-même * qu'il ne faisoit que la volonté de celui qui l'avoit envoyé ; &

* Joan. c. 5. 30. c. 6. 38.

Saint Paul ajoûte qu'il s'étoit rendu obéïssant jusqu'à la mort & à la mort de la Croix. * Pesez bien chaque parole & de J. C. & de son Apôtre. Jesus-Christ dit : je fais toujours la volonté de mon Pere céleste. Ainsi il est né quand son Pere céleste a voulu ; il a choisi une étable pour le lieu de sa naissance & une créche pour son berceau, parce que son Pere l'a ainsi voulu. Il a fui devant Herodes & s'est retiré en Egypte : d'où ensuite il est revenu en Judée à cause que son Pere l'a voulu. S'il s'est soumis à sa sainte Mere & à saint Joseph ; s'il s'est arrêté au Temple à l'âge de douze ans & y a disputé avec les Docteurs, c'est parce que son Pere l'a voulu. Il n'a point prévenu le tems de se manifester par la prédication de l'Evangile ; mais il l'a fait quand son Pere l'a voulu. Lorsqu'il ressuscitoit les morts & qu'il guérissoit les malades, ou bien lorsqu'il ressuscitoit un tel mort & non pas un autre ; lorsqu'il guérissoit ce lépreux & non pas cet autre ; lorsqu'il délivroit ce possédé & ne délivroit pas l'autre, ce n'est que parce que c'étoit la volonté de son Pere céleste. Il ne faisoit donc pas un voyage, un petit trajet, un pas ; il ne faisoit aucun prodige ; il ne disoit pas même une seule parole que ce ne fût pour exécuter la volonté de son Pere. Tout étoit réglé & dirigé en lui par cette divine obéïssance ; en tout & par tout il étoit obéïssant. Suivons Saint Paul dans ce qu'il dit : Jesus - Christ étoit égal à son Pere, puisqu'il étoit Dieu comme lui, & néanmoins il s'anéantit & se rendit obéïs-

* Philip. c. 2. n. 6. 7. 8.

sant jusqu'à la mort de la Croix. O que de sujets de méditation sur l'obéissance religieuse ! Jesus-Christ étoit égal à son Pere céleste, & son égalité n'empêcha pas qu'il ne lui fût soumis. Ce ne fut pas une simple soumission, mais une soumission qui alla jusqu'à un entier & un profond abaissement, à un anéantissement. Il se rendit obéissant ; mais pour combien de tems? jusqu'à la mort ; c'est-à-dire, pendant toute sa vie mortelle : & à quelle mort ? à la mort de la Croix. Quelque dure, quelque douloureuse, quelque cruelle, quelque ignominieuse que fût cette mort, il s'y soumit par obéissance à la volonté de son Pere céleste. Cet exemple n'a pas besoin qu'on l'accompagne de longues réflexions pour le faire mieux sentir ; il porte sa force avec lui-même ; il prêche seul l'obéissance avec une énergie toute divine. Contentons-nous de tirer la conséquence qu'en tire l'Auteur de l'Imitation de J. C. * qui fait ainsi parler ce divin Maître à l'ame pieuse.
» Vous appréhendez de vous abandonner
» entierement à la volonté des autres ; parce
» que vous vous aimez trop encore par un
» amour déréglé. Mais quelle merveille que
» vous, qui n'êtes que poussiere & que néant,
» vous vous soumettiez parfaitement à la
» créature pour l'amour de Dieu, après
» qu'étant, comme je suis, le Tout-Puis-
» sant & le Très-Haut, qui ai créé tout de
» rien, je me suis fait homme, & me suis
» soumis si profondément aux hommes pour
» l'amour de vous ! Je suis descendu du

* L. 3. c. 13.

» comble de ma gloire dans le plus profond
» abîme de la bassesse, afin que vous ap-
» prissiez à vaincre l'orgueil de l'homme par
» l'humilité d'un Dieu. Apprenez donc à
» obéir, poussiere superbe, apprenez à vous
» abaisser, terre & cendre, & à vouloir bien
» être foulé aux pieds de tous. Apprenez à
» rompre toutes vos volontés & à vous ren-
» dre une victime de l'obéissance. Animez-
» vous contre vous-même d'une sainte ar-
» deur, & ne souffrez pas que l'orgueil vive
» dans vous. Rendez-vous si petit & si assu-
» jetti, que tous puissent marcher sur vous
» comme on marche sur la boue qui est dans
» les rues. « L'Auteur que nous venons de citer ne demande rien d'extraordinaire en parlant ainsi, après qu'il a proposé pour modele l'exemple de J. C. Qu'y auroit-il en effet d'excessif dans le plus profond anéantissement de la créature, lorsque J. C. s'est si fort anéanti pour l'amour d'elle, qu'il semble l'avoir fait sans bornes & sans mesure ? Que cet exemple doit toucher vivement le cœur d'une Religieuse! qu'il doit agir puissamment sur son esprit, & combien doit-elle en être excitée, animée, encouragée à ne point s'épargner dans l'exercice de l'obéissance !

LXXXIII.

En conséquence de l'exemple de J. C. la Religieuse doit toujours craindre de faire sa propre volonté, & doit toujours rechercher à pratiquer l'obéissance, étant persuadée que jamais la volonté du Seigneur ne s'accomplira mieux en elle, & que J. C. ne ré-

ghera jamais mieux dans son cœur qu'autant qu'elle renoncera à sa propre volonté & la soumettra aux loix saintes de l'obéissance. Aussi doit-elle être extrêmement satisfaite lorsqu'on lui prescrit quelque chose qui combat ses desirs, qui ruine ses petits projets, ou contrarie ses inclinations ; & sa disposition là-dessus devroit être si bien connue des Supérieures, qu'elles n'eussent aucune peine à lui donner des ordres contre ses répugnances naturelles, ou plutôt qu'elles crussent seconder en cela ses pieux desirs, autant que son ardeur à s'avancer dans le saint renoncement.

LXXXIV.

O que les voies de la Religieuse obéissante sont droites ! que ses démarches sont belles ! que ses pas sont d'un grand mérite devant Dieu ! Il n'est rien de tout ce qu'elle fait par obéissance qui échappe aux yeux de son divin Epoux, qui la voit avec complaisance se soumettre pour son amour à la volonté des autres, & qui la récompensera dans cette vie par des graces particulieres, & dans l'autre par de très-hauts degrés de gloire. C'est pour cela que rien ne doit coûter à la Religieuse dès qu'il s'agit d'obéir ; qu'elle doit se porter aux choses les plus difficiles avec une sainte ardeur & avec alegresse de cœur. Elle ne doit jamais rien négliger de tout ce qui lui est ordonné. Elle doit saisir avec une attention scrupuleuse les moindres occasions de l'obéissance comme une ame soigneuse de plaire à J. C. Elle doit cher-

cher à donner par cette vertu un nouveau prix à tout ce qu'elle fait dans la Religion, se proposant toujours le motif de l'obéissance, outre celui qu'elle peut avoir des autres vertus.

LXXXV.

Si vous ne considérez que Dieu dans la Supérieure, & si c'est pour l'amour de lui que vous lui obéissez, vous serez également soumise à celle que vous aimez moins comme à celle que vous chérissez le plus; vous vous attacherez même plutôt à vous soumettre exactement aux moindres ordres de la premiere, de peur que le défaut d'amitié pour elle ne dérobe quelque chose de la perfection de votre obéissance. Plus vous aurez de la répugnance à lui obéir, plus vous vous ferez de violence pour vous y soumettre. Vous ferez servir la peine que vous y avez, à rendre votre obéissance plus pure & plus dégagée d'amour propre. Enfin il vous sera égal d'obéir à une Supérieure comme à une autre, soit que son humeur & son caractere vous convienne, soit que vous sentiez pour elle du rebut & de l'éloignement: parce que ce ne sera pas elle que vous considérerez, mais Dieu seulement en elle, & que Dieu ne change jamais, bien que la Supérieure change. Mais si vous réglez votre obéissance sur vos inclinations naturelles; si vous avez égard à la qualité de la personne & à ce qu'elle est envers vous, alors on peut dire que ce n'est plus Dieu que vous envisagez; que ce n'est plus à Dieu ni pour Dieu

que vous obéissez ; mais c'est à votre propre inclination ; c'est pour contenter votre amour propre.

LXXXVI.

Ce n'est pas à vous à examiner ce que la Supérieure vous ordonne, ni pourquoi elle vous l'ordonne ; vous n'avez autre chose à faire que d'obéir. La Supérieure rendra compte à Dieu des ordres qu'elle vous donne & des motifs qu'elle a eu en vous les donnant ; & vous rendrez compte de votre obéissance. C'est Dieu qui jugera ses intentions & qui jugera aussi votre soumission. Si elle vous met dans un tel emploi par caprice, par anthipatie, pour le plaisir malin de vous faire de la peine, (je pousse bien ici la chose loin) Dieu l'en punira un jour ; mais si vous vous imaginez ces choses ? si vous avez ces préventions contre elle ; si vous vous livrez pour cela au murmure, au chagrin, au dépit, à l'impatience ; si vous manquez d'obéir, ou si vous le faites mal, Dieu vous punira également.

LXXXVII.

Vous devez imposer silence à votre esprit dès qu'il veut raisonner sur ce qu'on vous ordonne. L'amour propre, de concert avec le démon, ne manque pas de fournir dans l'occasion des raisonnemens contraires à l'obéissance. S'il ne peut empêcher qu'on se soumette extérieurement, il se retranche, pour ainsi dire, dans l'imagination, & s'y défend. Il fait trouver mauvais ce que la Supérieure a ordonné ; il le fait paroître ou dé-

placé, ou difficile, ou injuste. Tantôt, selon lui, la Supérieure use de préférence; tantôt elle manque de discrétion; tantôt elle n'agit que par l'inspiration des autres. Eh mon Dieu! si vous écoutez l'amour propre que ne vous dira-t-il pas pour vous détourner de l'obéissance, ou pour la rendre défectueuse! Je le redis encore; en obéissant élevez votre esprit au-dessus de la créature pour ne considérer que Dieu, & toutes ces pensées s'évanouiront.

LXXXVIII.

Comme la desobéissance est souvent accompagnée d'orgueil, aussi vous devez donner un nouveau prix à votre obéissance en la pratiquant dans l'esprit d'une sincere humilité. Quand on vous dit, obéissez à votre Supérieure, vous devez l'entendre comme si on vous disoit: humiliez votre raison & votre volonté sous la raison & la volonté de la Supérieure. Faites céder vos lumiéres aux siennes; assujettissez vos vues aux siennes; forcez votre volonté rétive, & obligez-là à plier sous son joug; brisez tout orgueil & tout amour propre; rendez-vous docile comme un enfant; anéantissez-vous enfin par l'obéissance à l'imitation de J. C. & mourez à vous-même à force de faire mourir votre volonté par une soumission humble & aveugle. O que ces maximes sont effrayantes à la nature! que l'amour propre tremble en y pensant! que l'orgueil & la suffisance frémissent en les lisant! mais ayez assez de générosité pour en entreprendre la pratique,

& vous éprouverez combien est doux ce joug qui vous paroît si lourd & si pesant.

LXXXIX.

Qu'on fasse bien entendre ceci aux Novices ; qu'on le leur inspire sans cesse ; qu'on tâche de le leur inculquer de telle sorte qu'elles ne l'oublient jamais. Elles doivent considérer la grace de leur vocation comme une semence céleste que Dieu a jetté dans leur cœur, & qu'elles doivent continuellement arroser par l'eau bienfaisante de l'obéissance, afin que cette semence sacrée croisse dans leur ame & y produise des fruits de toutes les vertus religieuses. Jamais une Novice qui s'attache sincerement à soumettre sa volonté, ne manquera de réussir dans la Religion. Fût-elle remplie de défauts, on peut surement se promettre qu'elle se corrigera si elle sçait obéir. Au contraire, quand elle auroit mille bonnes qualités, si elle n'a pas celle d'être docile, on ne doit tenir aucun compte des autres.

XC.

Que peut-on penser d'une Religieuse, avec laquelle la Supérieure a besoin d'user de ménagement pour s'assurer de sa soumission, lorsqu'elle a quelque chose à lui ordonner, ou quelque emploi à lui confier ; sans quoi elle la trouveroit peut-être rétive ? La placerons-nous au rang des Religieuses véritablement obéissantes ? Il s'en faut bien qu'elle ait fait du progrès dans cette vertu. Nous appellons une véritable obéissance, celle qui n'a d'autre volonté que

celle de sa Supérieure ; qui est toujours disposée à lui obéir, & dont la Supérieure peut tenir le même langage que le Centenier tenoit des gens qu'il avoit sous ses ordres & à qui il disoit : *allez-là, & ils y alloient, venez ici, & ils y venoient ; faites cela, & ils le faisoient.* †

XCI.

La Religieuse qui use de détour pour faire pencher la Supérieure de son côté & l'amener à sa volonté, n'a pas le mérite de l'obéissance, puisqu'en effet elle ne lui obéit pas ; mais plutôt elle la porte à lui obéir à elle-même, en l'obligeant par adresse ou par importunité à condescendre à ses désirs. Il est néanmoins certaines rencontres où une Religieuse peut représenter ses raisons à la Supérieure pour la prier de la dispenser de ce qu'elle lui ordonne ; mais les représentations doivent être accompagnées de douceur, d'humilité & de soumission d'esprit ; & après qu'elle a allégué ses raisons, elle doit s'en tenir à ce que la Supérieure décidera, sans apporter d'autre résistance.

XCII.

Oubliez jusqu'à l'habitude de dire, je veux, je désire, je ferai ; la parfaite obéissance ignore ce langage de la propre volonté, & personne dans la religion ne doit vouloir que ce que la Supérieure veut. Il est vrai que la prudence & la char[ité] exigent de celle-ci qu'elle commande avec douceur & qu'elle prie plutôt les Religieuses de faire ce qu'elle leur prescrit, que de le leur

† Matth. 8. v. 8.

commander avec autorité. Si cependant elle s'éloigne de cette regle, & qu'elle commande avec hauteur & avec pétulance, son indiscrétion ne doit pas vous révolter; soyez bien-aise d'avoir par-là une occasion de vaincre votre orgueil & votre sensibilité, en vous soumettant avec douceur. Votre obéissance sera d'autant plus agréable à Dieu, qu'elle sera exempte de tout amour propre.

XCIII.

Une Religieuse doit tâcher de se rendre capable de tous les emplois du Monastere; mais elle n'en doit briguer aucun, ni n'en réfuser aucun; sa dépendance de la Supérieure doit être là-dessus parfaite, comme en toute autre chose; que celui qu'on lui donne soit plus ou moins honorable; qu'il soit aisé ou difficile, elle doit l'accepter dans un esprit d'obéissance, sans écouter l'amour propre, toujours fécond en prétextes pour éluder ce qui le gêne, ou rechercher ce qui le satisfait. Que seroit-ce d'un Monastere où chaque Religieuse se croiroit en droit de n'accepter que les emplois qui seroient de son goût? Celle qui aimeroit à être dans sa chambre, ne voudroit jamais être portiere; & celle qui aimeroit la compagnie brigueroit l'emploi de maîtresse des Pensionnaires. Ainsi une Supérieure ne pourroit plus prendre d'arrangement dans la distribution des emplois pour le plus grand bien du Monastere & le soutien de la discipline reguliere; & les Religieuses n'étant placées dans les

différentes charges que ſelon leurs inclinations, celles qui auroient de la vertu pourroient juſtement ſe reprocher de n'être dans leur emploi que par leur propre volonté ; & celles qui n'en auroient point, ne feroient que de confuſion dans la charge qui leur ſeroit confiée.

XCIV.

L'amour propre dans une Religieuſe qui a d'ailleurs de la piété, ſe déguiſe quelquefois, comme le démon, en Ange de lumiere, & lui fait imaginer des dangers contre ſa perfection dans l'emploi qu'on lui donne, tandis que c'eſt pour mieux ſuivre ſon goût & ſon inclination qu'il la porte à s'en diſpenſer. Ainſi une Religieuſe qui n'aime pas à ſe produire, & qui goûte la tranquillité de ſa cellule, où elle fait, ſans être détournée, ſes exercices de dévotion, & ſon travail en repos & en ſilence, ne pourra ſe déterminer qu'avec une répugnance extrême à ſe charger du ſoin de la Porte, de la Sacriſtie, des Penſionnaires. Il faudra la preſſer, la ſolliciter, la conjurer, employer l'autorité de ſon Directeur pour l'obliger à s'y ſoumettre. Elle s'imaginera qu'elle va perdre tout le recueillement qu'elle avoit acquis dans ſa retraite ; qu'elle ne pourra plus faire ſon oraiſon avec attention ; qu'elle ſera dans une diſſipation continuelle ; & dans cette idée elle ſe mettra en mauvaiſe humeur ; elle montrera de la ſenſibilité juſqu'à verſer des larmes ; elle éclatera peut-être en murmure ; elle ſe laiſſera aller au

trouble ; & peut-être qu'enfin à force d'importunités, ou par la mauvaise grace avec quoi elle s'acquittera de sa charge, elle forcera la Supérieure à lui ôter l'emploi qu'elle lui a donné. Mais pour faire entendre à cette Religieuse si peu docile combien son illusion est grossiere, je n'ai qu'à lui dire d'examiner sa conduite sur les regles des Saints, & qu'ensuite elle se décide. Or les Saints nous ont appris & par leurs instructions & par leur exemple, que l'obéissance est préférable aux sacrifices, & sur-tout dans les personnes religieuses. Qu'il est toujours plus assuré qu'on fait la volonté de Dieu, & qu'on lui est agréable en obéissant, qu'en suivant sa volonté propre, même dans les plus saintes pratiques qui ne sont que de dévotion & de conseil. Que Dieu nous soutient & nous aide dans l'emploi où il nous met par obéissance ; mais que nous ne méritons pas qu'il nous soutienne dans ce que nous faisons contre l'obéissance, & pour suivre notre propre choix. Qu'il vaut mieux dans la religion être occupé tout le jour à un exercice extérieur & dissipant, quand c'est par obéissance qu'on le fait, que de vaquer à l'oraison, ou de garder une étroite retraite dans sa chambre en suivant sa volonté propre. Si donc une Religieuse qui est dans le cas dont nous parlons, juge de sa conduite par ces maximes, elle n'y trouvera que déguisement de l'amour propre & une véritable illusion. A la vérité si elle avoit quelque sujet qui lui parût très-légi-

time, & qui fut inconnu à sa Supérieure, de s'excuser d'accepter l'emploi qu'elle lui confie, elle peut le lui représenter; mais, comme nous avons déja dit, qu'elle le fasse avec simplicité & avec modestie, & qu'ensuite elle s'en tienne indifféremment à ce que sa Supérieure en décidera.

XCV.

Vous êtes choquée, parce qu'on ne vous donne point d'emploi, & qu'on paroît vous oublier ou vous négliger dans la distribution des offices. Vous ne voulez pas accepter un emploi qui vous tiendroit trop cachée & confondue dans le Monastere, & vous en voudriez un plus brillant, & qui vous produisît davantage aux yeux des créatures. Vous refusez une charge d'un moindre rang, parce que vous en avez eu de plus considérables dans la religion; enfin, vous ne voulez vous charger d'aucun emploi, parce qu'on n'a pas voulu vous accorder celui que vous désiriez. Mais qu'est-ce que tout ceci? Si vous vous croyez en droit d'en agir de la sorte, il n'y a donc plus d'obéissance; il n'y a plus de dépendance, plus de subordination, plus d'humilité dans la religion? Et par conséquent voilà la régularité ruinée dans votre Monastere, puisqu'elle ne subsiste que par ces vertus. O amour propre, ô propre volonté, que vous êtes funestes aux maisons religieuses!

XCVI.

C'est la subordination qui soutient principalement les Monasteres dans la vigueur de

l'observance reguliere. C'est elle qui en fait des demeures de paix, de consolation & de sainteté, autant que la charité. C'est au contraire le défaut de subordination qui en cause la décadence & la ruine totale ; & n'en fait plus qu'un séjour de trouble & de confusion. Pour bien soutenir cette dépendance, les anciennes doivent donner aux plus jeunes l'exemple d'une humble soumission à la Supérieure, & les jeunes doivent travailler de toutes leurs forces à renoncer à leur volonté propre, & à se perfectionner toujours plus dans l'obéissance, afin de donner à leur tour, à celles qui viendront dans la suite, l'exemple d'une parfaite soumission, lorsqu'elles seront anciennes. De plus, il doit y avoir une subordination des jeunes aux anciennes, fondée sur le bon ordre, l'humilité & la charité, par laquelle les jeunes Religieuses rendent aux anciennes le respect qui leur est dû à cause de leur âge, de leur expérience dans la réligion & de leurs vertus, & les anciennes ayent pour les jeunes la douceur, l'affection, la tendresse, l'affabilité & la vénération qu'exige le titre de Sœur & celui d'Epouses de J. C.

XCVII.

Les anciennes qui s'imaginent à cause de leur âge, ou parce qu'elles ont été dans les premieres charges du Monastere, d'être en droit de critiquer la conduite d'une Supérieure, ou s'arrogent celui de vouloir la gouverner, ou l'obligent pour maintenir la paix dans la maison, de souffrir en patience

leurs murmures & leur indocilité ; ces anciennes, dis-je, sont dans une grande illusion, & d'un exemple peu édifiant. Qu'avez-vous donc fait depuis si long-tems que vous êtes Religieuse, si vous n'avez pas appris à respecter votre Supérieure, & à lui être soumise ? Et qu'apprendront de vous les jeunes, si vous ne leur montrez la pratique de l'obéissance par votre exemple ? Ne pourroit-on pas dire de vous avec justice ce que dit l'Imitation de J. C. † » Plusieurs se flatent de ce qu'il y a déja beaucoup d'années qu'ils se sont donnés à Dieu ; mais » tout ce tems leur a souvent peu servi pour » se corriger. « Disons aussi que les jeunes Religieuses qui manquent de respect & de déférence aux anciennes, & sur-tout qui montrent si peu de docilité & d'humilité, qu'une ancienne n'oseroit leur faire une correction charitable, disons qu'elles ne promettent pour la suite que de l'indépendance & du relâchement, & que si l'espérance du Monastere est fondée sur de tels sujets pour la régularité, elle est très-mal appuyée, & même très-ruineuse.

XCVIII.

Une Religieuse doit regarder toutes les Sœurs comme ses Supérieures, & les respecter en conséquence comme autant de personnes que leur vertu & leur mérite éleve au-dessus d'elle. Elle doit leur obéir selon que la prudence, la charité & la discrétion l'exigent, & qu'il n'y aura rien contre l'ordre de la Supérieure, contre l'observance

† L. 1. c. 23.

de la regle, ni contre la conscience. Les anciennes même peuvent pratiquer cette soumission à l'égard des jeunes, en usant de condescendance envers elles, & leur rendant certains petits services avec douceur, complaisance & affabilité ; & à plus forte raison les jeunes doivent-elles être soumises aux anciennes par respect & par vénération. L'Auteur de l'Imitation de J. C. § donne ici une excellente regle : » Humiliez-vous pro» fondément, dit-il, sous la main de tous,
» & ne vous mettez point en peine qui
» aura dit, ou qui aura commandé ce qu'on
» vous ordonne. Mais appliqués tout votre
» soin à être dans une telle disposition que
» soit que votre Supérieur, ou votre égal,
» ou votre inférieur vous ait demandé, ou
» ait témoigné désirer de vous quelque cho» se, vous receviez le tout de bon cœur,
» & que vous vous efforciez de l'accomplir
» avec une sincere volonté.

XCIX.

Mais ce que nous venons de dire, chaque Religieuse doit le pratiquer encore plus particulierement à l'égard de celles qui sont dans les emplois, en leur obéissant dans ce qu'elles exigent en vertu de leurs offices. Ainsi elle doit obéir à la Portiere comme à sa Supérieure à cet égard, & se rendre par esprit de soumission & d'obéissance, sans trop apporter de délai, lorsqu'elle fait son signe à la porte. Elle doit pareillement obéir à l'Infirmiere comme à sa Supérieure, dans le tems de la maladie, & s'abandon-

§ L. 3. c. 49.

ner docilement à ses charitables soins, renonçant à sa propre volonté, & s'élevant au-dessus de ses répugnances, soit pour les remédes, soit pour les soulagemens dont l'Infirmiere juge qu'elle a besoin. Une telle conduite observée dans un esprit de dépendance, de charité & d'humilité, est d'un très-grand mérite devant Dieu, & consomme la perfection de l'obéissance dans une Religieuse.

C.

C'est un grand fardeau & bien difficile à porter que celui d'être Supérieure, lorsqu'on en considere les obligations, & le compte qu'on doit en rendre au tribunal de J. C. & je ne sçai comment on trouve des Religieuses qui désirent d'en être chargées. Apparemment qu'elles se laissent si fort éblouïr par la primauté que donne la charge, qu'elles s'étourdissent sur les devoirs qu'elle impose & la sollicitude dont elle est accompagnée? Mais soit qu'on se trouve dans un Monastere relâché, ou que l'on soit dans une Communauté reguliere, on doit toujours redouter le commandement dans les maisons relâchées, parce qu'on ne peut en autoriser le relâchement, à moins de vouloir se perdre avec les autres; & qu'il est très-difficile d'y remédier dans les réformées, parce que quelque vertu qu'on y pratique, il faut la soutenir, la faire croître, étendre ses soins & sa sollicitude sur le spirituel & le temporel de la Communauté en général, & encore sur chaque Religieuse en

particulier ; en sorte que si l'on n'est extrêmement sur ses gardes, l'esprit occupé & partagé en tant de soins, se dissipe ; & le cœur souffre souvent, ou de ce qu'on ne peut suffire à tout, ou de ce qu'on ne peut remedier à tout. O heureux état d'une Religieuse particuliere ! O état plein de douceur & de tranquillité, où l'on n'a autre chose à faire qu'à se laisser conduire, & à vaquer au salut de son ame ! Qui que vous soyez qui lirez ceci, souvenez-vous que si c'est une grande chose, comme dit l'Auteur de l'Imitation de J. C. † de demeurer ferme dans l'obéissance, de vivre sous une Supérieure, & de ne dépendre point de soi-même, il est sans comparaison plus sûr d'obéir que de commander, comme ajoûte le même Auteur. C'est pour cela que les Religieuses doivent bien prendre garde de laisser introduire dans leur cœur le poison mortel de l'ambition pour les charges ; qu'au moindre désir qui pourroit y naître, elles doivent s'allarmer, bien loin de l'écouter & de le nourrir. Que si le cas arrive qu'on les choisisse pour gouverner le Monastere, elles doivent s'en affliger intérieurement, s'en humilier ; & n'y acquiescer que par résignation à la volonté de Dieu & par obéissance aux Supérieurs qui ont le droit de les confirmer ; & qu'enfin elles doivent sortir de leur charge avec autant de joie, qu'une ambitieuse auroit de la peine à les quitter.

CI.

Malheur à vous, si, étant choisie pour Su-

† L. 1. c. 9.

périeure de votre Monastere, vous aviez de la prédilection pour celles qui vous auroient servie de leurs suffrages, & si vous conserviez du ressentiment contre celles qui n'y auroient pas contribué. Malheur à vous, si vous vous teniez offensée du refus de celles-ci; si vous leur en sçaviez mauvais gré; si vous nourrissiez de la rancune dans le cœur; si vous la portiez jusqu'à la leur marquer, ou par des plaintes, ou par des reproches, ou par un air froid & dédaigneux, ou par d'autres manieres disgracieuses. Malheur à vous, si cela influoit sur votre maniere de gouverner; en sorte que vous réglassiez là-dessus la distribution des emplois & la dispensation de vos faveurs & de vos graces. Malheur enfin à vous, si cela vous portoit jusqu'à prendre plus de soin des unes que des autres, soit dans leurs différens besoins spirituels ou temporels, soit dans leurs maladies. Une telle conduite ne seroit pas moins scandaleuse qu'odieuse; elle attireroit sur vous la colere de Dieu, & vous seriez plus horrible à ses yeux, que le monstre le plus affreux ne pourroit le paroître aux vôtres.

CII.

Une Supérieure doit se regarder, non comme ayant autorité sur les Sœurs, mais comme étant destinée de la Providence pour les servir dans leurs besoins tant de l'ame que du corps. Elle n'est plus à elle-même; elle est à ses Religieuses; toutes ont droit à son amitié, sans qu'il lui soit permis d'en

avoir plus pour les unes que pour les autres. Toutes ont droit à son intention, à ses soins, à sa sollicitude, à ses bienfaits, à ses faveurs, à sa tendresse, sans qu'elle puisse user de la moindre préférence. Sa chambre doit être ouverte à toutes également; elle doit les recevoir toutes avec la même douceur & la même charité : elle doit avoir le même zele pour la perfection de toutes; leur en fournir à toutes les moyens avec une sainte ardeur; s'intéresser pour elles auprès de Dieu, & prier pour toutes; & comme St. Paul disoit qu'il n'y avoit point de distinction dans J. C. * entre les Juifs & les Grecs, mais qu'ils avoient tous en lui un même Seigneur, qui est riche & liberal envers tous ceux qui l'invoquent, de même il n'y doit point avoir de distinction entre les Religieuses par rapport à la Supérieure, soit anciennes ou jeunes, Professes ou Novices, Sœurs du Chœur ou Converses & Sœurs Domestiques, toutes doivent trouver en elle une bonne Mere à qui elles puissent recourir dans leurs besoins, dans leurs peines, dans les cas particuliers, & en toute rencontre, comme étant toutes également ses filles, sur-tout les épouses sacrées de celui dont elle leur tient la place.

CIII.

Pour mieux mériter la confiance de ses Religieuses, une Supérieure doit se conduire avec tant de circonspection dans sa Communauté, qu'on ne puisse point soupçonner qu'elle soit prévenue plutôt pour les unes que pour les autres, & qu'elle ait conçu

* Rom. 4. 10. 12.

une idée favorable aux unes, & défavorable aux autres ; car la prévention aveugle est un des plus grands défauts où puisse tomber une Supérieure, & c'en est un encore plus considérable de le laisser appercevoir par certaines manieres trop flateuses pour les unes & trop dédaigneuses envers les autres. La prudence & la charité exigent qu'elle s'observe extrêmement en ce point ; au lieu qu'en y manquant, elle peut empêcher un grand bien & causer de grands maux dans son Monastere. C'est encore un devoir essentiel dans une Supérieure de garder inviolablement les secrets qu'on lui confie ; en sorte que les Religieuses puissent plus être assurées de sa discrétion & de sa probité là-dessus, que de la leur propre. Si une Religieuse vient déposer dans votre cœur avec simplicité ce qui se passe dans son ame, c'est autant un effet de son estime & de la foi qu'elle a en votre prudence, qu'une preuve de sa confiance : vous devez donc répondre à l'idée qu'elle a de vous, non-seulement en lui donnant le conseil qu'elle demande, mais encore en gardant son secret ; & si vous y manquez, quel moyen qu'elle ose y revenir une seconde fois ? Ne lui donnez-vous pas plutôt sujet de se défier de votre indiscrétion ? & voudriez-vous qu'elle fût une autre fois le jouet de votre imprudence ? Une autre vient vous avertir d'un désordre qui regne dans le Monastere, & vous y remédiez de façon à faire connoître celle qui vous en a donné avis ; n'est-ce pas vouloir que

personne n'ose désormais vous avertir en pareille rencontre ? & avez-vous droit de le prétendre, vous qui violez celui qu'on a d'exiger que vous soyez discrete ?

CIV.

Il doit toujours couter beaucoup à une Supérieure quand elle est obligée de corriger quelqu'une de ses Religieuses. Si au contraire elle se plaisoit à le faire, elle prouveroit par-là qu'elle n'a pas le caractere de bonté, mais qu'elle est d'une humeur fâcheuse & quereleuse. La douceur & la charité doivent être ses vertus favorites, & qui animent toute sa conduite. Elle ne doit jamais faire la correction lorsqu'elle se sent émue de colere, de peur que sa passion ne la fasse exceder dans ses paroles. Elle doit attendre que son émotion ait cessé, & que son cœur se trouvant dans une disposition plus tranquille, elle puisse représenter & corriger avec plus de prudence & plus de profit pour la Religieuse qu'elle veut reprendre. Quand une Inférieure s'apperçoit que la Supérieure est émue en la reprennant, elle est plus portée à l'accuser d'emportement qu'à se croire coupable ; & bien loin de profiter de sa correction, elle la reçoit avec dépit, & montre souvent bien de la sensibilité.

CV.

Recevez la correction avec douceur & humilité. C'est bien assez de la peine que votre Supérieure a de vous la faire, sans que vous l'aggraviez par votre indocilité. Considérez que son fardeau est grand, étant char-

gée devant Dieu de répondre de votre ame. Appliqués à votre Supérieure & à vous-même ce que St. Paul disoit autrefois aux Hébreux sur la soumission qu'ils devoient avoir à leurs Pasteurs : *Obéissez*, leur disoit-il, † *& soyez soumis à vos Pasteurs qui veillent, comme devant rendre compte de vos ames, afin qu'ils le fassent avec joie, & non en gémissant; car ce ne seroit pas votre avantage.* Aidez donc votre Supérieure à soutenir le poids de sa charge, en lui donnant la consolation de prendre en bonne part ce qu'elle vous remontre pour votre bien spirituel. Ne lui donnez pas sujet de gémir de votre indocilité, & craignez que si la correction est infructueuse, vous n'en rendiez un terrible compte au tribunal de J. C. tandis qu'elle aura devant lui le mérite de vous l'avoir faite.

CVI.

Que les Novices s'instruisent ici de leurs devoirs envers leur Maîtresse ; & comme elles sont plus exposées à la correction, soit parce qu'étant nouvelles dans les pratiques de la réligion, elles y font plus de fautes, soit parce qu'elles doivent être dressées dans les vertus religieuses par l'humiliation & la correction : aussi doivent-elles la recevoir avec une docilité parfaite, & ne montrer jamais de l'orgueil ni de la répugnance. Soumettez-vous donc à la correction avec un esprit de douceur & pour votre avantage ; ne cherchez point à vous excuser ni à adoucir ou à éluder la réprimande ; chassez loin de votre

† Heb. 13. 17.

esprit toute pensée d'indocilité & de murmure ; appaisez les émotions que l'amour propre éleve dans votre cœur. Si vous n'êtes pas coupable de la faute dont on vous reprend, pensez à n'y point tomber dans la suite, au lieu de vous empresser à vous justifier ; & considérez en même-tems que vous en commettez beaucoup d'autres qu'on ignore, ou qu'on fait semblant de ne pas appercevoir pour n'être pas obligée de vous reprendre à tout moment. Persuadez-vous enfin que quoi qu'on vous dise, c'est toujours pour votre avantage ; que même on use d'indulgence envers vous pour ménager votre délicatesse, & que si on vous traitoit à la rigueur, on seroit sans cesse à crier après vous, tant vous êtes défectueuse. Si vous entrez bien dans ces dispositions, vous ferez de grands progrès en peu de tems dans la voie de la vertu, & vous vous préparerez à parvenir à une grande perfection.

CVII.

C'est très-mal recevoir la correction que d'imputer à d'autres la faute dont on vous reprend, ou de faire des jugemens & des perquisitions secrettes pour sçavoir qui en a averti la Supérieure ou la Maîtresse, & pour lui en vouloir ensuite du mal ou lui en fairo des reproches. Vous qui en agissez de la sorte, vous connoissez bien peu ce que vaut la correction, tant par rapport à la gloire de Dieu, que pour le bon ordre du Monastere & la sanctification de votre ame. Ah, que vous seriez éloignée de tels sentimens, si

vous aviez l'esprit des Saints ! Si une autre a fait la même faute que vous, sans qu'on lui dise rien, tandis qu'on vous la reproche, & peut-être avec beaucoup de sévérité, qu'en voudrez-vous conclure ! Si vous consultez l'amour propre il vous dira qu'on épargne les autres, qu'on leur passe tout, qu'on ne leur dit rien, parce qu'on les aime peut-être plus que vous ; qu'on n'a pour vous que de la rigueur, qu'on est prévenu contre vous, & que c'est précisément pour cela qu'on releve vos moindres fautes, & par-là il vous portera au murmure, à la jalousie, au ressentiment, à la défiance & à l'indocilité. Si au contraire vous écoutés la grace, elle vous fera envisager la correction de la Supérieure ou de la Maîtresse comme une faveur qu'on vous fait préférablement aux autres ; comme une preuve de la bonne idée qu'on a de vous, puisqu'on présume que vous aurez assez de vertu pour recevoir la correction avec humilité, & pour en profiter ; comme une marque qu'on vous chérit, & qu'on a conséquemment du zele pour votre avancement dans la perfection religieuse, puisqu'on ne vous épargne pas dans vos défauts, afin que vous vous en apperceviez & que vous les corrigiez : ainsi elle vous portera à considerer la correction comme un bien qu'on vous fait & à le recevoir avec douceur, avec plaisir & avec reconnoissance. Voyez donc qui vous voulez suivre, ou l'amour propre qui ne cherche qu'à vous perdre, ou la grace qui vous conduit au salut ?

CVIII.

Si lorsqu'on vous reprend de quelque faute, vous allez penser en vous-même qui peut l'avoir faite connoître à la Supérieure ou à la Maîtresse, non-seulement c'est abuser de la correction, mais c'est encore faire triompher le Démon dans vous. Que vous importe que ce soit une Religieuse particuliere qui ait averti la Supérieure, & quelle peut être cette Religieuse? Il s'agit de vous, de la faute que vous avez faite, de travailler à vous en corriger; & ce n'est que dans cette vue qu'on vous en reprend par un esprit de charité. Si donc au lieu de recevoir ce qu'on vous dit dans le même esprit qu'on vous le dit, vous vous attachez à former mille soupçons, mille jugemens contre les unes & les autres pour découvrir celle qui a décelé votre faute à la Supérieure, vous changez en poison un remede très-salutaire à votre ame; vous faites servir à la ruine ce qui n'étoit que pour son avantage; vous remplissez votre cœur d'amertume dans une occasion où l'on ne vous montre que de la charité; & bien loin de vous corriger d'une faute, selon l'intention de la Supérieure qui vous la représente, vous en commettez plusieurs, soit en recevant mal la correction, soit en formant des jugemens & des sentimens d'animosité, d'aigreur & de vengeance contre celles que vous croyez être la cause qu'on vous corrige. Combien auriez-vous mieux fait de vous soumettre humblement à la correction, de ne penser qu'à le mettre à profit, de renoncer à

tout ce que l'amour propre vous inspiroit : vous auriez épargné par-là beaucoup de fautes; vous auriez conservé votre cœur en paix; vous auriez édifié la Supérieure & vos Sœurs par votre humilité ; vous auriez enfin immolé à Dieu votre sensibilité, ce qui lui eût été plus agréable que si vous aviez porté le cilice une semaine de suite.

C I X.

Si nous recommandons si expressément aux Religieuses d'avoir une parfaite soumission envers leurs Supérieures, à combien plus forte raison devons-nous leur inspirer d'être soumises à leurs Supérieurs Ecclésiastiques, qui ont sur elles une bien plus grande autorité selon l'ordre de la Hiérarchie établie par Notre-Seigneur Jesus-Christ? Quelles se souviennent que quand ce divin Maître disoit aux Apôtres : *qui vous écoute m'écoute*, il le disoit aussi aux Prélats qui leur ont succédé dans l'Episcopat ; & si l'ordre de leur obéir est intimé par ce grand Maître à tous les Fideles, comment les Vierges sacrées que leur Evêque a offertes lui-même à Dieu, & couvertes du saint voile aux pieds des Autels en signe de leur consécration, comment, dis-je, s'en croiront-elles dispensées, ou plutôt comment ne doivent-elles pas donner l'exemple à tous les Chrétiens de leur rendre le respect & la soumission qui leur est due? Respectez souverainement les Supérieurs ; soyez-leur soumises comme à J. C. dont ils tiennent la place ; ne résistez jamais à leurs ordonnances, de peur de résister à

l'autorité de Dieu dont ils sont revêtus. Ajoûtez de plus la confiance au respect & à la soumission ; regardez les Evêques comme vos peres spirituels, pleins de tendresse & de charité pour vous ; & conduisez-vous envers eux de telle sorte que comme vous êtes la portion choisie de leur troupeau, vous soyiez aussi leur joie & leur consolation par votre obéissance.

CX.

L'Auteur du Livre de l'Imitation de J. C., remarque avec tous les Peres de la vie spirituelle, que le renoncement à soi-même & l'humilité sont les deux principaux fondemens de la vie religieuse. « Celui, dit-il, * » qui dans la Réligion ne cherche pas Dieu » purement & le salut de son ame, n'y trou» vera que de l'affliction & de la douleur. » Celui qui ne travaillera pas à être le plus » petit de tous & soumis à tous, n'y pourra » vivre long-tems dans la paix. Vous devez » vous souvenir que vous êtes venu pour » obéir & non pas pour commander, & » que votre état vous oblige à souffrir & à » travailler, & non pas à passer le tems à » causer. C'est donc dans le Monastere » qu'on éprouve les hommes comme l'or » dans la fournaise; c'est-là que nul ne peut » subsister, s'il n'est résolu de s'humilier de » tout son cœur pour l'amour de Dieu. « Excellentes leçons qui regardent également les Monasteres des filles comme ceux des hommes. Elles contiennent tout ce qu'on peut dire de solide pour y établir & y con-

* L. 1. c. 17.

ſerver la paix & le bonheur des ames religieuſes.

CXI.

Vivez donc dans une entiere dépendance des autres, ſi vous voulez vous conſerver dans la paix & la tranquillité de l'ame, & faire du progrès dans la perfection de votre état: Travaillez à devenir ſincerement humble, ſi vous voulez goûter les douceurs ſpirituelles de la vie religieuſe. Ne comptez pas d'avancer beaucoup dans les vertus ſans ces deux-là. Si elles vous manquent, la moindre épreuve vous déconcertera, & au lieu d'y montrer de la piété, vous ne ferez qu'un ſujet de mauvais exemple. Quelle différence d'une Religieuſe ſolidement humble à une autre qui ne l'eſt pas! Vous verrez la premiere toujours douce & patiente quand on la contrarie, paiſible lorſqu'on la calomnie, docile lorſqu'on la commande même avec hauteur & ſans ménagement, & toujours prête à céder lorſqu'on veut conteſter avec elle. Au contraire, c'eſt dans ces mêmes occaſions qu'une Religieuſe qui n'a pas acquis un fonds d'humilité, dément ſa vertu; elle tombe dans le trouble, le chagrin, le dépit, l'impatience, la colere; qu'elle montre toute la ſenſibilité d'une ame immortifiée & pleine d'amour propre; il paroît enfin que ſa piété eſt comme un édifice bâti ſur le ſable mouvant, & qui ne ſçauroit ſe ſoutenir contre le moindre orage. O que l'humilité eſt néceſſaire dans les Communautés religieuſes pour les maintenir dans la paix, & avancer

le progrès des particulieres. Leur vertu croîtra selon qu'elles seront humbles : elle s'évanouira bien-tôt à la moindre rencontre si elles manquent d'humilité.

CXII.

Tenez pour maxime constante que l'orgueil est toujours odieux, & que l'humilité est toujours aimée, estimée & respectée ; & cela est si vrai, que les personnes les plus orgueilleuses ne peuvent compatir avec celles qui le sont ; que c'est faire une grande injure à quelqu'un que de l'appeller *un superbe* : que l'orgueil le plus rafiné se couvre souvent des apparences de l'humilité pour se faire estimer davantage ; & qu'enfin s'il étoit permis de rechercher l'estime des créatures, on n'y pourroit parvenir plus surement que par la pratique de l'humilité. Une Religieuse orgueilleuse est toujours à charge dans sa Communauté. Elle y est regardée comme un esprit dangereux, d'un caractere ennemi de la société, capable de toute autre chose que de faire du bien. C'est l'orgueil qui enfante l'ambition, & avec elle les partis & les divisions dans les Communautés religieuses ; c'est lui qui excite les jalousies, les querelles scandaleuses, les haines invétérées. O que de maux viennent à la suite de l'orgueil ! N'y eût-il que trois Religieuses dans un Monastere ; si elles sont superbes elles ne vivront pas deux jours ensemble sans quelque contestation, parce que l'orgueil inspire autant le mépris des autres, que la vaine estime de soi-même, & que le mépris est l'ennemi de

la paix & de l'union. Au contraire, quand une Communauté seroit composée de mille Religieuses, si elles sont humbles, on y verra régner une paix admirable; l'union en sera des plus étroites; la charité y jouira de tous ses droits & de tous ses avantages. Que les Novices entendent bien ceci, & qu'elles se hâtent d'acquerir la véritable humilité, l'humilité de cœur. En le leur recommandant, c'est autant que si nous leur disions: vous serez la plus tendre consolation & l'ornement de votre Monastere; vous goûterez les fruits les plus doux de la vie religieuse; vous rendez votre piété solide, & votre contentement presque inaltérable; vous serez des Epouses selon le cœur de J. C. vous aurez la paix avec Dieu, la paix avec toutes vos Sœurs, la paix enfin avec vous-même.

CXIII.

Si vous vous préférez à quelqu'une de vos Sœurs, parce que vous croyez avoir plus d'esprit, plus de capacité, plus de talens qu'elle, vous vous aveuglez étrangement, puisque ce ne sont pas ces qualités qui font le mérite d'une Religieuse, mais la pratique des vertus, & sur-tout de l'humilité: Jugez donc de vous-même sur cette regle, & voyez si vous n'avez rien à rabattre des idées de préférence que votre amour propre vous met dans l'esprit en vous comparant à cette Sœur. Je ne sçai si en faisant ainsi vous pourrez trouver que vous soyiez quelque chose au prix d'elle, & si plutôt vous ne vous regardez pas, malgré vos beaux talens,

comme très-défigurée par votre orgueil & votre amour propre aux yeux de Dieu, qui juge de tout dans l'équité. Voici à ce sujet des vérités très-solides, & qui doivent vous servir de regle dans le jugement que vous porterez de vous-même, lorsqu'il s'agira de vous mettre en comparaison avec la moindre de vos Sœurs. 1°. Nous ne sommes véritablement que ce que nous sommes devant Dieu. 2°. Ce n'est pas ce qui paroît grand aux yeux des créatures que Dieu estime, c'est ce qui est en soi estimable, & il ne regarde comme tel que la solide vertu. 3°. Eussiez-vous tous les talens, toutes les qualités, tout l'esprit, tous les agrémens capables de vous concilier l'estime & les applaudissemens du monde entier, si vous n'avez pas une piété solide & fondée sur une sincere humilité, vous n'êtes rien en comparaison de la plus simple, la plus ignorante, la plus grossiere fille, qui d'ailleurs est humble & solidement pieuse. 4°. Que vous primiez donc par la beauté de votre esprit, par l'élevation de votre génie, par votre éloquence naturelle, par votre addresse dans les ouvrages, par votre habileté dans la conduite des affaires, par la sagesse de vos conseils; que vous soyiez regardée comme la fille de tous les talens de votre Monastere, & comme la personne la plus nécessaire; que vous y soyiez recherchée, estimée, cherie, consultée de toutes; qu'on n'entreprenne rien sans votre avis; que vous soyiez enfin comme le grand mobile de tout, & l'ame, pour ainsi dire, de

votre Communauté, tenez pour certain que vous serez autant inférieure à la plus simple de vos Sœurs, qu'elle l'emportera sur vous par sa vertu; & ce qui doit encore vous humilier davantage auprès d'elle, c'est que pour peu de vertu que vous ayiez, vous risquez de le perdre à tout moment par le danger où vos talens & les applaudissemens que vous recevez, vous exposent de vous laisser entraîner par l'orgueil; tandis que la piété de cette Sœur simple & grossiere est en assurance par l'humiliation où la tient sa simplicité.

CXIV.

Ne pensez pas que vos talens, quelque grands qu'ils puissent être, vous rendent si utile à votre Communauté qu'elle ne puisse fort bien se passer de vous. Votre Monastere a subsisté avant que vous y fussiez reçue, il ne périra pas lorsque vous ne serez plus. Il y a eu des Religieuses qui vous valoient bien, elles sont mortes sans toutefois que le Monastere ait fini avec elles. Comment quand vous mourrez à votre tour, finira-t-il avec vous? La Réligion a besoin en général des personnes qui la composent, mais elle n'a besoin de personne en particulier, & chaque particuliere a besoin d'elle. Quelle seroit votre illusion, si sous prétexte de vos bonnes qualités, vous-vous croyiez nécessaire, & si vous prétendiez qu'on le crût & qu'on vous regardât comme l'unique soutien de la Communauté? Une Religieuse qui auroit cette sorte estime d'elle-même, de-

vroit prendre pendant un mois pour sujet de ses méditations ces belles paroles de l'Auteur de l'Imitation de J. C. † » Aimés à n'être point connue, & à passer pour une personne qui n'est bonne à rien.

CXV.

Une Religieuse qui est véritablement humble n'aime pas à se produire ; elle cherche plutôt à se cacher, & pour ainsi dire, à s'éteindre. Comme elle est persuadée de son néant, & qu'elle ne voit dans elle aucun mérite, elle cherche l'obscurité & ne s'étonne point lorsqu'on la laisse dans l'oubli. Elle regarderoit comme une idée ridicule celle de se croire nécessaire dans la Communauté; encore moins oseroit-elle parler conformément à cette idée. Elle se sert de ses talens pour remplir ses devoirs & les emplois qu'on lui confie, & non pas pour s'en faire accroire, ou pour primer sur ses Sœurs. Combien est-elle éloignée de parler d'elle-même, de faire l'importante, de vouloir que son sentiment l'emporte sur celui des autres, de l'avancer avec pétulance comme si elle prononçoit un oracle, de ne pouvoir souffrir que les autres ne s'y rendent pas ?

CXVI.

Pourquoi sommes-nous si prévenus en notre faveur, ayant tant de sujets de nous humilier ? Les Saints avoient des sentimens si abjets d'eux-mêmes, eux qui s'élevoient vers le Ciel comme des aigles par l'essor merveilleux de leur éminente piété : plus même ils étoient Saints, plus ils paroissoient

† L. 1. c. 2.

vils & méprisables à leurs propres yeux ; & nous qui sommes si éloignés de la vertu ; nous qui, bien loin de nous élever comme eux à la perfection, à peine nous nous traînons dans le commencement de la voie qui y conduit ; nous qui sommes encore liés par nos passions, qui n'avons pas corrigé un seul de nos défauts, nous sommes si aveuglez que de nous croire quelque chose de bon, jusqu'à nous préférer aux autres. » Helas ! s'écrie l'Auteur de l'Imitation de J. C. * » que je dois avoir de bas sentimens de moi-» même ; que je dois peu estimer le peu de » bien qui peut être en moi ! Dans quelle » assez profonde humilité puis-je m'abîmer » à la vue de l'abîme de vos jugemens, ô » mon Dieu ! dans lesquels je ne trouve en » moi autre chose que le péché & le néant ? » O poids effroyable qui m'accable ! ô mer » sans fonds & sans rive où je me trouve » abîmé, & où je ne vois autre chose de » moi-même, sinon que je suis un néant » en toutes manieres ! Où se cachera desor-» mais en moi cette racine d'orgueil & cette » confiance présomptueuse au peu de bien » que je fais ? Pensez donc à vos péchés, » conclud le même Auteur ; ¶ pensez-y avec » un regret & un déplaisir sensible, & que » vos bonnes œuvres, n'empêchent point » que vous ne vous croyiez toujours un » néant ; car il est vrai que vous n'êtes » qu'un pécheur sujet à beaucoup de pas-» sions, qui vous tiennent engagé dans » leurs liens. Vous avez toujours un poids

* L. 3. c. 14. ¶ L. 3. c. 4.

» qui vous entraîne dans le néant. Il ne
» faut rien pour vous faire tomber ; une
» petite difficulté vous surmonte ; la moin-
» dre surprise vous rejette dans le trouble,
» & vous vous découragez, & vous vous
» abbatez en un moment. Il n'y a rien en
» vous qui vous doive donner de la com-
» plaisance, & il y a mille choses qui vous
» doivent porter à vous mépriser vous-mê-
» me, parce que votre foiblesse est si gran-
» de que vous n'êtes pas même capable de
» la concevoir.

CXVII.

Qui que vous soyez dans la Réligion, Supérieure actuelle ou ancienne Mere, distinguée ou non par la naissance, les bonnes qualités & le plus rare mérite, tâchez cependant de vous bien persuader que vous êtes la moins vertueuse du Monastere ; ou plutôt, considérez-vous comme n'ayant acquis aucune vertu, tandis que les autres ont fait de grands progrès. Dans cette conviction qui doit être sincere, mettez-vous toujours dans votre esprit au-dessous de toutes les Soeurs, même des Novices, renonçant avec horreur à tout sentiment de préférence, quand ce seroit à la plus imparfaite, à la moins reguliere du Monastere, les regardant toutes comme vos supérieures ; & enfin vous méprisant vous-même dans la persuasion que vous n'êtes rien, & même moins que rien, puisque le néant n'a jamais déplu à Dieu, & que vous avez eu si souvent le malheur de l'offenser. » S'il y a quelque bien en vous, dit

» l'Auteur de l'Imitation de J. C. § croyez
» qu'il y en a plus dans les autres, afin de
» vous conserver dans l'humilité. Vous ne
» perdez rien à vous mettre au-dessous de
» tous ; mais vous pouvez beaucoup perdre
» si vous vous préférez à un seul.

CXVIII.

Vous me direz peut-être, comment puis-je me croire plus défectueuse que les autres, tandis que j'en vois plusieurs dans la Communauté dont je ne puis dissimuler les défauts que je n'apperçois point dans moi ? Elles observent mal la regle, & je tâche de l'observer fidelement ; elles sont très-dissipées, & je me conserve autant que je puis dans le recueillement ; elles perdent leur tems en vains entretiens, & je vis toujours dans la retraite ; elles suivent en tout leur propre volonté, & je suis soumise à celle de la Supérieure ; elles raillent, elles critiquent, elles murmurent, elles médisent les unes des autres, & je ne me mêle de personne ; je ne fais de la peine à personne. Ne semble-t-il pas qu'en me croyant plus mauvaise qu'elles, je m'éloigne de la vérité ? Voici ma réponse. 1°. La vraie humilité n'a des yeux que pour voir ses propres défauts, elle est aveugle pour ceux des autres. 2°. Elle excuse tout dans les autres & n'excuse rien dans soi ; elle use d'une charitable indulgence dès qu'il s'agit de porter son jugement sur quelqu'un, afin de mériter auprès de Dieu un jugement de miséricorde, & au contraire elle se juge elle-même dans toute la ri-

§ L. 1. c. 7.

gueur, pour prévenir celle du souverain Juge. 3°. Quelque défaut qu'elle apperçoive dans les autres, elle laisse tout au jugement de Dieu, pensant que c'est lui seul qui juge ses créatures, & qu'il ne nous appartient pas de le faire nous-mêmes, qui ne voyons que l'extérieur, & à qui le fonds des cœurs est impénétrable. 4°. Elle reconnoît dans les fautes des autres, non une fragilité particuliere, mais la fragilité de la nature humaine, dont elle-même fait souvent la triste expérience, & elle est convaincue en voyant tomber les autres, que si Dieu ne la soutenoit, elle feroit de plus grandes chûtes; ce qui l'humilie bien loin qu'elle pense à se préférer à son prochain, dont la fragilité lui fait sentir la sienne, & dont les chûtes l'avertissent de se tenir sur ses gardes. 5°. Elle pense encore en voyant faire aux autres plus de fautes qu'elle n'en commet, ou que c'est son amour propre qui lui cache les siennes, & qu'elle ne voit rien de si mauvais dans elle-même que parce qu'elle est aveugle sur sa propre misere, ou bien elle n'a garde de se croire meilleure que les autres qu'elle voit manquer, parce qu'elle ignore si elle persévérera, & qu'elle apprehende qu'un jour celles qui lui paroissent si imparfaites se convertissant, ne la devancent de beaucoup dans la vertu, en faisant un meilleur usage des graces de Dieu qu'elle même n'en a fait jusqu'à présent. Enfin la seule pensée de se croire meilleure que les autres l'effraie justement, & lui fait craindre qu'elle ne tombe dans la présomption &

l'orgueil, qui sont des péchés détestables & capables de ruiner dans une ame tout ce qu'elle peut avoir acquis de vertu. Voilà donc bien de sujets de ne se préférer jamais à personne. C'est ce qui fait dire à l'Auteur de l'Imitation de J. C. * » C'est une grande » sagesse & une grande perfection que d'a- » voir une basse opinion de soi-même & une » haute estime des autres. Quand vous ver- » riez votre frere tomber dans des fautes, » ou même dans des crimes manifestes, » vous ne devriez pas vous croire meilleur » que lui, puisque vous ne sçavez combien » de tems vous persévérerez dans le bien. » Nous sommes tous fragiles; mais vous ne » devez croire personne plus fragile que » vous.

CXIX.

La Religieuse véritablement humble trouve tant de miseres dans elle-même, qu'elle ne pense guere à s'occuper de celles des autres. Elle regarde plutôt comme un effet de l'orgueil de penser aux défauts de ses Sœurs que comme un véritable zele. Retirée dans son propre fonds, l'esprit de componction la fait gémir sur ses péchés sans lui laisser le loisir ni lui permettre la curiosité d'observer ceux des autres. Elle pense à remédier à ses maux spirituels avant que de songer à guérir ceux qui ne l'intéressent pas de si près que les siens propres. Quelle seroit son illusion, si elle oublioit de purifier son ame pour ne s'occuper que de celle de ses Sœurs! Ce n'est pas de la leur, mais de la sienne qu'elle

* Liv. 1. c. 2.

rendra compte : aussi quelque zele qu'elle puisse avoir de la sanctification d'autrui, elle est parfaitement convaincue que la charité bien ordonnée doit en ceci commencer par soi-même, & elle se défie justement du zele qui la porteroit à s'intéresser pour l'amendement du prochain & qui n'auroit point d'ardeur pour le sien propre. » Accoutumez-» vous, dit l'Auteur de l'Imitation de J. C. †
» à faire des réflexions plutôt sur vous-même que sur les autres, & ne vous rendez
» point juge de leurs actions. Celui qui veut
» juger des autres travaille envain, se trom-
» pe souvent, & fait aisément des fautes ;
» mais celui qui s'applique à s'examiner &
» à se juger soi-même, travaille toujours
» très-utilement.

CXX.

L'humiliation est la fille de l'humilité ; elle ne doit point paroître fâcheuse à une Religieuse, qui doit plutôt la porter avec douceur, avec patience, avec soumission & même avec une sainte joie. O qu'une Religieuse seroit heureuse, si elle étoit parvenue à ce degré de vertu que de recevoir l'humiliation avec joie ! Quelle auroit fait du progrès dans la perfection de son état ! Qu'elle seroit solidement établie dans l'humilité, & pourroit élever bien haut l'édifice de sa piété ! C'est conséquemment à cette vérité qu'elle doit respecter les pratiques d'humiliation qui sont en usage dans son Monastere ; & qu'elle doit s'en acquitter avec un esprit de piété & de dévotion ten-

† Liv. 1. c. 14.

dre & affectueuse. Il n'appartient qu'à celles qui ignorent la véritable vertu, & qui n'ont nullement l'esprit de leur état, de mépriser ces sortes de pratiques dont tous les Saints ont tant fait de cas, & qui ont toujours été en vigueur dans les Communautés regulieres. Ainsi, dire humblement sa coulpe : recevoir à genoux la correction d'une Supérieure : se prosterner aux pieds d'une Sœur qu'on a eu le malheur d'offenser : avouer de bonne foi une faute qu'on a fait : ceder en silence, lorsqu'on nous attaque : ne pas s'empresser de se disculper, lorsqu'on est accusé sans sujet : supporter une confusion avec douceur ; voilà d'excellentes pratiques d'humiliation dont une Religieuse ne doit jamais laisser échapper l'occasion, lorsque la Providence la lui ménage, & qu'elle doit mettre à profit avec grande fidélité, si elle veut faire du progrès dans la vie spirituelle.

CXXI.

Comme dans la Réligion les Novices sont plus ordinairement éprouvées par les pratiques d'humiliation, il importe beaucoup qu'on leur en fasse connoître le prix & l'excellence, & qu'elles s'en acquittent dans le même esprit que ces pratiques ont été établies. Ainsi il faut les porter à les faire avec gravité & avec modestie ; à accompagner l'action extérieure de la pieuse disposition du cœur, qui consiste à s'humilier intérieurement, au moment qu'elles le font extérieurement ; à confondre l'orgueil de l'esprit & mortifier l'amour propre, tandis

qu'au dehors elles s'abbaissent & se mortifient ; à se proposer en elles-mêmes les anéantissemens de J. C. pour modele, lorsqu'elles s'anéantissent en quelque maniere par l'humiliation en présence de la Communauté. Une Novice, par exemple, qui dans le tems qu'elle dit sa coulpe à la Supérieure ou à la Maîtresse, se représente dans son esprit qu'elle est aux pieds de Notre-Seigneur J. C. comme Sainte Magdelaine, & qui dans cette considération s'humilie encore plus dans son cœur qu'elle ne le fait au-dehors : qui écoute la correction comme si c'étoit de J. C. qu'elle la reçoit : qui convient dans elle-même de tout ce qu'on lui reproche : qui trouve même qu'on ne lui en dit pas assez ; qu'on la ménage trop ; qu'elle ne mérite que des confusions, & que de quelque rigueur qu'on use à son égard, on la traite avec trop d'indulgence. Cette Novice, dis-je, pratique très-bien l'humiliation ; elle s'y prend de la bonne façon pour parvenir dans la vie spirituelle ; elle ira loin dans la vertu, si elle se soutient dans les mêmes dispositions.

CXXII.

Si nous avons de la peine à nous humilier devant les autres, nous en avons bien plus à souffrir qu'on nous humilie : il nous est plus fâcheux de subir une pénitence qu'une Supérieure nous impose par son propre mouvement, que de la faire, quand c'est nous qui la lui avons demandée pour nous humilier ; & je ferois plus de cas de la vertu d'une Novice qui recevroit avec

grande douceur la vive correction de sa maîtresse, que de la ferveur d'une autre qui viendroit la prier de lui laisser faire quelque acte d'humiliation au refectoire ; bien que celle-ci soit très-louable, & qu'on ne puisse trop l'exhorter à le faire souvent. La raison de ceci est que dans les pratiques d'humiliation qui viennent de nous-mêmes, l'amour propre peut trouver à s'appuyer sur la gloire qui en revient de la part des créatures : au lieu que quand ce sont elles qui nous humilient, il n'y a plus espoir de louanges pour l'amour propre ; au contraire il lui paroît qu'elles ne cherchent qu'à le confondre & à l'abbaisser, c'est ce qui lui rend ces humiliations si difficiles à soutenir ; ce qui le choque quelquefois si vivement, & ce qui enfin le déconcerte si fort en bien de rencontres, qu'il laisse tomber le masque par de vives impatiences, & se montre tel qu'il est.

CXXIII.

Si vous sçavez vaincre la trop grande sensibilité, vous aurez triomphé d'un des principaux ennemis de la paix de votre ame ; & j'oserois presque dire que votre tranquillité sera inaltérable. Mais pour triompher de cet ennemi qui est si fortement établi dans nous-mêmes ; ah, qu'il faut avoir travaillé long-tems, & avoir pris beaucoup sur soi ! nous ne pourrons même jamais le dompter si bien, que nous n'ayons toujours besoin de nous tenir sur nos gardes, parce que, lors même que nous nous flatons de l'avoir

vaincu, il se releve, & nous surprend si subitement qu'il nous a renversé presqu'aussi-tôt qu'il nous a attaqué. Vous avez souffert avec beaucoup de patience pendant un certain tems quelque parole fâcheuse qu'on vous a dite. Vous n'avez rien répliqué toutes les fois qu'on vous l'a dite : Cependant vous n'avez pas laissé de le sentir vivement. C'est un effet de votre vertu d'avoir sçu vous taire ; mais ne vous fiez pas trop à vous-même : soyez toujours plus sur vos gardes, parce qu'il pourroit bien arriver que lorsque vous y penserez le moins, vous ne vous trouverez pas disposée à garder le silence ; vous laisserez échapper une parole ; ensuite deux ; & peut-être vous mettrez-vous si bien en colere, que vous ne l'aviez jamais été si fortement de votre vie.

CXXIV.

Si vous voulez devenir plus patiente, prenez pendant long-tems la Passion de Nôtre-Seigneur Jesus-Christ pour sujet de vos méditations ; en approfondissant ce divin Mystere par des réflexions sérieuses & réitérées vous vous sentirez touchée, & vous vous déterminerez avec bien moins de difficulté à souffrir tout ce qu'on pourra vous dire ou vous faire de fâcheux. Ditez-vous aussi souvent à vous-même que vous ne méritez que du mépris & toute sorte de mauvais traitemens, & ditez-vous-le tant de fois, soit en considérant ce que Jesus innocent a souffert, soit en vous reprochant toutes vos fautes, qu'enfin cette vérité passe jusqu'au

fond de votre cœur, & que vous soyez pleinement convaincue. " Seigneur, dit l'ame
„ dévote dans le livre de l'Imitation de
„ J. C. † si je considere bien ce que je suis,
„ je reconnoitrai que nulle créature ne m'a
„ jamais fait aucun tort, & qu'ainsi je n'ai
„ nul sujet légitime de me plaindre. Car,
„ mon Dieu, vous ayant offensé souvent &
„ par de grands péchés, il est bien juste que
„ toutes vos créatures s'arment contre moi:
„ ainsi il ne m'est dû que de la confusion &
„ du mépris, comme à vous appartient toute
„ louange, tout honneur & toute gloire.

CXXV.

Ne considérez jamais la contradiction en elle-même, ni la personne qui vous la cause, si vous voulez vous soutenir dans une humble patience; mais élevez vos pensées vers Dieu, soit pour attirer de sa miséricorde la force dont vous avez besoin, soit pour reconnoitre que c'est sa providence qui permet ce qui vous arrive afin de mettre votre vertu en exercice, & vous préparer par-là un trésor de mérite. Tant que vous envisagerez les créatures dans tout ce qui vous arrive de fâcheux, vous serez aisément émue; votre orgueil & votre amour propre s'éleveront comme des serpens en furie; vous sentirez doublement la peine, & vous vous irriterez jusqu'à scandaliser vos Sœurs. Quelle hardiesse a celle-là, vous dira l'orgueil, de me parler ainsi; & qu'est-elle pour le prendre sur ce ton? lui appartient-il de me piquer comme elle fait? N'aurois-je pas à lui

† L. 3. c. 41.

reprocher bien de choses si je n'étois plus raisonnable & si je n'avois plus de discrétion qu'elle n'en a ? Mais comment souffrir des manieres si choquantes, dira aussi l'amour propre ? Faudra-t-il toujours endurer ? Il semble que plus on est bon, plus on est exposé à la mauvaise humeur des autres. Qui peut la soutenir si long-tems ? Ne vaut-il pas mieux mettre fin à leur contradiction, en la repoussant par quelque vivacité qui montre enfin qu'on n'est pas insensible ? Si on leur laisse toujours dire, elles prendront pied là-dessus, & jamais ceci ne finira. Faisons voir une bonne fois qu'on ne veut plus être leur dupe. Voilà le langage de l'orgueil & de l'amour-propre. Mais écoutez celui de l'esprit de J. C., voici comme il vous parle par l'Auteur du livre de l'Imitation * " Ne „ dites jamais, je ne puis endurer d'être „ traité de la sorte par une telle personne ; „ cela est entierement insupportable ; elle „ ma fait un tort insigne, & elle me reproche des choses à quoi je n'ai jamais pensé. „ Je pourrois souffrir aisément d'autres personnes, & il y a d'autres sortes d'offenses „ ausquelles je serois assez peu sensible: Cette „ pensée est une imagination vaine & sans „ raison, puisque ce n'est point considérer „ quelle est la vertu de la patience, ni qui „ est celui qui la doit récompenser ; mais „ seulement quelle est la personne qui a „ offensé, & quelle est l'offense qu'on a reçue.

CXXVI.

Vous ne devez pas vous contenter de ne

*l. 3. c. 19.

rien dire dans les occasions où l'on éprouve votre patience, mais il faut tâcher d'adoucir votre esprit & votre cœur : votre esprit, en ne vous entretenant pas volontairement dans le souvenir de ce qu'on a fait contre vous, & votre cœur, en tâchant d'appaiser son émotion. Si vous suivez vos réflexions, & si vous nourrissez le ressentiment, outre les fautes intérieures que vous commettrez en pensée, & qui seront presque sans nombre, vous prendrez feu à la premiere occasion, quelque légere qu'elle soit, parce que votre ame sera disposée à la colere, & à peine vous dira-t-on une parole, que vous vous abandonnerez à toute votre vivacité. « Chassez de votre cœur, dit l'Auteur de l'Imitation de J. C. † le mieux qu'il vous sera possible, toute l'impression que le mal y pourroit faire ; & s'il a commencé à vous toucher, ne permettez pas néanmoins qu'il vous abatte & qu'il embarasse long-tems votre esprit. Souffrez au moins avec patience, si vous ne pouvez pas souffrir avec joie : Quoique vous ayiez de la peine à entendre ce qu'on dit contre vous, & que vous vous sentiez déja émue de colere, retenez-vous vous-même, & ne permettez pas qu'il sorte de votre bouche quelque parole moins réglée qui puisse scandaliser les petits. Cette émotion excitée en vous s'appaisera bien-tôt, & la douleur de votre ame sera adoucie par le retour de la grace du Seigneur. »

† L. 2. c. 57.

CXXVII.

Si vous considérez bien ce qui vous cause tant de peine dans la religion, vous trouverez que ce n'est souvent qu'une bagatelle, & que vous n'en êtes vivement piquée que parce que vous y êtes trop sensible. Tantôt c'est une parole qu'on a lâché indiscrettement que vous auriez dû ne pas relever, & dont peut-être tout autre que vous n'auroit pas été touchée; tantôt c'est un rapport que vous auriez mieux fait de ne pas écouter, & dans lequel on vous a grossi les objets par des exagérations, tandis qu'au fond il ne s'agissoit que de peu de chose; tantôt c'est un refus de la part d'une Soeur auquel vous ne vous attendiez pas, mais qu'un peu d'humilité vous eût fait supporter sans amertume; tantôt enfin, c'est une rémontrance de la part d'une Supérieure, ou une reception un peu froide qu'elle vous a faite & dont votre délicatesse s'est tenue offensée: voilà très-souvent ce qui dans la religion fait le sujet de l'affliction, du dépit, du chagrin d'une Religieuse trop immortifiée & trop sensible. A en juger par sa tristesse, par son abattement, par ses plaintes & par ses larmes, on croiroit que toutes les tempêtes se sont multipliées sur sa tête. Hélas! si elle comparoit ce qu'elle souffre, non-seulement avec ce que Jesus-Christ & les Saints ont souffert, mais encore avec ce qu'une infinité de gens endurent dans le monde, même de personnes qui paroissent jouir de tous les avantages du siecle, ô qu'elle trouveroit qu'elle a tort

d'être si sensible, & que toutes ses peines ne méritent pas l'attention, je dirois presque d'une personne tant-soit-peu raisonnable. Mais nous ne sommes touchés que des maux que nous sentons, & quelques petits qu'ils soient, nous sommes si sensibles contre ce qui nous cause la moindre peine, qu'il semble qu'il n'y ait rien de plus fâcheux à souffrir, & que notre croix est la plus pesante de toutes; & cela ne vient que de ce que nous ne voulons pas voir que nous méritons de souffrir de plus grands maux que ceux que nous portons, & qu'en un mot nous ne sommes pas humbles.

CXXVII.

La douceur est la fille de l'humilité, comme l'humeur haute & impérieuse, l'humeur chagrine, l'impatience, l'emportement procedent de l'orgueil. C'est une des principales vertus qui conviennent davantage aux Religieuses; puisque vivant en communauté, celles qui en manquent deviennent insupportables aux autres & à elles-mêmes. Pour combien de motifs ne devez-vous pas travailler à l'acquerir si vous ne l'avez pas? L'exemple de J. C., ce que vous devez à vos Soeurs, la tranquillité du Monastere, votre propre repos, tout cela vous invite & vous oblige à la pratiquer fidelement. 1°. L'exemple de J. C.; il se compare lui-même, tantôt à un pasteur, tantôt à un agneau, tantôt à un pere, tantôt à un tendre époux, tantôt à une poule qui rassemble ses poussins sous ses aîles, autant de simboles qui expri-

ment merveilleusement son incomparable douceur. Mais entre les admirables instructions qu'il nous donne, il nous dit particulierement d'apprendre de lui à être doux & humble de cœur.† Voilà comment la véritable humilité & la douceur sont étroitement unies ; voilà les deux vertus qu'on peut dire que J. C. a extrêmement à cœur que nous apprenions de lui, & si nous y manquons, à quel trait nous reconnoitra-t-il pour ses disciples ; & qu'est-ce qu'une Religieuse voudra imiter de ce divin modele qui convienne mieux à son état ? 2°. Ce qu'elle doit à ses Sœurs ; car comment veut-elle vivre avec elles, & comment veut-elle exiger qu'elles usent de douceur à son égard, si de son côté elle n'en a point ? Est-ce donc pour exercer leur patience & leur faire souffrir en toute rencontre les saillies de sa mauvaise humeur qu'elle est devenue leur sœur & leur compagne ? Où seront ici l'équité naturelle, quand même nous ne le regarderions pas du côté de la piété ? Quoi, pourroit-on lui dire : de quel droit prétendez-vous qu'on vous supporte, vous qui ne pouvez rien supporter ? Ne méritez-vous pas plutôt qu'on vous traite comme vous traitez les autres ? Qu'on vous brusque, qu'on vous choque, qu'on vous parle avec émotion, puisque vous ne sçavez vous-même faire autrement. Rendez justice à vos Sœurs : vous n'êtes pas plus qu'elles dans la religion ; rendez-vous-la à vous-même : vous n'avez point lieu de vous plaindre si on ne vous menage point, puis-

† Matt. 11. 29.

que vous en usez avec si peu de ménagement envers les autres. 3°. Ce que la Religieuse doit à son Monastere ; car si toutes y étoient comme elle ; si chacune s'y livroit à sa vivacité, quel cahos, quel désordre, quelle confusion ; & qui voudroit y habiter un seul moment. Au contraire quelle consolation n'y a-t-il pas de demeurer avec des personnes d'un caractere doux, avec qui l'on vit dans une paix & une concorde admirable ; qui ne sçavent jamais rien dire de fâcheux, qui sont toujours affables, prévenantes, tranquilles, d'une humeur égale ! 4°. O que la douceur est donc avantageuse à une Religieuse, qui par elle se rend imitatrice de Jesus-Christ & d'un commerce si consolant avec ses sœurs, qui fait qu'elle est le bonheur de sa Communauté, puisque le plus grand bonheur des Monasteres est d'y vivre en paix avec Dieu, & en paix avec les unes & les autres, & que la douceur produit & entretient cette heureuse paix. Plût à Dieu que chaque Religieuse se proposât de pratiquer la douceur dans toute sa perfection ! Plût à Dieu que chacune veillât si bien sur elle-même qu'il ne lui échappât rien qui fût contraire à cette vertu ! ce seroit le véritable moyen d'entretenir avec une étroite union l'observance réguliere la plus exacte dans le Monastere ; comme c'est le défaut de douceur qui allume quelquefois la discorde & introduit avec elle la division, le desordre & le relâchement. Ecoutez l'éloge que l'Auteur de l'Imitation de J. C.

fait de la douceur & de la patience, & voyez de quels biens vous vous privez en ne pratiquant pas ces deux excellentes vertus. « Plus, dit-il *, l'homme a de douceur » & de patience, plus il a de paix. Et celui-là est véritablement le vainqueur de » soi-même, le maître du monde, l'ami » de Jesus, & l'héritier du Paradis.

CXXIX.

Il est vrai qu'il y a des naturels aisés à émouvoir, comme il y en a de plus paisibles que rien ne sçauroit exciter à l'impatience; & que les premiers ont une grande peine à se contenir dans les occasions. Mais plus les Religieuses de ce caractere sont susceptibles d'émotion, plus elles doivent être en garde contre leur humeur bouillante, & se prémunir pour ne pas s'échapper si facilement dans les occasions critiques. Ces Religieuses doivent s'y préparer, en se les représentant au tems de l'oraison comme si elles y étoient, & en tâchant de s'exciter à des sentimens de patience & de douceur. Elles ne doivent jamais s'entretenir en leur particulier dans le souvenir de ce qui leur est arrivé de fâcheux, de ce qu'on leur a dit de disgracieux, de ce qu'on a pû leur faire qui les a choquées. Elles doivent repousser toutes ces pensées avec promptitude, comme une tentation dangereuse, & ne nourrir dans leur ame que des sentimens d'humilité, de charité, de patience & de débonnaireté. Elles doivent s'accoutumer à ne parler jamais à qui que ce soit, qu'avec une extrême douceur,

* L. 2. c. 3.

afin d'acquerir l'habitude de cette aimable vertu, & d'être mieux disposées à la pratiquer dans les occasions où elle leur est nécessaire. Elles ne doivent se pardonner aucune vivacité, quelque légere qu'elle soit, mais s'en punir sur le champ, ou en s'imposant quelque pénitence selon l'avis du Directeur, ou en s'excusant & demandant pardon, au cas que par leur impatience elles ayent offensé leur sœur; à la vérité ce que nous proposons ici est un peu pénible à une personne portée naturellement à la colere ou à l'impatience; & elle ne doit ni se flater qu'il ne coûte aucune violence de se corriger, ni d'y réussir en vingt-quatre heures. Plût à Dieu qu'après un travail de trois ou quatre ans, elle eût acquis tant de douceur, qu'il ne lui coûtât presque rien de se modérer; mais en suivant fidelement ce que nous venons de dire, & en priant le Seigneur avec instance & persévérance qu'il daigne changer son naturel, elle parviendra peu-à-peu à être aussi douce qu'aucune autre; & elle aura la consolation d'avoir triomphé du plus dangereux ennemi de la paix de son ame, & de la tranquillité de son Monastere. Quant aux Religieuses qui sont douces par tempérament, elles doivent aussi pratiquer la douceur par principe de piété. Il ne doit pas leur suffire d'avoir une vertu toute naturelle; il faut qu'elles aspirent à quelque chose de meilleur, puisque c'est pour la gloire éternelle qu'elles doivent travailler. Elles doivent supporter avec patience celles

qui sont d'une humeur opposée à la leur, & excuser en elles pour l'amour de J. C. les vives saillies qui leur échappent. Qu'elles se donnent bien de garde de se préférer à elles, qu'elles pensent plutôt que si leurs Sœurs manquent de patience en quelques occasions, elles se font violence en une infinité d'autres quoiqu'il leur en coûte beaucoup, & que si elles avoient l'humeur aussi vive, peut-être qu'elles ne se contraindroient en aucune rencontre. C'est ainsi que les Religieuses naturellement coleres travaillant à se modérer, & que les autres plus douces excusant celles-ci dans les fautes qui leur échappent; toutes se rapprochent, & s'unissent par la patience & la charité; & que la bonne harmonie s'entretient dans un Monastere.

CXXX.

Ecoutons sur ce que nous venons de dire les excellentes instructions que nous donne le pieux Auteur que nous citons si souvent. Nous ne sçaurions rien dire de mieux, & ses paroles ont une onction qu'il n'est pas aisé à tout le monde de faire sentir comme lui; parce qu'il avoit véritablement l'esprit de douceur & de charité de Notre-Seigneur J. C. † « Si vous voulez, dit-il, être supporté, accoutumez-vous aussi à supporter. » Considérez combien vous êtes éloigné de » la vraie charité & de la vraie humilité, » qui ne sçait se mettre en colere que contre soi-même. Il n'est pas besoin d'une » grande vertu pour vivre avec ceux qui » sont bons & doux, puisqu'on se plait n'a-

† L. 1. c. 3.

» turellement en la compagnie de ces per-
» sonnes ? & que nous aimons toujours ceux
» qui sont de même sentiment que nous.
» (Voyez ici en passant les avantages de la
» douceur & combien elle est nécessaire
» pour le bien des Communautés ,) mais ,
» poursuit notre Auteur , c'est l'effet d'une
» grande grace & d'une vertu mâle & cou-
» rageuse de pouvoir vivre paisiblement
» avec des ames dures & déréglées , qui
» sont sans joug & sans discipline , ou qui
» nous contredisent & nous combattent. Il
» y en a qui conservent la paix dans eux , &
» qui l'ont aussi avec les autres ; il y en a au
» contraire qui n'ont point de repos en eux ,
» & qui troublent celui de leurs freres ; qui
» sont pénibles aux autres , & encore plus à
» eux-mêmes ; il y en a enfin qui non-seule-
» ment gardent la paix au-dedans d'eux, mais
» qui travaillent encore à la donner à ceux qui
» sont dans la division & dans le trouble.
» Il est vrai néanmoins que pendant que
» nous sommes dans cette misérable vie ,
» notre paix consistera plutôt à souffrir hum-
» blement ce qui s'oppose à nous , qu'à ne
» trouver rien qui nous soit contraire. »
Quoique ce passage que nous venons de rapporter soit un peu long , il est bien plus précis que le sens des instructions qu'il renferme pour le bien des Communautés religieuses. Le fonds de ces instructions est presque immense ; & chaque période peut fournir à bien de réflexions. Voyez ce qu'il dit des personnes qui ont la douceur en parta-

ge, & comment il fait entendre qu'il est consolant de vivre avec elles dans une Communauté ; ce qui fait voir les avantages de la douceur, & devroit seul suffire pour exiter toutes les Religieuses à acquerir & à bien pratiquer cette aimable vertu. Voyez ce qu'il dit de ces ames durés & déréglées, de ces personnes contrariantes, de ces personnes qui ne sçavent jamais parler sans choquer les gens, sans montrer une humeur fâcheuse ; de ces personnes, en deux mots, qui n'ont ni la paix avec elles, ni la paix avec les autres ; combien il est dur de vivre avec elles ; & quelle vertu il faut avoir pour les supporter. Et cela seul devroit bien suffire pour porter les Religieuses qui sont de ce tempéramment, à employer toutes leurs prieres auprès de Dieu, & tous leurs soins pour se vaincre & se corriger. Soyez donc, vous qui lirez ceci, soyez un agneau par votre benignité dans le Monastère. Il n'est rien de si aimable que la douceur d'un agneau. La vôtre vous conciliera l'affection, l'amitié ; je dis plus, le respect & la venération de toutes vos Sœurs. Soyez un Ange de paix parmi elles, possédez-vous vous-même par votre douceur ; par elle tâchez aussi de procurer & d'entretenir la paix des autres ; que toutes puisent dans vos conseils, dans vos avis, dans vos réflexions des leçons de douceur ; qu'elles apprennent à les mettre en pratique par votre exemple. Mais vous qui manquez de douceur, détestez en vous ce défaut, & détestez-le si

bien que vous y remèdiez efficacement : voyez-en les suites fâcheuses. Voulez-vous être dans le Monastère comme un ours dans une taniere, qu'on n'ose aborder sans danger ? Voulez-vous être le fléau de vos Sœurs ? Voulez-vous être leur croix, & un exercice continuel & très-pénible de patience ? Comment pouvez-vous vous supporter vous-même dans cette mauvaise humeur ? Quelle consolation vous en revient-il ? Quel mérite devant Dieu, quel honneur devant les autres, quel profit pour vous-même ? Je ne sçaurois trop insister sur ce point, & plût à Dieu, que ce que je dis fît sentir l'excellence de la douceur jusqu'aux extrêmités de la terre. Elle ne deviendroit, toute vaste qu'elle est, que comme une maison de paix, & toutes les nations comme une seule famille des mieux composées & des plus unies. Que sera-ce, lorsqu'elle régnera dans une Communauté d'époses de J. C. ?

CXXXI.

Les Religieuses qui sont chargées de différens emplois doivent plus que personne s'appliquer à pratiquer la douceur ; parce que ces emplois ne leur étant donnés que pour l'utilité des Sœurs, elles répondroient très-mal aux desseins de la Providence, & aux vues des Supérieurs, en se rendant fâcheuses par leur mauvaise humeur aux Religieuses particulieres. Plus même leur charge les oblige à pourvoir aux différens besoins des Sœurs ; plus aussi elles donneroient d'occasion à leurs murmures, à leurs plaintes,

& à beaucoup de péchés dont elles ne se-roient pas excusables devant Dieu. Et quelle indiscrétion ne seroit-ce pas de votre part, si toutes étant obligées de recourir à votre charité, personne n'en trouvoit dans vous, & ne pouvoit vous aborder sans risquer d'être mal reçue ; d'essuyer quelque brusquerie, quelque refus, quelque maniere séche, quelque grimace offençante ? Souvenez-vous que dès que vous avez quelque charge dans un Monastère, vous n'êtes plus à vous, mais aux autres. On ne vous l'a donnée, ni pour vous faire honneur, ni pour vous complaire, ni pour vous distinguer des autres ; mais uniquement pour l'utilité & le service des Sœurs ; & si vous y manquez de douceur, prissiez-vous d'ailleurs tous les soins imaginables pour bien vous en acquitter, vous donnassiez-vous toutes les peines possibles, on est en droit de ne vous tenir aucun compte de vos soins, de vos services & de vos peines ; puisqu'on n'en ressent les effets qu'en essuiant vos hauteurs, vos impatiences, ce qui décrédite ce que vous faites, & rend vos services plus fâcheux qu'ils ne sont utiles.

CXXXII.

Vous avez un emploi pénible ou des occupations mulipliées ; vous avez donc plus besoin qu'aucune autre d'être en garde contre l'impatience, & de faire provision de douceur. Si lorsque vous êtes plus appliquée à ce qui concerne votre charge ; par exemple, à régler des comptes, une Religieuse vient vous interrompre pour une chose de

rien ; si lorsque vous avez travaillé presque au-dessus de vos forces, par exemple ; à repasser tous les jours des chemises ou des guimpes, on pense encore que vous n'avez pas assez travaillé ; si lorsque vous avez donné toute votre attention à bien vous acquiter de votre emploi, qui est, par exemple de raccommoder les habits, vous entendez une Sœur qui murmure du sien ; je crains fort que vous ne vous échappiez de votre côté. Tenez-vous sur vos gardes. S'il y a des occasions dans la Religion où l'on doive faire paroître qu'on a de la vertu, c'est précisément dans celles-là, parce qu'elles blessent beaucoup l'amour propre ; que le cœur y est attaqué dans sa partie la plus sensible, & que ces occasions sont plus fréquentes. Alors sentant votre cœur ému, & étant prête de laisser éclater votre impatience, élevez-vous intérieurement vers Dieu ; & prenez garde de dire une seule parole ; car indubitablement vous iriez plus loin. Ou humiliez-vous ; ou au moins imposez-vous silence ; & étouffez tant que vous pourrez dans votre ame tout ressentiment que le murmure & l'indiscrétion des autres pourroit vous avoir causé ; tâchez même d'en effacer le souvenir de votre esprit, de peur qu'il ne renouvelle des sentimens d'amertume dans votre cœur, & avec eux des plaintes & des paroles de colere.

CXXXIII.

Plus votre emploi s'étend sur les différens besoins des Sœurs, plus aussi vous devez

avoir de politesse, des manieres affables & prévenantes, & vous rendre officieuse. La dépendance où l'on vit dans la religion ne laisse pas que d'être un poids pour la nature. Ainsi, à mesure que les Religieuses particulieres sont en quelque façon sous votre dépendance, par la nécessité où elles se trouvent de recourir à vous, vous devez considérer que c'est un poids pour elles ; eu égard à l'amour propre : & qu'elles ne le portent avec soumission, que parce qu'elles ont de la vertu. Mais il faut le leur adoucir, & aider leur vertu par vos bonnes manieres. Vous devez être toujours prête à leur rendre le service qu'elles exigeront de vous dans le ressort de votre emploi, pourvu qu'elles ne vous demandent rien qui soit contre l'obéissance, ou le bon ordre. Que s'il vous est impossible de faire ce qu'elles desirent, ne le refusez pas séchement ; mais excusez-vous d'une maniere si douce & si charitable, qu'on ne sente aucune peine de votre refus ; & plutôt qu'on vous sçache aussi bon gré de votre bonne volonté, que si vous aviez accordé ce qu'on desiroit de vous.

CXXXIV.

Il est vrai qu'il y a des Religieuses si difficiles à contenter, qu'on ne sçait comment s'y prendre pour les empêcher de se plaindre. Leur délicatesse est extrême ; elles veulent les choses si fort à leur gré, & sont si pleines de fantaisies, que quelque soin qu'on apporte à les servir, elles trouvent toujours à redire ; jamais on n'en a assez fait, jamais

on ne l'a assez bien fait. Ces esprits inquiets sont, pour-ainsi-dire, le fléau de toutes celles qui sont en charge. Tout se ressent de leur caprice depuis la Supérieure jusqu'à la Sœur Converse qui est à la cuisine. Je leur dirois volontiers : pourquoi êtes-vous entrée dans la religion, vous qui voulez être si bien servie ? Est-ce donc pour vous satisfaire en tout, & toujous aux dépens de la tranquillité & même du salut des autres ? Car vous leur êtes un véritable sujet de scandale, & il faut ou qu'elles commettent beaucoup de fautes par l'occasion que vous leur en donnez, ou qu'elles se fassent une violence continuelle & souvent très-grande pour supporter vos plaintes déraisonnables & vos murmures continuels. Mais vous qui êtes dans les emplois, je vous dirai aussi : ayez compassion de ces petits esprits, supportez-les pour l'amour de Jesus-Christ. Je sens combien il y a de l'indiscrétion de leur part d'exercer ainsi votre patience par leur délicatesse ; mais Dieu le permet pour éprouver votre vertu, & pour vous donner le moyen de faire des actes plus fréquens de charité ; & comme il n'y a rien dans elles qui vous y porte, la douceur dont vous userez à leur égard sera épurée de toute considération humaine ; le mérite vous en demeurera tout entier, & Dieu qui en aura toute la gloire, sera un jour votre récompense.

CXXXV.

Les Sœurs Converses ont un très-grand

besoin d'humilité, de patience & de douceur dans leurs emplois qui sont laborieux & pénibles, qui les devouent au service de toutes les Sœurs, & les exposent par conséquent plus que les autres à souffrir la mauvaise humeur des esprits capricieux, ou l'extrême délicatesse des esprits inquiets, & qui enfin leur laissent peu de repos & de loisir de penser à elles-mêmes. O si dans ces occasions, qui dans plusieurs Monastères reviennent journellement, ces bonnes Sœurs sçavent se soutenir dans une grande égalité d'esprit, dans la paix du cœur, & montrer toujours un visage doux & serein, que leur vertu est inestimable ! Je la préfere aux ravissemens & aux extases. Véritablement s'il y a des Monastères où ces Sœurs ayent de trop grands travaux à soutenir, & moins de tems à se reposer, qu'elles n'en auroient eu dans le monde, je n'excuserai pas les Supérieures qui les surchargent si indiscrettement, puisque cela ne convient ni au bien du Monastère en général, ni à l'utilité des particulieres. Mais quant à elles, si elles sçavent porter leurs peines avec un esprit de douceur, bien loin d'y trouver un obstacle à leur sanctification, cela les y conduira davantage, parce que 1°. Elles sont assurées de faire la volonté de Dieu dans leurs emplois, lorsque c'est par obéissance qu'elles en sont chargées. 2°. Plus leur travail est pénible, plus elles y trouvent moyen de satisfaire à Dieu pour leurs péchés, de se sacrifier à son bon plaisir, & de croître

en vertu & en mérite. 3°. Jesus-Christ regarde comme fait pour lui ce qu'elles font pour les Sœurs ; ainsi lorsqu'elles les servent en quelque chose, elles doivent considérer que, servant des épouses de J. C., ce divin Epoux agrée leur service comme fait à lui-même ; mais il faut qu'elles s'abstiennent de toute plainte, de tout murmure, des saillies d'humeur, d'impatience. Il faut qu'entre elles Sœurs Converses, elles s'aident avec charité, sans contestation, sans jalousie, sans chercher à se décharger les unes sur les autres de ce qu'il y a de plus pénible. Il faut qu'elles se prêtent également au service de toutes les Sœurs sans user de prédilection & de préférence, ce qui est un point des plus essentiels, mais qu'elles les aiment toutes, les considerent toutes, les respectent toutes, & tâchent de faire de leur mieux pour les contenter toutes. Il faut qu'elles fassent purement pour Dieu ce qu'elles font ; qu'elles le lui offrent souvent dans le jour avec amour & tendre dévotion, & qu'au milieu de leur travail elles élevent fréquemment leur cœur vers lui, de peur que les occupations extérieurs ne les attirent trop hors d'elles-mêmes, & qu'elles ne perdent l'esprit de récollection. Il faut enfin qu'elles estiment & aiment leur état, & s'acquittent de leurs devoirs avec une sainte joie, préferant comme le Prophête *, de tenir le dernier rang dans la Maison du Seigneur, plutôt que d'habiter dans les tabernacles des pécheurs ; car c'est bien ainsi qu'on peut appeller la

* Psal. 83. 11.

demeure des enfans du siecle, où souvent l'iniquité abonde.

CXXXVI.

L'Auteur de l'Imitation de J. C. nous donne quatre avis importans, dont les trois premiers sont du ressort de la douceur; puisqu'ils nous apprennent à céder toujours aux autres, ce qu'un esprit doux sçait faire parfaitement. « Ayez soin, dit-il *, de faire » toujours plutôt ce que les autres veulent » que ce que vous voulez. Contentez-vous de » peu, & aimez à avoir toujours moins que » les autres. Recherchez toujours le dernier » rang, & prenez plaisir à être au-dessous » de tous. » Ces trois points bien mis en pratique suffiroient pour rendre inaltérable la paix des Monastères. O si chaque Religieuse sçavoit renoncer à sa propre volonté pour se conformer à celle des autres; si chaque Religieuse cédoit volontiers ses propres intérêts pour ceux des autres, si chaque Religieuse s'estimoit toujours moins que les autres, & dans cette conviction elle n'avoit que du respect, de l'estime, de la déférence pour les autres, verroit-on jamais de partis, des divisions, des contestations, des aversions dans les Monastères? Tous ces maux en seroient bannis, on n'y verroit que paix, que tranquillité, que contentement, que joie innocente, que cordialité & affabilité. Ce seroit des demeures où Dieu habiteroit avec complaisance & feroit éclater sensiblement ses miséricordes. Donnez-moi des esprits doux, & les Monastères jouiront de ces excellens privileges.

* L. 3. c. 23.

CXXXVII.

Vous devez toujours soumettre vos lumieres à celles des autres & renoncer à vôtre propre sentiment pour accéder au leur, dès que votre conscience n'y sera pas intéressée. Si vous faites autrement vous manquez de douceur & d'humilité. Pourquoi voudriez-vous contester ? Quel avantage en reviendra-t-il dès qu'il s'agit d'une chose indifférente ? Quand même votre sentiment seroit meilleur, s'il n'importe pas à la gloire de Dieu qu'il soit préferé, soyez bien aise d'en faire le sacrifice pour le bien de la paix. Un esprit doux ne sçauroit faire autrement, & je veux que vous le soyez pour votre tranquillité & pour celle des autres. Ecoutez là-dessus des admirables instructions de l'Auteur de l'Imitation de J. C. † « Il est sans » doute, dit-il, que chacun aime à agir » selon sa lumiere & ses pensées, & qu'il a » plus d'inclination pour ceux qui sont de » son sentiment. Mais si Dieu habite véritablement parmi nous, il faut nécessairement que nous renoncions quelquefois à » nos sentimens pour conserver le bien de » la paix. Qui est l'homme si sage qu'il sçache tout parfaitement ? Ne vous appuyez » donc pas trop sur votre propre avis ; mais » aimez à vous rendre à celui des autres. » Si le vôtre est bon & que néanmoins dans » la vue de Dieu vous le quittiez pour en » suivre un autre, vous y trouverez de l'avantage pour avancer dans la piété. »

† L. 3. c. 9.

CXXXVIII.

Vous ne devez jamais trouver mauvais que les autres pensent autrement que vous, soit que vous soyiez avec la Communauté assemblée en chapitre pour déliberer sur les affaires du Monastère, soit que vous vous trouviez simplement en conversation à parler de choses peu importantes. Défiez-vous toujours de votre propre avis précisément parce qu'il vient de vous. Vous ne penserez pas autrement si vous êtes sincerement humble. N'affectez pas de le proposer avec un air d'autorité ou de confiance en vous-même, mais faites-le avec beaucoup de modestie ; ne dites pas d'un ton décisif : *il faut faire cela ; on doit s'y prendre de telle maniere ; c'est-là mon sentiment* ; mais dites plutôt avec une modestie religieuse : *il me semble que cela doit être ainsi ; il me paroit, sauf meilleurs avis, qu'on doit s'y prendre dans cette affaire d'une telle maniere ;* cette façon de s'exprimer convient mieux à votre état, & est dans les regles exactes de l'humilité & de la douceur ; l'autre sent l'amour propre & trop de confiance en son propre sens. D'ailleurs si vous avez du crédit dans le Monastère ou par votre âge, ou par vos talens, ou par votre charge, ne croyez pas que cela vous autorise à obliger les autres de penser comme vous. Laissez leur la liberté entiere de dire leur sentiment ; & s'il est opposé au vôtre ne leur en sçachez pas mauvais gré ; ni ne leur témoignez pas que vous vous en sentez offensée, encore plus devez-vous vous gar-

der de mépriser leur opinion, de vouloir la rendre odieuse, ou la faire paroître ridicule, ce seroit vouloir exercer sur vos Sœurs une domination qu'on pourroit appeller une petite tirannie.

CXXXIX.

L'opiniâtreté est un vice bien laid dans une Religieuse. Si vous avez ce défaut odieux je vous plains; mais je plains encore plus celles qui vivent avec vous. Ou votre sentiment vous paroît meilleur que celui des autres, ou il ne vous paroît pas tel. Dans ce dernier cas, pourquoi vous obstinez-vous à le soutenir? C'est la marque d'un esprit indocile, plein de lui-même & ennemi de toute société. Si vous pensez qu'il est meilleur, il est bien mieux encore que vous le sacrifiiez à la paix de vos Sœurs & à la charité que vous leur devez. † « Quand notre sentiment seroit » effectivement bon, dit l'Auteur de l'Imi» tation de J. C. néanmoins l'attache que » nous y aurions sans nous vouloir rendre à » celui des autres, lorsque l'occasion ou la » raison le demandent, est toujours la mar» que d'un esprit superbe & opiniâtre. » Ne soyez donc pas inflexible dans ce que vous aurez une fois avancé; écoutez les raisons de toutes; respectez leurs avis si elles sont vos supérieures ou vos égales; donnez-leur votre attention avec douceur & avec bonté si elles sont vos inférieures, ou pour l'âge ou à cause de votre charge; cédez volontiers quand la raison ou la charité l'exigent, mais cédez par vertu & par religion;

† L. 1. c. 9.

ne faites pas comme celles qui cessent à la vérité de disputer, mais qui laissent appercevoir ou par quelque parole peu mésurée, ou par une feinte modestie, ou par quelque geste dédaigneux, qu'elles ne cédent que par complaisance & pour le bien de la paix, & que, d'ailleurs elles méprisent l'avis des autres; car tout cela n'est que rafinement d'orgueil, c'est l'amour propre qui se bat vigoureusement en retraite, & qui fait presque autant de mal que s'il combattoit de front.

CXL.

Une Religieuse d'un esprit contrariant est comme une pomme de discorde que l'ennemi du salut a jetté parmi les Sœurs. O qu'une Communauté est à plaindre lorsqu'il s'en trouve quelques-unes de ce caractere! Vous qui sentez dans vous-même un tel défaut, que ne demeuriez-vous seules si vous ne voulez pas vous en corriger? Le fond d'une forêt vous conviendroit mieux qu'un Monastere; ou s'il ne vous conviendroit pas mieux, il seroit bien plus avantageux pour celles qui habitent avec vous. Il y a des Religieuses dont on peut dire que le Monastere leur est bon, mais qu'elles ne sont pas bonnes pour le Monastere: cela signifie qu'elles seroient encore pire ailleurs que dans le cloître; mais que d'ailleurs elles s'y conduisent avec si peu de charité & de paix, qu'elles font souffrir toutes les autres. Si on peut faire l'application de ceci à quelqu'un, c'est principalement à une Religieuse d'une humeur con-

trariante. On seroit heureux dans la Communauté si elle pouvoit se priver d'être avec les autres ; mais ce sont précisément ces esprits inquiets qui se trouvent par-tout, qui veulent entrer dans tout, qui se mêlent de tout, & qui trouvent à redire à tout. Elles n'auroient jamais la complaisance de dire à une sœur qu'elle a raison, ou qu'elle a bien fait telle chose ; elles ne sçavent que contredire ce qu'on fait ou ce qu'on dit. Malheur à la Religieuse particuliere, qu'un esprit contrariant a pris à tâche d'attaquer ; elle en est obsédée, il lui faut une force d'esprit extraordinaire, un cœur excessivement bon pour supporter avec patience ses contrariétés qui n'ont presque point de fin. O vous qui êtes ainsi le fléau des autres, quel plaisir malin trouvez-vous à les faire souffrir, ou plutôt quel démon vous y pousse pour mettre leur patience à bout ? Si toutes étoient comme vous dans le Monastere, ce ne seroit plus qu'une assemblée de personnes furieuses qui se déchireroient mutuellement ; car la vexation continuelle d'un esprit contrariant contre un esprit monté de la même sorte, lasse bientôt la patience, excite la colere & allume enfin une fureur réciproque. Si cela n'arrive pas avec vous, c'est que vos Sœurs ont de la vertu, & une patience au-dessus de votre malice ; mais vous n'en êtes pas moins mauvaise, & il ne tient pas à vous que vous ne leur soyez un très-grand sujet de scandale.

CXLI.

Ce n'est pas toujours un esprit contrariant qui fait souffrir les autres dans un Monastere, c'est quelquefois une Religieuse assez bonne d'ailleurs, si l'on veut, mais qui ne laisse pas que d'avoir ses défauts, entre lesquels on peut compter principalement la petitesse d'esprit jointe à une humeur inquiete & remuante, qui la porte à considérer plûtôt les fautes d'autrui que les siennes propres, à relever les moindres, à se formaliser de tout, à trouver du mal en tout, à obséder sans cesse une Supérieure, par des plaintes contre les unes & contre les autres; en sorte que si on l'écoutoit & si on suivoit son sentiment, il faudroit sans cesse reprendre, donner des ordres, mortifier, imposer des pénitences, désoler enfin les Sœurs. Nous ne prétendons pas ici condamner le zele pur & discret de certaines Religieuses pieuses, sensées, qui, voyant des abus s'introduire à l'insçu d'une Supérieure, lui en donnent avis pour le soutien de l'observance réguliere, & pour mettre leur conscience à couvert de tout juste reproche qu'elles mériteroient si elles gardoient le silence; ce seroit, si nous les avions en vue, autoriser ouvertement la mauvaise conduite des Religieuses relâchées, qui ne sont que trop portées à accuser de faux zele celles de leurs Sœurs qui donnent ces avis, & qui les regardent pour cela comme n'étant propres qu'à troubler la paix. Non, nous ne parlons point de celles-là, & bien loin de les condamner, nous ne pou-

vons que louer leur conduite ; mais nous parlons de ces petits esprits qui ne sçavent voir dans leurs Sœurs que des défauts, qui relevent les plus legers, & qui veulent les autres parfaites, sans beaucoup travailler à le devenir elles-mêmes, & qui peut-être seroient enfin fâchées de voir les autres sans imperfection, parce qu'elles n'auroient plus le moyen de suivre le penchant qu'elles ont à la critique & au murmure. Ecoutez, vous qui êtes dans le cas, la juste rémontrance que vous fait l'Auteur charitable du livre de l'Imitation de J.C.* & mettez-la à profit pour votre tranquillité, & pour celle des autres. »Etudiez-vous, dit-il, à supporter avec pa»tience les défauts & les foiblesses des au»tres, telles qu'elles soient, parce que vous »en avez vous-même beaucoup que les au»tres doivent supporter. Si vous ne pouvez »pas vous réduire vous-même à tout ce »que vous souhaiteriez, comment pourrez»vous y réduire les autres ? Nous sommes »fort aises que les autres n'ayent aucun dé»faut, & nous ne quittons pas nous-mêmes »les nôtres. Nous voulons que les autres »soient repris avec rigueur, & nous ne »voulons pas qu'on nous reprenne. Nous »trouvons à redire qu'on leur soit trop in»dulgent, & nous ne voulons pas qu'on »nous refuse rien de ce que nous deman»dons. Nous voulons que l'on fasse des re»glemens pour les réprimer, & nous ne »pouvons souffrir aucune contrainte. Il est »donc visible que nous ne traitons presque

* L. 1. c. 16.

» jamais notre prochain comme nous-mê» mes : que si nous étions parfaits, qu'au» rions-nous à souffrir pour Dieu de la part » des autres ; mais maintenant Dieu à tel» lement réglé toutes choses, qu'il veut que » nous apprenions *à porter les fardeaux les » uns des autres.»* a

CXLII.

Nous ne pourrions trop exhorter les religieuses à bien réfléchir sur ces paroles de S. Paul, que nous venons de rapporter avec l'Auteur de l'Imitation de J. C. nous ne pourrions nous lasser de leur répéter cette loi d'amour que J. C. nous a intimée par la bouche de son saint Apôtre : *portez les fardeaux les uns des autres* : véritablement c'est ce qui paroît le plus difficile dans la religion ; mais il ne paroît tel qu'autant que nous manquons & d'humilité, & de patience, & de charité. Vous venez dans le Monastere de différens pays, de différentes maisons, de différentes conditions, de différens caracteres; ce n'est pas par conséquent la chair & le sang qui vous y lie; ce n'est pas un attrait, une inclination naturelle qui vous unit; c'est donc la patience à vous supporter mutuellement dans vos défauts, & la charité qui doivent former & cîmenter votre union. N'écoutez ici ni l'amour propre, ni la répugnance naturelle; ne consultez que ce que J. C. vous ordonne, & ce qu'il demande de vous comme une preuve de votre fidélité envers lui, & un gage de l'amour que vous lui devez. Considérez en premier lieu,

a Gal 6. 2.

que c'est lui qui vous le demande, & que cela doit vous suffire pour passer au-dessus de toutes les peines que vous y pourriez avoir. Considérez en second lieu, que c'est votre propre intérêt qui vous y oblige ; car si vous ne voulez rien souffrir des autres, si vous ne voulez point supporter leurs humeurs, leurs défauts, leurs imperfections, vous n'avez aucun droit d'exiger qu'on vous souffre vous-même ; & cependant vous devez penser que vous ne manquez pas de défauts, non plus que vos Sœurs; à moins que votre amour propre ne vous aveugle sur vous-même ; vous devez même être persuadée que les autres ont plus à excuser dans vous, que vous ne trouvez de sujet d'exercer la patience envers elles, & que si vous ne vous en appercevez pas, c'est que vous ne vous connoissez pas assez. O si ces vérités étoient bien gravées dans votre cœur, qu'il vous coûteroit peu de supporter vos Sœurs! que vous vous croiriez même heureuse d'être parmi elles! Voilà ce que font l'humilité & la charité; ces deux vertus applanissent les plus grandes difficultés du cloître, qui viennent de la diversité des esprits, & elles changent en douceur ce qui paroît un sujet d'amertume, mais qui ne paroît tel qu'autant que nous sommes trop prévenus en notre faveur, & que nous nous aimons trop.

CXLIII.

O charité, vertu favorite de J. C. & qui coulez de son sacré Cœur : vous que ce divin Maître nous recommande si expressé-

ment & avec tant d'instances : vous qu'il veut être la marque à laquelle on reconnoisse ses disciples. Aimable vertu, vertu si digne des Eposes saintes du Saint des Saints, vous n'êtes pas seulement le lien des Communautés religieuses; c'est vous qui les rassemblez & qui les formez; c'est vous qui en êtes le fondement inébranlable & le plus ferme soûtien. Qu'est-ce qu'un Monastere sans vous, qu'une maison de division & de discorde; qu'un assemblage tumultueux de gens sans paix, sans accord, sans amitié & sans ordre, parmi lesquels le démon habite, & qui sont très-odieux aux yeux de Dieu & de ses Saints? Mais un Monastere où vous régnez est une demeure où J. C. habite avec complaisance au milieu de ses sacrées Epouses; une demeure d'Anges terrestres, qui jouissent à la faveur de vos chastes douceurs des avantgoûts de ces délices inconcévables, dont les habitans de la Jérusalem céleste seront éternellement enyvrés. O que les Religieuses sont heureuses, lorsqu'elles sont dans un Monastere où la charité jouït de tous ses avantages! Qu'elles sont à plaindre lorsqu'elles se trouvent dans une Communauté d'où la charité est bannie! Que de péchés ne commet-on pas dans une Maison religieuse quand la charité n'y est plus! Que de vertu n'y pratique-t-on pas à la faveur de la charité, lorsqu'elle s'y trouve affermie! Représentez-vous une Communauté où la charité regne : c'est par elle qu'une Supérieure y commande avec douceur, avec bonté,

avec une tendresse de mere ; c'est par elle que les inférieures lui obéissent avec respect, avec humilité, avec exactitude, avec empressément, avec amour. Le joug de la supériorité, si pesant par lui-même, est doux & léger ; il est même consolant lorsque la charité gouverne. Le joug de l'obéissance n'est plus que douceur & consolation ; il ne coûte rien à porter ; il est aimable quand c'est la charité qui est gouvernée. Tout est consolant, tout est ravissant où regne la très-aimable, la très-ravissante charité.

CXLIV.

Qui pourra donc résister aux attraits, aux charmes de la belle charité ? Qui voudra la bannir de son Monastere ? Qui voudra y substituer en sa place la haine, la discorde, les contestations, les aigreurs, les querelles, le trouble, la médisance, la calomnie, le murmure, les partis, les divisions ? Ah n'épargnez rien, vous qui lirez ceci, pour la conserver parmi vous. Sacrifiez, plutôt que de la perdre, ou même de l'altérer, tout point d'honneur, toutes vos commodités, tous vos droits, toutes vos prérogatives, tout intérêt propre. La charité vaut bien plus que toutes ces choses : elle est bien plus à rechercher pour votre tranquillité & pour votre salut, que tous les avantages de ce monde. Qu'il s'agisse de la premiere charge de votre Monastere, de l'emploi que vous ambitionnez le plus, d'une chambre que vous voulez opter, & qui est plus à votre bienséance, de quelqu'autre honneur ou de

quelqu'autre commodité, qu'est-ce que cela si vous l'obtenez aux dépens de la charité, sinon vanité & affliction d'esprit ? Mais la charité seule suffira pour le plus grand avantage de votre ame, parce qu'avec elle on possede le cœur de J. C. & que dans ce cœur on trouve le salut.

CXLV.

Quand on dit d'un Monastere qu'il y a deux partis, cela signifie que la charité y est bien souvent blessée ; car les esprits divisés dans les sentimens ne tiennent guere les uns aux autres par les liens d'une affection chrétienne. Il est vrai, que quelquefois on se couvre du manteau du zele, & que de chaque côté chacune prend pour prétexte le bien commun, & la conservation de l'observance réguliere. Mais, ô Dieu ! que l'amour propre est artificieux, & qu'il sçait bien cacher ses démarches, pour mieux parvenir à ses fins ! Il est si rare que les intentions soient droites dans cette différence de sentimens, qu'on peut généralement assurer que les partis dans les Communautés religieuses viennent ou de l'orgueil de quelques-unes qui veulent dominer sur les autres, ou de la recherche de soi-même dans celles-ci, qui ne veulent se donner des Supérieures, que pour mieux faire leur propre volonté. Ainsi la charité est immolée, & à la vanité des ambitieuses, & à l'amour de l'indépendance des indociles. Si la charité régnoit véritablement dans tous les cœurs, elle réuniroit bientôt les esprits ; personne ne désireroit d'être Su-

périeure ni d'en avoir une selon ses inclinations toutes naturelles, la charité inspireroit de céder de chaque côté, & de sacrifier son intérêt propre à la gloire de Dieu, à l'union & à la paix, au plus grand bien du Monastere, à l'avantage spirituel des ames. Dépouillés-vous de vous-même ; ne cherchez que Dieu & votre salut, & les partis cesseront. Alors on ne dira plus de vous, comme saint Paul le reprochoit aux fideles de Corinthe, *a* que l'une est à Apollon & l'autre à Paul ; c'est-à-dire, que l'une tient pour le parti de cette Religieuse, & l'autre pour le parti opposé ; mais on dira ce que saint Luc disoit des premiers fideles de Jerusalem, *b* que vous n'êtes toutes qu'un cœur & qu'une ame, & qu'enfin vous êtes toutes à J. C.

CXLVI.

Peut-on se représenter sans gémir profondément qu'il y ait des haines & des animosités dans les Monasteres ? Qu'elles y soient grandes, longues, & quelquefois invétérées? Mon Dieu ! comment le cœur de vos épouses, qui devroit être ainsi qu'un autel, sur lequel brûlât sans cesse le feu de votre sainte charité, seroit-il profané par une passion aussi opposée à votre esprit, qui est tout douceur & tout charité ? Vous haïssez votre Sœur en J. C. mais cette haine ne tombe-t-elle pas sur J. C. même dont elle est la sacrée épouse? Vous la haïssez; mais ne voyez-vous pas que c'est vous haïr vous-même, & vous procurer autant de mal que le démon

a 1. Cor. 3. 4. b Act. 4. 32.

désire de vous en faire ? Si cette sœur, convaincue de la haine que vous lui portez, pensoit à s'en venger, quel plus grand mal pourroit-elle vous faire que celui que vous ferez à votre ame en la haïssant ? Oui toute votre haine retombe sur vous. Plus elle est grande, plus on peut dire que vous êtes furieuse contre vous-même. Autant de sentimens d'aversion que vous avez dans votre cœur ; autant de desseins que vous formez dans vous de lui faire de la peine, autant de paroles de murmure ou de médisance que vous prononcés contre elle ; autant de marques que vous lui donnez de votre aversion en regards, en gestes, en paroles, en mépris, en raillerie, en tours de malice, sont autant de coups que vous portez contre vous-même, ce sont autant de plaies que vous faites à votre ame, autant de maux que vous lui procurez, dont, avec toute votre mauvaise volonté, jamais cette sœur ne se ressentira autant que vous. La haine est un des maux de l'ame des plus difficiles à guérir. Il l'est encore plus dans une Religieuse qui a toujours l'objet présent, ou qui le retrouve presque toujours sur ses pas. Si elle n'y remédie dès le commencement, le mal croît en très-peu de tems, & fait d'étranges ravages dans son ame ; mais si elle communie dans ces funestes dispositions, on peut appeller cela l'abomination de la désolation introduite dans le lieu saint. Comme la foiblesse humaine est grande, & qu'elle se trouve par-tout, dès qu'il s'éleve quelque con-

testation entre deux religieuses, toutes les autres doivent se porter à les mettre d'accord si d'elles-mêmes elle ne s'y portent pas. Ne laissez point croître le mal, vous qui avez eu cette dispute. Si vous différez quelque tems à vous réconcilier avec votre sœur, vous aurez encore plus de peine à le faire; peut-être même que votre ressentiment augmentera par les réflexions que vous ferez ou par la malice du démon, qui ne manquera pas de profiter de votre mauvaise disposition, & vous vous chargerez d'une infinité de péchés que vous commettrez, soit dans votre cœur, soit par vos paroles ou par vos actions, outre le scandale que vous causerez dans la Communauté, & qui vous chargera aussi de beaucoup de péchés étrangers. O que l'état de votre ame sera alors déplorable!

CXLVII.

L'antipathie qui est une aversion naturelle qu'on a pour quelqu'un, & souvent sans sujet, ni sans sçavoir pourquoi, expose beaucoup à blesser la charité. Si la religieuse qui en est atteinte est du nombre de celles qui vivent dans le relâchement, qui n'ont aucun soin de leur ame, qui se livrent aisément à leur penchant naturel & au gré de leurs passions; elle lui fera faire souvent des écarts contre celle qui est l'objet de son aversion, & plus son antipathie sera grande, plus aussi ses écarts seront fréquens & considérables. Il en arrivera même bien souvent du trouble dans le Monastere; & c'est ici un des plus grands maux qui puissent s'y in-

troduire. Mais si la Religieuse qui sent dans soi cette mauvaise disposition est bonne dans le fonds, & appliquée au soin de sa perfection, à la vérité elle aura beaucoup à souffrir de cette tentation ; elle en sera souvent allarmée par la crainte de n'y avoir pas bien résisté ; il lui échappera même quelquefois d'y succomber, au moins légerement, & enfin ce sera pour elle une tentation des plus désolantes, & des plus opiniâtres qu'elles puisse éprouver. Je ne parle pas à vous, qui n'avez point de sollicitude pour corriger vos défauts, & qui au contraire affectez de les entretenir; vous qui suivez en tout vos passions, & qui ne voulez pas vous donner la peine d'en combattre aucune : ah que votre antipathie vous fera commettre grand nombre de péchés! Comme par votre disposition vicieuse tout vous choquera, tout vous indisposera, tout vous révoltera dans la Religieuse, contre laquelle vous êtes ainsi affectée, & que vous ne sçavez vous contraindre sur rien; vous vous livrerez à l'indignation, à l'impatience, à la colere, au murmure, à la médisance, à la jalousie contre elle ; vous trouverez à redire à tout ce qu'elle fera ; ses paroles, ses manieres, sa vertu même vous choqueront, il n'est pas jusqu'aux services qu'elle voudra vous rendre qui n'excitent votre indignation, & vous ne lui rendrez que des brusqueries pour le bien qu'elle vous fera. Ainsi plus vous nourrirez votre antipathie, plus elle vous sera funeste? Ce sera pour vous un bourreau qui vous tour-

mentera, & un poison qui donnera la mort à votre ame. Mais vous qui désirez sincèrement de pratiquer la vertu, & de plaire à J. C. si vous êtes affligée de votre tentation, véritablement je ne sçaurois vous dissimuler qu'elle est un ennemi dangereux, contre lequel vous devez veiller d'autant plus qu'il est sans cesse après vous, & qu'il peut vous nuire considérablement. Cependant ne vous laissez pas abattre, & ne vous croyez pas perdue pour cela. Si cette tentation peut vous induire à de grands maux, elle peut vous être un sujet de mérite selon que vous sçaurez la combattre; & ce que le démon vouloit faire servir pour détruire la charité dans votre cœur, servira utilement à vous en faire pratiquer des actes d'un très-grand mérite. Ainsi. 1°. Ne laissez jamais échapper aucune parole ni aucun geste, qui marque votre antipathie & quand vous parlerez ou vous entendrez parler de celle contre qui vous l'avez, soyez extrêmement attentive sur vous-même, de peur qu'il ne se glisse dans le discours quelque chose qui se ressente de la passion. 2°. Ne vous livrez jamais de propos délibéré à aucune pensée qui puisse ou entretenir ou satisfaire votre aversion; & s'il en vient quelqu'une dans votre esprit, excitez-vous à en concevoir de l'horreur, & jettez vous plutôt en esprit aux pieds de cette religieuse, en lui demandant intérieurement pardon de votre peu de charité à son égard. 3°. S'il arrive que vous entendiez mal parler ou blâmer cette reli-

gieuse, ne vous laissez pas aller à une secrette joie; mais étouffez-la tant que vous pourrez, & excusez-la dans votre esprit & devant les autres, sur ce qu'on lui trouve à redire. 4°. Animez-vous à former dans votre cœur des sentimens de douceur lorsque vous penserez à elle, ou que vous la rencontrerez sur vos pas. 5°. Réglez si bien votre conduite extérieure à son égard, qu'elle ne puisse point s'appercevoir de votre antipathie. Parlez-lui toujours avec une grande douceur; ne vous plaignez à personne de ce qui vous choque en elle; ne témoignez jamais que vous la supportez difficilement. 6°. Appliquez-vous à lui rendre service dans les occasions, & soyez plus attentive à lui faire plaisir quand elle l'exigera de vous, que vous ne le feriez pour une amie. 7°. Gagnez sur vous de lui donner quelquefois des marques extérieures d'amitié particuliere; & pour le faire avec moins de difficulté, représentez-vous que c'est à J. C. que vous témoignez votre amour, puisque c'est pour lui que vous le faites. 8°. N'évitez ni sa rencontre, ni les occasions de lui faire quelque plaisir, ni d'être auprès d'elle, & de vous entretenir avec elle, soit à la recréation, soit ailleurs. 9°. Si on vous met avec elle dans le même emploi, ne le refusez pas & acceptez-la pour compagne, comme si J. C. lui-même vous la donnoit & vous la recommandoit. Puisqu'alors vous serez plus fréquemment avec elle, vous avez plus besoin que jamais de vous modérer: mais s'il ar-

rive que vous lui fassiez sentir en quelque rencontre votre mauvaise humeur ; ne manquez pas de le réparer aussitôt, soit pour l'empêcher de se contrister, soit pour vous punir vous-même de votre peu de charité, soit pour empêcher que l'aversion ne croisse. Enfin priez beaucoup ; priez avec une profonde humilité ; priez avec instance & persévérance, sur-tout dans l'oraison & dans la sainte communion pour être délivrée de cette tentation ; car on ne chasse principalement ce démon que par la priere.

CXLVIII.

On pense quelquefois qu'un rapport qu'on fait est peu de chose, & cependant les suites font voir combien on a blessé la charité en le faisant ; mais je suppose qu'il n'en ait point eu de fâcheuse extérieurement : cela vient de la vertu de celle à qui on l'a fait ; & peut-être lui a-t-il fait de si vives impressions dans l'esprit, qu'elle a eu besoin de toute sa piété pour n'en rien témoigner. Vous qui avez la foiblesse de dire ainsi à une sœur ce qu'une autre aura dit ou aura fait contre elle, que pouvez-vous vous proposer de bon dans ce rapport si indiscret ? Si c'est parce qu'elle est votre amie que vous vous croyez obligée de le lui apprendre, c'est plutôt pour cette raison que vous auriez dû le lui laisser ignorer ; puisque bien loin que cela serve à sa consolation ou au bien de son ame, vous jettez le trouble dans son cœur, en la tentant par-là d'animosité & de murmure, & vous l'exposez à commettre beau-

coup de fautes contre la patience & la charité. Si c'est par la trop grande facilité que vous avez à parler que vous n'avez pu vous empêcher de lui faire ce rapport, hélas! dans quelle occasion sçaurez-vous vous taire, & quand pourra-t-on dire de vous que vous parlez à propos? O que la langue est véritablement dans plusieurs l'instrument du démon, & qu'il leur eût été utile d'apprendre long-tems à se traire avant que de dire un seul mot! C'est un des plus mauvais caractères & des plus dangereux pour la Religion que celui d'une faiseuse de rapports, elle est seule capable de causer le trouble, & même des divisions étranges dans une communauté religieuse. Mais quand même on n'auroit pas cette pernicieuse habitude, on doit être toujours attentif à n'en faire jamais, parce qu'il est si ordinaire qu'il en résulte du mal, & si rare qu'il en revienne le moindre bien, qu'on doit toujours incliner là-dessus pour le silence. Nous pouvons ajouter ici qu'une fille qui se présente pour être reçue dans un Monastère en qui on reconnoît ce défaut, & sur-tout si elle invente, si elle compose, si elle altere la vérité dans ses rappors, doit être ou long-tems éprouvée jusqu'à ce qu'elle ait perdu cette inclination, ou absolument réfusée, sans quoi on verra bien-tôt les fâcheux effets de cette mauvaise inclination.

CXLIX.

La jalousie est une passion si basse, qu'on a honte de la laisser appercévoir, tant elle

cause de confusion. Il ne faudroit pour confondre une Religieuse qui a le malheur de la nourrir dans son ame, qu'écrire sur son front qu'elle est jalouse : elle n'oseroit jamais se montrer. On ne peut mieux la représenter que sous la figure d'une personne pâle, décharnée, aux yeux étincelans & rongée par un serpent. L'orgueil, l'ambition, la haine, l'amour excessif de soi-même sont comme les racines fatales de cet arbre de mort. Ses funestes fruits sont l'agitation intérieure, le tourment du cœur, le dépit, le desespoir. Ajoutez ce que peut causer de mauvais esprit jaloux dans un Monastère, lorsqu'il s'abandonne à tout ce que cette furieuse passion lui inspire. Ajoutez la honte qui y est attachée, & le mépris ou l'indignation qu'elle cause aux autres ; car qu'y a-t-il qui indigne davantage que de voir quelqu'un qui fait son tourment du bien des autres, & qui s'afflige de ce qui peut leur faire plaisir. O monstrueuse passion ! voyez si avec cet assemblage de maux & de péchés qui la causent ou qu'elle cause, vous voulez la nourrir dans vous ? Voyez si à ce prix-là vous voulez vous affliger des bonnes qualités, des avantages, de la vertu & du mérite de vos Sœurs ? Voyez si, renonçant à votre repos, à la paix de votre conscience, à votre honneur, à votre salut, & même à votre santé, car la jalousie l'altere ordinairement, vous voulez entretenir cette couleuvre dans votre ame ? Epouse de J. C. Vierge toute consacrée à son service, vous qui, par la paix inté-

rieure, votre douceur & votre charité devriez être en quelque maniere une image de celles qui le possedent dans le Ciel; combien leur êtes-vous opposée? Comme on représente une ame damnée environnée de serpens, plongée dans les flammes dévorantes, & livrée au plus cruel desespoir, ainsi pourroit-on vous représenter dans les excès de votre jalousie. Elle est un serpent qui vous ronge, un feu qui vous consume, un desespoir que vous portez par tout.

CL.

On croit souvent commettre une légere offense en parlant mal des autres, & on se rend coupable de plusieurs péchés même considérables. O qu'il est aisé de se faire illusion en ceci! Heureuse la Religieuse qui ne peche pas par sa langue! le compte qu'elle aura à rendre pour le reste sera peut-être bien petit. Notre dépravation est si grande & si générale, qu'on peut dire que la médisance est le péché de tout le monde. A peine sommes-nous assemblés deux ou trois, qu'il semble que la conversation languiroit si elle n'étoit assaisonnée du malheureux sel de la médisance. On ne sort guere d'un entretien qu'on n'ait à se reprocher ou de l'avoir commise ou de l'avoir entendue. Les uns médisent malignement, les autres finement, d'autres grossierement; & quelquefois des personnes qui font profession de piété médisent, pour ainsi dire, pieusement; je veux dire qu'elles le font d'un ton pieux & dévot, mais qui n'est ni de la piété ni de la dévo-

tion. Ne parlez donc jamais de vos Sœurs que d'une maniere avantageuse ; imposez-vous un rigoureux silence sur leurs défauts. S'ils sont cachés, quelle cruauté de les mettre en évidence ; s'ils sont connus, qu'est-il nécessaire de les faire connoître davantage. S'ils sont grands, c'est un grand péché de les publier ; s'ils sont légers, il faut bien être dévorée de la démangeaison de médire que de les relever. En un mot, de quelque nature qu'ils soient, la charité inspire de jetter un voile dessus, & ce voile de piété dont vous le couvriez, je veux que vous l'ôtiez de dessus les vôtres afin qu'il vous soient mieux connus. C'est ainsi que procedent la véritable humilité & la charité évangélique. En faisant le contraire vous montrez que vous êtes dépourvue de ces deux vertus, & que vous êtes malheureusement chargée des vices opposés.

CLI.

Si nous vous recommandons d'être circonspecte sur les défauts de vos Sœurs pour ne pas vous en entretenir dans le Monastère, à combien plus forte raison devez-vous vous abstenir de les faire connoître aux personnes de dehors ? Quelle seroit votre imprudence & votre indiscrétion, pour ne rien dire de plus, si vous entretenant dans le parloir avec des gens du monde, vous faisiez le portrait de vos Sœurs avec des traits peu charitables ? Une telle conduite ne seroit propre qu'à scandaliser & à faire blasphémer, pour ainsi dire, le nom de J. C.,

sur-tout s'il s'agissoit de quelque défaut notable. On ne doit venir auprès de vous que pour s'édifier ; & on s'en retire chargé du péché de médisance. Où voulez-vous donc qu'on apprenne la charité, si ce n'est auprès d'une épouse de J. C. ? Rien de tout ce qui se passe dans le Monastère ne doit transpirer au-dehors par votre canal. Si vous avez à parler de vos Sœurs, étalez leurs vertus & leur mérite, vous trouverez de quoi fournir amplement à la conversation ; & si vous ne trouvez pas une matiere suffisante, c'est que votre œil est malin & votre cœur très-stérile en productions de charité. On n'est que trop porté dans le monde, par la contagion qui y regne, à décrier la piété sans que vous vous y aidiez. On y aime à s'autoriser des scandales du sanctuaire dans la vie licencieuse qu'on mene, & on est toujours charmé d'apprendre les défauts des personnes consacrées à Dieu, pour avoir moins à se reprocher les vices dans lesquels on croupit. D'ailleurs un petit défaut que vous rapportez au-dehors de quelqu'une de vos Sœurs peut ensuite passer par plus d'une bouche, & y prendre une forme monstrueuse par les différens rapports qu'on en fait ; & ce qui n'a scandalisé personne dans le Monastère, parce qu'il n'étoit presque rien, devient scandaleux au-dehors par la tournure qu'on lui donne ; & voilà ce que cause votre imprudence.

CLII.

Ce ne seroit pas une moindre indiscrétion d'instruire les Novices des défauts des Reli-

gieuses Professes, & vous pourriez même vous reprocher de leur être un sujet de tentation sur leur vocation. Ces jeunes élèves, peu formées encore dans l'exercice des vertus, & susceptibles de prévention ; grossiroient peut-être par leurs réflexions les choses dans leur esprit, & prendroient pour une poutre la paille que vous leur montrez dans l'œil des autres † & qui sçait si, concevant une fausse idée de la vie religieuse, cela n'ébranleroit pas leur sainte résolution ? Autre imprudence encore des plus marquées, si vous leur rapportiez ce qui se passe dans le Chapitre, sur-tout lorsqu'on y prend les suffrages des Sœurs pour les admettre à la profession. Combien blesseriez-vous la charité & le bon ordre si vous leur disiez : une telle a parlé contre vous, mais une autre a pris votre défense ; celles-là vous ont reçues, & celles-là vous ont refusée ; défiez-vous d'une telle Sœur, il n'a pas tenu à elle que vous n'ayiez été renvoyée. Vous manqueriez directement au secret en matière considérable, & vous exposeriez ces jeunes Novices à murmurer & à avoir du ressentiment contre ces Sœurs ; ressentiment qui dureroit peut-être longtems, & dont elles auroient de la peine à se guérir. Il est vrai de dire qu'une Religieuse imprudente peut quelquefois nuire davantage à la réputation de son Monastère par sa langue peu discrette, qu'une autre qui n'auroit point de vertu, mais qui pourtant auroit au moins assez de bon sens pour parler avec circonspection.

† Matt. 7. 3.

CLIII.

Vous ne devez examiner dans vos Sœurs que ce qui peut vous édifier ; à moins que vous n'ayiez quelque charge qui vous oblige à veiller sur leur conduite. Une Religieuse particuliere doit si bien se renfermer au-dedans d'elle-même, qu'elle n'ait, pour-ainsi-dire, ni des yeux pour considérer les actions des autres, ni de langue pour en parler. Ce seroit un véritable moyen de conserver la paix & la charité, & jamais ces deux vertus ne seroient altérées dans les Monastères où l'on garderoit cette maxime, fussent-ils composés de mille Religieuses. L'esprit de curiosité & de critique sur la conduite d'autrui est un esprit de discorde dans la religion. Si les défauts de vos Sœurs tombent si fort sous vos yeux que vous ne puissiez pas ne point les appercevoir, ne perdez pas pour cela l'estime ni l'amitié que la charité vous oblige d'avoir pour elles, & n'en prenez pas occasion d'en parler en mauvaise part, d'en murmurer & de les critiquer ; que les fautes qui vous choqueront en elles, vous portent à vous corriger des vôtres. C'est ainsi que tout tournera au bien de votre ame ; & que vous vous préparerez un jugement de miséricorde, ayant exercé la miséricorde envers vos Sœurs.

CLIV.

Il ne faut jamais rien faire qui puisse mal édifier vos Sœurs ; mais d'ailleurs il ne faut pas vous scandaliser aisément des fautes qu'elles commettent. Nous ne pouvons pas

Communautés religieuses pour mieux entretenir l'union & la charité, disons que c'est particulierement à ce tems qu'on peut appliquer ce que dit l'Ecriture, qu'il y a un tems pour rire.* Il est permis de s'y réjouir innocemment, & il y auroit de l'indiscrétion à s'y tenir dans le même air sérieux qu'on pourroit garder au refectoire ou au chapitre. Il n'est pas juste d'exiger des jeunes à cette heure-là la même gravité qu'ont les anciennes, l'âge ne le permet pas ainsi. Ce qui fera rire beaucoup une Novice, ou une nouvelle Professe, fera à peine dérider le front à une mere grave, ou à son assistante. Il ne faut donc pas que les anciennes murmurent de la gaieté des jeunes, quand elle est dans des justes bornes; ni que les jeunes se piquent du phlegme & de l'indifférence des anciennes, qui ne sçauroient rire de ce qui les réjouit tant. Chacune alors doit supporter les autres avec douceur & charité, & chacune doit de son côté se conduire de telle sorte, que la récréation serve aux fins pour laquelle on l'a instituée, je veux dire, à délasser l'esprit, pour lui donner encore plus de force pour se recueillir ensuite, & à entretenir les cœurs dans une plus étroite union. Ajoutons que la récréation doit être regardée comme un exercice de Communauté, où chaque Religieuse doit se rendre par principe de régularité & de charité. En effet, il est bien plus édifiant de voir toutes les Religieuses se réjouir cordialement ensemble que quand elles le font séparément

* Escl. 3. 4.

& par pelotons. Cela montre bien plus d'union & de charité commune ; & les récréations particulieres dénotent toujours quelque division dans les esprits, ou tout au moins que certaines, ne sympathisant pas beaucoup avec d'autres, n'ont pas assez de vertu pour soutenir charitablement leur conversation. Aussi aimerois-je mieux voir une Religieuse à l'heure de la récréation se réjouir innocemment avec toutes ses Sœurs, que si, par un goût déplacé de la retraite, elle se retiroit seule dans sa chambre, ou si, par une dévotion mal entendue, elle prenoit ce tems pour faire sa lecture ou son oraison. Chaque exercice dans la religion a son heure fixe : celle-ci n'est pas pour contenter votre goût particulier, mais pour vous rendre à ce que vous devez à vos Sœurs ; & si votre emploi ou l'obéissance ne vous appellent pas ailleurs, la charité vous appelle à vous réjouir dans le Seigneur auprès d'elles.

CLVIII.

Soyez officieuse & compatissante; toujours prête à rendre service à vos Sœurs; sur-tout à celles qui ne peuvent se servir elles-mêmes, ou par leur infirmité ou à cause de leur grand âge. Un bon cœur ne sçauroit voir sa Sœur dans le besoin de quelque secours sans lui prêter le sien avec empressement. La Religieuse qui est ainsi compatissante & prompte à rendre service aux autres, est très-agréable à Dieu, d'un très-bon exemple dans la Communauté, & ses actes de charité lui acquerront de grands

degrés de gloire dans le Ciel. Que faudroit-il davantage pour vous y animer ? Cela devroit vous en faire embrasser les occasions avec joie, & vous faire souffrir avec peine qu'elles se présentassent trop rarement. Mais quelle doit être votre ferveur & votre charité à servir vos Sœurs malades, quand vous le faites en vertu de l'emploi qu'on vous a confié, & que vous pouvez par conséquent donner un nouveau prix à vos actes de charité par le mérite de l'obéissance ! Mon Dieu ! que cet emploi doit vous être précieux & doit consoler votre ame ! Combien devez-vous vous empresser de leur procurer tous les soulagemens qui dépendront de vous ? avec quelle patience & quelle douceur devez-vous souffrir tout ce qu'il y aura de pénible & de fatiguant à soutenir auprès d'elles ? Souvenez-vous que ce sont des épouses de J. C. que vous servez, & que c'est J. C. lui-même que vous servez en elles. Ranimez ici votre foi autant que votre charité, regardez-vous dans votre charge comme bien honorée & privilégiée, préferez-la aux plus riches couronnes de la terre ; ayez enfin si bien à cœur de la remplir dans toute la perfection, que s'il y a dans l'infirmerie une Sœur difficile, délicate, sensible, & si j'ose le dire, intraitable, vous gagniez son cœur par votre douceur, votre affabilité, votre patience, votre adresse à la servir, & qu'elle ne puisse donner que des éloges à la conduite que vous garderez auprès d'elle.

CLIX.

Il y a des personnes si insensibles aux maux des autres, qu'on seroit en droit de leur demander si elles ont un cœur. Cela peut venir dans une Religieuse de la force de son tempérament, qui n'ayant jamais été alteré par aucune maladie, lui fait croire que les maux dont les autres se plaignent ne sont que dans leur imagination ; & qu'elles ne s'en plaignent, que parce qu'elles sont trop tendres & qu'elles s'écoutent plus qu'elles ne devroient. Cela peut venir encore dans une autre Religieuse d'une complexion opposée ; de ce que, ne considérant que ses propres infirmités, celles des autres lui deviennent tout à fait étrangeres, & ne lui paroissoient rien quelles qu'elles soient, au prix des siennes, qui quelquefois ne sont considérables que dans sa bouche. Ce qu'on peut remarquer ici, & qui doit paroître bien singulier, c'est qu'en général les Religieuses qui ne sont point sensibles aux maux de leurs Sœurs, qui veulent toujours qu'elles se plaignent sans sujet, qui les croient à peine malades lorsqu'elles sont à l'agonie ; & qui révoqueroient bien-tôt leur mort en doute, si elles ne les voyoient ensevelir, ce qu'il y a, dis-je, ici de singulier, c'est que ces mêmes Religieuses sont souvent celles dont la Communauté tire moins de service, & même dont on a plus à souffrir, parce que l'insensibilité sur les maux d'autrui est un défaut ordinairement accompagné de beaucoup

d'autres ; tandis qu'une Religieuse qui a le cœur bon & sensible aux prieres de ses Sœurs est très-propre pour la société ; se concilie l'amitié & l'estime de toutes ; & est d'une grande ressource à une Supérieure pour les différens emplois de la Communauté.

CLX.

L'état de la vie des Religieuses Hospitalieres est un état qu'on peut appeller saint par excellence, & qui est véritablement selon le cœur de J. C. Quels éloges pouvons-nous lui donner qui ne soient toujours au-dessous de ce qu'on en peut dire ? Certes ce n'est ni la chair ni le sang qui a inspiré à ces épouses de J. C. l'admirable conseil de servir ce divin Epoux dans ses membres souffrans ; c'est l'esprit du Pere céleste. Leur charité est pure & sans mélange d'amour propre ; puisqu'il n'est rien dans leur pénibles fonctions qui puisse satisfaire la nature ; & qu'au contraire tout y révolte la délicatesse naturelle ; tout y répugne, si la grace ne fait agir. Vous que le Seigneur a appellé à cette sainte institution si conforme à sa tendre bonté & sa miséricorde infinie, ne vous lassez jamais d'en remplir les devoirs. Si vous vous en acquittez fidelement ; vous recevrez de très-grands éloges de la bouche même de J. C. au jour du jugement universel en présence de toutes les intelligences célestes & de tous les hommes. C'est principalement à vous qu'il adressera ces consolantes paroles : * *Venez vous que mon Pere a bénies* ;

* Matt. 25. 34. 35. 36.

possédez le Royaume qui vous a été préparé dès la création du monde. Car j'ai eu faim & vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif & vous m'avez donné à boire ; j'ai été étranger & vous m'avez logé ; j'ai été nud & vous m'avez vêtu ; j'ai été malade & vous m'êtes venu voir. Réjouissez-vous donc & consolez-vous dans vos travaux en entendant ceci. Que cette vérité si douce & si consolante pour une ame qui aime J. C. vous anime toujours plus & vous encourage. Si les pauvres vous paroissent dégoûtans & mal propres, souvenez-vous que J. C. que vous servez en leur personne, est le plus beau d'entre les enfans des hommes. S'ils n'ont aucun égard, ni aucune reconnoissance pour les peines que vous prenez pour eux, souvenez-vous que J. C. lui seul veut être votre récompense. Si enfin vos fatigues sont grandes, souvenez-vous que J. C. vous prépare pour ces travaux passagers un repos qui ne finira jamais. Appliquez-vous donc avec douceur, avec patience, avec humilité, & avec une dévotion affectueuse à tout ce que votre état du service des pauvres exige de votre charité ; moins vous trouverez de satisfaction auprès d'eux selon les inclinations de la nature, plus vous vous rendrez digne des consolations de la grace, & vous deviendrez agréable aux yeux de ce divin Epoux, pour qui seul vous devez agir.

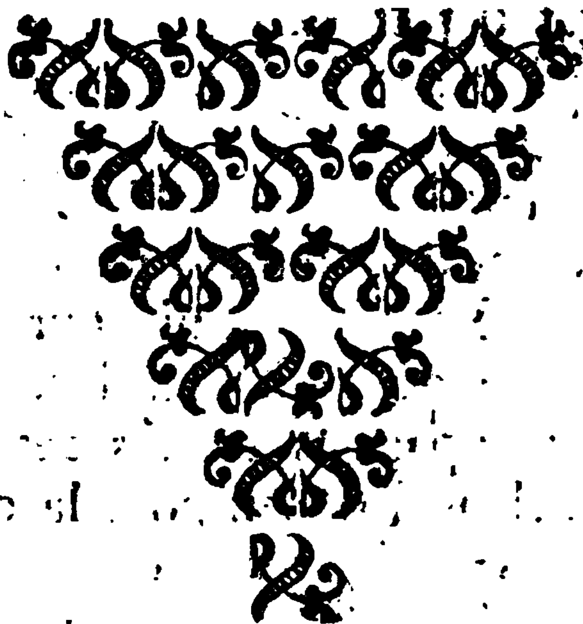
Rendons le même témoignage aux Religieuses destinées par leur vocation à inf-

truire & à élever les jeunes filles. Quel bien ne font-elles pas dans l'Eglise, & quelle gloire ne rendent-elles pas à J. C. en les instruisant de leurs devoirs, en les corrigeant à bonne heure de leurs défauts naissans, en les dressant à la pratique des vertus chrétiennes, en tâchant de conserver leurs jeunes cœurs dans une heureuse innocence! Vous faites auprès d'elles, vierges zélées pour la gloire & l'honneur de votre divin Epoux, vous faites auprès d'elles, la fonction, pour ainsi dire, d'Ange tutelaire. Vous êtes comme leur Ange visible, qui les éclaire, qui les anime, qui les redresse, qui les guide en tout & qui les protege! & quelles couronnes ne vous sont pas réservées si vous vous acquitez religieusement d'un emploi si utile & si saint! Par vos soins ces tendres éleves, croissant en vertu avec l'âge, elles porteront dans les différens états qu'elles embrasseront un jour la pieuse éducation que vous leur avez donnée. Celles qui entreront dans la religion, offriront aux leçons de leurs maîtresses un cœur préparé par l'innocence à toutes les pratiques & aux vertus de la vie religieuse. Celles qui prendront parti dans le monde y répandront la bonne odeur des instructions qu'elles ont reçues de votre charité. Instructions qu'elles donneront elles-même dans leur famille, & qui s'y perpétueront comme une eau salutaire qui se distribue par différens canaux, & dont après Dieu vous aurez été la source. Ainsi une fille que vous

aura saintement élevée, vous rendra, pour ainsi parler, la mere spirituelle de toutes celles qu'elle élevera elle-même pieusement en conséquence de l'éducation qu'elle a reçu de vous. Mais combien seriez-vous coupable, si au lieu de former pour Dieu les filles qu'il confie à vos soins, vous leur inspiriez l'esprit & les maximes du monde, si vous ne les dressiez que dans la vanité; si vous les laissiez croupir dans leurs défauts, soit par une tendresse qu'on doit plutôt appeller une cruauté, soit par une négligence opposée au zele qu'exige votre vocation. La perte de leur ame entraineroit indubitablement la vôtre, & vous attireriez sur vous toute la colere du Seigneur.

Pour vous, dont l'institution n'est ni pour l'éducation des filles, ni pour le service des malades; vous pouvez dans votre retraite exercer par vos prieres des actes excellens de charité. Priez pour la conversion des Pécheurs; priez pour ceux qui sont employés dans le redoutable ministere de la sanctification des ames. Intéressez-vous auprès de Dieu pour toutes les œuvres qui tendent à sa gloire & au salut du prochain. Vous serez par vos voeux associé aux Ouvriers Evangéliques, & vous contribuerez selon votre pouvoir à la propagation de l'Empire de J. C. Ce n'est pas toujours ce fameux Prédicateur, ce grand Missionnaire, ce Directeur si renommé qui opere des conversions nombreuses ou éclatantes; c'est quelquefois une fervente oraison d'une

ame cachée dans le secret de la face de Dieu qui attire se bénédiction sur les travaux de ses Ministres, & si vous voulez devenir par votre pieté cette ame cachée & fervente dans ses oraisons, vous pouvez, par des vœux ardens, attirer ces mêmes bénédictions & opérer ces conversions merveilleuses.





LA PARFAITE RELIGIEUSE

TROISIEME PARTIE.

De la vie intérieure.

I.

HEUREUSE l'ame qui écoute » Dieu qui lui parle au cœur, » * & qui reçoit de sa bouche » la parole qui la console ! heu- » reuse est l'oreille qui entend les sons sa- » crés de ce langage divin, & qui se rend » sourde aux bruits & aux tumultes du mon- » de ! heureux sont les yeux qui étant fermés » à toutes les choses extérieures, ne sont » ouverts qu'aux intérieures ! heureux sont » ceux qui pénetrent les voies cachées de la » vie spirituelle, & qui par les exercices de » leur pieté ont soin de préparer leur ame & » de la rendre capable d'entrer dans l'intelli- » gence des secrets du Ciel ! heureux sont

* Imit. L. 3. c. 1.

» ceux qui mettent toute leur joie à s'oc-» cuper de Dieu, & qui dans cette pensée » se dégagent de tous les embarras du sie-» cle. » C'est par ces paroles pleines d'une onction céleste que l'Auteur du livre de l'Imitation de J. C. nous invite à la vie intérieure ; qu'il nous exhorte à nous dégager des créatures & à nous affranchir de la servitude des sens, pour ne nous occuper que de Dieu ; & qu'il nous presse enfin de renoncer aux vaines satisfactions de la terre pour nous rendre dignes de goûter cette manne cachée que J. C. réserve aux ames généreuses qui quittent tout pour ne s'attacher qu'à lui.

III.

Il y a des Religieuses si opposées à ces excellentes dispositions, qu'on peut dire qu'elles y ont des obstacles presque insurmontables ; tant leur éloignement pour les choses de Dieu est grand, tant leur attachement aux choses du monde est extrême, tant leur dissipation est étrange. D'autres à la vérité sont bonnes ; elles observent leurs vœux & les principaux points de leur regle ; elles assistent à l'office avec respect, & ne se dispensent pas légérement des exercices de la Communauté ; mais d'ailleurs elles ont des vues très-bornées sur la pratique des vertus ; elles n'ont point d'émulation pour la vie intérieure ; elles sont liées par mille petites affections terrestres ; elles ne se mortifient presque en rien ; elles aiment leurs commodités ; elles suivent facilement les inclinations de la

nature. Leur pieté est si médiocre qu'on peut la comparer à une statue qui n'est encore que dégrossie, & bien éloignée de sa perfection. Il y en a enfin qui ont entrepris tout de bon d'acquerir la perfection de leur état; qui s'exercent fidelement dans la pratique des vertus; qui s'efforcent d'y faire des progrès continuels; qui veillent sur leur esprit, sur tous les mouvemens de leur cœur, sur leurs sens, sur toutes leurs actions, afin de tenir tout en regle en elles-mêmes; qui tâchent de se purifier sans cesse du mauvais levain de la créature & de l'amour propre, pour pouvoir se présenter devant Dieu dans une entiere pureté de cœur. Enfin elles cherchent Dieu sincerement; elles ne veulent s'attacher qu'à lui, ne goûter que lui, ne se reposer qu'en lui. Il faut croire que les Religieuses extrêmement relâchées dont nous avons parlé, sont fort rares, & qu'il s'en faut bien qu'elles égalent en nombre celles que nous avons dit être bonnes; mais il seroit à souhaiter que toutes travaillassent à devenir intérieures; & s'il y en a beaucoup qui le sont, combien seroit-il plus édifiant que toutes le fussent! III.

Il y a véritablement dequoi gémir, lorsqu'on voit des ames religieuses vivre dans la tiédeur & la lâcheté; n'avoir ni zele ni ardeur pour leur perfection; ne sentir que du dégoût pour les exercices de pieté; regarder le tems de la priere comme le plus pénible de la journée; & une retraite de dix jours comme une entreprise au-dessus de leurs

forces, tandis qu'elles pourroient sans beaucoup de peine devenir des filles d'oraison, des personnes intérieures & spirituelles, des anges terrestres, de véritables épouses de J. C., qu'il combleroit de ses graces & qu'il honoreroit de ses plus insignes faveurs. Ce qui les en empêche est si peu de chose, les amusemens dont elles s'occupent avec tant de sollicitude sont si frivoles, les vaines satisfactions qu'elles recherchent avec tant d'empressément sont si méprisables, que quand on les voit se livrer à des néants, pour ainsi parler, & les préférer à un bien au dessus de tous les biens, tel qu'est celui de s'unir à J. C. par les affections de la vie intérieure, on ne peut s'empêcher de s'écrier: ô foiblesse de la créature! ô fragilité humaine! ô aveuglement! ô insensibilité! Ecoutez, vous qui préférez les consolations de la terre à celles que J. C. vous offre, écoutez la voix de ce divin Maître, plus attentif à vos propres intérêts que vous ne l'êtes vous-même. Il dit dans le livre de l'Imitation *:
» Je suis votre salut, votre joie & votre vie.
» Demeurez dans moi, & vous trouverez la
» paix. Quittez tout ce qui passe, & ne
» cherchez que ce qui est éternel. Que sont
» toutes les choses temporelles, sinon une il-
» lusion & un songe? Et que vous serviront
» toutes les Créatures, si le créateur vous
» abandonne? Renoncez donc à tous pour
» vous rendre à celui qui vous a créée, &
» soyez-lui fidele & obéissante pour devenir
» vraiment heureuse. »

* L. 3. c. 24

IV.

Rendez-vous donc aux tendres invitations de J. C. : levez-vous tandis qu'il vous tend la main : pourquoi demeurez-vous ainsi à terre ? pourquoi croupissez-vous dans la poussiere & dans l'objection, méprisable aux yeux du Seigneur & de ses Anges, & avilie par vos passions & votre lâcheté ? Etes-vous formée pour vous attacher à des objets périssables ? Votre ame n'est-elle pas plus noble que toutes les choses sensibles ? Ce n'est que pour Dieu qu'elle a été créée, c'est à lui qu'elle doit tendre, & c'est en lui seul qu'elle doit établir sa gloire & son bonheur. Secouez donc toute paresse, toute pusillanimité, toute lâcheté. Prenez des sentimens dignes de J. C. qui veut vous attirer ; des sentimens dignes d'une épouse de J. C., qui ne doit vivre que pour lui. Animez-vous d'une sainte émulation ; empruntez du saint desir les aîles de la ferveur ; déployez-les par l'ardeur d'une affection amoureuse ; détournez vos regards de tout ce qui est sur la terre pour ne les fixer que sur les objets de l'éternité bienheureuse ; prenez votre essor vers le sommet de la montagne de l'union divine ; volez, & ne vous arrêtez point jusqu'à ce que vous y arriviez & que vous vous y reposiez dans le siecle des siecles.

V.

Plusieurs regardent la vie intérieure comme un état d'illusion, où, sous prétexte de spiritualité, on se repaît de pieuses chimeres. Ils traitent de puérilités ou d'indiscrétion les

pratiques saintes qu'elle enseigne. L'humiliation est une bassesse, la patience un défaut de sentiment & de courage; l'amour de la retraite une vapeur noire, une misantropie; la pénitence une cruauté, ou au moins une dureté indiscrette contre soi-même; l'application à l'oraison une oisiveté; & toute la vie spirituelle le partage des fausses illuminées & des petits génies. C'est l'orgueil qui inspire ces sentimens à ces personnes; c'est l'aveuglement de l'esprit qui vient de la dépravation du cœur, & qui les porte à blasphémer ce qu'elles ignorent. On peut les comparer à ces faux Sages de l'Aréopage † qui se moquerent de saint Paul lorsqu'il leur parloit de la résurrection des morts.

VI.

D'autres s'imaginent que la vie intérieure consiste dans des états extraordinaires, dans des dons éminens d'oraison, de ravissement & d'extase, dans ce que la Théologie mystique enseigne de plus élevé de la haute spiritualité: Ainsi persuadés que Dieu ne communique ces dons qu'à très-peu de personnes, ils n'osent plus aspirer à la vie intérieure, & la regardent comme si fort au dessus de leur portée, qu'ils croiroient tomber dans la présomption s'ils tentoient de s'y engager.

VII.

Les fondemens de la vie intérieure sont les vertus, & sur-tout le mépris du monde, le détachement des créatures, l'humilité, la

† Act. 17. 32.

mortification, la soumission à la volonté de Dieu, &c. Les moyens de la vie intérieure sont principalement l'attention à la présence de Dieu, l'oraison, la priere, la lecture des livres de pieté, l'examen de la conscience, la communion fréquente, &c. La vie intérieure en elle-même est un commerce sacré de notre cœur avec Notre-Seigneur Jesus-Christ.

VIII.

Toute la vie intérieure roule sur trois points : *fuir, chercher & se reposer*. Fuyez la créature, cherchez le Créateur, & reposez-vous en lui. Fuyez la créature, c'est-à-dire, détachez-vous de l'affection des choses créées, & sur-tout détachez-vous de vous-même. Cherchez le Créateur, mais cherchez-le sincerement, cherchez-le uniquement, cherchez-le dans tout ce que vous faites, cherchez par-là la voie droite qui est celle de la pratique des vertus & de l'Imitation de N. S. J. C. Enfin, reposez-vous en lui, c'est-à-dire, ne mettez votre gloire, votre bonheur, votre confiance, votre paix qu'en lui.

IX.

Une Religieuse qui veut goûter les avantages de la vie intérieure doit s'appliquer principalement à trois choses 1°. A vuider son esprit du souvenir des choses du monde. 2°. A étouffer tout vain desir dans son cœur. 3°. A ne juger de rien que conformément à l'esprit de l'Evangile. De plus, il faut qu'elle se fixe toute entiere à son avancement dans la perfection, qu'elle s'empresse avec une

sainte ardeur & une constante fidélité à plaire à N. S. J. C., & qu'elle ne se propose que cette fin dans tout ce qu'elle entreprendra.

X.

Si vous voulez vivre cœur à cœur avec J. C. fermez la porte de votre cœur à tout ce qui n'est pas de Dieu; rompez tous les liens quels qu'ils soient qui pourroient vous être un empêchement d'être à lui parfaitement; ne vous réservez rien qui puisse vous retarder ou vous arrêter dans cette sainte carriere: plus vous serez libre & dégagée de la créature, plus vous courrez rapidement, & plutôt vous arriverez au terme.

XI.

O quel grand bien est celui de la liberté du cœur! & avec quelle rapidité étonnante court-on dans la voie de la perfection lorsqu'on ne tient à rien? mais pour peu qu'on veuille s'attacher à quelque chose par passion & par une affection sensible, on est appesanti, on ne marche que lentement, & souvent ou on s'arrête dans sa course ou on récule, bien loin d'avancer. A combien d'ames les attaches n'ont pas porté un très-grand préjudice? Combien de conversions n'ont pas été par-là ou fausses ou stériles? Combien y en a-t-il qui, ayant même commencé comme il faut, n'ont point préséveré, & même sont retombés dans leurs premiers égaremens?

XII.

Renoncez au vain commerce de la terre,

& vous serez par avance habitante du Ciel. Réprimez la curiosité qui vous porte à vous informer de ce qui se passe dans le monde, & vous aurez plus de facilité de contempler les choses divines. Ne comptez pour rien tout ce qui passe avec le tems ; considérez la terre comme un lieu d'exil, & la vie comme un pélerinage ; convainquez-vous bien que nous n'avons point ici bas de demeure stable & de cité permanente ; rendez-vous familiers les objets de l'éternité en y réfléchissant souvent, tout cela servira à vous détacher, & c'est par ses considérations & ces sentimens que vous deviendrez intérieure.

XIII.

Vous ne serez jamais intérieure si vous perdez le tems en de vains entretiens avec les créatures. Eloignez-vous en autant que vous le pourrez avec discrétion & sans blesser les regles de la charité ; ne vous liez avec personne par une affection naturelle ; éludez sur-tout les fréquentes visites des gens du monde, & principalement des hommes, quelques pieux qu'ils soient ; vivez dans l'union au-dedans du Monastere avec toutes vos Sœurs, sans prédilection ni préférence particuliere ; que J. C. vous tienne lieu de tout, & n'aimez, ni ne recherchez personne qu'en lui & pour lui.

XIV.

Nous sommes pourtant faits, direz-vous, pour la societé ; & si nous fuyons tout le monde, on nous prendra pour des sauvages : cela sera même tort à la pieté ; on dira

qu'elle est triste, farouche, & ennemie de tout commerce; & telles personnes qui eussent eu envie de la pratiquer en seront détournées & se rebuteront. Vain prétexte de l'amour propre, qui ne cherche qu'à se produire, qu'à parler, qu'à se dissiper; & qui couvre son attrait par la dissipation des apparences du zele. Ne vous y laissez pas seduire; vous n'êtes pas destinée pour la conversion des ames, & votre retraite, bien loin d'être d'un mauvais exemple, apprendra aux autres que la vie intérieure a des charmes & des douceurs par elle-même, puisqu'on quitte aisément pour elles les satisfactions des créatures.

X V.

Le dommage que l'ame reçoit du commerce des créatures doit la porter plutôt à se passer de leur compagnie qu'à la rechercher. On ne revient guéres d'un entretien avec quelqu'un que la conscience ne reproche quelque faute; & le commerce trop fréquent avec les saints est capable de nous éloigner de la sainteté. O combien serions-nous plus en assurance en cherchant notre sureté dans une salutaire fuite! Et pourquoi, mon Dieu, ne préférons-nous pas de nous entretenir avec vous, avec qui, bien loin de perdre, nous gagnons infiniment pour notre salut, que de discourir vainement avec les enfans des hommes, quelques pieux qu'ils puissent être.

X V I.

Nous sommes si miserables que même les

entretiens de pieté tournent quelquefois au préjudice de notre ame. Nous parlons souvent des choses de Dieu, moins par amour pour lui & pour le faire glorifier, que pour paroitre éclairés dans la vie spirituelle, ou pour contenter notre amour propre & le penchant que nous avons à la dissipation. Que si nous nous affoiblissons, si nous commettons des fautes, lors même qu'il semble que nos discours sont innocens, à combien plus forte raison, devons-nous craindre ceux qui sont inutiles. Le plus sûr est donc d'aimer le silence & la retraite, & de nous accoutumer à ne parler que quand il nous sera plus avantageux que de nous taire.

XVII.

Autre maxime très-essentielle pour goûter le doux repos de la vie intérieure : ne vous embarrassez de ce qui se passe dans le Monastere qu'autant que vous y serez obligée par quelque devoir particulier ; renfermez-vous dans le soin de votre ame & dans les bornes de votre emploi si vous en avez un ; ne vous mêlez point de celui des autres, ni d'examiner leur conduite. Si vous faites autrement, vous satisferez la curiosité, vous remplirez votre esprit de dissipation ; il s'élevera dans votre cœur des sentimens de trouble, de faux zele, de murmure, de jalousie, vous pécherez souvent par la langue, & vous altererez peut-être la paix du Monastère. « † Ne soyez point curieux ; dit N. » Seigneur dans le livre de l'Imitation de J. C. » & n'embarrassez point votre esprit de soins

† L. 3. c. 24.

» inutiles. Que vous regarde une telle ou » une telle affaire ? Tout votre soin doit être » de me suivre. Que vous importe que celui-» ci soit d'une telle ou d'une telle humeur, » ou que celui-là parle & agisse d'une telle » ou d'une telle maniere ? Ce n'est point » vous qui répondrez un jour pour les au-» tres, mais ce sera à vous à rendre compte » de vous-même. Pourquoi vous donnez-» vous de la peine inutilement ? Remettez » toutes choses à mes soins & à ma condui-» te ; & demeurez en paix & en repos. »

XVIII.

Un naturel vif & remuant trouvera cette leçon du livre de l'Imitation de J. C. bien difficile à suivre, parce qu'il veut se mêler de tout, qu'il est dans l'action comme dans son élément, qu'il ne peut rester en repos ni y laisser les autres, & souvent il se fait illusion dans son activité continuelle, comme si c'étoit par un bon zele, tandis qu'il ne fait que suivre son inclination. Si vous êtes de ce caractere, faites tous vos efforts pour vous modérer ; prêtez-vous à ce que l'obéissance vous prescrira, mais ne vous procurez point par vous-même d'occupation extérieure, ni ne prévenez point là-dessus la volonté de la Supérieure. Défiez-vous de votre zele dans tout ce qui sera dissipant ; & autant qu'il sera à votre pouvoir renfermez-vous dans la retraite, attendant simplement de la Supérieure votre destination pour tout ce qui pourra vous en tirer, c'est le moyen de vous rendre intérieure & d'empêcher que

dans les emplois qu'on vous donnera votre inclination ne vous jette dans la dissipation.

XIX.

Le zele est une vertu, mais il est aisé de s'y méprendre; & si la discrétion ne le tient pas en regle, il méne au-delà des justes bornes, & fait commettre bien des imprudences. Ne l'écoutez point, s'il veut vous engager dans des œuvres qui ne sont pas de votre état, sur-tout dans ces œuvres de charité qui regardent les personnes du monde: ce seroit, si vous vous y livriez, le moyen d'être continuellement obsédée dans le parloir par les uns & les autres; vous vous attireriez une foule d'affaires à démêler & à vuider; on vous chargeroit tantôt d'une commission, tantôt d'une autre; une seule vous obligeroit à traiter avec plusieurs personnes, & rempliroit votre esprit de mille distractions, qui viendroient vous troubler dans le tems de l'oraison ou de l'office. Enfin, vous vous déplaceriez de votre profession, & vous vous jetteriez bien loin du port assuré de la vie intérieure, comme un vaisseau poussé par un vent de terre, & jetté bien avant dans la haute mer.

XX.

Je respecte la vertu d'une Religieuse, bien qu'elle éclate au-dehors, & que l'estime qu'on a pour elle dans le monde lui attire quelquefois des personnes qui viennent s'édifier auprès d'elle ou se recommander à ses prieres. Si ces visites ne sont pas trop fréquentes; si elle n'y prend pas une vaine complaisance;

si elle ne se les menage pas ; si elle ne s'ingere pas de donner des conseils sur des affaires temporelles, ni ne s'érige pas en directrice des ames, & si au contraire elle souffre ces visites avec peine ; si elle y parle peu & se retire le plutôt qu'elle peut : tout cela va bien jusques-là, & j'espere qu'elle ne perdra rien de son recueillement & de l'esprit de retraite. Mais, si à l'occasion de la réputation que sa pieté lui a acquise, le parloir devient pour elle comme un bureau où l'on traite d'affaires du monde ; ou s'il est comme une chaire d'où elle s'avise de donner des leçons de spiritualité à tout venant, je me défie de sa vertu ; elle devient suspecte, d'illusion ; & si elle est réelle je crains fort qu'elle ne se soutienne pas long-tems.

XXI.

Faites-vous de votre cellule comme un fort ou un retranchement contre la dissipation : aimez-la comme votre fidele compagne : gardez-là afin qu'elle vous garde : n'en sortez jamais sans sujet : que ce soit seulement pour vous rendre aux exercices communs ou à ce que votre emploi & l'obéissance exigent : mettez-y pour ainsi dire, votre trésor, afin que votre cœur y tende toujours & vous y ramene quand vous n'aurez plus rien à faire ailleurs. « Vous trou-» verez l'onction de Dieu dans votre cel-» lule, dit l'Auteur de l'Imitation de J. C. † » & vous la perdrez souvent pour en être » sortie. Elle vous deviendra douce si vous » continuez à y demeurer, & ennuyeuse si

† L. 1. c. 20.

» vous aimez d'en sortir. Si dès le commen-
» cement de vôtre conversion vous êtes fi-
» dele à la garder, vous l'aimerez ensuite
» comme votre fidele amie, & vous y trou-
» verez votre consolation & vos délices. »

XXII.

Ne soyez jamais sans rien faire dans vo-
tre cellule ; occupez-vous-y à prier, à lire,
ou à travailler ; toute piété qui rend pares-
seuse est fausse. La vie oisive ne fut jamais
celle des Saints. C'est un principe établi dans
la vie intérieure, qu'il faut sçavoir s'occuper
toujours à quelque chose d'utile : on fait
deux biens à la fois, celui d'éviter l'oisiveté
& avec elle les maux qu'elle cause, & celui
de travailler, qui est un véritable bien, puis-
que le travail nous est recommandé, & qu'il
a son mérite devant Dieu, lorsqu'on le fait
dans les régles que la piété prescrit.

XXIII.

Que je vous plains si vous n'avez point
d'occupation, si vous trouvez que vous
avez du tems à perdre. Quelle vie que la vie
oisive ! Il faut, si vous n'avez rien à faire,
ou que vous vous livriez à vos réflexions, ou
que vous cherchiez des amusemens hors de
vous-même. Si vous vous abandonnez à
vos réflexions, le démon vous en inspirera, &
toutes plus mauvaises, & votre cœur sera li-
vré à ses malignes suggestions, comme un
champ qui est à découvert est en proie aux
bêtes & aux voleurs ; & si vous cherchez à
vous amuser hors de vous-même, on vous
verra rouler inutilement, & avec peu d'édi-

fication dans le Monaſtere, détourner les unes & les autres juſqu'à leur être à charge, vous diſſiper étrangement, ſans parler de tant d'autres péchés, dont vous vous rendrez indubitablement coupable.

XXIV.

Evitez auſſi l'extrémité oppoſée, & ne vous livrez pas à une foule d'occupations extérieures dont votre imagination ſeroit toute préoccupée, & votre cœur ſe trouveroit comme ſubmergé. Quelle place reſteroit-il dans votre ame pour les choſes de Dieu, & comment pourriez-vous jamais vous recueillir en lui? Il ne vous a pas retirée du tumulte du monde pour vous jetter dans la religion, dans un cahos d'affaires diſſipantes, mais pour y opérer votre ſalut avec paix & tranquillité.

XXV.

Ne vous autoriſez pourtant pas de ceci pour excuſer votre indocilité & votre lâcheté. Quand on vous dit de ne pas vous ſurcharger d'occupations diſſipantes, on n'entend pas que vous ſoyiez en droit de refuſer celles dont la Supérieure ou la Communauté vous chargent : il eſt bien plus sûr pour vous de vous ſoumettre, & je crains moins que vous vous diſſipiez, quand vous ſerez portiere ou chargée du ſoin des penſionnaires par obéiſſance, que ſi, ayant obtenu par vos importunités d'en être diſpenſée, vous paſſiez la moitié du jour en méditation dans votre cellule.

XXVI.

Si la Supérieure vous permet de travailler

à quelque ouvrage pour les personnes de dehors, ne déterminez pas un tems court pour le rendre, & qui vous oblige à vous trop presser. Qu'en arriveroit-il ? Vous voudriez l'avoir fait au tems que vous l'avez promis ; vous travaillerez avec empressément ; vous serez tentée pour l'achever bientôt de laisser un partie de vos exercices de piété, & peut-être que vous en laisserez en effet quelqu'un ; vous aurez l'esprit gêné, & préoccupé sans cesse de l'ouvrage qui vous presse, & dans une semaine ou plus que vous serez dans cette agitation, vous perdrez plus de recueillement que vous n'aurez tâché d'en acquerir pendant deux mois de suite.

XXVII.

»En quelque occupation que vous vous »trouviez, dit l'Auteur de l'Imitation de »J. C. *a* ayez grand soin de demeurer tou-»jours libre au-dedans de vous ; conservez »un empire sur vous-même, & ne vous »laissez point accabler & abattre sous les »choses extérieures ; mais tenez-vous tou-»jours élevée au-dessus d'elles, afin que »vous soyiez le dominateur de vos actions »en les conduisant comme en étant le maî-»tre, sans vous y assujettir comme un es-»clave.» C'est ainsi que ce grand Maître de la vie intérieure nous apprend à nous prêter aux occupations extérieures, & non pas à nous y abandonner tout-à-fait. Nous n'y devons pas attacher notre cœur, mais nous devons les faire servir à notre avancement spirituel ; nous ne devons pas en remplir

a L. 3. c. 38.

notre esprit, & y donner notre affection, mais nous devons passer, pour ainsi dire, par ces occupations, sans qu'elles nous détournent de tendre à Dieu, ni même qu'elles nous retardent tant soit peu dans notre tendance continuelle vers lui. Soyons-y de telle sorte que notre cœur ne perde rien de sa liberté ni de la facilité à s'élever vers Dieu. » Les » enfans de Dieu, ajoute le même Auteur, » ne se laissent point entraîner à toutes les » choses temporelles en s'y attachant; mais » ils les entraînent plutôt, & les forcent de » servir selon l'ordre que Dieu a établi dans » sa créature, où il ne souffre rien de dé» réglé, & où il veut que tout tende à la » gloire du Créateur. »

XXVIII.

C'est donc un grand obstacle à la vie intérieure, lorsque dans ces occupations dont nous parlons, on se livre à un empressement accompagné de trouble & d'inquiétude, qui cause des émotions dans le cœur, & qui éclate au-dehors par des saillies de vivacité, de mauvaise humeur & d'impatience; lorsqu'on agit comme si on vouloit tout faire à la fois ou en un instant; lorsque, si l'on voit qu'on ne réussit pas si bien qu'on voudroit, ou qu'on n'y avance pas comme on souhaiteroit, on se laisse aller au dépit & au chagrin contre l'ouvrage, contre soi-même, contre la Religieuse qu'on a pour aide : tout cela, dis-je, est un très-grand obstacle à la vie intérieure, parce qu'on perd la tranquillité & la paix de l'ame; qu'on n'a l'esprit rem-

pli que de ce qu'on fait ; qu'on eſt hors d'état de s'élever à Dieu avec liberté; & qu'enfin on perd le mérite de ſon travail, le faiſant avec tant de fautes, & d'une maniere toute humaine, ou pour mieux dire, toute défectueuſe.

XXIX.

O que les Religieuſes qui travaillent ainſi ſont dignes de compaſſion ! Qu'elles ſont à plaindre de ſe tourmenter l'eſprit & le corps & d'avoir tant de peines à pure perte pour leur ame ! Pourquoi vous troublez-vous de la ſorte ? Pourquoi tant de mouvemens & d'agitation d'eſprit ? Eſt-ce faire les choſes comme Dieu veut que vous les faſſiez ? Ce n'eſt ſans doute ni ſa volonte ni celle de la Supérieure. On ne veut pas de vous que vous travaillez au-deſſus de vos forces ; on ne veut pas que vous faſſiez pluſieurs choſes à la fois, ni en moins de tems que la nature de l'ouvrage peut le permettre. Appaiſez-vous donc & agiſſez avec plus de tranquillité : ce que vous ne pouvez finir aujourdhui vous l'acheverez demain. Faites chaque choſe le mieux que vous pourrez; donnez-y le tems qu'il faut ; ne penſez pas à d'autres choſes, ſucceſſivement vous viendrez à bout de tout, ſans que vous vous étouffiez par un excès de ſollicitude, & que vous vous abandonniez à tant de chagrin & d'inquiétude.

XXX.

Diſons en paſſant que c'eſt une grande indiſcrétion dans une Religieuſe, lorſque faiſant ſon emploi ou ſon ouvrage avec cet em-

pressément inquiet que nous condamnons ; elle fait sentir par son impatience & sa promptitude son humeur chagrine à l'aide qu'on lui donne. Vous qui avez à endurer ces saillies de vivacité, n'y opposez que la douceur, l'humilité & la patience, & sacrifiez vot e ressentiment dans ces occasions qui révoltent l'amour propre. En agissant ainsi vous pratiquerez une vertu très-pure, & qui sera d'un grand mérite devant Dieu. Mais vous qui exercez ainsi par votre brusquerie la Religieuse qu'on vous a donné pour vous aider dans votre ouvrage, considérez combien une telle conduite est opposée, je ne dis pas seulement à la charité, mais à la justice, à l'honnêteté & au bon sens. Qu'avez-vous au-dessus de votre aide, pour vous croire en droit de lui faire souffrir votre mauvaise humeur ? Si vous êtes son ancienne, vous devez avoir acquis plus de vertu qu'elle, & vous devez lui en donner l'exemple. Si vous êtes son égale, votre procédé n'est qu'orgueil & que pétulance, & vous ne méritez pas de vivre avec des épouses de Jesus-Christ.

XXXI.

Si dans les occupations extérieures le trop grand empressément est un défaut, la diligence aussi est une vertu. Ne vous pressez jamais jusqu'à tomber dans le trouble, mais d'autre part ne soyez pas de ces gens qui emploient tout un jour à faire ce qui ne demanderoit qu'une heure de tems. La lenteur montre qu'on n'agit qu'avec dégoût, &

parce qu'on veut s'épargner ou qu'on aime la vie oisive, ce qui est un défaut dans tout le monde, & à plus forte raison dans une Religieuse. Si c'est pour Dieu que vous agissez, comment osez-vous le faire avec tant de négligence ? Ne mérite-t-il pas que vous travailliez pour lui avec affection & avec zele ? Or ce zele & cette affection ne compatiront jamais avec la lâcheté & la paresse.

XXXII.

Si l'affection avec laquelle on fait un ouvrage, est plus pour l'ouvrage même que pour Dieu, elle devient un sujet de dissipation, & une occasion de manquer souvent de fidelité à ses devoirs réguliers. Vous avez en main votre ouvrage de coûture ou de broderie, auquel vous êtes attachée, & que vous faites avec goût & avec plaisir ; tandis que vous y êtes appliquée, la cloche vous appelle à l'office, si c'est Dieu que vous avez en vue dans votre travail, vous le quitterez au premier son de la cloche, & vous vous rendrez posément & avec un esprit recueilli au saint exercice où elle vous appelle. Mais si vous cherchez à vous satisfaire en travaillant plutôt qu'à plaire à Dieu, vous ne serez pas fidele à quitter dabord le travail ; vous voudrez mettre encore quelques points d'éguille ; vous ne cesserez qu'à l'extrémité & à regret ; vous courrez ensuite à l'office toute dissipée & l'esprit préoccupé de votre ouvrage, qui vous causera mille distractions durant la priere. Ainsi votre infidélité vous fera commettre plusieurs fautes, & votre attache-

ment trop naturel à l'ouvrage retardera l'œuvre de votre sanctification.

XXXIII.

En sondant bien son cœur sur la multitude d'occupations dont on se charge par son propre choix, ou sur l'empressement trop vif avec lequel on s'y porte, ou sur la nonchalance avec laquelle on s'en acquitte, on voit bientôt que ce n'est plus Dieu qu'on a en vûe, & qu'on ne fait que suivre son humeur & satisfaire son inclination. Celle-ci veut dans l'emploi qu'on lui a donné rencherir sur celles qui l'ont précédée, & mériter qu'on dise qu'elle y fait mieux. Celle-là veut qu'on la regarde comme une fille qui a du talent pour tout, qui fait de l'ouvrage plus que personne. Une autre est toute à son ouvrage, parce qu'il est de son goût & qu'elle n'en a point pour toute autre chose. O que cela est défectueux ! & comment l'accorder avec cette pureté d'intention qui doit être, pour ainsi dire, l'ame de toutes les actions d'une Religieuse ?

XXXIV.

» L'ame chrétienne, dit l'Auteur de l'Imi-
» tation de J. C. *a* a deux aîles pour s'é-
» lever de la terre, la simplicité & la pu-
» reté. La simplicité doit être dans l'inten-
» tion & la pureté dans l'affection. La sim-
» plicité tend & aspire à Dieu, la pureté
» l'embrasse & le goûte. Nulle action bonne
» en elle-même ne vous embarrassera l'es-
» prit, si vous êtes libre de toute affection
» déréglée. Si vous recherchez sincerement

a L. 2 c. 4.

»à plaire à Dieu, & servir vos freres, vous »jouirez d'une liberté intérieure & spiri»tuelle.» Tout consiste donc dans nos actions qui sont bonnes en elles-mêmes, d'avoir une intention bien simple, & une affection bien pure, si nous voulons les faire avec liberté d'esprit, & tranquillité de cœur. Mais si notre intention n'est pas droite; si nous ne nous proposons pas Dieu pour fin; si nos affections sont déréglées; si nous nous attachons à ce que nous faisons par amour propre, ou par quelqu'autre sentiment qui ne soit pas de Dieu, alors nous serons livrés au trouble & à l'agitation, & nous ne goûterons point les douceurs & l'onction de la vie intérieure.

XXXV.

Ne vous proposez que de plaire à Dieu dans tout ce que vous faites, & que ce sentiment soit bien enraciné dans votre cœur. Il n'y a point pour vous d'autre projet à former sur la terre, sur-tout depuis que vous êtes entrée dans la religion. Vous avez renoncé à tout ce qui pouvoit vous attacher au monde; vous avez renoncé aux titres, aux honneurs, aux richesses, aux plaisirs, aux commodités, aux prétentions, aux parens, aux amis; vous vous êtes séparée de toutes ces choses; vous êtes morte au monde, & comme dit saint Paul, vous êtes ensevelie avec J. C. *a* ainsi n'ayant plus de partage avec le siecle, vous vous êtes isolée pour n'avoir plus que votre perfection à acquerir, Dieu à contenter, votre salut à opérer. Dieu

a Rom. 6. 4.

donc doit être si bien la fin que vous vous proposiez dans vos actions, & dans tous vos projets, que tout le reste vous devienne indifférent. Vos emplois changeront ; vous varierez vos actions ; mais votre but doit être unique & invariable. Aujourdhui vous êtes Portiere ; dans trois mois on vous donnera la charge d'Infirmiere ; une autre fois vous serez Maîtresse des Novices ou Œconome : voilà dans quelle varieté d'actions votre vie se passera. Mais dans ces différens changemens vous ne devez point changer en vous-même ; vous devez conserver invariablement l'intention de plaire à Dieu. Ces actions extérieures doivent être par rapport à vous comme une robbe ou un voile que vous quittez & que vous reprenez, sans que vous cessiez d'être ce que vous êtes. Il faut qu'en allant répondre à la porte, lorsque vous en êtes chargée, vous soyiez la même par rapport à vos intentions, que quand, en qualité d'Infirmiere, vous irez porter un bouillon à une Sœur malade. Ces actions sont bien différentes, mais votre but doit être le même ; vous ne devez vous proposer que de plaire à Dieu.

XXXVI.

La seule pensée que vous pouvez faire quelque chose qui est agréable à Dieu, doit éteindre dans vous toute autre vue, tout autre goût, tout autre intention, toute autre satisfaction qui ne seroit pas conforme à l'esprit de Dieu. Considérez que dans vos actions vous pouvez vous proposer deux cho-

ses, l'une de plaire à Dieu, l'autre de satisfaire votre amour propre par la complaisance qu'il aura dans ce que vous faites. Or je vous demande de quel côté voulez-vous vous tourner? Je ne veux pas que vous me donniez ici des paroles; car plusieurs disent bien qu'ils ne veulent agir que pour Dieu, & ils ne se recherchent pas moins eux-mêmes; mais je veux que votre cœur parle. Encore un coup, de quel côté voulez-vous vous tourner? Est-ce pour contenter votre amour propre, que vous voulez faire telle ou telle chose, ou est-ce pour suivre le bon plaisir de Dieu? Ah! si c'est pour le bon plaisir de Dieu, que ce goût éteigne donc en vous tout autre goût qui n'y seroit pas conforme. Ne vous nourrissez que de ce sentiment; ne corrompez pas une si belle intention par le mêlange de quelqu'autre vue de la créature; faites en sorte que puisque c'est à Dieu que vous voulez plaire, il ait lui seul toute la gloire & tout l'honneur de ce que vous faites, & que ni l'amour propre, ni aucune créature ne la partagent avec lui, puisque rien ne peut entrer en parallele avec Dieu.

XXXVII.

Qu'y a-t-il de plus honorable & de plus consolant pour vous, que Dieu daigne agréer ce que vous faites, & qu'il veuille bien l'accepter comme un service & une gloire que vous lui rendez? C'est ici que vous devez admirer sa bonté & sa miséricorde infinie, Dieu est un Etre si grand, si saint, si par-

fait, si au-dessus de nous ! nous ne sommes rien auprès de lui ; nous sommes des néans animés & conservés par son souffle, & cependant il veut bien, par un excès de sa bonté, s'incliner vers nous, & accepter nos œuvres comme une gloire que nous lui rendons, comme des objets en qui il met sa divine complaisance. Gloire cependant dont il n'a nul besoin, qui n'ajoute rien à son bonheur, & dont toute l'utilité nous revient, dont nous recueillons le profit avec usure par les récompenses qu'il nous a promises. Qui pourra considérer ceci ; qui pourra se le représenter sans en être dans un merveilleux étonnement ? Comment cette seule pensée ne nous anime-t-elle pas d'une ferveur extraordinaire, & n'embrase-t-elle pas notre cœur d'une ardeur extrême pour tout entreprendre pour Dieu ; pour nous épuiser en efforts afin de lui plaire ; pour n'avoir jamais en vue que son bon plaisir ? O quelle seroit notre infidélité & notre ingratitude, si après cette considération nous osions agir pour quelque fin qui ne se rapportât pas à Dieu !

XXXVIII.

Je dis plus, considérez que depuis le matin jusqu'au soir vous pouvez agir pour plaire à Dieu. Qu'il n'est pas un instant dans le jour où vous ne puissiez lui plaire. Qu'en faisant un pas seulement, en disant une parole nécessaire, en vous privant d'en dire une inutile, en élevant un moment votre cœur à lui, en faisant un acte d'obéissance

vous pouvez lui être agréable. Je dis plus encore, considérez qu'en mangeant, qu'en dormant, qu'en étant à la recréation vous pouvez être agréable à Dieu, si vous faites ces choses dans l'ordre qui convient. Considérez enfin, qu'en multipliant vos intentions par le motif de différentes vertus, qu'en multipliant vos desirs & vos sentimens pour plaire à Dieu, vous lui devenez encore plus agréable, vous multipliez vos mérites auprès de lui; & il n'est rien, jusqu'à la moindre pensée, au moindre sentiment, au moindre desir, à un seul pas fait pour lui, dont il ne se souvienne, & dont il ne vous tienne compte, & après un honneur si grand, un avantage si précieux de servir un tel maître, une fortune si brillante que vous pouvez faire avec lui, comment voudriez-vous avoir d'autre vue que celle de lui plaire? Comment vous proposeriez-vous autre chose que ce qui est de son bon plaisir?

XXXIX.

Une Religieuse qui manque de pureté d'intention, & qui se propose autre chose que Dieu dans ce qu'elle a à faire, est exposée à beaucoup de peines d'esprit, & l'obéissance lui devient pénible, ainsi que tout ce qui est de la religion: tout au moins sa paix ne durera qu'autant que tout arrivera au gré de sa volonté, encore aura-t-elle le regret de n'agir que pour se satisfaire. Si cette Religieuse cherche son contentement ailleurs que dans Dieu, il faut que tout ce qu'elle fait ou ce qu'on lui ordonne soit selon son iclination,

ce qui toutefois n'arrive que par hazard & fort rarement, ou il faut que sa volonté soit contrariée, & cela ne peut arriver sans qu'elle souffre. Il n'en est pas de même d'une Religieuse qui met sa satisfaction à plaire à Dieu, il n'y a que le péché qui puisse altérer sa paix. Comme dans tout le reste, elle n'envisage que le bon plaisir de Dieu, aussi sa satisfaction s'y trouve, c'est sans doute pour cette raison qu'on voit les personnes qui sont véritablement intérieures, se posséder en toute rencontre, conserver par-tout une égalité d'esprit admirable, avoir une douceur & une modeste gaieté qui fait honneur à la vertu & qui la rend aimable; au lieu que celles qui se recherchent dans ce qu'elles font, sont sujettes à agir par caprice, à manquer de douceur & de patience, à murmurer, à s'attrister, à se dissiper; parce qu'elles ne trouvent pas toujours ce qu'elles désirent, ou qu'elles ne peuvent se contenter autant qu'elles le désirent.

XL.

Ce sont nos désirs déréglés ou superflus qui sont d'ordinaire la cause de nos troubles. Vous n'avez à désirer que d'éviter le péché, de pratiquer les vertus, de plaire à Dieu, d'opérer votre sanctification; tout le reste doit si peu vous intéresser, que vous n'y prêtiez votre attention, qu'autant qu'il aura quelque rapport à la gloire de Dieu, & au salut de votre ame. Soyez donc sans désir sur tout ce qui passe avec le tems; considérez-vous en ce monde comme quelqu'un qui est sur

le bord d'un fleuve, & qui voit couler l'eau avec indifférence sans penser à l'arrêter ; voyez de même couler, pour ainsi dire, toutes les choses temporelles, emplois, travail, ouvrage, entretien, nouvelles, &c. sans songer à en rien retenir dans votre cœur par aucun attachement; ne souhaitez que la gloire de Dieu & votre sanctification ; bannissez de votre cœur tout autre desir qui s'y éleveroit ; autant que vous en entretiendrez dans votre ame, ce seront autant de couleuvres qui la dévoreront; en les supprimant vous trouverez Dieu & votre repos.

XLI.

Ce seroit mal prendre ma pensée, si sous prétexte d'indifférence pour toutes les choses passageres, vous vous acquittiez mal de ce que vous faites, ou si vous le faisiez avec négligence. Je ne veux pas que vous vous attachiez à rien ; mais je ne veux pas aussi que vous négligiez rien de ce que votre devoir vous oblige de faire. Le dégagement du cœur exige que vous ne teniez ni à cet emploi, ni à cet ouvrage ; en sorte qu'il vous soit indifférent, à quelque emploi ou à quelque œuvre qu'on vous applique, & que vous soyiez toujours prête à les accepter ou à les quitter quand il le faudra. La volonté de Dieu est que tant que vous y serez employée, vous vous en acquittiez du mieux que vous pourrez, parce que vous devez le faire purement pour Dieu, & que ce qu'on fait pour un si grand Maî , ne doit pas être fait avec dégoût, ni avec négligence.

XLII.

Vous devez conserver la même égalité d'esprit à l'égard des exercices de piété, sans d'une part vous y attacher par la volonté propre, ni d'autre part y manquer par dégoût, ou vous en acquitter avec lâcheté par une indifférence mal entendue. Voyez une Religieuse qui n'a point la véritable liberté du cœur, & que sa propre volonté attache à ses exercices spirituels : si l'obéissance ou la charité l'obligent à quitter l'oraison, ou si la supérieure ne lui accorde pas de faire une communion de dévotion qu'elle avoit envie de faire, elle s'afflige, elle murmure dans son cœur, elle se plaint, elle montre de l'humeur. Mais celle qui a la vraie liberté du cœur, ne cherchant que Dieu dans son oraison ou sa communion, elle quitte l'une & se prive de l'autre avec soumission quand l'ordre de l'obéissance ou de la charité le demande, & fait volontiers le sacrifice à Dieu de sa volonté propre, même dans les choses qui lui paroissent les plus désirables & les plus consolantes, selon les regles de la conscience.

XLIII.

C'est ici un point délicat, & qui distingue une vertu mâle, solide, une vertu épurée de tout amour propre, une vertu qui n'envisage que Dieu purement, d'une autre vertu foible, puérile, mal affermie, & où il y a plus de propre volonté que d'attachement à celle de Dieu. La Supérieure à qui vous avez demandé la permission de com-

munier ne l'a pas trouvé à propos, & vous a renvoyée même avec peu de douceur. Si votre piété est solide vous aurez accepté cette privation avec soumission d'esprit, avec humilité, & vous aurez fait à Dieu le sacrifice de la consolation que vous auriez eue à communier; mais si votre vertu est foible & mêlée de recherche de vous-même, vous aurez été sensible, & même jusqu'aux larmes, au refus de la Supérieure; vous vous serez livrée à la tristesse ou au murmure; vous aurez projetté dans votre cœur de ne plus lui rien demander: & ce qu'il y a de pire, ce que peut-être dans l'occasion vous aimerez mieux vous priver de la communion, que de risquer qu'elle vous la refuse en la lui demandant.

XLIV.

Je veux vous donner un nom nouveau; mais un nom mystérieux, un nom admirable, qui vous sera une leçon continuelle de sainteté; c'est celui que le Seigneur dit à Isaïe qu'on donneroit à Jérusalem. *On ne l'appellera plus*, dit-il, b *la Ville abandonnée, ni la terre ravagée: mais on l'appellera ma volonté en elle.* Voilà donc le nom que vous devez porter; c'est-à-dire, que vous soyiez si bien soumise à la volonté de Dieu, que vous soyiez fidele à l'accomplir, que vous l'envisagiez si exactement en toutes choses, & qu'elle soit tellement la regle de votre conduite dans quelque état & quelque disposition que vous vous trouviez, qu'on puisse dire de vous, non que vous êtes la Mere

b Isaïe 24. 4.

Supérieure, la Maîtresse des Pensionnaires, la Dépensiere, mais seulement celle *en qui est la volonté de Dieu*, & pour l'expliquer plus clairement, celle qui, en quelque emploi qu'on la mette, ne se propose que d'accomplir la volonté de Dieu. L'Ange Raphaël s'étant fait connoître à Tobie lui dit : b *Il sembloit que je mangeois & que je buvois comme vous; mais je me nourris d'une viande invisible, & j'use d'un breuvage qui ne peut tomber sous les yeux des hommes.* C'est à peu près comme vous devez être. A la vérité vous mangez avec vos Sœurs, vous conversez avec elles, on vous voit aller à votre chambre ou en sortir, travailler avec les autres ou être en récréation; mais dans tous ces différens exercices vous devez vous nourrir spirituellement d'une viande invisible; vous devez avoir une vue & une intention qui serve comme d'aliment continuel à votre ame, & cette vue ne doit être autre chose que l'intention d'accomplir la volonté de Dieu.

XXLV.

Vivez dans une telle dépendance de la volonté de Dieu, que vous ne sçachiez vouloir autre chose que ce que Dieu voudra. Votre cœur ne doit respirer, pour ainsi dire, que cet entier acquiescement & ce parfait abandonnement de vous-même à tout ce que sa providence fera ou permettra à votre égard. Il n'y a que le péché qui ne vienne point de Dieu; tout le reste nous vient de lui comme d'une source de bonté, & cela doit suffire pour nous faire haïr, détester &

b Tob. 12. 19.

fuir de toutes nos forces le péché, & pour nous faire acquiescer à tout le reste. Une Religieuse qui envisage cette divine volonté en toutes choses & qui s'y soûmet de bon cœur, marche par la voie droite, la voie sure, la voie courte qui conduit à Dieu. Si elle sçait se tenir fixément dans cette vue & dans cette soumission, elle fera en peu de tems de grands progrès dans la vie intérieure, & Dieu la favorisera de grandes graces. Ecoutez l'humble priere que l'ame fait à Jesus-Christ dans le livre de l'Imitation, *a* & conformez-y vos sentimens. « O Jesus! dont » la bonté est infinie, faites-moi désirer & » vouloir toujours ce qui vous est le plus » agréable, & que vous désirez plus de moi. » Que votre volonté soit la mienne, & que » la mienne suivie toujours la votre & s'y » conforme parfaitement. Que vouloir ou » ne vouloir pas soit toujours en moi de » même qu'en vous, & que je ne puisse ja- » mais vouloir que ce que vous voulez, ni » ne vouloir pas que ce que vous ne vou- » lez pas. »

XLVI.

Il ne suffit pas pour bien pratiquer la conformité à la volonté de Dieu, d'être dans une conviction habituelle que tout ce qui arrive dans le monde, excepté le péché, nous vient de Dieu; il en faut faire l'application dans les évenemens particuliers qui nous arrivent, & comme c'est dans les accidens fâcheux que nous avons plus de difficulté à nous soumettre, c'est alors que nous

a L. 3. c. 16.

devons nous attacher à reconnoître la volonté de Dieu, & à y soumettre humblement la notre. Si la Supérieure vous refuse quelque chose que vous lui demandez ; si une Sœur oublie de vous rendre un service qu'elle vous a promis ; si une chose que vous avez entrepris vous réussit mal, vous devez considérer que le tout arrive par l'ordre de Dieu, & cela doit vous suffire pour y soumettre en paix, & en toute humilité votre volonté.

XLVII.

Ce qui nous empêche plus ordinairement de soumettre notre volonté, c'est que nous ne regardons pas Dieu, mais la créature dans ce qui nous arrive de fâcheux, & qui contrarie nos desirs ou nos inclinations. Tantôt nous attribuons au caprice de la Supérieure ou à sa mauvaise humeur le refus qu'elle nous a fait. Tantôt nous croyons que cette Sœur n'a pas voulu nous faire le plaisir qu'elle nous avoit promis, parce qu'elle n'a point de charité ou d'amitié pour nous. Tantôt nous pensons que c'est par malice, & expressément pour nous faire de la peine qu'une autre a dit telle ou telle chose, & de-là nous sommes portés au murmure, à l'aigreur, au ressentiment, à l'impatience, & toute la conformité à la volonté de Dieu s'évanouit. Il en sera toujours de même tant que nous ne ferons attention qu'à la créature : le meilleur est de ne considérer que la volonté de Dieu, & dire comme Job a : *c'est la main de Dieu qui m'a frappé*. Elevons nous sans cesse au-dessus de la créature, portons notre vue

a Job. 16. 12.

vers Dieu,& fixons notre volonté à la ſienne. Le démon, de concert avec la nature, nous propoſera toujours d'attribuer à la créature ce qui nous fâche, afin de nous indiſpoſer contre elle, & de nous empêcher de pratiquer la ſoumiſſion ou la patience; mais la grace nous propoſera toujours de ne regarder que la volonté de Dieu, afin que nous nous y ſoumettions, & que nous nous ſanctifiions par notre ſoumiſſion.

XLVIII.

Vous direz peut-être qu'il y a des choſes dans leſquelles vous ne ſçauriez reconnoître la volonté de Dieu, puiſqu'elles ne vous arrivent que par le péché des autres; car qu'une Sœur, direz-vous, faſſe de moi un rapport, une raillerie, une médiſance; qu'une autre me parle avec impatience, & qu'une autre me mortifie par quelque parole piquante, ce ſont-là ſans doute des péchés, & je n'y puis reconnoître la volonté de Dieu, ni par conſéquent m'y ſoumettre, puiſque Dieu ne veut point le péché, & qu'il n'en eſt nullement l'auteur. Il eſt vrai que le péché contre la charité que cette Sœur ou une autre aura commis à votre ſujet ne vient pas de Dieu; mais Dieu qui conduit tout à ſes fins, & qui même ſçait faire ſervir à ſa gloire le péché qu'il permet qu'il arrive, veut que celui de cette Sœur ſerve à vous faire pratiquer la douceur ou la patience, & c'eſt cette volonté de Dieu que vous devez conſidérer, & à laquelle vous devez vous arrêter. Vous devez donc vous dire à vous-même: Dieu a permis que

cette Religieuse me dit cette parole disgracieuse, afin que je pratique la patience. Sa volonté n'a pas été qu'elle fit cette faute, mais sa volonté est, en n'empêchant point qu'elle l'ait faite, que je la souffre avec douceur. Si quelque chose doit en ceci m'affliger, ce doit être la faute qu'elle a commise, encore dois je l'excuser autant que je puis : mais que j'y sois sensible en ce qu'elle me regarde, c'est ce que je dois empêcher, parce que Dieu ne l'a ainsi permis que pour mettre ma vertu en exercice.

XLIX.

Que dois-je penser, me direz-vous encore, si ce que je demande est bon & qu'on me le refuse ? Y puis-je reconnoitre la volonté de Dieu ? Je voudrois, par exemple, faire quelque pénitence, parce qu'il me semble que Dieu me presse intérieurement de la faire : ou bien je voudrois faire un peu plus de méditation que de coûtume, parce que je sens que je me dissipe aisément dans l'emploi qu'on m'a donné, & que j'ai besoin de prendre plus de tems pour me recueillir : ou bien je voudrois communier plus souvent que les autres, parce que j'en ai un desir pressant, & que je vois que j'ai plus besoin de force que personne, & que je ne puis mieux la puiser que dans la Ste. Eucharistie ; & cependant ni la Supérieure ni le Directeur ne me le veulent permettre : puis-je penser que cela arrive par la volonté de Dieu ? Ne paroit-il pas plutôt que c'est précisément la volonté de la créature ? Car si Dieu ne veut point

que je fasse ces pénitences, ou ces oraisons, ou ces communions plus fréquentes, pourquoi m'en donne-t-il le desir? Je réponds encore à ceci que vous devez regarder comme venant de Dieu, ce qui vous est prescrit par le Directeur, le Confesseur, ou la Supérieure, préférablement à votre inspiration ou à votre desir particulier; car à moins que les personnes qui vous conduisent ne vous ordonnassent quelque chose qui fût contre la loi de Dieu ou de l'Eglise, ou contre vos vœux & vos regles, ce qui n'arrivera pas sans doute, vous devez regarder leur volonté comme le signe de celle de Dieu à votre égard, & faire céder vos desirs & vos lumieres à ce qu'ils vous prescrivent. Les Saints n'ont jamais pensé, ni parlé, ni agi autrement; & quand l'Ecriture nous dit que Dieu préfere l'obéissance au sacrifice: cela signifie que l'obéissance doit prévaloir à tout ce que nous nous proposons en notre particulier, quelque apparence de bien que nous y voyions: aussi est-ce pour cela que quand on a voulu reconnoître si la conduite d'une personne qui paroissoit singuliere étoit véritablement de Dieu, on l'a éprouvée par l'humiliation ou par l'obéissance, comme il arriva au grand saint Siméon Stilite, dont tout le monde sçait l'histoire.

L.

Il faut donc croire, ajouterez-vous, que ces desirs de pénitence, ou de faire plus d'oraisons & de communions que les autres, sont des illusions, & non pas de bons mouve-

mens qui viennent de Dieu, puiſque ce n'eſt pas la volonté de Dieu, qu'on les ſuive, & qu'au contraire c'eſt ſa volonté manifeſtée par celle du Confeſſeur ou de la Supérieure qu'on ne les ſuive pas. C'eſt ici un point qui demanderoit une longue diſcuſſion, & il nous meneroit au-delà des bornes que nous nous ſommes preſcrites dans ces maximes; nous tâcherons pourtant de l'éclaircir le plus ſuccintement qu'il ſe pourra. Sans parler ici de la révélation des divines Ecritures, ni de la direction ſpéciale du Saint-Eſprit ſur l'Egliſe, il faut ſçavoir que la volonté de Dieu nous peut être manifeſtée par trois endroits. 1°. Par l'inſpiration particuliere. 2°. Par l'autorité des Supérieurs ou des Supérieures, & généralement des perſonnes qui ont droit de nous conduire. 3°. Par l'ordre de la divine Providence. Or l'inſpiration particuliere doit céder à l'autorité, & l'autorité céde à l'ordre de la providence. En voici un exemple. Vous avez la penſée ou le bon mouvement d'aller au Chœur faire une viſite au S. Sacrement: voilà donc une inſpiration. Il arrive qu'en y allant vous rencontrez la Supérieure ſur vos pas qui veut qu'au lieu d'aller au Chœur, vous vous rendiez auprès de l'Infirmiere pour lui aider dans ſon emploi: voilà l'autorité qui vous empêche de ſuivre l'inſpiration. Mais tandis que vous allez joindre l'Infirmiere vous faites une chûte qui vous met hors d'état d'exécuter l'ordre de la Supérieure, & voilà la diſpoſition de la providence à qui l'autorité doit céder. Il faut donc ſuivre

vre l'inspiration, & la regarder comme une marque de la volonté de Dieu, lorsqu'il n'y a rien que de bon & de convenable ; mais il faut lui préférer l'obéissance comme une marque encore plus sure de la volonté de Dieu ; parce que bien qu'il puisse arriver que la pensée que nous avons, ou le mouvement que nous sentons dans nous de faire quelque chose qui nous paroît bon, vienne de Dieu, nous sommes toujours plus assurés de sa volonté par l'obéissance que par ce que nous avons dans l'esprit, ou par les desirs que nous sentons dans notre cœur ; & faire autrement, c'est donner lieu à l'esprit propre, & ouvrir une grande porte à toutes les illusions du démon. Aussi est-ce l'opiniâtreté dans son jugement particulier qui a fait tant de fausses illuminées, qui a causé le fanatisme & enfanté toutes les hérésies. D'ailleurs il y a un ordre à garder dans l'obéissance : il faut préférer la volonté de la Supérieure à la sienne propre : il faut préférer la volonté du Supérieur Ecclésiastique à celle de la Supérieure, il faut enfin préférer l'autorité de l'Eglise à celle du Supérieur Ecclésiastique, quand celui-ci auroit le malheur de s'en écarter ; c'est l'ordre que J. C. a établi dans son Eglise, & dont on ne peut s'éloigner sans s'égarer. Quant aux bons desirs particuliers qu'on sent quelquefois, comme de faire une telle ou telle pénitence, un tel ou un tel exercice, ils peuvent venir de Dieu, & ils peuvent venir aussi de nous. Il y a des personnes qui ont une inclination naturelle pour les austé-

rités du corps, ou qui s'y portent par amour propre, ou qui par ignorance croient que la vertu ne consiste que dans ces macérations, & alors les desirs qu'elles en ont ne viennent point de Dieu, mais d'elles-mêmes. Pour ceux qui viennent de Dieu, il ne s'ensuit pas qu'il en demande toujours l'exécution; car autre chose est un bon mouvement intérieur que l'on sent; & autre chose est une volonté de Dieu qu'il faille mettre en exécution. La Supérieure vous a chargée du soin des Pensionnaires, & tandis que vous êtes occupée en vertu de votre charge à les instruire, vous sentez intérieurement un attrait pour adorer le très-saint Sacrement; ou pour vous aller recueillir, ou enfin un grand goût pour vous entretenir seule à seul avec Dieu. Sans doute que ce n'est pas ici un mauvais mouvement, ni un artifice du démon ou de l'amour propre dès que cela ne vous empêche pas de faire votre emploi, & ne vous rend pas à charge l'obéissance que vous rendez à la Supérieure en le faisant. Mais il ne s'ensuit pas que dans ce moment où vous sentez ce desir, vous deviez quitter les Pensionnaires pour le suivre, & ce n'est pas la volonté de Dieu. Ainsi les bons mouvemens ne sont pas toujours des marques de la volonté de Dieu, ou pour mieux dire, ce n'est pas toujours la volonté de Dieu qu'on les suive, mais on doit toujours leur préférer l'obéissance & les devoirs de son état ou de l'emploi dont on est chargé.

L I.

Ce que nous venons de dire est un principe si constant dans la vie intérieure, & si bien fondé de plus sur l'expérience des plus saintes ames, que si on suivoit une autre voie, on tomberoit dans des grandes illusions ; ou bien le bon ordre seroit renversé dans les Monasteres, & plus même les personnes y seroient favorisées de graces particulieres, plus il arriveroit quelquefois du dérangement dans le bon ordre ; ce que personne sans doute n'oseroit avancer. Par exemple, voilà une Religieuse bien fidele à Dieu, & que Dieu favorise de graces sensibles & plus particulieres ; il lui arrivera quelquefois qu'au milieu des occupations extérieures dont elle est chargée par obéissance, Dieu se fera sentir à elle par des touches si vives & si pressantes, ou lui donnera un si grand desir de l'adorer, & de se recueillir en lui, que si elle suivoit son attrait, elle quitteroit sur le champ son ouvrage, & iroit tout de suite au cœur se prosterner devant le très-saint Sacrement, & se livrer à tout ce que son cœur sent d'amour & de desir d'union avec Dieu. Mais qui ne voit que si elle le faisoit, elle manqueroit à l'obéissance, & par conséquent à la volonté de Dieu. C'est pour cela qu'on a vu des Saints & des Saintes qui, sentant les mêmes attraits forts & puissans, prioient humblement le Seigneur de les modérer, pour n'en être pas empêchés dans ce qu'ils faisoient par leur devoir ou par obéissance, & qu'on lit de

saint Jean de la Croix, que se trouvant quelquefois comme transporté hors de lui-même par la profondeur de son recueillement, il faisoit des efforts pour s'en détourner, lorsqu'il étoit obligé d'entrer en conversation avec quelqu'un, & c'est aussi pour cela que les personnes pieuses qui sentent quelquefois au-dedans d'elles-mêmes de grands transports de joie en Dieu, auxquels elles se livreroient volontiers si elles étoient seules, tâchent de les modérer, de peur qu'il n'en paroisse quelque chose en présence des personnes avec qui elles sont obligées de converser.

LII.

Il faut remarquer ici au sujet de ces desirs ou de ces bons mouvemens qui viennent de Dieu, que quand il ne veut pas que nous les exécutions entierement, comme lorsque nous en sommes empêchés par l'obéissance, il ne s'ensuit pas que nous devions les rejeter absolument comme des illusions, ou que nous devions les regarder comme inutiles. Car 1°. Il nous est permis de les suivre en partie, lorsque l'obéissance n'y est pas un obstacle. 2°. En ne les suivant pas pour pratiquer l'obéissance, nous avons le mérite de la bonne volonté & le mérite d'obéir. 3°. Ils entretiennent toujours en nous de bonnes dispositions & une affection pour les vertus, ou les exercices de pieté sur quoi ils roulent. Vous avez donc, par exemple, un grand desir de faire des austérités corporelles, & vous supposez que

c'est Dieu qui vous donne ce desir. Voilà qui va bien jusques-là. Mais si la Supérieure ou le Confesseur, à qui vous demandez la permission de l'exécuter, ne le veulent point, vous devez vous soumettre à leur volonté, qui est pour vous l'interprête de celle de Dieu, & vous aurez le mérite & de votre bon desir & de votre obéissance. Je dis plus, ce bon desir ne doit pas être tout-à-fait stérile en vous, & il faut le suivre en partie, & voici comment. Vous demandez, par exemple, de jeûner trois fois la semaine & on ne vous le permet point, vous ne devez le faire ni une ni deux fois; mais vous pouvez bien faire servir ce desir à mortifier vos sens & vos passions, plus que vous ne faites; à réprimer la vaine curiosité & la trop grande facilité de parler, &c. c'est sans doute ce qu'on ne vous défendra jamais; & vous suivrez très-bien la volonté de Dieu & celle du Directeur ou de la Supérieure, en tournant de ce côté-là le desir que vous avez de macérer le corps. Disons-en de même du desir que vous auriez de faire plus d'oraison que les autres, & qu'on ne vous permet pas de suivre; servez-vous-en pour vous recueillir plus que vous ne faites; pour élever plus souvent votre cœur à Dieu; pour vous empêcher de vous livrer à la dissipation. Vous entrerez par-là dans les desseins de Dieu, & vous accorderez votre desir avec les loix de l'obéissance. Comme c'est ici un point important, & qui peut servir beaucoup à vous éloigner de toute illu-

sion & à appaiser certaines inquiétudes qui peuvent s'élever dans votre ame au sujet des bons desirs qu'on ne vous permet pas toujours de suivre; voici encore deux exempl. qui vous rendront ces vérités plus sensibles. Supposons un Missionnaire, ou un Prêtre que l'obéissance applique au ministere du salut des ames ; & qui au milieu de ses fonctions sent un grand attrait pour la retraite. Il ne s'ensuit pas toujours de-là qu'il doive suivre cet attrait, en abandonnant ses fonctions auxquelles l'autorité de ses Supérieurs l'ont attaché ; mais il doit se servir de cet attrait pour s'empêcher de se livrer à la dissipation, & pour se conserver dans le recueillement & dans le dégagement du cœur au milieu des occupations extérieures, qui, quelque bonnes & saintes qu'elles soient, pourroient bien le trop faire sortir hors de lui-même, le jeter dans la dissipation, ou dans quelque attachement qui ne seroit pas de Dieu. Supposons de même une fille qui a grande envie d'être Religieuse ; mais qui n'en a ni le moyen, ni la force ; ces obstacles ne doivent pas rendre ce desir inutile; mais ne pouvant l'accomplir totalement, elle ne sçauroit mieux faire que de pratiquer les vertus religieuses dans l'état où elle se trouve, & autant que les devoirs de cet état pourront le lui permettre. Il est aisé de faire l'application de ces deux exemples, & ils peuvent vous servir de regle dans les différens desirs de pieté que vous aurez, & qu'il ne sera pas à votre pouvoir d'exécuter.

LIII.

Comme les Religieuses ne doivent pas rechercher des dispenses avec inquiétude, ni se les procurer sans nécessité ; aussi les Supérieures ne doivent pas les accorder sans raison légitime. Mais si la charité prudente guide celle-ci, & si l'amour de la régularité & l'humble soumission sert de regle aux autres, tout sera dans l'ordre, & les dispenses seront agréées de Dieu. Il faut dans la Supérieure une charité vigilante, qui la rende attentive à la santé de ses filles, qui prévienne leurs besoins, & qui ne leur donne pas lieu de se plaindre de sa négligence, ni de trop de rigidité ; & c'est surquoi les Supérieures qui sont d'une humeur ou indolente, ou scrupuleuse, ou sévere doivent beaucoup s'observer, de peur de manquer par excès ou par défaut. Mais d'autre part on ne peut louer l'opiniâtreté de quelques Religieuses, bonnes & pieuses d'ailleurs, qui ne peuvent se rendre aux ordres de la Supérieure, lorsqu'elle croit devoir les dispenser de quelque austérité réguliere, à cause de leur indisposition, ou de leur foible santé ; & qui au lieu de se soumettre, contestent avec elle ; lui opposent des raisons sans fin, & peut-être aux dépens de la simplicité & de la sincérité ; ne se rendent que par contrainte, ou à force d'importunités, arrachent enfin de la Supérieure un acquiescement à ce qu'elles desirent. Hélas ! vous qui agissez ainsi, que pensez-vous avoir fait en obligeant votre

Supérieure à condescendre à vos desirs ? Vous l'avez amenée à votre volonté propre, & vous n'avez point fait celle de Dieu.

LIV.

Les grands excès de joie auxquels on s'abandonne avec dissipation, quand même ce seroit pour la réussite d'une affaire qui concerne la gloire de Dieu, montrent moins un zele pur, qu'un sentiment de l'amour propre & d'une complaisance toute naturelle. Une Religieuse intérieure s'en réjouit dans le Seigneur avec plus de retenue & de modestie, & glorifie sa divine volonté avec plus de reconnoissance & moins de dissipation. Vous avez gagné à Dieu une Pensionnaire imbue de l'esprit du monde, & vous y avez si bien réussi avec le secours du Seigneur, qu'elle est plus pieuse qu'aucune de ses compagnes, & qu'elle édifie toute la Communauté. Voilà pour vous un grand sujet de consolation. Mais si votre joie est si excessive, que vous ne pensiez ni ne parliez que de cette conquête, je crains fort que l'amour propre & la vanité ne s'y glissent, & que vous ne rendiez pas à Dieu en esprit & en vérité la gloire qui lui est due. De même on desiroit chez vous depuis long-tems qu'une Demoiselle de naissance & de grand mérite fût Religieuse, vous le souhaitiez aussi plus que personne, parce que vous l'aviez élevée. Enfin elle se déclare selon vos desirs : je vous permets de vous réjouir dans le Seigneur de cette acquisition. Mais si vous vous livrez à votre joie jusqu'à la

dissipation, jusqu'à en laisser préoccuper votre esprit à l'oraison ; jusqu'à en discourir au tems du silence, je n'y reconnois point le zele pur de la gloire de Dieu, qui est plus modeste, plus recueilli, & plus régulier.

L V.

C'est sur ce même principe que dans les œuvres qu'on entreprend pour la gloire de Dieu, on doit se conformer à sa volonté, lorsqu'elles ne réussissent pas comme on le désireroit. L'affliction trop grande dans ce cas ne lui seroit pas agréable, & le défaut de résignation en montreroit un dans l'intention. Vous êtes maîtresse des Novices ou des Pensionnaires, & vous vous appliquez beaucoup à les élever dans la pieté ; mais elles secondent si peu vos soins, qu'il semble que vous les donnez à pure perte. Ne vous abandonnerez-vous pas au chagrin, à l'inquiétude, à la tristesse ? Ne vous lasserez-vous pas de votre charge ? Ne soupirerez-vous pas plusieurs fois dans le jour après le moment que vous en sortirez ? Ne presserez-vous pas la Supérieure de vous en ôter avant le tems ? Mais je vous demande, pourquoi vous affligez-vous ainsi, & perdez-vous courage ? Qu'est-ce que Dieu demande de vous ; sinon que vous employiez tous vos soins, & que vous ne négligiez rien de ce qui peut servir à former vos jeunes éleves dans la verru, & qu'après cela vous lui en abandonniez la réussite ? Ce n'est pas de l'heureux succès

qu'il vous demandera compte. C'est du soin que vous en aurez pris ou que vous aurez manqué de prendre, & quand vous y aurez donné toute votre attention, quoique sans fruit, vous n'en serez pas moins recompensée que si vous en aviez fait des chefs-d'œuvre.

LVI.

Mais quoi, direz-vous, puis-je voir sans douleur tant de peines perdues ? Puis-je voir les Pensionnaires ne profiter aucunement de l'éducation que je tâche de leur donner, sans que je m'en afflige ? Puis-je voir des Novices, qui sont l'espérance de la religion, être si lâches, si dissipées, si peu dociles, si peu attentives à leurs devoirs, nonobstant mes représentations, sans que cela me cause une très-vive inquiétude ? Oui, vous le pouvez voir, & vous le devez. A la vérité, il ne faut pas être insensible aux fautes des autres, & surtout des personnes dont on vous a confié la conduite; autrement il n'y auroit plus de zele ardent, plus de sujet de gémir pour les péchés de son prochain. Mais cela ne signifie pas qu'il faille s'abandonner au chagrin & au découragement comme vous faites, ni qu'il faille manquer de résignation à la volonté de Dieu? Travaillez donc de votre mieux, appliquez tous vos soins, tantôt la douceur, tantôt la sévérité; mais sur-tout la priere aux pieds de J. C. & néanmoins ne perdez pas la paix de votre ame; si vous voyez qu'il ne permette pas que vous

LVII.

C'est la volonté de Dieu, dit saint Paul, b *que vous soyez saints.* O que cette parole est consolante, & qu'elle doit nous inspirer de l'amour pour cette adorable volonté ! Qui refusera de s'y soumettre & de s'y conformer ? Quels efforts ne devons-nous pas faire pour la suivre fidelement ? Quoi que ce soit qui vous arrive de fâcheux, une maladie, la perte d'une parente, d'une amie, une humiliation, une contradiction, pensez dabord que la volonté de Dieu dans ces divers accidens est que vous soyiez sainte, & que cette considération serve à vous consoler & à seconder par votre soumission les desseins de miséricorde que Dieu à sur vous. Quoi que ce soit aussi que Dieu demande de vous, soit par de bonnes inspirations, soit par les ordres des Supérieurs ou des Confesseurs, portez-vous de bon cœur à l'exécuter. N'oubliez jamais que la volonté de Dieu dans tout cela est que vous soyiez sainte. Que prétendez-vous en y résistant ? Est-ce de vous sanctifier ? Mais le ferez-vous jamais sans vous conformer à ce que Dieu vous ordonne ? Ne vous éloignerez-vous pas plutôt de la voie de la sainteté.

LVIII.

Il y a des personnes qui aiment mieux s'étourdir & se déguiser ce qu'elles sentent que Dieu demande d'elles, que d'y faire une serieuse attention, de peur d'être obligées de s'y conformer, comme si Dieu ne voyoit point en cela leur mauvaise intention,

b Th. 4. 3.

& leur défaut de sincérité. O que cela est déplorable ! doit-on trouver pénible de suivre la volonté d'un Dieu qui ne se propose que de nous conduire au Ciel dans ce qu'il exige de nous ? Si on leur demandoit, voulez-vous vous sanctifier ? Que répondroient-elles ? Il n'y a qu'un excès de fureur & de libertinage qui portât à dire qu'on ne le veut point. Si on le veut donc, comment par une contradiction manifeste dans le sentiment, ne veut-on pas se conformer à ce que Dieu propose pour y parvenir ! Vous me direz d'abord, que vous pouvez vous sauver en observant les Commandemens : mais qu'il est trop pénible de suivre la volonté de Dieu qui nous presse de travailler à la perfection. Hélas! est-ce là le langage d'une Religieuse ? N'êtes-vous pas obligée par votre état de tendre à la perfection ? Et si vous y renoncez, que pouvez-vous vous promettre, abusant de tant de moyens de salut, de tant de graces, & vivant dans une opposition formelle aux desseins que Dieu a eu sur vous en vous appellant à la religion : que pouvez-vous, dis-je, vous promettre, sinon des chutes déplorables qui vous conduiront à l'abîme de la perdition ?

LIX.

Si vous n'avez pas autant d'esprit, d'adresse, de talens que les autres, si vous ne pouvez pas être aussi utile qu'elles dans le Monastere ; si vos indispositions habituelles vous mettent hors d'état de servir la religion, pourquoi vous en affligeriez-

vous ? Dieu est notre maître ; sa volonté doit nous servir de regle ; & puisqu'elle conduit tout à notre salut, cela doit vous suffire pour vous consoler. Que sçavez-vous ce que vous feriez, si vous aviez toutes les qualités brillantes ou utiles que vous enviez à vos Sœurs ? Peut-être que vous en auriez de la vanité, & que votre orgueil vous rendroit insupportable aux autres, & vous perdroit vous-même. Souvenez-vous qu'il est dit de J. C. *, *qu'il a bien fait toutes choses*, & reconnoissez une disposition particuliere de sa sagesse & de sa miséricorde sur vous, même dans la privation des talens extérieurs dont vous vous plaignez. Aussi l'Auteur de l'Imitation de Jesus-Christ † faisant parler l'ame dévote à ce divin maître, dit : « Je crois, mon Seigneur, qu'une des » grandes graces que vous puissiez faire à » une personne, c'est de n'avoir pas mis en elle » beaucoup de ces dons qui éclatent au » dehors, & qui s'attirent les louanges & » l'admiration des créatures. » Voilà un grand sujet de craindre pour les Religieuses qui se piquent d'avoir de l'esprit, & qui veulent primer par-là, ou pour d'autres talens qu'elles ont, dans leur Monastère ; & voilà en même tems un grand sujet de consolation pour celles que Dieu n'a pas voulu favoriser de ces talens avantageux & qu'il tient par-là dans l'humiliation au milieu de leurs Sœurs. Il importe peu que les autres tiennent le haut bout, & qu'elles n'ayent que le dernier rang, comme des per-

* Mar. 7. 37. † L. 3. c. 22.

ſonnes qui ne ſont d'aucune utilité dans le Monaſtere. Si elles ſont humbles autant qu'elles ſont humiliées, nous les regardons comme le meilleur ſoûtien de la maiſon, & nous ne croyons pas de nous tromper, parce que c'eſt l'or pur de la vertu & non pas le clinquant du bel eſprit qui fait la richeſſe & l'ornement des maiſons religieuſes.

LX.

Soumettez-vous de même à la volonté de Dieu quand vous verrez les autres favoriſées des graces particulieres, de goûts ſenſibles de dévotion, de dons extraordinaires, & que vous ſerez dans la ſécherеſſe, la tentation & la tribulation ; quand vous verrez qu'il ne coûte preſque point de peine aux autres de pratiquer le bien, & que vous y avez une extrême difficulté ; quand les autres ſeront gaies & contentes dans le ſervice de Dieu par les douceurs qu'elles y goûtent, & qu'au contraire vous y avez de terribles violences à vous faire ou des combats continuels à ſoutenir, ſoûmettez-vous, dis-je, à la volonté de Dieu ; croyez que ſi Dieu vous traitoit comme les autres dont vous enviez le ſort, vous abuſeriez de ſes faveurs ; vous vous y attacheriez, vous en nourririez votre vanité & votre amour propre, & que peut-être elles ſerviroient à votre perte plutôt qu'à votre ſalut par l'abus que vous en feriez. Dites à Dieu avec l'ame fidele, comme il eſt marqué dans le livre de l'Imitation de J. C. *a*
»Seigneur, je ſouffrirai de bon cœur pour
»votre amour tout ce qui m'arrivera ſe-

a L. 3. c. 17.

»lon votre ordre. Je veux recevoir indifféremment de votre main adorable le bien »& le mal, la douceur & l'amertume, la »joie & la tristesse, & vous rendre pour tout »de continuelles actions de graces. Préservez-moi seulement de tout péché, & je ne »craindrai ni la mort ni l'enfer; pourvu que »vous ne me rejetiez pas éternellement de »devant vous & que vous ne m'effaciez pas »du livre de vie, tous les maux qui me »pourroient arriver ne me sçauroient nuire.»

LXI.

Nous dépendons de Dieu & nous sommes continuellement sous sa main : voilà une vérité dont personne ne doute, mais il faut que cette vérité passe jusqu'au cœur, & qu'elle nous fasse aimer cette dépendance. Il faut que cette même dépendance soit pour nous un tendre motif de confiance, une source de paix & de consolation. Quand nous considérons que ce Dieu dont nous dépendons souverainement, nous aime plus que le meilleur de tous les peres ; que sa bonté surpasse tout ce que nous pourrions nous en représenter ; que sa miséricorde est infiniment au-dessus de notre méchanceté : comment pouvons-nous manquer de confiance en lui, espérer en tout autre qu'en lui, nous défier jamais de lui dans les accidens les plus fâcheux, manquer de lui être fidele dans ce qu'il veut de nous, ne pas recourir à lui avec regret & humilité lorsque nous avons eu le malheur de l'offenser ? Si nous considérons aussi combien ce Dieu dont nous

dépendons est puissant, pourquoi, lorsqu'il s'agit d'accomplir sa volonté, nous laisserions-nous arrêter par la considération d'aucune créature ? O que le respect humain est dans une Religieuse un prétexte bien frivole s'il l'empêche d'embrasser la pratique du bien parfait que Dieu demannde d'elle ! Peut-on mettre en parallele l'autorité des créatures avec celle de Dieu, & leur pouvoir avec sa souveraine puissance ? Quand le Ciel, l'enfer, la terre, l'univers entier s'éleveroient contre vous, qu'auriez-vous à craindre sous le protection du Dieu vivant ? Toutes les créatures sont infiniment moins auprès de lui que ne pourroit être un enfant contre une armée de géans terribles, & fussent-elles multipliées jusqu'à l'infini, toute leur force ne seroit qu'une vraie impuissance. Voyez donc si votre crainte est fondée quand vous redoutez les vains discours des créatures jusqu'à n'oser vous déclarer pour Dieu ? Ah ! si les Religieuses qui vivent dans le relâchement laissoient pénétrer cette vérité bien avant dans leur cœur, que ce seroit une grande avance pour les rendre plus régulieres. Mais il n'arrive que trop souvent qu'elles se soutiennent réciproquement dans leur lâcheté ou dans leur dissipation, par la crainte qu'elles ont les unes des autres.

LXII.

C'est dans les dangers pressans que nous comprenons mieux notre dépendance de Dieu. D'où vient que nous recourons à lui avec plus d'empressement, pour être délivrés

du péril qui nous menace. Mais dépendons-nous moins de lui dans une autre tems ou dans des conjonctures moins critiques? N'est-il pas également le maître souverain de nos biens, de notre réputation, de notre vie, de ce que nous avons de plus cher, ou de tout ce que nous sommes? Ne peut-il pas nous frapper subitement de mort lorsque nous jouissons d'une parfaite santé, comme il peut nous ôter la vie par une maladie mortelle? La conséquence de tout ceci est qu'en tout tems nous devons craindre Dieu; qu'en tout tems nous devons recourir à lui; qu'en tout tems nous devons nous confier en lui, espérer en lui, puisque nous dépendons de lui, & qu'il est un bon pere.

LXIII.

La trop grande sollicitude trouble la paix de l'ame, & montre une défiance de Dieu opposée à cette amoureuse dépendance dans laquelle nous devons vivre sous sa conduite paternelle. Une Procuratrice ou une Œconome voudroit avoir toujours l'abondance dans son Monastere, & sans cela elle se trouble & tremble pour l'avenir. Il faut qu'elle soit vigilante, prudente, prévoyante, & Dieu le demande d'elle; mais il ne veut pas que ce soit par excès, jusqu'à se troubler ou manquer de confiance en lui. Qu'elle emploie ses soins & son industrie pour la conservation du Monastere, elle fera son devoir, mais aussi qu'elle accepte avec soumission & confiance en la providence de Dieu les pertes ou les mauvaises récoltes, & qu'elle ne

s'abandonne pas trop au chagrin comme s'il n'y avoit point de Dieu en Israël. Celui qui prend soin des oiseaux du Ciel, oubliera-t-il ses épouses sacrées ?

LXIV.

Pourquoi pensez-vous tant à ce qui peut vous arriver dans la suite, & ne vous reposez-vous pas sur la bonté de Dieu de ce qui concerne l'avenir ? Si je venois à être malade ; si une telle Religieuse étoit Supérieure ; si on m'ôtoit mon Directeur : à quoi bon cette sollicitude inutile ? Que prétendez-vous par-là ; Changerez-vous quelque chose dans l'ordre de la providence par cette prévoyance inquiete ? ne pensez qu'à mettre à profit le moment présent en l'employant à faire la volonté de Dieu. Si vous tombez malade, il en arrivera ce que Dieu voudra. Si cette Religieuse que vous craignez vient à être Supérieure ; elle vous gouvernera comme Dieu voudra. Si on vous ôte votre Directeur, Dieu y pourvoira comme il voudra. Reposez-vous amoureusement sur lui de toutes ces choses & autres semblables, & vivez sans défiance sous sa main bienfaisante. Plus vous vous abandonnerez aveuglément à son bon plaisir, plus aussi vous mériterez sa divine protection.

LXV.

La crainte de ne pas persévérer dans la pratique de la perfection religieuse est une des plus dangereuses tentations dont le démon se sert pour empêcher de l'entreprendre. Que sçavez-vous, dira-t-il dans l'esprit

à une Religieuse qui auroit quelque desir de devenir intérieure, que sçavez-vous si vous persévererez jusqu'à la fin? Vous aurez longtems travaillé; vous aurez surmonté de grandes difficultés ; vous aurez sacrifié à Dieu toutes les consolations humaines dont vous pouviez jouir dans une vie moins réformée; vous aurez pratiqué beaucoup de mortifications; vous vous serez continuellement gênée, & après avoir passé plusieurs années dans cet état si pénible, vous commettrez peut-être quelque péché mortel qui vous sera perdre tout le travail que vous aurez fait, & vous n'en serez pas moins damnée : ne vaut-il donc pas mieux prendre le large & jouir de votre liberté sans tant penser à vous contraindre? Mais qui ne voit que ce n'est ici qu'un artifice du malin esprit? Dieu inspirat-il jamais une telle défiance en sa bonté, & nous ordonne-t-il envain d'espérer en son secours? Remarquez que ce n'est ordinairement que lorsqu'il s'agit de notre sanctification que nous prenons des conseils desespérans, au lieu qu'il est extrêmement rare que nous pensions ainsi dans les affaires temporelles. S'agit-il du salut ou de notre perfection? La crainte de n'y pas réussir nous abbat & nous décourage, & là-dessus nous nous proposons d'en abandonner le dessein : au contraire s'agit-il de la santé du corps ou de quelque bien de la terre, l'appréhension de perdre l'un ou l'autre nous inspire encore plus de courage pour les conserver. Vit-on jamais quelqu'un se jeter d'avance dans un

précipice pour l'appréhension qu'il auroit de s'y jeter à la fin de ses jours ? Vous donc qui n'osez entreprendre l'ouvrage de votre perfection sur le doute si vous persévererez, ayez au moins la prudence des enfans du siecle : pensez sur votre pieux dessein comme ils pensent dans leurs affaires temporelles. Vous craignez de ne pas persévérer, commencez pourtant tout de bon ; espérez avec confiance que Dieu vous conduira à une heureuse fin ; appuyez-vous sur sa bonté paternelle & non sur votre propre force, ni sur votre industrie, ni sur le secours d'aucune créature. Tant que vous vous confierez en Dieu, vous pouvez être exempte de crainte ; il n'abandonne jamais ceux qui esperent en lui.

LXVI.

Nous devons travailler à notre sanctification avec patience, avec humilité, avec défiance de nous-même & avec une entiere confiance en Dieu. Nous devons craindre de ne pas réussir ou de ne pas persévérer, parce que nos ennemis sont en nombre, & que nous sommes foibles ; mais cette crainte doit être raisonnable, sage, discrette, & ne doit jamais l'emporter sur l'espérance chrétienne ; elle doit nous tenir sous la main de Dieu avec humilité ; elle doit nous exciter à être plus fideles, bien loin de nous abattre le courage. La crainte est une vertu. « La joie » même & la confiance des Saints, dit l'Au» teur de l'Imitation de J. C. * étoit pleine » de la crainte des jugemens de Dieu, & l'é-

* L. 1. c. 20.

» minence de leur grace & de leur vertu n'a » pas empêché qu'il n'ayent vécu dans une » humilité profonde, & dans une circonf- » pection mêlée de frayeur. » Mais si la crainte est poussée au-dela des justes bornes de la discrétion , elle dégénere en défaut ; elle devient une pusillanimité , un découragement , une défiance , un desespoir ; & bien loin de plaire à Dieu, elle offense sa bonté & nuit considérablement à l'ame. Il faut mêler la crainte avec l'espérance, & tempérer l'une par l'autre, de peur que la crainte seule ne décourage, & que l'espérance ne fasse trop présumer. C'est ce qui fait dire à l'Auteur de l'Imitation de J. C. † « Vous devez tou- » jours bien espérer que vous arriverez heu- » reusement à la fin de la course ; mais vous » ne devez pas trop vous assurer, de peur » de tomber ou dans le relâchement ou dans » l'orgueil. » Il rapporte à ce sujet l'exemple d'un homme qui, agité de la tentation dont nous avons parlé, comme il rouloit ces pensées dans son esprit : Hélas si je sça- » vois au moins que je dois persévérer dans » le service de Dieu ! » Il lui fut répondu dans le fond du cœur : « Que voudriez- » vous faire si vous le sçaviez ? faites dès » maintenant ce que vous feriez alors, & » vous aurez tout sujet de vivre en paix. » Alors, poursuit le même Auteur ; étant » consolé & fortifié par cette parole, il s'a- » bandonna à la volonté de Dieu, & toutes » ses inquiétudes & ses agitations s'évanoui- » rent ; il ne se mit plus en peine de recher-

† L. 1. c. 25.

» cher curieusement ce qui lui devoit arri-
» ver à l'avenir ; mais il ne pensa plus qu'à
» reconnoitre la volonté de Dieu & ce qui
» lui seroit plus agréable & plus parfait,
» pour commencer & finir par lui tout le
» bien qu'il pourroit faire. »

LXVII.

Un excellent moyen que nous propose le même Auteur pour nous encourager dans le service de Dieu contre l'esprit de pusillanimité, de crainte excessive & de défiance, est celui de nous ranimer tous les jours dans nos saints desirs. « Nous devons, dit-il, *
» renouveller chaque jour nos premieres ré-
» solutions & nous animer à une nouvelle
» ferveur, comme si nous n'avions com-
» mencé que d'aujourdhui à nous conver-
» tir. Nous devons dire à Dieu : Seigneur,
» aidez-moi dans le saint desir que vous
» m'avez donné de me consacrer à votre ser-
» vice, & faites-moi la grace de commen-
» cer aujourdhui parfaitement, parce que
» ce que j'ai fait jusqu'à cette heure n'est
» rien du tout. » Une Religieuse tentée de défiance peut se servir utilement de ce moyen en se présentant humblement devant Dieu tous les matins, comme si elle commençoit seulement d'entrer dans son service, & en le conjurant avec instance & une profonde humiliation de daigner la recevoir pour ce jour-là au nombre de ses servantes, de la préserver du malheur de lui déplaire, & de lui accorder la grace de perséverer dans son service tout le reste de la journée. Cette

* L. 1. c. 19.

pratique faite avec une pieté sincere & renouvellée chaque jour attirera de grands secours sur cette ame, la délivrera de la tentation & ranimera son courage & ses forces abatues.

LXVIII.

Un autre excellent moyen pour se soûtenir dans le service de Dieu, est de s'arranger dans ses exercices & dans toute sa conduite, ensorte qu'outre la regle du Monastere : on s'en propose une particuliere, qui soit plus intérieure qu'extérieure, & qui aide à pratiquer plus fidelement & plus parfaitement celle de la religion. L'Auteur de l'Imitation de J.C. * en a tracé une en peu de mots, qui peut servir de modele à toutes les personnes qui desirent de devenir parfaites ; mais principalement aux ames religieuses. Il veut 1°. Qu'on dispose le matin comment on doit passer le jour ; & c'est ce qu'une Religieuse peut faire par un court examen ou à l'oraison ou à la priere du matin, en arrangeant dès-lors en esprit toutes ses actions de la journée ; en se précautionnant contre les occasions dangereuses, contre ses inclinations, ses passions, ses défauts, les tentations, & surtout le vice dominant, & en se proposant de ne laisser echapper aucune occasion de pratiquer la vertu. Il veut 2°. Qu'on mette un frein à l'intempérance de la bouche comme un moyen de vaincre plus aisément les vices des sens : & c'est ce qu'une Religieuse peut faire en gardant habituellement le silence, en se tenant retirée dans sa chambre ou ap-

* L. 1. c. 19.

pliquée à l'emploi qu'on lui a confié ; en évitant tant d'allées & de venues qu'on fait souvent sans sujet ; tant de discours superflus & dissipans, & généralement tout ce qui peut la détourner de la sainte récollection. Il veut 3°. qu'on ne soit jamais oisif, mais qu'on s'occupe ou à lire, ou à méditer, ou à prier, ou à faire quelque chose d'utile pour le bien des autres ; & c'est ainsi qu'une Religieuse doit remplir le tems en le partageant entre les exercices de pieté & le travail, soit qu'elle le fasse à son particulier, soit qu'elle ait un emploi qui concerne le service des Sœurs ou l'utilité du Monastere. Il veut 4°. que si on ne peut pas se recueillir à tout moment, on le fasse de tems en tems ; & c'est ainsi qu'une Religieuse doit entrer quelquefois dans le jour au-dedans d'elle-même par le recueillement, ou élever fréquemment son cœur à Dieu au milieu des occupations extérieures, afin de se soutenir habituellement dans la ferveur de la dévotion. Il veut 5°. qu'on prenne garde d'être lâche dans les exercices communs & ardent dans les particuliers, pour apprendre à une Religieuse à être fidele, pieuse, fervente dans les exercices de la Communauté, à ne les point négliger, à ne pas s'y rendre la derniere, à ne point s'en dispenser légerement ni sans permission, à ne pas leur préférer ses dévotions particulieres. Il veut 6°. qu'après qu'on s'est acquitté fidelement de tout ce qui est ordonné, s'il reste encore du tems, on l'emploie à rentrer en soi-même selon

qu'on s'y sent porté par le mouvement de sa dévotion, ce qui renferme trois points de conséquence, dont le premier est de préférer toujours les devoirs communs & l'obéissance à ses pratiques particulieres de pieté : le second, de ne pas perdre le tems en des choses vaines lors qu'on en a de reste après qu'on s'est acquitté de ses devoirs réguliers : le troisieme, d'employer ce tems qui reste, à se recueillir en Dieu, ce qu'une Religieuse intérieure n'a pas de peine à faire ; au contraire elle y trouve sa consolation & une espece de dédommagement des occupations extérieures.

LXIX.

Une Religieuse qui se fixeroit à bien observer la Regle que nous venons de tracer après l'Auteur du livre de l'Imitation de J. C. c'est-à-dire, qui arrangeroit dès le matin dans son esprit la conduite qu'elle doit garder dans le jour, soit pour éviter les fautes qu'elle commet ordinairement, soit pour pratiquer les actes de vertu dont elle prévoit qu'elle aura l'occasion, qui dans le cours de la journée s'occuperoit des exercices communs de pieté, du travail & de son emploi, & tâcheroit de s'acquitter de tout cela avec fidélité & dans la vue de plaire à Dieu & d'en retirer du profit pour son ame ; qui éleveroit souvent son cœur à Dieu au milieu des occupations extérieures ; qui se tiendroit retirée, recüeillie & dans le silence, & qui enfin mettroit à profit le tems qu'elle auroit de reste pour vaquer à la priere ou à

l'oraison, soit à son particulier, soit devant le très-saint Sacrement, une Religieuse, dis-je, qui se fixeroit à cette regle de conduite, deviendroit en peu de tems très-intérieure, & s'éleveroit à une grande perfection. Nous ne proposons ici rien d'extraordinaire, ni qui soit au-dessus des forces de quelque Religieuse que ce soit qui a une santé ordinaire; cette regle peut s'accorder avec toutes les autres; elle peut être pratiquée dans une Abbaye mitigée comme dans l'Ordre le plus austere; parmi les Religieuses chargées d'occupations extérieures comme parmi celles qui en ont moins. La Bénédictine, la Carmélite, l'Ursuline, la Religieuse de la Visitation, la Capucine, l'Hospitaliere peuvent s'y conformer sans se déranger de leur institution.

LXX.

Ce point, me direz-vous, où il est marqué qu'il faut employer à l'oraison ou à se recueillir en Dieu le tems qu'on a de reste, paroît d'une pratique ou impossible ou très-difficile; car il est rare, lors qu'on veut s'acquitter de tous ses devoirs réguliers, qu'il reste encore du tems vuide; & d'ailleurs si l'on en a, c'est bien le moins qu'on l'emploie à quelque lecture amusante, ou à quelque autre chose qui délasse l'esprit du travail & de tant d'exercices de la Communauté, qui ne laissent pas que de fatiguer beaucoup, sans qu'on aille encore s'appliquer à l'oraison; ce seroit vouloir se contraindre trop & se consumer en peu de tems. Je réponds en premier lieu, que si après vous être acquittée

de tous vos devoirs, il ne vous reste plus de tems, on n'exige rien de plus de vous ; mais prenez garde à cette belle leçon que donne l'Auteur de l'Imitation de J. C. *a* « Si vous »retranchez, dit-il, les paroles inutiles & »tant d'allées & de venues qu'on fait sans »sujet ; si vous fuyez les entretiens de nou-»velles & d'affaires de ce monde, vous »trouverez assez de tems pour vous occu-»per à la méditation & à la prière. « Je réponds en second lieu, que c'est ordinairement par indévotion & par esprit de tiédeur qu'on trouve trop pénible d'employer à se recueillir devant Dieu le tems qu'on a de reste. Comme on ne goûte point les choses de Dieu, & qu'on goûte davantage celles du monde, on aime mieux employer son tems à parler ou à quelque lecture amusante qu'à l'oraison ; mais une Religieuse intérieure trouve sa consolation à se recueillir en Dieu; elle va à lui comme au centre de son ame ; & ce seroit faire une espece de violence à son inclination, que de la priver de suivre en ceci le goût de sa pieté. Ecoutez encore ici un excellent avis du même Auteur : » Cher-»chez, dit-il, *b* un tems propre à vous ap-»pliquer à vous-même, & repassez souvent »dans votre mémoire les bienfaits de Dieu. »Fuyez les lectures curieuses, & choisissez-»en qui soient plus propres à toucher le »cœur qu'à remplir l'esprit.... les plus grands »Saints ont évité tant qu'ils ont pu la com-»pagnie des créatures pour vivre en secret »dans celle de Dieu.

a L. 1. c. 20. *b* Ibid.

LXXI.

Une Religieuse intérieure regarde chaque jour comme un jour de fête qu'elle célebre, non pas en s'abstenant du travail, mais par son application à glorifier Dieu par toutes ses œuvres, jusqu'à ce qu'elle entre dans la fête de l'éternité, à laquelle elle aspire par l'affection de son cœur & l'ardeur de ses desirs. De plus elle s'applique à célébrer saintement les différentes fêtes de l'année selon l'esprit de l'Eglise, & se soûtient d'une solennité à l'autre par des pratiques de pieté qui servent à l'y préparer ou à lui en faire recueillir les fruits & à nourrir sa dévotion pendant tout le cours de l'année. C'est ce que l'Auteur du livre de l'Imitation de J.C. nous apprend lorsqu'il dit. *a* « Nous devons aux »grandes fêtes renouveller nos saints exer»cices, & implorer avec plus de ferveur le »secours des Saints. Nous devons nous pré»parer d'une fête à une autre, comme si »nous devions alors sortir du monde & en»trer dans l'éternelle fête des bienheureux. »Nous devons dans ces saints tems travail»ler à vivre plus saintement, & être plus »fideles & plus exacts dans tous nos de»voirs, comme devant bientôt recevoir de »Dieu le prix de nos peines.

LXXII.

Il n'est rien de si pieux & de si utile pour l'ame que de bien suivre l'esprit de l'Eglise dans ce qu'on appelle l'année ecclésiastique, c'est-à-dire, dans cet arrangement d'offices, de fêtes plus ou moins solemnelles, de tems

a L. 1. c. 19.

destinés à la pénitence ou à une sainte joie en J. C. L'Avent dispose à célébrer saintement la Naissance de J. C. son Octave, le mystere de la Circoncision, celui de l'Epiphanie peuvent nous entretenir jusqu'au Carême ; la sainte Quarantaine nous prépare à la Pâque ; le tems paschal nous conduit jusqu'à l'Ascension, à la Pentecôte & à son Octave ; bientôt vient la Fête-Dieu, ensuite l'Assomption de la très-sainte Vierge, & enfin il ne manque pas de Fêtes de Saints & de Saintes depuis ce tems-là jusqu'à l'Avent. Or dans ces différens tems ou dans ces différentes fêtes, combien une Religieuse intérieure ne trouve-t-elle pas de sujets de bons sentimens, d'élevations de cœur à Dieu, de méditation & de saintes pratiques ? Avec quelle ferveur ne prépare-t-elle pas son cœur dans l'Avent afin que J. C. y vienne naître spirituellement par une plus grande effusion de sa grace? Avec quelle attention s'attache-t-elle à conserver son cœur pur & sans tache, & à l'orner des fleurs de toutes les vertus, comme devant servir de berceau à Jesus enfant où il repose avec complaisance? Elle se propose de se préparer avec une égale pieté & la sainte industrie que le saint amour lui inspire, à toutes les solemnités de l'année. Il n'est point de mystere de N. S. ou de la très-sainte Vierge qui ne l'anime d'une dévotion tendre & affectueuse, point de vie de Saint ou de Sainte où elle ne trouve à s'édifier ; point de tems dans l'année où sa pieté ne s'entretienne selon le dessein de l'E-

glise, & où elle ne goûte avec suavité l'excellence & les précieux avantages de notre Religion.

LXXIII.

Il faut que les Maîtresses des Novices accoutument leurs éleves à se soûtenir ainsi dans le recueillement & dans une sainte ferveur d'un tems & d'une fête à l'autre: qu'elles leur proposent des pratiques de pieté qui leur facilitent ce que nous venons de marquer. Il est bon qu'elles leur prescrivent, par exemple, de faire au tems de l'Avent tant d'oraisons jaculatoires par jour, & dont le sujet soit de soupirer après la venue de J. C. dans leur cœur, ou tant d'actes de quelque vertu particuliere qu'on peut remarquer plus sensiblement dans l'état de Jesus enfant; comme sa douceur, son silence, sa modestie, son humilité, son abandonnement entre les mains de sa divine Mere, & ainsi à proportion dans les autres solemnités: mais il ne faut pas leur proposer un si grand nombre d'élevations de cœur à Dieu ou de pratiques de pieté que leur esprit en soit gêné, ou leur mémoire trop chargée. Il ne faut pas non plus que ces pratiques soient au-dessus de leur portée, comme par exemple, si on leur faisoit faire des rudes pénitences corporelles; il faut plutôt tellement proportionner toutes ces choses à leur âge, à leur caractere, à leurs dispositions, & au tems ou à la fête qu'on célebre, que pour peu qu'elles ayent de dévotion elles s'y portent comme d'elles-mêmes, elles les fassent

avec goût & consolation, & par conséquent qu'on ait lieu de présumer qu'elles s'en acquittent avec plaisir, avec fidélité & avec profit pour leur ame; on doit même permettre à celles qui s'en acquitteront mieux, quelque communion extraordinaire, afin d'exciter entr'elles une sainte émulation.

LXXIV.

La voie par laquelle Dieu conduit les ames n'est pas la même dans toutes. Il y en a dont la dévotion s'entretient par la multitude des pratiques; d'autres à qui peu suffisent & qu'un plus grand nombre troubleroit dans leur pieuse disposition & retireroit de leur attrait. On ne peut point donner ici de regle fixe; chaque Religieuse doit suivre là-dessus l'avis d'un sage & prudent Directeur. Il est vrai de dire que lors qu'on multiplie si fort les pratiques extérieures de dévotion qu'on en est presque étouffé, s'il faut ainsi parler, on risque de se dégoûter & de les abandonner, & quelquefois on passe si fort d'une extrêmité à l'autre qu'après avoir trop entrepris, le dégoût & l'ennui portent à ne plus rien faire du tout. On peut appliquer ici pour maxime ce que dit l'excellent Auteur du livre de l'Imitation de J. C. a
» Il faut, dit-il, être discret & retenu dans
» les exercices du corps, & tous ne sont
» pas également propres à tous..... Les
» mêmes exercices ne conviennent pas à
» tous? Mais l'un est plus propre à l'un, &
» l'autre à l'autre. Nous nous y portons
» même différemment selon la diversité des

a L. 1. c. 19.

»tems, comme à quelques-uns aux jours »de fête & aux autres jours ordinaires. Les »uns nous sont nécessaires au tems de la »tentation, & les autres au tems de la »paix & du repos. Les uns quand nous »sommes tristes, les autres quand nous »trouvons de la joie en Dieu.« Il faut ajouter ici que l'on doit beaucoup aider les jeunes Religieuses par ces pratiques de dévotion, qui servent à fixer l'inconstance naturelle aux jeunes personnes, à les exercer dans la pratique des différentes vertus, & à leur en faire contracter peu à peu la sainte habitude, à leur rendre la pieté plus aisée par la varieté de ses pratiques, & enfin à les porter à Dieu par une voie d'autant moins seche, que ces pratiques sont plus sensibles, & pour ainsi dire, plus palpables.

LXXV.

Il y a des ames que Dieu attire à lui plus particulierement, & indépendamment de ces pratiques multipliées, d'ailleurs très-bonnes, très-saintes & très-utiles; mais ces ames vivent dans une si grande récollection, & ont tant de facilité à s'occuper de Dieu, & s'y portent avec une inclination si tendre & si affectueuse, que la multitude des pratiques, ou les méthodes des commençans les détourneroient de leur attrait, & gêneroient, pour ainsi dire, la conduite du Saint-Esprit en elles; mais comme leur attrait n'est pas un état permanent, aussi reviennent-elles aux méthodes ordinaires selon que leur besoin les leur rend utiles. Celles qui étoient

saisies tout à coup de leur attrait en entrant dans l'oraison, sont quelquefois obligées de se servir des livres pour y trouver des sujets de méditation. Celles qui avoient de la peine à se desoccuper de Dieu par leur attrait pour le recueillement, sont quelquefois forcées de combattre les distractions & d'user d'industrie pour se souvenir de lui, & celles que leur contemplation tenoit comme absorbées dans la considération de l'essence divine ou de ses attributs, ont besoin de revenir à la méditation des fins de l'homme. Pareillement il ne faut pas penser que sous prétexte de s'unir amoureusement à Dieu par la récollection on soit dispensé de faire des actes formels de foi, d'espérance & des autres vertus, ni qu'il soit permis sous le même prétexte de se tenir dans l'indifférence à l'égard de la tentation lors qu'on en est attaqué : ce principe pernicieux conduiroit aux plus grands égaremens.

LXXVI.

L'usage de faire la retraite de huit ou dix jours toutes les années est saintement établi dans presque toutes les Maisons religieuses. S'il ne l'est pas dans la vôtre, je ne sçai que dire : mais vous ne pourriez mieux faire que de l'y introduire par votre exemple. Que de fruits ne peut-on pas retirer d'un si saint exercice ? Mais il faut s'en acquitter, non parce que c'est la coutume, ou qu'il y en a d'autres qui le font & qu'on ne veut pas leur céder en extérieur de pieté, ni par contrainte, & parce qu'on y est forcé par l'autorité des

la Supérieure, ou par les fortes instances d'un Directeur ; mais pour réparer sincerement les pertes spirituelles qu'on a faites, pour rentrer tout de bon en soi-même, & connoître le véritable état de sa conscience & la disposition où l'on se trouve par rapport au service de Dieu. Qu'on oublie donc pour cela qu'il y a un monde, & s'il se peut, qu'on oublie qu'on est dans une Communauté ; qu'on se sépare de tout, au moins d'esprit ; qu'on tâche d'être dans sa solitude seule à seul avec Dieu, pour considérer en sa présence les vérités les plus touchantes de la Religion, pour se juger rigoureusement sur ces vérités si intéressantes, pour en tirer de justes conséquences tant sur son amandement, qu'afin de se renouveller dans la ferveur. Les livres qu'on a composé pour les retraites spirituelles sont pleins d'instructions là-dessus ; nous croyons de les renfermer toutes en disant que quand on commence la retraite on doit s'y proposer de s'y conduire comme si ce devoit être la derniere de la vie.

LXXVII.

C'est la fidélité à la grace qui nous conduit à la sainteté, comme la résistance nous mene à notre perte. Ne pourroit-on pas dire à la Religieuse qui abuse des graces de Dieu si abondantes dans son état, ce que J. C. disoit à la femme Samaritaine: b *Si vous sçaviez quel est le don de Dieu, & qui est celui qui vous dit : donnez-moi à boire?* C'est bien peu connoître le prix inestimable de la grace

b Joan. 4. 10.

l'excellence & l'infinie bonté de celui qui la donne ! C'est montrer en même-tems une ingratitude bien marquée, un cœur bien insensible & bien mauvais, que de n'être point touchée d'un tel bienfait, & sur-tout de le rendre inutile en y résistant. O qu'une Religieuse est coupable qui s'accoutume à négliger les inspirations, les bons mouvemens intérieurs, & qui ne profite d'aucun des moyens extérieurs qu'elle a de se sanctifier ! Comment peut-on considérer sa vie, que comme un enchaînement d'infidélités & de résistances au Saint-Esprit ? C'est de-là que vient l'insensibilité de plusieurs ; c'est par la pernicieuse habitude de négliger les graces qu'on vient ensuite à en faire si peu de cas ; qu'on n'y prend pas même garde ; qu'on va jusqu'à les mépriser & à les regarder comme des effets de l'imagination ; que la foi s'affoiblit, l'idée des vertus s'efface de l'esprit, le cœur devient presque comme un acier impénétrable, & que ni les invitations amoureuses de J. C. ni ses menaces ne font plus d'impression sur le cœur qui s'est laissé ainsi endurcir. Terrible situation d'une ame qu'une longue habitude d'abuser des graces a conduite à cette insensibilité ! Son sort est si déplorable, qu'en considérant une Epouse de J. C. dans cet état, on n'a point d'autre langage à tenir sur elle que celui de Jérémie, lors qu'assis sur les débris de Jérusalem il pleuroit amerement la ruine de cette grande & magnifique Ville. Si quelque Religieuse se reconnoît à ces traits, qu'elle ne

se laisse pas endurcir davantage ; qu'elle tâche de revenir à Dieu au plutôt par une sincere pénitence, de peur que la mort ne la surprenant dans cette funeste léthargie, elle n'éprouve la terrible menace que Dieu fait dans l'Ecriture aux ames si souvent infideles. b *Vous avez méprisé mes avis. Vous n'avez point fait de cas de mes corrections, ni de mes menaces, aussi je me moquerai de vous à mon tour à l'heure de votre mort.*

LXXVIII.

Une Religieuse qui sçauroit bien mettre à profit toutes les graces qu'elle reçoit de Dieu, & tant de moyens de salut que sa miséricorde lui fournit dans son état, pourroit s'élever à une très-haute perfection. Quels fruits ne devroit-elle pas produire dans le jardin du céleste Epoux, étant comme un arbre planté le long du courant des eaux salutaires de la grace, & engraissée, pour ainsi parler, de lectures, d'oraisons, de bons exemples, de sacrement, de bons mouvemens intérieurs, en un mot, de l'abondance du Ciel ! Est-il possible qu'elle s'appauvrisse au milieu de ces richesses spirituelles, & qu'elle meure de faim à la table que la divine Sagesse lui a préparée, & qui est servie avec tant de profusion ! Ah ! vous qui lirez ceci, attachez-vous à bien ménager chaque grace, comme un ambitieux ménage tous les moyens qui peuvent lui servir pour parvenir à ses fins ; n'en laissez échapper aucune, les moindres sont toujours très-précieuses. Le bon usage que

b Prov. 1. 26.

vous ferez d'une grace, vous en fera mériter de plus particulieres, & telle vous laissez échapper, que si vous y aviez été fidele, vous en auriez acquis quelqu'autre, avec laquelle vous auriez beaucoup avancé dans la vertu. Le malheur est qu'on vit dans une alternative d'infidélité & de coopération, & qu'on est plus souvent infidele que docile. Ainsi on reste dans une vertu basse, foible, rampante, & on se trouve à la fin de sa course sans avoir bien corrigé un seul vice, dompté une seule passion, au lieu qu'en se rendant fidele on auroit acquis une vertu éminente, & on seroit mort comme meurent les Saints.

LXXIX.

»Soyez, dit l'Auteur de l'Imitation de J. »C. *b* reconnoissant pour les moindres »graces, & vous mériterez d'en recevoir »de plus grandes. Ayez une estime parti»culiere pour les petites, & que ce qui »vous paroîtroit moins considérable vous »soit précieux quand celui qui donne est »infiniment grand, il communique sa »grandeur à tout ce qu'il donne ; & ainsi »rien de tout ce qui vient de la main d'un »Dieu si grand ne doit paroître petit. « Voilà qui confirme ce que nous venons de dire, & voilà dans quelle disposition une Religieuse doit être à l'égard des dons de Dieu. Quels qu'ils soient, extérieurs ou intérieurs, grands ou petits, cachés ou éclatans, consolans ou crucifians, elle doit les recevoir avec une humble reconnoissance,

b L. 1. c. 10.

les mettre fidelement à profit pour son avancement dans la pieté, & bien se donner de garde d'en laisser perdre aucun par sa négligence : car Dieu nous fera rendre compte des graces que nous avons reçu de sa main libérale, comme des péchés que nous avons commis.

LXXX.

Le premier homme nous a rendus tout charnels & tout terrestres par le péché J. C. est venu pour nous rendre tout spirituels & tout célestes. En suivant les inclinations du premier homme nous vivons de la vie des sens & des passions : en suivant les maximes de J. C. nous vivons de la vie de l'esprit. Le premier homme nous a appris à nous attacher à la terre, & à faire cas de tout ce qui est temporel : J. C. nous apprend à nous détacher de tout ce qui passe avec le tems & à porter toutes nos affections vers l'éternité. *Le premier homme*, dit saint Paul, * *fut fait terrestre, étant sorti de la terre. Le second homme étant sorti du Ciel, est céleste. Les hommes terrestres sont tels qu'a été l'homme terrestre, & les hommes célestes sont tels qu'est l'homme céleste. Comme donc nous avons été semblables au terrestre, soyons semblables aussi au céleste.* Voilà un grand fonds d'instructions que nous donne le saint Apôtre, & par lequel il nous apprend à nous dépouiller de l'homme terrestre qui est notre premier pere, & à nous revétir des sacrés caracteres de l'homme céleste, qui est J. C. Notre-Seigneur. Ce sera en suivant les in-

* 1. Cor. 15. 47. 18. 49.

clinations de la chair, l'attrait des ſens & des paſſions que nous ſerons ſemblables au premier homme. Ce ſera en y renonçant & en y ſubſtituant la pratique des vertus, que nous ſerons conformes au ſecond & que nous aurons ſon eſprit.

LXXXI.

Vous ne réuſſirez à vous rendre conforme à J. C. qu'autant que vous ſerez fidele à ſuivre les inſpirations du St. Eſprit. Je veux que vous entriez dans l'école de ce divin Eſprit, & que vous vous rendiez auſſi docile à ſes inſtructions, que vous deſireriez que le fût aux vôtres une petite fille dont on vous confieroit l'éducation. Rendez-vous un enfant ſous ſa loi & ſous ſa doctrine. Soyez attentive à ſa voix, & pour cela faites taire en vous l'eſprit du monde, le bruit de la nature & du tumulte des paſſions par le moyen du recueillement. Soyez obéiſſante à cette divine voix, & pour cela renoncez aux mauvais ſentimens des paſſions & de l'amour propre par l'exercice de la mortification. A la vérité ce divin Eſprit ſera en vous comme un maître ſévere qui vous reprendra à tout moment, qui ne vous laiſſera rien paſſer, qui trouvera à corriger mille défauts dont vous ne vous étiez jamais apperçue, qui combattra vos penchans bas & terreſtres, & qui ſondera juſqu'aux plus ſecrets replis de vôtre cœur pour en chaſſer l'amour propre comme de ſes plus forts retranchemens. Ses leçons vous paroîtront quelquefois ſi difficiles à ſuivre

que vous ne le pourrez sans une extrême violence ; car il ne vous flatera point, il ne ménagera point votre sensibilité & vótre délicatesse ; mais il vous *apprendra toute vérité*: a c'est-à-dire, à renoncer à vous-même; & à pratiquer les vertus qui combattent le plus les inclinations vicieuses de la nature. Il sera comme un feu consumant, qui s'insinuera jusques dans le centre de votre ame pour la purifier & pour la vérifier.

LXXXII.

Ah que vous allez devenir bien différente de vous-même, si vous êtes fidele à suivre les instructions de ce grand maître ! Qu'on reconnoîtra dans peu en vous un changement merveilleux ! Vous étiez légere, volage, dissipée ; vous serez grave, sérieuse, recueillie. Vous aimiez à rouler dans le Monastere, à perdre le tems, à discourir vainement, à vous informer curieusement de tout ce qui se passoit, à paroître au parloir à toutes les heures du jour ; vous serez retirée, occupée, silentieuse, toute appliquée au soin de votre ame & à vous acquitter de vos devoirs. Vous étiez sensible, brusque, impatiente, railleuse, impérieuse ; vous serez douce, endurante, débonnaire, affable, officieuse. Vous étiez lâche, tiede, négligente au service de Dieu ; vous serez fervente, exacte, réguliere ; vous n'aurez du goût que pour les choses spirituelles, pour le recueillement, la priere, l'oraison mentale, la sainte communion. Vous étiez toujours attentive à vous satisfaire, à suivre la

a Joan. 16. 13.

mollesse & la sensualité ; vous serez un modele de mortification & de pénitence. Tel est l'admirable réformation qui se fera dans vous ; vous ne serez plus fille d'Adam, vous serez une sainte épouse de J. C.

LXXXIII.

Mais comment connoître, me direz-vous, quand c'est le Saint-Esprit qui nous instruit ? Car, comme dit l'Auteur du livre de l'Imitation de J. C. † « Tout desir n'est pas inspiré » du Saint-Esprit, quoiqu'il paroisse bon » & avantageux à l'homme. » Il est vrai qu'il ne faut pas suivre aveuglément tout le bien qui nous vient dans la pensée, ni se croire inspiré sur tout ce qui se présente à notre esprit sous les apparences de bien ; mais on peut connoitre les véritables inspirations à ces trois caracteres. 1°. Du côté de Dieu, en ce qu'il nous inspire ordinairement les choses avec douceur, paix & tranquillité, & avec une espece d'assurance que c'est lui qui parle, en sorte qu'on ne peut se le dissimuler, ni s'étourdir, & que malgré les préjugés, ou les faux prétextes de l'amour propre, qui voudroit nous faire illusion, on sent, lorsqu'on rentre dans soi-même, & qu'on pese mûrement la chose aux pieds de Dieu, que ce ne peut être que lui qui nous l'inspire. 2°. Du côté de nous-mêmes, en ce qu'on voit que ce qui nous est inspiré convient très-bien à notre état, & ne peut que servir à l'avantage de notre ame, nous éloigner du péché, nous faire pratiquer une vertu solide,

† L. 3. c. 15.

nous conduire à la perfection. Outre que ces inspirations ne nous troublent & ne nous inquietent, qu'autant qu'elles combattent nos passions & la nature corrompue, & qu'en les suivant fidelement nous parvenons à acquerir la véritable paix de l'ame & la tranquillité de la conscience. 3°. Du côté de la chose inspirée, en ce que Dieu n'inspire pas des choses vaines, inutiles, superstitieuses, ni qui flatent les passions, ou l'amour propre; mais plutôt des pratiques qui tendent à les réprimer & à les mortifier, à corriger les défauts, à nous dégager de la terre & de nous-mêmes, à nous réformer sur les maximes & l'exemple de Notre-Seigneur J. C., & à nous conduire à la perfection de son saint amour.

LXXXIX.

Combien d'exemples ne pourrions-nous pas donner ici de ces admirables instructions de l'esprit de Dieu & de ses saintes inspirations? Une ame recueillie & mortifiée en reçoit dans l'oraison & dans la sainte Communion de si belles, de si merveilleuses, de si lumineuses, de si consolantes, & sur la réformation de ses moindres défauts, & sur la maniere de pratiquer les vertus, & sur les moyens qu'elle doit choisir pour arriver à la perfection, qu'à mesure qu'elle se rend plus attentive à cette divine voix & plus docile à la suivre, on la voit croître sensiblement en vertu, on la voit trouver à se mortifier, où une autre ne penseroit qu'à se satisfaire; on la voit pratiquer une humble patience,

où une autre ne montreroit que de la sensibilité ; on la voit industrieuse à imaginer mille moyens de plaire à Dieu, où une autre ne penseroit pas seulement à lui. Qui connoît mieux les artifices de la nature, les illusions du malin esprit, les déguisemens de l'amour propre, qu'une ame que le Saint-Esprit instruit dans l'oraison & la méditation ? Qui connoît mieux qu'elle la maniere de pratiquer toujours plus parfaitement l'humilité, l'obéissance, le détachement, la pauvreté religieuse ? Qui connoît mieux les routes difficiles de la vie spirituelle, les voies mysterieuses du saint amour, les différens mouvemens de la nature & de la grace ? Quand c'est l'esprit de vérité qui enseigne, on devient bien-tôt habile dans la connoissance & la pratique du bien. Aussi voyons-nous des ames simples & qui n'ont jamais pensé à cultiver leur esprit par l'étude, parler de Dieu & de la pratique des vertus avec plus de solidité que ne pourroit quelquefois le faire un beau génie qui auroit passé toute sa vie dans l'étude des sciences humaines sans s'être appliqué à faire l'oraison, & celui-ci n'en traitera que d'une maniere seche, superficielle, au lieu que l'autre le fera avec une onction merveilleuse & qui inspire de la dévotion. Nous ne prétendons pourtant pas donner aux connoissances de cette ame la préférence sur les lumieres des Théologiens, & encore moins des Saints Peres & des Supérieurs Ecclésiastiques que Dieu a donné à l'Eglise pour enseigner & pour ins-

truire des regles de la foi & des bonnes mœurs, ce seroit ouvrir la porte au fanatisme & à l'erreur des faux mystiques des derniers tems. Mais nous comparons seulement les lumieres de cette ame avec celles des autres fideles qui ne cultivent pas l'oraison & ne s'appliquent pas à se rendre dignes par le recueillement & par l'exercice des vertus, de recevoir dans la priere les instructions admirables que Dieu donne aux ames intérieures qui sont fideles à écouter sa voix & à la suivre; & c'est avec juste correctif qu'on doit entendre ces paroles de l'Auteur de l'Imitation de J. C. †, qui dit: » Il y a une » très-grande différence entre la sagesse d'un » homme de pieté que Dieu instruit lui- » même par l'onction de son esprit, & la » science humaine d'un très-habile Théolo- » gien. Cette lumiere qui vient du Ciel & » que Dieu répand en l'ame par le don & » l'influence de sa grace, est sans compa- » raison plus noble & plus excellente que » celle qui s'acquiert par le travail & les ef- » forts de l'esprit humain. «

LXXXV.

Ce n'est pas seulement dans l'oraison ou dans la sainte communion que Dieu nous inspire le bien, il le fait encore souvent dans le détail des actions de la journée, soit lorsqu'il s'agit d'éviter quelque faute, soit qu'il faille pratiquer quelque acte de vertu. Vous êtes à la récréation avec les sœurs, il vous vient, sur ce qu'une autre aura dit, quelque répartie ingénieuse qui vous fera passer, si

† L. 3. c. 31.

vous la dites, pour une fille d'esprit ; mais tandis que vous sentez une extrême envie de dire ce bon mot, vous avez en même-tems la pensée de vous en mortifier : voilà une bonne inspiration. Car premierement il n'importe nullement que vous mettiez au jour cette pensée ingénieuse. En second lieu, vous ne vous exposez pas, en la supprimant, à la tentation de vanité & de complaisance, & vous mortifiez l'amour propre. Enfin, vous faites à Dieu le sacrifice du plaisir que vous auriez eu à faire cette répartie. Or qui ne voit dans tout cela qu'il y a un bien à faire, & que c'est Dieu qui vous l'inspire ? Pareillement vous vous êtes acquittée de tout ce qui vous a été ordonné, il vous reste du tems encore que vous pouvez employer à ce qui vous plait ; & alors vous avez une forte pensée de faire une visite au très-saint Sacrement ; vous vous sentez pressée intérieurement de vous y aller recueuillir, de lui aller rendre vos adorations, ou lui demander les graces dont vous avez besoin : voilà sans doute une bonne inspiration : en la suivant vous ne dérangez rien dans vos devoirs ordinaires ; vous ne manquez point à la volonté de la Supérieure : vous faites un acte de religion dont vous pouvez recueillir beaucoup de fruit pour votre avancement dans la vertu ; que demanderiez-vous de plus pour y reconnoitre l'esprit de Dieu & pour vous y conformer ?

LXXXVI.

Il n'en est pas de même de certaines pen-

sées dont l'objet paroit bon, mais que vous ne sçauriez exécuter sans manquer à l'obéissance ou à vos devoirs particuliers. Il faut généralement parlant, les mettre au rang de ces pensées qui viennent de votre propre esprit, ou que le démon peut vous suggérer pour vous tromper par l'apparence du bien, ou enfin si ces pensées viennent de Dieu, il en faut dire ce que nous avons dit ailleurs des bons mouvemens dont Dieu ne demande pas de vous l'exécution. Par exemple, vous êtes Maitresse des Novices, & lorsque vous devez être avec elles vous avez la pensée d'aller à votre champre pour lire un livre de pieté qu'on vous a prêté & que vous n'aviez jamais lu. Quelque édifiante que puisse être la lecture de ce livre, il ne convient pas de quitter vos Novices pour l'aller lire. Bien loin d'y reconnoitre l'inspiration de Dieu, c'est un artifice du démon qui veut vous détourner de votre devoir essentiel, qui vous oblige à être avec vos Novices, ou bien c'est un effet de votre curiosité ou de votre amour propre.

LXXXVII.

Ce qui prouve que ces inspirations ne vous viennent pas de Dieu, c'est que vous êtes dans le trouble, dans le chagrin & l'inquiétude quand un Directeur ou une Supérieure ne vous permettent pas de les suivre, c'est que vous êtes tentée d'agir contre leur défense, & qu'enfin vous les obsédez si fort pour obtenir la permission de les exécuter, comme lorsqu'il s'agit de quelque pénitence

corporelle, qu'enfin vous arrachez leur consentement à force de les importuner. Il faut juger de ces inspirations comme l'Auteur de l'Imitation de J. C. pense de certains desirs trop empressés qu'on a quelquefois, & dont il veut qu'un se défie. » Lorsque vous sen- » tez, dit-il, * ces desirs qui vous emportent » avec violence, considérez bien si c'est la » gloire de Jésus-Christ ou votre propre » intérêt qui vous touche. Si vous ne pen- » sez qu'à lui plaire, vous demeurerez en » paix en quelque maniere qu'il fasse réussir » ce que vous aurez entrepris ; mais si vous » y mêlez quelque secrette recherche de » vous même, vous ne manquerez pas aussi- » tôt de vous trouver dans l'inquiétude & » dans le trouble

LXXXVIII.

Lorsqu'une inspiration vous porte à éviter quelque péché ou quelque imperfection, vous n'avez besoin ni du conseil ni de la permission du Directeur ou de la Supérieure. Qui doute que vous devez y être fidele ? Est-il besoin d'un ordre ou d'un avis pour éviter ce qui peut déplaire à Dieu ? Vous avez envie de faire une raillerie de quelque Sœur, & il vous vient dans l'esprit de vous en abstenir, y a-t-il à délibérer ou à balancer ? Il faut suivre cette inspiration tout de suite & vous bien donner de garde d'y être infidele. La cloche vous appelle à l'office ; vous voudriez pourtant mettre encore quelques points d'aiguille à votre ouvrage, mais vous vous sentez inspirée de le quitter à l'ins-

* L. 3. c. 11.

tant même pour obéir à la regle, avez-vous besoin de l'avis du Directeur pour vous décider là-dessus ? C'est une inspiration qu'il faut suivre fidelement, & plus vous serez fidele en pareilles rencontres, plus vous ferez de progrès dans la perfection de votre état.

LXXXIX.

Il ne faut pas penser généralement de même des inspirations qui nous portent à différentes pratiques de vertu. On doit les suivre dès qu'il n'y a rien hors de la voie commune ; rien au-dessus de notre état & de nos forces ; rien qui combatte les regles de la dicrétion ou de l'obéissance ; rien qui paroisse trop singulier, parce que dans ces cas elles ne vont pas contre le bon ordre du Monastere, & qu'elles n'ont rien qui puisse faire douter qu'elles viennent d'un autre principe que de Dieu. Vous passez devant une chambre dont la porte est ouverte, la curiosité vous porte à regarder dedans, mais vous avez la pensée de vous en mortifier : voilà une bonne inspiration qu'il faut suivre. On vous présente à table quelque chose qui n'est pas de votre goût ; vous voudriez faire quelque grimace pour montrer le rebut que vous en avez ; mais il vous vient dans l'esprit de n'en rien témoigner : voilà encore une bonne inspiration à laquelle il faut obéir. Enfin une Sœur a fait de vous quelque rapport dont vous êtes fâchée ; en la trouvant sur vos pas vous voudriez prendre un air sérieux avec elle qui lui fît comprendre votre chagrin,

mais vous êtes inspirée de lui montrer au contraire un visage doux & affable ; c'est encore une inspiration à laquelle vous devez être fidele. Ces différens exemples peuvent vous servir de regle dans des cas à-peu-près semblables ; mais dès qu'il s'agit de quelques pratiques de pieté qui sont ou singulieres, ou extraordinaires, ou dont vous doutez qu'on vous accordât la permission si vous la demandiez, comme par exemple, de jeûner tous les Samedis, ou de faire quelque autre austérité qui n'est pas prescrite par la regle, ou de faire quelque vœu particulier, vous ne devez jamais l'entreprendre sans avoir pris l'avis du Confesseur, ou du Directeur, ou de la Supérieure, & vous devez le leur proposer de telle maniere que vous ne veuilliez pas extorquer leur permission par subtilité ou par importunité, mais que vous ne cherchiez qu'à sçavoir d'eux ce que Dieu veut que vous fassiez en pareil cas.

XC.

Il y a des personnes dont Dieu demande des choses qui sont au-dessus de la voie ordinaire, & même qui paroissent opposées aux regles de la discrétion. On a vu des Saintes d'une complexion très-foible & d'une santé chancelante entreprendre de grandes austérités, & même excessives, en ayant un attrait si fort & une inspiration si pressante, accompagnée d'une si vive conviction qu'elle venoit de Dieu, qu'elles ne pouvoient se le dissimuler. Ces cas sont rares ; & on voit que malgré la force de l'inspiration ces ames

faintes ne laissoient pas de prendre l'avis de ceux qui étoient chargés de leur conduite spirituelle ; ce qui fait voir que l'esprit de Dieu, qui porte aux plus grandes choses, porte en même tems à l'obéissance & à la dépendance. Mais quoique nous trouvions des exemples des inspirations dans les vies de plusieurs Saints ou Saintes, il ne faut pas croire légerement qu'on soit inspiré de Dieu lorsqu'on pense de faire les mêmes choses. On risqueroit très-fort de se tromper, & peut-être prendroit-on pour un mouvement du Saint-Esprit ce qui ne seroit que l'effet de l'imagination ou d'une complexion sanguine, & on donneroit dans quelque excès dont on auroit ensuite le loisir de se repentir. C'est ainsi qu'une jeune Religieuse peut aisément se tromper en faisant des austérités excessives, qui, détruisant sa santé, la mettent dans la suite hors d'état de servir la Communauté & de remplir ses devoirs essentiels, & l'obligent à user de dispense presque sur tous les points de l'observance religieuse, ou à prendre tant de soin d'elle-même, qu'elle le fait avec autant d'excès qu'elle avoit manqué de conduite dans ses macérations & ses pénitences indiscrettes. Ecoutons à ce sujet une belle instruction que nous donne l'admirable Auteur de l'Imitation de J. C. » Il y a, dit-il *, des personnes imprudentes qui se sont perdues elles-mêmes » par une chaleur de dévotion, parce qu'elles ont voulu plus faire qu'elles ne pouvoient, & que ne considérant pas assez com-

* L. 3 c. 7.

» bien ce qu'elles entreprenoient étoit disproportionné à leur foiblesse, elles ont plutôt suivi dans leur conduite le zele de leur cœur que la lumiere de la raison . . . .
» Ceux qui sont encore nouveaux & inexpérimentés dans la voie de Dieu, ajoute-t-il, seront surpris & se perdront aisément s'ils ne se laissent conduire par ceux qui ont de l'expérience & de la lumiere. Que s'ils croient plutôt leur propre sens que l'avis des personnes plus éclairées, leur salut sera en grand danger, à moins que Dieu ne leur fasse la grace de renoncer à cette attache à leur sentiment. «

XCI.

Il ne faut pas confondre aussi les bonnes inspirations avec certaines pensées importunes dont les filles scrupuleuses ou mélancoliques, ou d'une imagination vive, sont quelquefois tourmentées ; en sorte qu'elles ne peuvent presque être un moment sans qu'il leur vienne dans l'esprit de faire telle chose, de se mortifier sur telle autre chose ; ce qui leur rend la vertu extrêmement pénible, & est capable de les décourager ou de les dégoûter entierement du service de Dieu Vous êtes, par exemple, en compagnie avec les autres Sœurs ; vous voulez dire quelque chose, qui n'est nullement mauvais, mais dont vous pouvez absolument vous passer ; mais la pensée qui vous vient de vous mortifier vous oblige à vous taire, & tout va bien jusques là. Mais si aprés avoir suivi cette pensée il vous en vient une autre de

vous taire quand vous voudrez encore ouvrir la bouche pour parler, & si après avoir suivi cette seconde pensée il en vient une troisiéme, après une quatriéme & une cinquiéme, il s'ensuivra que vous ne pourrez plus rien dire le reste du tems que vous serez avec ces Sœurs. Il y a bien plus, c'est que la premiere fois après celle-ci que vous serez encore avec elles, vous aurez peut-être les mêmes pensées de ne rien dire, & que la même chose arrivera toutes les fois que vous vous trouverez à la récréation avec les Sœurs; ainsi vous n'irez plus à la récréation que pour vous taire." Or qui ne voit que ces pensées viennent plutôt de votre propre esprit que de celui de Dieu ? Aussi il en arrivera que ces pensées vous gêneront extrêmement ; qu'au lieu d'aller à la récréation pour vous délasser l'esprit, vous n'y irez plus qu'avec peine & par contrainte ; & que même vous serez tentée de vous en absenter pour n'être pas obligée de vous y faire tant de violence. Certes l'esprit de Dieu est un esprit de discrétion & non pas de contrainte : les inspirations qui viennent de lui tendent à nous corriger de nos défauts, ou à nous faire pratiquer de véritables actes de vertu, & non pas à nous mettre le cœur dans la gêne par le dépit, le dégoût & l'inquiétude. Il nous inspire de nous modérer quand nous avons de l'empressement pour quelque chose, & de mortifier en nous l'amour propre ou quelque autre passion : mais il ne veut pas assiéger sans cesse notre imagination d'une ma-

tiere plus propre à nous dégoûter du bien qu'à nous le faire pratiquer.

XCII.

L'amour propre & la peine que nous avons à nous mortifier nous porte quelquefois à nous presser de nous satisfaire, dans la crainte que Dieu ne nous inspire le contraire, ou au moment même que nous sentons qu'il commence à nous l'inspirer. Nous voudrions ou qu'il ne nous l'inspirât pas, ou prévenir son inspiration pour nous contenter de telle maniere que nous n'eussions pas en même tems à nous reprocher de lui avoir manqué de fidélité. Vous avez, par exemple, oui, pris par quelque bruit qu'on a fait, qu'il est entré une nouvelle Pensionnaire dans le Monastere, & tandis que votre curiosité vous porte à vous informer de son nom, de son âge, de son air, de sa condition, vous sentez que Dieu commence à vous porter à lui en faire le sacrifice. Mais qu'arrive-t-il, l'envie de vous contenter vous fait fermer, pour ainsi dire, les yeux aux premieres lueurs de cette lumiere céleste, & de peur qu'en différant de vous satisfaire, vous n'osiez plus résister à la bonne inspiration & aux cris de la conscience, vous vous hâtez de suivre votre curiosité. O que cela montre une volonté bien immortifiée & peu sincere à l'égard de Dieu ! Véritablement en approfondissant cette ruse de l'amour propre on voit bien quel est son aveuglement & combien ses artifices sont grossiers. Hélas ! êtes-vous moins censée d'avoir résisté à la bonne

inspiration, en prenant, pour ainsi dire, les avances contre elle ; qu'en ne la suivant pas quand vous l'aurez bien comprise dans votre esprit ? Si dans ce second cas vous trouvez que vous avez manqué de fidélité, comment vous pouvez-vous trouver innocente dans le premier ?

XCIII.

Ceci fait voir qu'il y a des personnes qui ne vont par droit avec Dieu, qui se déguisent sa volonté pour s'épargner la peine de la suivre, & qui aiment mieux s'étourdir sur ce qu'elles sentent intérieurement que Dieu demande d'elles, que de l'examiner sérieusement, n'étant pas dans une sincere détermination de suivre en tout sa divine volonté. Ces personnes pratiquent le bien jusqu'à un certain point ; mais c'est toujours bassement ; parce qu'elles veulent allier tant qu'elles peuvent les inclinations de la nature avec les loix de la grace ; ou pour mieux dire, qu'elles suivent la grace tant qu'elles ne sont pas obligées de faire de grands sacrifices ; mais elles l'abandonnent bien-tôt dès qu'il faut la suivre un peu loin dans le bien parfait On peut les comparer à ces Juifs dont saint Jean l'Evangéliste dit qu'ils crurent en J. C. * voyant les miracles qu'il faisoit, mais à qui J. C. ne se fioit pas, parce qu'il connoissoit ce qu'ils avoient dans le cœur. En effet, ces personnes sont trop ennemies de la voie étroite de l'Evangile ; elles sont trop immortifiées, trop attachées à leurs sens ; aussi J. C. ne se fie pas à elles, & ne

* Joan. 2. v. 23. 24. 25.

leur fait jamais sentir la douceur de son esprit ni l'onction de ses divines communications. Si vous leur demandez comment elles ont fait leur oraison & leur Communion, & si elles y ont été bien touchées, bien pénétrées de dévotion, elles se plaindront de n'y avoir eu que de la secheresse & des distractions, d'avoir eu une peine extrême de s'y recueillir, & de n'en avoir presque retiré aucun fruit. Et comment cela pourroit-il être autrement? Est-il juste que Dieu accorde à des ames si peu sinceres & si peu mortifiées cette manne cachée qu'il n'accorde qu'à celles qui vont à lui dans toute la simplicité & la sincérité de leur cœur, & qui sont toujours prêtes à exécuter sa divine volonté quoi qu'il dût leur en coûter.

XCIV.

» Mon fils, *a* dit l'Auteur du livre de l'Imitat. faisant parler J. C. à l'ame dévote, » marchez en ma présence dans la vérité, » & cherchez-moi toujours dans la simpli- » cité de votre cœur. Marcher en la présence de Dieu dans la vérité, & le chercher dans la simplicité, c'est ne se proposer que de trouver Dieu & tendre à lui par la voie de la grace, sans jamais écouter la nature & l'amour propre; c'est prendre pour regle de toute sa conduite les maximes de l'Evangile, & abjurer, pour-ainsi-dire, l'illusion de l'esprit du monde, de la nature, & des sens : c'est renoncer sincerement à tout ce qui n'est pas Dieu, & sur-tout à soi-même, & tout sacrifier pour trouver cette pierre pré-

a L. 3. ch. 4.

cieuse dont il est parlé dans l'Evangile *, & qui n'est autre chose que la possession de Dieu. Si vous voulez allier la nature avec la grace ; vous flater d'être fidele à celle-ci & suivre en même tems les inclinations de celle-là, vous ne marcherez point dans la vérité, & vous ne chercherez point Dieu par la voie droite de la simplicité. La nature ne se recherche qu'elle-même ; la grace tend à Dieu & ne cherche que Dieu. La nature, tandis que nous semblons chercher Dieu, nous en détourne ou entierement ou autant qu'elle peut pour nous porter à la satisfaire ; la grace la combat, la repousse, la rejette, s'en débarrasse pour aller à Dieu avec plus de liberté & pour le trouver plus surement. La nature ne veut se rendre à Dieu qu'à des conditions intéressées, elle craint de s'y abandonner entierement, de peur de trop souffrir ou de mourir ; la grace s'abandonne aveuglément au bon plaisir de Dieu, quoi qu'il puisse lui en coûter : elle ne met point de restriction & n'use point de réserve, la volonté de Dieu lui tient lieu de regle : tout ce que Dieu veut d'elle, quelque pénible qu'il paroisse, elle veut s'y porter fidelement. La nature dit : c'est bien assez quand je servirai Dieu jusqu'à un tel degré de vertu, le reste est trop parfait, il faudroit trop se contraindre ; la grace ne met point des bornes, elle ne mesure point avec Dieu, elle veut le suivre autant qu'elle trouvera à marcher à la faveur de sa lumiere & selon sa divine volonté. La nature dit : mais si je fais tout ce

* Marc. 13. 46.

que Dieu demande de moi. que vais-je devenir ? Que ne m'en coûtera-t-il pas de peine ! elle dit : pourquoi Dieu en exige-t-il tant ? Pourquoi toujours ſe mortifier, toujours ſe ſacrifier, toujours mourir à ſoi-même ? La grace n'a ni mais ni pourquoi ; il ſuffit que Dieu demande quelque choſe d'elle, elle ne veut rien ſçavoir de plus que ſa divine volonté & la ſuivre. Voilà donc comment on marche en la préſence de Dieu dans la vérité & on le recherche dans la ſimplicité. C'eſt en ſe détournant des voies obliques de la nature & en ſuivant les voies droites de la grace.

XCV.

» Mon fils, dit encore Notre-Seigneur » dans le livre de l'Imitation de J. C., * ayez » ſoin de bien diſcerner en vous les différens » mouvemens de la nature d'avec ceux de » la grace.... La nature eſt artificieuſe ; » elle emporte la plûpart des hommes ; elle » les trompe & les gagne par ſes attraits & » par ſes amorces, & elle a toujours pour » fin de ſe ſatisfaire elle-même. La grace » au contraire marche dans la ſimplicité ; » elle évite les moindres apparences du mal ; » elle ne ſe ſert point de déguiſemens & » d'artifices, & elle fait tout purement pour » Dieu, dans lequel elle ſe repoſe comme » dans ſa derniere fin « La ſuite de ce Chapitre eſt un détail des adreſſes & des détours de la nature, & de la droiture de la grace. On y voit que la nature ſe replie toujours ſur elle-même ; qu'elle ne tend qu'à elle-

* L. 3. C. 54.

même ; qu'elle ne se propose que de se contenter : au lieu que la grace ne connoit ni ruse, ni artifice, ni détour, ni déguisement ; la sincérité, la vérité, la simplicité l'accompagnent ; & Dieu est toujours la fin qu'elle se propose, & dans laquelle elle établit son repos. On y voit que la nature aime sa liberté, ses commodités, ses propres intérêts ; qu'elle cherche l'éclat, les honneurs, les avantages de ce monde ; qu'elle est toute occupée des choses passageres ; qu'elle fixe son bonheur à cette vie ; qu'elle abhorre tout ce qui la gêne, la contrarie, la mortifie, l'humilie ; & qu'au contraire la grace fuit ce que la nature recherche, & recherche ce que la nature abhorre, la régularité, la dépendance, la mortification, le détachement, la pauvreté, les souffrances, l'humilité. Une Religieuse qui feroit pendant quelque tems son examen sur tous les points de ce chapitre, trouveroit peut-être bien des défauts dans soi, dont elle ne se croyoit pas atteinte, parce que la nature les lui cachoit, & y trouveroit de plus les regles de la pieté solide tracées par les différens mouvemens de la grace, ainsi que la voie droite qu'elle doit suivre pour mourir entierement à soi-même & s'élever à une très-haute perfection. Il n'est pas ici question de spiritualité extraordinaire, ni de belles spéculations ; c'est la pratique des vertus que l'Auteur de ce chapitre propose, & des vertus sans lesquelles, eût-on les plus beaux sentimens du monde, parlât-on de Dieu comme les Anges, goû-

tât-on des consolations & des douceurs suaves, eût-on des ardeurs & des transports de ferveur extraordinaires, *on ne seroit*, selon l'expression de S. Paul, † *que comme l'airain qui sonne & une cimbale qui retentit.*

XCVI.

Trois choses concourent principalement à rendre intérieure une Religieuse, la vie cachée, le recueillement & la mortification. Nous parlerons dans la suite des deux premieres : arrêtons-nous à présent à la mortification. Tenez pour grand principe * que quiconque voudra aimer ce monde, se rendra ennemi de Dieu ; que qui voudra conserver sa vie, c'est-à-dire, la vie animale & sensuelle ; la vie de la nature & des passions, perdra la véritable vie par laquelle on vit en J. C. ; que ceux qui ne voudront point mortifier leurs sens & leurs passions ne goûteront jamais les douceurs de J. C.

XCVII.

La mortification est si nécessaire pour la vie intérieure, qu'on ne prospérera jamais dans cette excellente vie, si l'on ne s'y exerce constamment. C'est grand pitié d'entendre des personnes parler de la plus haute spiritualité, vouloir y aspirer & prétendre même quelquefois éprouver dans soi les dispositions des ames éminentes en vertu, tandis qu'elles n'ont pas seulement commencé à se mortifier tout de bon. On les voit aimer leurs aises, leurs commodités, ne vouloir rien souffrir, ne vouloir se gêner en rien, suivre les inclinations de la nature, sans jamais se

† 1. Cor. 13. 1. * Jac. 4. 4. P 6.

faire violence ; conserver des petites attaches sans nombre, sur leur santé, sur des amies, sur leurs meubles, sur leurs propres lumieres, sur leur volonté propre, sur tout ce qui les flate, & se piquer en même-tems de spiritualité, jusqu'à s'ériger quelquefois en grandes mystiques. Véritablement c'est renverser toute la doctrine de l'Evangile & des Peres, c'est introduire une doctrine inouïe à tous les siecles précédens, & c'est précisément ce qui fait qu'on tombe dans des illusions grossieres, & qu'on s'entretient dans une fausse sécurité au milieu de ces illusions.

XCVIII.

La mortification est nécessaire pour trois choses : pour reparer les péchés passés, pour nous dégager des objets sensibles, & surtout de nous-mêmes, pour nous conformer à l'exemple de J. C. dont toute la vie a été une suite de souffrance & de mortification. Si on ne veut point souffrir, on ne veut donc point faire pénitence, ni par conséquent satisfaire pour ses péchés à la justice divine. Si on ne veut se priver de rien, ni se faire violence en rien, on veut donc tenir aux créatures & à ses passions, on veut s'entretenir dans ses attaches, ses vices, ses défauts, ses imperfections. Enfin, comment J. C. se reconnoitra-t-il en nous quand nous n'aimerons que nos aises & nos commodités, lui dont toute la vie a été si dure, si pénible, & si laborieuse ?

XCIX.

Une Religieuse qui veut devenir intérieure

doit mortifier son esprit, sa volonté, ses sens, son corps; elle doit se mortifier toute entiere, elle doit le faire non-seulement en s'abstenant du péché, mais encore en se privant de tant de vaines satisfactions que la nature recherche, tant d'inutilités qui servent d'aliment & de soutien à la vie des sens, tant de frivoles attaches qui sont comme de petits filets qui l'arrêtent, l'empêchent de s'élever dans la vie spirituelle & la retiennent toujours dans un état extrêmement imparfait.

C.

Mortifiez votre esprit en renonçant aux vaines pensées qui flatent votre amour propre ou qui nourrissent les passions. On vous a fait beaucoup de complimens au parloir; on vous a louée sur votre esprit ou sur d'autres qualités; on vous a dit mille choses obligeantes; vous auriez grande envie de vous repaître en votre particulier de toutes ces adulations; les pensées se présentent en foule, & si vous les écoutiez vous vous en occuperiez les heures entieres avec beaucoup de complaisance; c'est sur quoi vous devez vous mortifier. Il vous vient dans l'esprit une supposition ou impossible, ou qui ne sera jamais réelle: si j'étois Supérieure, si le Roi me nommoit à une Abbaye, si on léguoit une somme considérable à notre Monastere, si on faisoit présent de quelque riche ornement à notre Sacristie: vous vous entretiendriez avec plaisir de ces spéculations, & vous formeriez avec une extrême complaisance mille

projets sur ces idées chimériques. Il faut renoncer à toutes ces choses & les bannir de votre esprit. On vous a parlé d'un livre qui paroît depuis peu ; il traite de toute autre chose que de ce qui concerne votre état, mais il est parfaitement bien écrit & vous auriez grande envie de le lire, il faut s'en priver par mortification & en faire le sacrifice à Dieu.

C I.

On mortifie la volonté en la soumettant aux loix de l'obéissance, en renonçant aux desirs superflus, en étouffant les sentimens de vaine joie que l'amour propre excite dans l'ame. Vous voudriez faire un tel ouvrage, & la Supérieure ne le veut pas : mortifiez votre volonté propre en la soumettant à la sienne. Vous desireriez un tel emploi, & on ne pense pas à vous le donner : renoncez à ce desir. On vous a remis une lettre que vous souhaitiez de recevoir ; vous êtes fort empressée de la lire, modérez cet empressement & attendez quelque tems avant de l'ouvrir. Votre mere, votre sœur, une amie vous demandent au parloir ; vous voudriez y courir avec promptitude : ne marchez pas si vite, récitez un *Pater* & un *Ave Maria* avant que de descendre, afin de mortifier votre empressement par ce petit délai. Combien d'occasions n'a-t-on pas de faire de pareils actes de mortification sur les desirs inutiles, sur les joies trop naturelles, sur son jugement & sa volonté propre ? Le détail en seroit infini, parce que le cœur humain ne

ſe laſſe jamais de vouloir, de deſirer, de ſe complaire en une infinité de choſes, ſi la mortification ne l'arrête. Ainſi une Religieuſe qui veut devenir intérieure veille ſans ceſſe ſur ſon cœur & ſur ſes affections pour n'en point ſouffrir de déréglée ni d'inutile, & plus elle s'en purifie, plus auſſi elle ſe dégage des choſes de ce monde & acquiert la facilité de s'élever à Dieu & de ſe repoſer en lui. Nos vains deſirs ſont ordinairement la ſource de nos troubles & un des plus grands obſtacles à notre perfection. N'en formons qu'un, & tenons-nous-y conſtamment, celui d'accomplir la volonté de Dieu. Si nous ſçavons nous y fixer, nous éviterons non-ſeulement beaucoup de péchés, mais auſſi grand nombre d'imperfections; nous jouirons d'une grande paix, & nous pratiquerons toutes les vertus religieuſes, puiſque c'eſt la volonté de Dieu que nous nous y exercions pour ſa gloire & notre ſalut. Qui peut altérer le bonheur d'une Religieuſe qui ne deſire rien que de faire ce que Dieu veut, qui n'aſpire qu'à plaire à Dieu, qui n'a à cœur que le bon plaiſir de Dieu? Son bonheur ne changera qu'autant qu'elle s'éloignera de cette regle; & ſi un conſtant exercice de la mortification des vains deſirs ne lui laiſſe que celui d'accomplir la volonté de Dieu, elle peut dire: je repoſerai & je dormirai dans le ſein du Dieu de paix. *a*

CII.

Vous mortifierez les ſens en les aſſujettiſſant aux loix d'une exacte diſcipline: les

a Iſaïe. 4. 9.

yeux par la modestie, la langue par le silence, & les autres par les vertus qui les sanctifient. Si vous voulez tout voir, tout dire, tout écouter, que deviendra votre ame? elle sera comme une maison dont toutes les portes sont ouvertes, & où tout peut entrer, les voleurs comme les honnêtes gens. C'est par la vigilance sur les sens qu'on conserve son ame en assurance, & c'est la mortification qui nous tient dans cette salutaire vigilance. Le détail des actes de la mortification des sens est sans nombre. Comme la liaison de l'ame avec le corps est des plus étroites, qu'elle dépend des sens dans presque toutes ses opérations; qu'ils l'attirent sans cesse hors d'elle-même pour la porter aux objets extérieurs, ce qui la dissipe, la distrait des choses de Dieu & la captive aux choses sensibles; elle en est souillée en mille manieres si la mortification ne l'empêche de s'y livrer. Autant que les occasions d'agir par les sens sont fréquentes, autant aussi on a besoin de mortifier les sens si on veut faire du progrès dans la véritable pieté.

CIII.

Que nous avons besoin d'être sur nos gardes, étant obligés de nous servir sans cesse du ministere des sens! Qu'il est difficile de le faire avec modération, avec discrétion & dans les regles de la vertu! Qu'il est aisé au contraire d'en abuser, si l'on n'appelle la mortification à son secours! Les sens sont des traîtres, qui tâchent de tirer par la dissipation notre ame hors de Dieu, où par le re-

cueillement elle se tient en assurance comme dans un azile, & c'est afin de l'asservir, de l'attacher aux choses créées, & souvent de la réduire dans une dure servitude dont elle ne se délivre qu'avec grande difficulté. Si nous en usions dans l'ordre de Dieu, il n'y auroit rien à craindre; mais nous ne nous en servons la plûpart du tems que pour contenter nos passions, & c'est ce qui nous éloigne si fort de la vie intérieure, qu'au lieu que nous devrions être tout célestes par la pureté de nos affections, nous devenons tout terréstres & tout charnels. Les yeux nous sont donnés pour nous élever à Dieu par la vue des créatures & pour nous conduire dans les besoins de la vie, & nous nous en servons pour nous dissiper sur tous les objets qui se présentent. Les oreilles sont pour recevoir le son des choses que nous devons entendre, & nous les ouvrons indifféremment à tout ce qui les frappe, bon ou mauvais. Nous ne devons manger que pour soûtenir le corps, & combien de fois le faisons-nous pour satisfaire la gourmandise! Quel usage faisons-nous de notre langue, & de combien de fautes n'est-elle pas en nous le funeste instrument, par le peu de soin que nous prenons de la retenir! Il est donc vrai que nous devons employer la mortification sur les sens si nous voulons faire quelque chose dans la vie spirituelle, & toute personne qui ne s'y appliquera pas sérieusement, ne fera que mettre des obstacles à son avancement dans la pieté, parce que les sens l'an-

tireront toujours aux choses extérieures, qui sont ce qui dissipe l'esprit & ce qui ensorcelle le cœur.

CIV.

L'Auteur de l'Imitation de J. C. fait parler ainsi l'ame dévote. *a* « Le manger & le » boire, le vêtement & tous les autres sou- » lagemens du corps ne sont qu'un fardeau » pesant à l'ame fervente. Faites-moi donc » la grace, mon Dieu d'user de ces remedes » de notre foiblesse avec une telle tempéran- » ce, que je ne m'y porte jamais par une » passion sensuelle & immodérée. « Qu'une Religieuse attachée aux plaisirs de la bouche est éloignée de faire une semblable priere, & qu'il est honteux à elle de mettre son bonheur à des choses si basses, & qui ont été pour les Saints un assujettissement très-pénible! Reconnoit-on une épouse d'un Dieu qui a été abreuvé de fiel & de vinaigre pour notre salut, dans une Religieuse qui parle avec une affection extraordinaire des aprêts, des ragoûts, des bons assaisonnemens & de tout ce qui flate le goût; qui en témoigne une grande envie; qui s'y porte avec avidité, & qui en use au-delà des bornes de la tempérance! Ah! que les Vierges des premiers siecles & toutes celles qui ont imité leur pieté dans la suite, ont été bien plus mortifiées, elles qui vivoient si sobrement, qu'on pourroit dire plutôt que le jeûne étoit leur nourriture & la tempérance leur vertu favorite. Ce qu'on peut remarquer ici en passant, c'est que la sensualité d'une Reli-

a L. 3. c. 26.

gieuse ne la porte pas toujours à manger des choses qu'on appelle bonnes communément parmi ceux qui vivent pour manger, c'est bien souvent à des choses qu'elle ne goûte que par fantaisie, & qui portent autant de préjudice à son corps qu'à son ame, qui affoiblissent sa santé, & lui font contracter des maladies dangereuses.

C V.

Vous qui vous plaignez si facilement de ce qu'on vous présente à table, qui ne trouvez jamais rien à votre gré, qui murmurez tantôt contre l'Œconome & tantôt contre la Cuisiniere; je vous demande, pourquoi êtes-vous venue dans la religion? Est-ce pour y flater votre goût, ou pour vivre d'une vie mortifiée? La soupe n'a pas été bonne, la viande étoit mal cuite, cela étoit trop doux & trop insipide, ceci étoit trop salé ou trop fort; vous trouverez à redire à tout; & fussiez-vous dans les meilleures tables, peut-être feriez-vous la moue. Etes-vous disciple de J. C. Non sans doute. Je vous dirai plutôt, selon la pensée de saint Bernard, que vous êtes disciple d'Hypocrate & de Galien. A la vérité je ne prétends pas vous obliger à manger des choses qui puissent vous nuire, sur-tout si vous êtes d'ailleurs incommodée, mais prenez garde que la trop grande attention sur votre santé, que cet amour de vous-même qui vous allarme sur la moindre apparence de l'altérer, que le desir excessif de votre conservation ne vous inspirent cette extrême délicatesse qui vous rend si facile à

murmurer & à vous plaindre, si difficile à contenter, & si fort à charge à une Œconome ou à la Cuisiniere.

CVI.

La mortification est d'un grand secours à une Religieuse pour lui faire pratiquer la charité & l'obéissance. Si elle n'est pas mortifiée, elle ne pratiquera ces deux vertus que très-imparfaitement. Qu'une Supérieure veuille confier un emploi un peu pénible à une Religieuse qui s'aime trop elle-même, qu'elle résistance n'y trouvera-t-elle pas? Au contraire qu'elle s'adresse pour le même sujet à une autre mieux exercée dans la mortification? elle la trouvera prête à tout, & n'aura pas besoin d'user de priere, de ménagement, de détour, pour lui faire entendre ce qu'elle veut qu'elle fasse. Il en est de même de la charité : une Religieuse mortifiée est toujours prête à céder aux autres ce qu'il y a de meilleur ; elle ne cherche point à s'accommoder aux dépens des autres ; toujours tout est bon, tout va bien, tout est bien fait dès que les choses la regardent; elle ne se compte pour rien, & ne prend presque pas garde à soi & ne desire que l'avantage des autres : bien différente en celà d'une Sœur immortifiée, qui ne voudra jamais se déranger, se gêner, s'incommoder en rien; qui ne pense qu'à elle-même ; à qui tout ce qui regarde les autres est très-indifférent & tout-à-fait étranger ; qui se soucieroit peu que tout allât en décadence dans le Monastere, pourvu qu'elle eût son compte ; &

qui enfin, est si possédée par son amour propre, & se préfere tellement à toutes ses Sœurs, qu'il semble que Dieu ne doit faire lever le Soleil que pour elle, & qu'il importe peu que le reste de l'univers soit enseveli dans les ténebres.

CVII.

On voit des Religieuses qui veulent toujours avoir ce qu'il y a de meilleur & de plus commode dans le Monastere ; la meilleure chambre, le meilleur lit, la meilleure place par-tout. On voit des Religieuses qui ne voudroient pas s'incommoder d'un seul instant, ni en quoi que ce fût, quand même il s'agiroit de céder à une Sœur malade ou infirme. On voit des Religieuses qui ne comptent rien de fâcheux que ce qui les fâche elles seules ; qui parlent des maux des autres les plus sérieux comme de bagatelles, & qui exagerent toujours des leurs, quoiqu'ils soient souvent très-petits, & peut-être imaginaires ; des Religieuses qui ne trouvent jamais assez bien tout ce qu'on fait pour elles ; des Religieuses qui se plaignent de tout le monde, quoique tout le monde s'emploie de son mieux pour les secourir ou les contenter. O que c'est-là une conduite bien immortifiée ! Assurément des personnes si tendres, si délicates, & qui s'aiment si fort, n'auront pas sujet à l'heure de la mort de demander pardon à leur corps des mauvais traitemens qu'elles lui auront fait endurer.

CVIII.

Une Religieuse immortifiée porte par-

tout & montre en tout son immortification. S'il lui vient dans l'esprit de parler dans le dortoir, elle ne se gêneroit pas pour garder la regle qui ordonne de s'y taire. Si dans la récréation elle a un mot à dire de raillerie ou de murmure, elle ne se contraindroit pas en faveur de la charité. Si on la demande au parloir, elle ne s'arrêteroit pas un instant pour modérer l'empressément qu'elle a d'y aller. Si elle se sent un peu fatiguée de quelque travail qu'elle a fait, elle ne se priveroit pas de prendre pour se délasser une situation peu conforme à la rigueur de la modestie religieuse. Si elle rit, c'est avec éclat; si une chose l'embarrasse, elle la jette avec impatience, si elle desire quelque chose, elle le recherche avec une extrême ardeur. Si elle en demande une autre, elle veut être servie sur le champ. Si on l'incommode en quelque occasion, elle en témoigne ouvertement son chagrin. Par-tout elle se manifeste, & avec elle son immortification.

CIX.

Proposez-vous premierement de vous mortifier en tout ce qui pourroit vous porter à offenser Dieu mortellement. Soyez inflexible sur ce point, & préférés plutôt de perdre la vie du corps que celle de la grace. S'agit-il de vaincre pour cela le respect humain dans l'occasion la plus critique, de réprimer la colere par une violence extrême, de repousser avec un effort excessif une tentation des plus flateuses & des plus violentes: ne balancez point. Dieu doit être

préféré à tout ; & si nous devons lui sacrifier notre vie, à plus forte raison nos passions. Proposez-vous, en second lieu, de vous mortifier des fautes vénielles, faites-vous là-dessus toutes les violences que vous pourrez : la perte de la santé ou de la vie n'est pas un mal si grand qu'un léger mensonge ; à combien plus forte raison devez-vous vous gêner, & ne point épargner la peine qu'il y a de veiller sur soi & de se faire violence, dès qu'il s'agit de l'éviter. Enfin, soyez mortifiée jusqu'à corriger vos imperfections ; jusqu'à retrancher les inutilités ; n'en conservez aucune volontairement, & n'écoutez jamais là-dessus les cris de la nature qui redoute extrêmement cette contrainte. Ah ! si vous en venez là, que Dieu sera content de vous ; & que vous aurez lieu vous-même d'être contente !

CX.

Qu'il ne vous suffise pas d'éviter le mal par l'exercice de la mortification, efforcez-vous aussi de pratiquer tout le bien que Dieu demande de vous par l'exercice de cette même vertu. Il s'agit de demander pardon à une Sœur que vous avez fâchée, mortifiez l'orgueil qui vous retient, & suivez l'humilité & la charité qui vous l'ordonnent. Il s'agit d'exécuter un ordre de la Supérieure, qui vous fait de la peine, mortifiez la propre volonté, & suivez l'obéissance qui veut que vous vous soumettiez. Il s'agit de vous priver d'un entretien que vous voudriez avoir avec une amie au tems du

grand silence, mortifiez votre langue qui vous y porte, & suivez la regle qui vous défend de parler dans ce tems-là. Avancez généreusement dans la pratique des vertus, & mortifiez en vous la paresse, la pusillanimité, la délicatesse, la sensibilité, la vanité, tous les vices, toutes les passions qui vous arrêtent, & qui vous en détournent. Passez, pour-ainsi-dire, à travers tous ces obstacles, franchissez courageusement ces barrieres, ne comptez pour rien ce qu'il en coûte de violence. La mortification doit vous faire tout surmonter, & tout renverser pour parvenir aux plus hautes vertus. Pourquoi voit-on tant de gens s'arrêter à mi-chemin dans la voie de la perfection, sinon parce qu'ils ne veulent pas se mortifier assez, ni sacrifier à Dieu ce qui les arrête? Combien y en a-t-il que Dieu eût élevé aux plus hauts états de la vie spirituelle, mais qui n'ont pas voulu le suivre aussi loin qu'il les appelloit, parce qu'ils n'ont pas voulu se mortifier jusqu'au point de lui tout sacrifier. Ils eussent bien désiré de devenir parfaits; mais comme ils n'y pouvoient parvenir sans l'exercice d'une mortification entiere, & qu'ils s'aimoient trop eux-mêmes pour s'immoler de cette façon, ils ont mieux aimé demeurer dans leur bassesse & s'épargner la peine qu'il leur en eût coûté en se mortifiant autant qu'ils l'auroient dû. » Plusieurs, dit l'Auteur de l'Imitation » de J. C. *b* désireroient de ne goûter que » Dieu seul dans l'amour & la contempla- » tion de sa vérité; mais ils n'ont pas soin

b L. 3. c. 31.

» de

» de faire ce qu'ils devroient pour pouvoir » acquerir un si grand bien. Un des prin» cipaux obstacles à cet état si heureux, » est qu'on s'arrête à ce qui est extérieur & » qui frappe les sens, sans se mettre beaucoup » en peine de mortifier l'esprit & le cœur. «

CXI.

Il arrive quelquefois qu'en entendant lire les vies des Saints & le récit des grandes graces que Dieu leur a fait, on pense en soi-même combien ils étoient heureux d'être ainsi favorisés de Dieu, & on n'est pas étonné qu'ils ayent fait tant de pénitences, ou mené une vie si rude, si laborieuse, puisqu'ils y étoient encouragés par des faveurs si signalées, & qu'ils en étoient dédommagés avantageusement par des consolations si extraordinaires. C'est-là une pensée qui vient aisément à l'esprit ; mais on ne doit pas croire que Dieu ait élevé ces Saints à ces états sublimes & à ces graces éminentes, sans qu'il leur en ait coûté de se mortifier & de se mortifier beaucoup ? Il est vrai qu'on lit de quelques Saintes qu'elles ont été prévenues de ces faveurs presque dès leur enfance ; mais le même esprit qui les attiroit si haut, les portoit à une très-grande mortification. Ainsi la mortification a toujours été comme l'appanage des Saints & des Saints les plus favorisés de ces dons merveilleux. Ils y ont tendu par la mortification, ils y sont parvenus par la mortification, il s'y sont soutenus par la mortification. » Jamais Saint, dit l'Auteur de l'I-

» mitation de J. C. *a* n'a été vraiment éclai-
» ré de Dieu ou ravi en Dieu, sans être ten-
» té & éprouvé devant ou après. Celui-là
» n'est pas digne d'être élevé à une haute
» contemplation de Dieu, qui n'a pas souf-
» fert auparavant quelque affliction consi-
» dérable pour l'amour de Dieu; car la ten-
» tation & l'affliction sont les marques qui
» précedent d'ordinaire la consolation qui
» les doit suivre. « Qu'on lise ce que dit le même Auteur au Chapitre 18. du I. Livre. On y verra combien il en a coûté aux Saints de peines, de travaux, de renoncement à eux-mêmes, de mortification & de pénitence pour arriver à l'éminente perfection que nous admirons en eux. Mais bien loin que cela doive nous décourager, nous devons considérer que s'ils ont eu le courage de se faire tant de violence avec le secours du Seigneur, nous ne devons pas dégénérer de leur générosité, puisque, selon l'expression de Tobie, *b nous sommes les enfans des Saints*, & que la grace ne nous manquera pas.

CXII.

Une Religieuse doit embrasser par un esprit de mortification toutes les austérités de sa regle; se lever à minuit ou grand matin, être long-tems à l'oraison ou à l'office, jeûner, prendre la discipline, porter un habit rude, avoir un lit peu commode, une chambre pauvre, & autres pratiques de pénitence, selon la regle plus ou moins austere qu'elle a embrassée. C'est à quoi

a L. c. 9. b Tob. 8. 18.

elle doit fidelement s'attacher, autant que sa santé peut le lui permettre, & dont elle ne doit se dispenser en aucun point sans une raison légitime & sans la permission de la Supérieure. Il y a des regles si austeres, qu'à moins d'un attrait tout particulier dont on laisse l'examen aux Directeurs, on ne doit point permettre aux Religieuses qui les ont embrassées d'y ajouter d'autres pratiques de pénitence. Ces regles, quoique séveres, ont été sagement établies, & les austérités en sont distribuées de telle sorte par les Saints qui les ont prescrites, qu'une fille d'une santé ordinaire peut aisément les soutenir & pousser la vie bien loin, & on voit ordinairement dans les Monasteres étroits des Religieuses d'un âge très-avancé, qui soutiennent avec ferveur toute la rigueur de la discipline réguliere, se levant à minuit, jeûnant rigoureusement, couchant sur un lit dur, ne manquant à aucun point d'observance, comme si elles étoient dans la vigueur de l'âge, & se conservant dans une telle exactitude à tout, qu'elles servent d'exemple & inspirent une sainte émulation aux plus jeunes. Aussi est-ce un abus de croire que ce soient les austérités des regles qui ruinent la santé des Religieuses. Si cela peut arriver à l'égard de quelqu'une dont la constitution est extrêmement foible, il est bien plus ordinaire qu'elles se soûtiennent dans un bon état, pourvu que, se fixant à ce que leur regle leur prescrit, elles n'y ajoutent rien par un

zele trop indiscret, ou tout au moins elles ne le fassent pas sans l'avis d'un sage & prudent Directeur, qui aura égard & à leurs forces, & à ce que Dieu demande d'elles dans ces cas particuliers.

CXIII.

Les regles moins austeres que celles dont nous venons de parler, ne laissent pas que d'avoir leur rigidité, & si les Religieuses qui les professent s'attachent à y être fideles, elles seront également très-mortifiées. N'est-ce pas en effet un véritable exercice de mortification que d'avoir renoncé à tous les avantages temporels, & à toutes les commodités qu'on eût eu dans le monde! Que d'être renfermée toute la vie dans un Monastere, sans en pouvoir jamais sortir, que de se coucher à bonne heure en été, lorsqu'on voudroit se dédommager de la chaleur du jour par la fraicheur de la soirée, & de se lever grand matin en hiver pour passer long-tems au chœur en oraison ou à chanter l'office en y souffrant la rigueur de la saison? N'est-ce pas aussi une austérité de faire invariablement tous les jours les mêmes exercices, se lever & se coucher à la même heure, prier ou travailler à la même heure, prendre le repas à la même heure, tandis que naturellement nous nous plaisons au changement? N'est-ce pas une austérité d'être soumise en tout à la volonté d'une Supérieure, de vivre dans une dépendance continuelle, de ne pouvoir rien faire, rien recevoir, disposer de rien sans

sa permission ou son ordre ? Ajoutez tant d'autres pratiques régulieres dont le détail seroit long. Tout cela, quoique facile & très-consolant pour une Religieuse fervente, ne laisse pas que de gêner la nature, & de lui faire violence. Ainsi une Religieuse qui veut se rendre exacte à observer les points de sa regle, & à bien suivre son esprit, y trouvera ample matiere de mortification ; mais si elle pense que cela est rude, qu'elle considere aussi qu'elle s'acquiert un trésor de mérite, & que la peine n'est que passagere, tandis que la récompense durera toute l'éternité.

CXIV.

Une Religieuse mortifiée souffre sans se plaindre tous les évenemens fâcheux qui sont dans l'ordre de la providence, l'incommodité des saisons, une maladie douloureuse ou humiliante, une privation attachée à son état. On ne la voit pas se déconcerter entierement, lorsqu'il arrive quelque accident qui seroit affligeant pour une autre. Elle le souffre aux pieds de Dieu, & lui demande humblement la force de le supporter. On ne l'entend pas se plaindre à tout moment en hyver que le froid est trop rigoureux, ni en été que la chaleur est extrême : elle ne s'écoute pas aisément dans de petits maux, ni ne redoute pas les grands jusqu'à manquer de soumission à la volonté de Dieu. Si la pauvreté qu'elle a vouée la met à portée de souffrir quelque incommodité, elle bénit le Seigneur qui lui fournit l'occasion

de pratiquer ses vœux aux dépens de ses aises, & de lui en faire un plus parfait sacrifice.

CXV.

Nous avons donc remarqué qu'il faut mortifier les passions & les affections déréglées, qu'il faut se mortifier en pratiquant ce qu'il y a de plus pénible & de plus dur à la nature dans l'exercice des vertus ; qu'il faut se mortifier en se soumettant à toutes les austérités de la regle qu'on a embrassée, & à tous les évenemens de la divine Providence, quelque fâcheux qu'ils soient pour la nature. Nous avons dit enfin qu'une Religieuse doit se mortifier intérieurement dans l'esprit & dans le cœur, & extérieurement dans les sens & dans le corps. Ajoutons qu'il y a une infinité de rencontres où l'on peut faire des actes de ces mortifications soit intérieures, soit extérieures, & que si l'on veut bien en ménager les occasions, il n'est point de jour où l'on n'en puisse faire un grand nombre.

CXVI.

On ne peut trop exhorter les jeunes Religieuses à s'accoutumer de bonne heure à ces pratiques de mortification. Elles peuvent dabord s'en proposer une certaine quantité, à quoi elles soient fideles. Ensuite elles en ajouteront un plus grand nombre, & insensiblement un plus considérable, en gardant pourtant toujours les regles de la discrétion & de la prudence, & en n'en faisant point de trop considérables sans con-

seil, ni de si pénibles que leur santé en fût endommagée. Il faut observer ici en premier lieu qu'elles doivent se proposer principalement les pratiques de mortification qui tendront à les rendre plus exactes à l'observance de la regle, ou qui serviront plus efficacement à les corriger de leurs défauts. Par exemple, une Novice trop vive & trop légere a le défaut de descendre les dégrés avec précipitation, elle peut pour se mortifier, si rien ne la presse, ni qu'elle soit apperçue, s'arrêter un instant à chaque marche pour modérer sa vivacité. Une autre est paresseuse le matin à se lever, elle doit, pour sécouer sa paresse, sortir du lit à l'instant qu'on fait le signe, & se piquer de commencer la journée par ce premier acte de mortification. Une autre a le défaut de laisser égarer aisément ses yeux deçà & delà, elle peut se proposer de les tenir baissés toutes les fois qu'elle passera devant une fenêtre ou une porte ouverte, & où la légereté naturelle la porteroit à jetter ses regards curieux. C'est principalement à des actes de cette espece de mortification que les Novices doivent s'appliquer, & dont il est excellent qu'elles se proposent de faire tous les jours un certain nombre. Il faut observer de plus qu'elles doivent s'exercer constamment dans ces saintes pratiques, les augmentant plutôt que de les diminuer. Il est certain qu'en y persévérant elles en contracteront l'habitude; en sorte qu'il ne leur coûtera presque rien de se mor-

tifier, tant elles y seront accoutumées, & que, quelque nombre d'actes qu'on leur propose de faire, elles ne le trouveront jamais ni trop grand, ni trop pénible. Au contraire si elles n'y sont fideles que par intervalle, si elles les pratiquent aujourdhui & les laissent demain, ils leur seront toujours également difficiles; peut-être qu'elles s'en dégoûteront, & les abandonneront tout à fait, & s'accoutumant à suivre en tout leurs inclinations naturelles, si ensuite elles veulent revenir & reprendre l'exercice de la mortification, il leur en coûtera plus de peine que la premiere fois qu'ils l'avoient commencé.

CXVII.

Comme la mortification, ainsi que nous l'avons remarqué, sert d'exercice de pénitence pour les péchés qu'on a commis, & tend à nous détacher des créatures & de nous-mêmes, pour nous unir plus aisément & plus étroitement à Dieu, il faut encore observer, 1°. Que plus il en coûte de la pratiquer, plus on en doit être bien-aise; parce que la pénitence en devient plus satisfactoire. 2°. Qu'on n'en doit pas laisser échapper les occasions, mais plutôt les ménager; parce que plus elles seront fréquentes, plus aussi le mérite en sera grand. 3°. Qu'il ne faut pas se contenter de les pratiquer extérieurement & légerement; mais qu'il faut les faire avec un esprit intérieur & une véritable dévotion. Il faut de plus à mesure qu'on se prive de faire quelque chose à

laquelle on sent qu'on a quelque inclination, ou de l'empressement, il faut, dis-je, s'exciter intérieurement à quelque acte de dégagement de cette chose, afin que l'ame se purifie de l'affection qu'elle y a. Par exemple, votre défaut dominant est d'être dissipée, (je parle à une Novice) & la Maîtresse vous a dit de faire chaque jour dix actes de mortification des yeux, parce que c'est en vous attachant à tout ce que vous voyez que vous vous dissipez. Que devez-vous donc faire selon ma pensée ? C'est que toutes les fois que vous baisserez vos yeux pour vous mortifier de regarder ce que vous desirez de voir, vous tâchiez en même-tems de faire un acte d'indifférence dans votre coeur sur ce que vous auriez voulu voir, & que vous disiez en vous-même ; non je ne me soucie pas de regarder cela, peu m'importe de le voir, ou bien cela ne mérite pas attention. Que verrai-je-là, & que serai-je de plus quand je l'aurai vu ? Cette pratique intérieure est d'une plus grande conséquence qu'on ne pourroit peut-être penser. Car à mesure qu'on y est fidele, l'ame se dégage insensiblement de l'affection des choses dont elle se prive, & acquiert l'affection des vertus contraires. Véritablement si l'on a patience avec soi-même lorsqu'on commence à s'exercer dans la mortification, & si on veut bien se gêner à la pratiquer comme nous venons de dire, on verra que dans peu de tems on se trouvera débarrassé d'une infinité de petites at-

taches qu'on avoit aux choses sensibles ; on n'aura plus que de l'indifférence pour ces choses, & Dieu trouvant le cœur vuide y répandra ses divines onctions.

CXVIII.

Disons encore un mot aux Novices pour les garantir d'un piege que l'amour propre leur tend sur la mortification. Votre Maîtresse vous a prescrit de faire aujourd'hui dix actes de mortification des yeux, & vous ne voudriez pas y manquer. Mais comme c'est une contrainte trop longue pour vous de faire durer cette mortification tout le long du jour, vous cherchez à vous en débarrasser au plutôt, & vous faites ces actes presque tout de suite, & sur des petites choses. Vous vous y prenez mal, & ce n'est pas l'intention de votre Maîtresse que vous en usiez ainsi. Elle vous a prescrit ces dix actes de mortification des yeux, afin que vous les distribuassiez tellement dans le cours de la journée, que là où vous auriez voulu contenter votre curiosité contre les regles de la modestie, vous vous mortifiassiez en baissant les yeux, & que cela vous tint bien modeste tout le jour : & c'est précisément ce que vous manquez de faire. Vous vous contentez de vous contenir une ou deux heures, en faisant vos dix actes dans ce tems-là, pour pouvoir dire que vous les avez faits, après quoi vous donnez à vos yeux le reste du tems toute la liberté qu'ils desirent. Cette licence que vous leur accordez détruit ce que vous aviez acquis aupara-

vient ; & jamais en faisant ainsi vous n'acquerrez l'habitude de la modestie. Il en faut dire de même des autres pratiques. Si la Maîtresse vous a dit d'élever quinze fois du jour votre cœur à Dieu ; & que vous fassiez toutes ces élevations de cœur dans une ou deux heures, pour être ensuite plus en liberté de penser à ce qui vous plaira ; vous ne suivrez point son intention, & vous n'aurez jamais l'habitude du recueillement qu'elle veut vous faire contracter par cette pratique. On voit ici combien la nature fuit la contrainte ; & que lorsqu'elle ne peut pas avoir toute sa liberté, elle tâche de l'avoir au moins en partie.

CXIX.

Le tems de la maladie ne vous dispense pas de la pratique de la mortification. Je ne prétends pas que vous vous leviez matin, que vous jeûniez, que vous travailliez ; que vous fassiez les mêmes choses que font celles qui se portent bien ; mais soit que le mal soit grand ou petit, soit qu'il soit long ou qu'il dure peu, vous devez par un esprit de mortification, autant que par soûmission à la volonté de Dieu endurer les douleurs, les ennuis, les remedes dégoûtans, tous les assujettissemens de la maladie avec patience & sans témoigner de l'inquiétude ni de la répugnance. Vous devez de plus souffrir avec résignation la peine que votre infirmité donne aux autres pour le service qu'elles sont obligées de vous rendre ; ce qui dans les personnes qui ont

le cœur bon est quelquefois plus pénible à souffrir que le mal même. Enfin, vous ne devez pas vous plaindre aisément, ni parler sans cesse de votre maladie, comme quelqu'un qui s'aime trop & qui est trop tendre sur soi-même, ni vous rendre difficile à prendre les remedes qu'on vous donne, quelque fâcheux qu'ils vous paroissent: mais si vous êtes bien mortifiée, vous vous contenterez de déclarer votre mal tel que vous le sentez, après quoi vous vous abandonnerez docilement à la charité de la Supérieure & de l'Infirmiere, & vous vous soumettrez avec une parfaite douceur & une humble obéissance à tout ce qu'elles voudront de vous.

CXXI.

Faites toujours plus de cas des croix que Dieu vous envoie que des peines que vous vous procurez vous-même. Attachez-vous principalement à mortifier l'esprit & le cœur plutôt qu'à macérer le corps par des instrumens de pénitence. Je ne prétends rien déroger de la nécessité, ni de l'utilité des pénitences corporelles; je sçai combien elles sont saintes, louables, utiles, & souvent nécessaires, mais je ne veux pas que vous en fassiez par votre propre choix, par votre inclination, & sur-tout contre la volonté des personnes qui ont autorité sur vous. Il coûte quelquefois plus de soumettre ces austérités à l'obéissance, qu'on ne souffre de douleur en les pratiquant; & dans ces occasions c'est véritablement se mortifier que de

ne se mortifiez pas. L'obéissance n'est jamais sujette à illusion. Mais la volonté propre dans les austérités corporelles en est une grande, lorsqu'on la suit aux dépens de l'obéissance: Alors on se rend martyre de son amour propre; on se hait pour mieux se satisfaire, & on s'humilie pour mieux flater son orgueil, on ne suit que son humeur & sa petite vanité, bien loin de suivre l'attrait de Dieu, & d'accomplir sa divine volonté. Aussi, que pourroit-on penser de bon d'une Religieuse qui garderoit des instrumens de pénitence, souvent plus inhumains par les pointes dont ils sont hérissés, que formés par la discrétion: qui les garderoit, dis-je, contre la défense de sa Supérieure? Qu'en peut-on penser de bon? Peut-on dire qu'elle cherche Dieu, qu'elle se propose de lui plaire? Hélas! je n'y reconnois que son indocilité, que son caprice, que des fantaisies pleines d'amour propre, & je ne sçaurois trop lui dire: défiez-vous de votre volonté, soumettez-vous à l'obéissance, soyez discrette, cherchez Dieu dans la pureté de votre cœur, & prenez garde que pour vous obstiner à agir en ceci par vos propres lumieres, vous ne vous tourmentiez à pure perte.

CXLI.

Si une Religieuse qui pratique ces austérités corporelles contre les regles que nous venons de prescrire, veut bien avouer ce qu'elle sent dans son cœur, elle ne pourra nier qu'elle n'ait du scrupule, qu'elle craint

sincerement que Dieu ne les agrée point ; que son cœur est sec & sans onction quand elles les a faites ; & qu'elle a plus de remord de les avoir pratiquées, que de confiance d'en avoir du mérite devant Dieu : Voilà ce qui arrive lorsque dans les meilleures pratiques de pieté on ne suit pas les regles de la pieté, je veux dire la pureté d'intention & l'obéissance. On n'y cherche pas Dieu. On ne fait que se rechercher soi-même. Il n'est pas étonnant qu'on n'y goûte pas l'onction de l'esprit de Dieu, & qu'on n'y trouve que de l'aridité ou de l'amertume.

CXXII.

Une Religieuse au contraire qui fait des pénitences corporelles conformément aux regles que nous venons de donner, est très-louable, & elle en retirera de grands fruits. Il faut qu'en les pratiquant elle les accompagne de la priere, de l'humiliation devant Dieu & d'une sincere componction. Il y a des personnes à qui ces austérités sont nécessaires pour combattre les différentes tentations dont elles sont attaquées, sur-tout la tentation de l'orgueil. D'autres en ont besoin pour satisfaire à Dieu pour leurs péchés passés, & pour s'exciter à la contrition ; elles servent à d'autres pour surmonter la paresse, pour revenir de l'état de tiédeur & d'une espece de létargie spirituelle : il y en a enfin qu'un ardent amour pour Dieu arme saintement contre elles-mêmes, & à qui les plus rudes macérations servent

plutôt de soulagement que de peine, la ferveur de leur charité les portant à s'immoler au Seigneur, & à tâcher de satisfaire à sa justice, non-seulement pour leurs propres péchés, mais encore pour les péchés des autres, non-seulement pour leur avancement dans le bien, mais encore pour la conversion des pécheurs dont le déplorable état les touche au-delà de tout ce qu'on en pourroit faire entendre. C'est faire souffrir extrêmement ces ames que de les empêcher de suivre leur ferveur, & plus on leur permet de sévir contr'elles-mêmes, plus on seconde leur attrait & leur pieuse inclination. Dans tous ces différens cas une Religieuse doit représenter à ceux qui la conduisent ses dispositions à ses pieux desirs, & s'en tenir à ce qu'on lui permettra, sans y rien ajouter, de peur de tomber dans le défaut de la volonté propre.

CXXIII.

Nous ne doutons point que tout ce que nous avons dit sur la nécessité & la pratique de la mortification n'étonne une Religieuse tiede, & qui aime à suivre les inclinations de la nature, son amour propre lui fera trouver en cela de l'indiscrétion & même de l'impossibilité. Elle ne manquera pas de fausses raisons & de vains prétextes pour s'en dispenser. Elle dira que le détail que nous avons donné des pratiques de mortification est plus propre à effrayer les ames, qu'à leur inspirer du courage ; qu'en le suivant il ne faudra plus penser à rien,

plus rien vouloir, n'avoir plus de langue, ni d'yeux, ni d'oreilles ; qu'il faudra fuir tout le monde, se priver de tout entretien & de toute consolation. Elle dira enfin, qu'une telle vie est insoutenable ; que personne n'est capable de vivre dans une si grande contrainte, & qu'il y auroit de la témérité à l'entreprendre. Voilà le langage d'une Religieuse tiede & qui s'est accoutumée à suivre en tout les inclinations de la nature. O mon Dieu ! qu'il est vrai de dire que l'amour propre est aveugle, & qu'il aveugle en même tems ceux qui le suivent ! Quand on raisonne ainsi, on parle sans expérience & sans jugement, & on fait injure à la vertu. Je conviens avec vous qu'en pratiquant la mortification que nous vous recommandons, vous ne parlerez plus tant comme vous faisiez, vous ne rirez pas à tout propos, vous ne vous livrerez plus à la dissipation ; je conviens qu'il faudra combattre tantôt la molesse, tantôt la gourmandise, tantôt la vanité, tantôt l'impatience, tantôt le ressentiment, & tantôt l'attache à la créature ; je conviens qu'il faudra être recueillie, retirée, appliquée aux exercices de pieté, ne point vous embarrasser de ce qui ne vous regarde pas, laborieuse, dure envers vous-même, & céder toujours aux autres ; mais j'ose avancer qu'en faisant toutes ces choses vous serez plus heureuse, plus contente & plus tranquille qu'en suivant le train de vie que vous menez. . . . .

CXXIV.

La différence qu'il y a entre une vie immortifiée & une vie de mortification, est qu'en suivant la premiere on trouve d'abord à la vérité quelque plaisir, quelque satisfaction ; mais cette satisfaction n'est jamais entiere, jamais ce plaisir ne contente pleinement le cœur : ensuite viennent les ennuis, les dégoûts, les amertumes, les inquiétudes, le trouble des passions, qui sont insatiables, les remords de la conscience & des reproches intérieurs, qui tourmentent, & dont on ne peut se délivrer qu'à force de s'étourdir ou de s'endurcir, ce qui est plus que déplorable : au lieu que si la mortification présente d'abord quelque chose d'effrayant à la nature, si les commencemens en sont rudes & pénibles, parce qu'elle inspire de résister sans cesse au penchant que nous avons pour les plaisirs des sens, & nous oblige de combattre nos inclinations trop naturelles, on en est bien-tôt dédommagé par les consolations intérieures, par le goût suave & inestimable de la pieté, par la paix ravissante de la conscience, par les graces particulieres dont Dieu comble ordinairement une ame qui lui sacrifie toutes les satisfactions passageres qu'elle pourroit prendre, & dont elle se prive volontiers pour son amour. Certes c'est ici qu'on peut appliquer ce que dit l'Auteur de l'Imit. de J. C. *a* » Quand » un homme se trouve dans un tel état qu'il » ne cherche plus de consolation dans au- » cune créature, il commence alors à goû-

a L. 1. c. 25.

» ter Dieu parfaitement, & quoi qu'il lui
» arrive, il sera toujours en paix. Alors il
» n'est susceptible ni de vaine joie, ni d'une
» tristesse humaine pour quelque sujet que
» ce puisse être ; mais il s'abandonne avec
» une entiere confiance entre les mains de
» Dieu qui est lui seul tout à tous, à l'égard
» duquel rien ne périt ni ne meurt, en qui
» tout est vivant, & à la puissance duquel
» toutes les créatures sont assujetties. « Le même Auteur montre un peu après combien l'état d'une personne immortifiée est différent de celle qui pratique la mortification par rapport à la paix de l'ame. » Dès
» lors, dit-il, que vous commencerez à
» vous relâcher, vous tomberez dans le trou-
» ble & l'inquiétude ; mais si vous vous
» entretenez dans la ferveur, vous trou-
» verez une grande paix, & vos travaux se-
» ront adoucis par la grace de Dieu & par
» l'amour qu'il vous donnera pour la
» vertu. « Ajoutons ici que si une Religieuse mortifiée souffre des épreuves, des tribulations, des tentations, elle sent au-dedans de soi une force secrette que Dieu lui donne pour soutenir ces états crucifians, & un fonds de paix dans le centre de son ame malgré les peines dont elle est agitée, ce qui fait qu'elle préfere son état à toutes les vaines joies de la terre, & que si on lui donnoit à opter ou de souffrir au double des peines qu'elle endure, ou de se laisser aller à ces vaines joies, elle préfereroit toujours ces peines & les trouveroit plus douces

que tous les plaisirs passagers qu'on voudroit lui faire goûter. Ceci paroitra peut-être un paradoxe à une Religieuse qui a l'esprit du monde & qui est accoutumée à suivre l'attrait des sens ; mais les ames qui sont solidement fondées dans la pieté, & qui ont fait du progrès dans la vie intérieure par l'exercice de la mortification, reconnoitront aisément que je dis vrai, & que les croix qu'on porte pour l'amour de Dieu ont avec elles une onction secrette préférable à tout ce que le monde & les sens peuvent offrir de douceur & de plaisir ; ce qui faisoit dire au grand Apôtre : * *Je suis rempli de consolation, & parmi toutes mes douleurs, j'ai le cœur comblé de joie.*

CXXV.

On peut être, direz-vous, fort bonne Religieuse sans pratiquer tout ce détail de mortifications que nous avons marqué. On peut se fixer à garder sa regle & ses vœux, vivre avec honneur dans son Monastre, se rendre enfin, irréprochable dans toute sa conduite, sans se faire tant de violence, & sans se roidir continuellement contre soi-même par une telle mortification. Expliquons mieux ceci : J'avoue que si par une bonne Religieuse vous entendez celle qui vit sans scandale dans sa Communauté, qui a de l'honneur & se pique de probité, & à qui on ne peut pas reprocher des infractions formelles contre ses vœux, on peut être bonne Religieuse en ce sens sans beaucoup pratiquer la mortification que nous avons proposée. Mais

* 1. Cor. 7. 4.

je dis 1°. Que cette Religieuse a encore un long chemin à faire pour devenir intérieure. 2°. Qu'elle ne fera point de progrès dans la perfection. 3°. Qu'elle manquera en beaucoup de choses, & qu'elle fera la plus grande partie de ses actions d'une maniere toute naturelle, c'est-à-dire, tantôt par coutume, tantôt parce que c'est l'usage de les faire, tantôt par principe d'honneur, & afin qu'on n'ait pas à lui reprocher d'y manquer. Et si elle les fait quelquefois pour Dieu, ce sera ordinairement avec peu de ferveur, & une dévotion plus superficielle que bien intérieure. Je dis de plus que cette Religieuse n'aura que des vues très-bornées de la solide pieté & de la perfection de son état; qu'elle ne connoitra l'une & l'autre qu'en général, & d'une maniere vague; qu'elle n'aura pas l'esprit de l'Evangile, cet esprit par lequel on juge des choses du monde, non selon les apparences qui séduisent, mais selon la vérité. Qu'ainsi on la verra faire cas de sa naissance; parler avec complaisance des honneurs, & de l'opulence de sa famille; être sensible sur le point d'honneur; dédaigner la pauvreté, l'humiliation, l'abjection; redouter la croix; estimer malheureux ceux qui la portent; regarder les maladies, & tout ce qui contrarie l'amour propre, comme un sujet d'affliction; considérer l'entreprise de mourir à soi-même comme téméraire, ou presque impossible, & envisager la mort comme le plus grand malheur qui puisse arriver à quelqu'un.

CXXVI.

Poursuivons le portrait de cette Religieuse, qu'on dit être bonne indépendamment de la pratique de la mortification que nous recommandons. Elle n'aura pas, dites-vous, des défauts considérables : mais où seront ses grandes vertus? Elle observera les principaux points de la regle : mais sera-t-elle fidele à tous ? Elle aura à cœur l'honneur de son état ; mais en aura-t-elle bien l'esprit ? J'avoue qu'elle n'est pas querelleuse ; mais est-elle douce ? Je conviens qu'elle n'est pas méprisante ; mais est-elle humble ? Je consens qu'elle vit bien avec sa Supérieure ; mais est-elle parfaitement obéissante ? C'est une personne de probité, qui a de la religion, qui ne voudroit pas causer de scandale, qui aime le bien, qui hait les grands péchés ; mais avec toute cette vertu, ou plutôt cette exception de grands défauts, elle est tendre, elle aime ses aises, elle ne veut pas qu'on contrarie sa volonté, elle se sçait plaindre, elle murmure, elle dit son sentiment contre les unes & les autres, elle ne veut pas qu'on l'oublie, qu'on lui manque en rien, elle se complaît dans les charges, elle se formalise si on la néglige. Enfin, elle est si foible, si chancelante dans le bien, & si éloignée de la perfection, qu'elle auroit besoin d'en être instruite de nouveau, comme si elle commençoit son noviciat.

CXXVII.

Demandez à cette Religieuse immortifiée, & que vous appellez bonne, quel défaut

elle a bien corrigé & quelle vertu elle a acquis. A soixante ans, par exemple, elle est encore aussi vive dans ses impatiences que le premier jour qu'elle entra dans le Monastere. A soixante ans elle a plus de difficulté à obéir que lorsqu'elle prit le voile. A soixante ans elle a moins de dévotion que quand elle étoit dans le Noviciat. A soixante ans elle a les mêmes inclinations & le même penchant, la même humeur défectueuse que lorsqu'on commença à la former dans la religion, ce qui prouve de deux choses l'une, ou qu'elle n'a jamais fait du progrès dans l'amendement de ses défauts & l'acquisition des vertus religieuses, ou qu'après y avoir travaillé quelque-tems, elle s'est relâchée, & a réculé au lieu d'avancer. Demandez-lui encore comment elle s'acquitte de l'office divin; demandez-lui comment elle se trouve dans l'oraison, quelles sont ses dispositions dans la sainte communion. Chante-t-elle ou récite-t-elle l'office avec cette attention, ce respect, ce goût de dévotion, cette sainte allégresse de cœur que sent une ame intérieure en chantant les louanges de Dieu? Hélas! elle n'honore Dieu la plupart du tems que des levres, & son cœur en est bien éloigné. Dans l'oraison son esprit est souvent distrait; ses réflexions sont rapides & superficielles, ses affections froides, le tems lui paroit toujours long, ses résolutions sont vagues, foibles, & toujours stériles. Depuis trente ans qu'elle est dans le Monastere, elle n'a peut-être pas fait trente fois la médita-

tion comme il faut. Enfin, je veux croire pieusement qu'elle apporte à la communion la disposition essentielle, qui est de n'avoir point de péché mortel sur la conscience; mais n'a-t-elle pas l'affection au péché véniel, & n'y tombe-t-elle pas si souvent qu'on n'ait lieu de croire qu'elle y est beaucoup attachée? Sent-elle son cœur pénétré de respect & d'amour en approchant de la sainte table? En sort-elle toute fervente & recueillie en elle-même? Se renferme-t-elle comme il faut dans son intérieur pour s'unir cœur à cœur avec J. C. qu'elle a eu le bonheur de recevoir, & pour recueillir en lui le fruit de ce Sacrement de vie? Mérite-t-elle que ce divin Sauveur lui fasse goûter la douceur de cette manne cachée qu'il réserve aux ames généreuses & qui triomphent du monde & d'elles-mêmes; qu'il lui fasse sentir ses tendres consolations, & qu'il l'honore de ses communications intimes? Enfin est-elle saintement affamée de ce céleste aliment, & met-elle tout son plaisir, toute sa consolation, tout son empressement à y participer souvent? O mon Dieu! qu'elle est éloignée de ces dispositions! j'oserois même dire qu'elles lui sont inconnues, & que c'est ici pour elle un langage nouveau dans lequel elle n'entend rien, mais qui est très-familier à une Religieuse à qui la pratique de la mortification est journaliere. Voilà donc cette Religieuse dont on veut relever le mérite & la probité; la voilà, dis-je, dans un étage bien inférieur à celui d'une Religieuse mor-

tiée, qui ne se contente pas de n'avoir point de vices grossiers, de réprimer la fougue des grandes passions, de vivre sans scandale & avec honneur; mais qui travaille à se corriger des moindres défauts, à se purifier des imperfections, à prévenir autant qu'elle peut la révolte des passions, à se détacher des choses créées, à mortifier toutes ses affections terrestres, à porter ses vues vers les objets de l'éternité, à se rendre un modele de perfection & de sainteté. O que la différence de l'une à l'autre est grande! Que cette bonne Religieuse aura beaucoup à courir pour atteindre la Religieuse intérieure, & qu'il est à craindre que, ne pratiquant point sérieusement la mortification, elle ne s'éloigne si fort de la voie étroite en se relâchant, qu'elle entre dans la voie large, c'est-à-dire, selon l'esprit de J. C., dans la voie de perdition!

CXXVIII.

Vous êtes morts, & votre vie est cachée en Dieu avec J. C. * Heureuse la Religieuse qui étudie cette importante leçon du grand Apotre, qui en pénetre tout le sens, & qui tâche d'y conformer sa conduite. Cet oracle devroit être écrit en grands caractere sur toutes les portes & dans toutes les salles & les cellules des Monasteres. Chaque Religieuse devroit le porter gravé dans sa mémoire & dans son cœur en caractere ineffaçable. Elle devroit se le répéter souvent afin d'en être bien pénétrée & de s'y reconnoitre sans cesse. Voilà le miroir qu'on doit lui présenter & dans lequel il lui est toujours permis de se contempler.

* Coloss. 3. 3.

contempler. Qu'on donne ceci pour premiere instruction aux Novices ; qu'on le leur inculque autant qu'on pourra ; qu'on leur fasse bien entendre que la vie religieuse est une mort à tout ce qui n'est pas Dieu ou pour Dieu, & un état caché dans le secret de la face de Dieu en Notre-Seigneur Jesus-Christ. Tout doit inspirer cette mort à une personne religieuse, sa séparation du monde, le renoncement à toutes les prétentions du siecle, l'inhabilité à posséder aucun bien de la terre, l'habit simple dont elle est revêtue, le voile qui n'est destiné que pour lui couvrir le visage & la dérober aux yeux des créatures. Si dans toutes ces choses elle ne reconnoît point qu'elle est morte selon le sens du St. Apôtre, on peut dire qu'elle a un esprit & qu'elle ne pense point, qu'elle a des yeux & qu'elle ne voit point.

CXXIX.

Etudiez-vous à la pratique de cette importante leçon si vous voulez vous rendre véritablement intérieure. Considérez-vous à l'égard du monde comme le monde considere ceux qui sont morts, & ne desirez que de vous tenir cachée dans le secret de la face de Dieu. Voyez l'état de ceux qui sont morts, ils n'ont plus de commerce avec ceux qui vivent sur la terre ; ils ne participent ni à leurs biens, ni à leurs plaisirs, ni à leurs affaires, ni à leurs projets, ni à leurs intérêts, ni à rien de ce qui les regarde : telle vous devez être envers le monde. Vous ne devez plus prendre part à ce qui s'y passe ; vous devez

non-seulement y être indifférente, mais même tâcher de l'oublier, & plût à Dieu que vous le pussiez entierement ! De plus, considérez que les morts ne subsistent plus dans le tems, mais qu'ils vivent seulement dans l'éternité. Vous devez tâcher de les imiter dans un sens, en ne faisant que le moins que vous pourrez attention à ce qui passe avec le tems, & en vous appliquant toute entiere à la contemplation des objets de l'éternité. Plût à Dieu que vous pussiez en venir là, que vous n'eussiez autre chose à faire que de prier, que de méditer, que de vous entretenir avec Dieu & avec ses Anges ? Plût à Dieu que les soins du corps, que le manger & le dormir, que les occupations extérieures auxquelles vous êtes obligée de vaquer n'interrompissent jamais votre application à Dieu! Mais vous ne pouvez pas être tellement morte aux choses d'ici-bas, vous n'en pouvez pas être tellement séparée que vous ne soyiez obligée d'y revenir & très-souvent ; c'est pourquoi ne vous y livrez jamais par passion & par affection, & dégagez-en votre cœur autant qu'il vous sera possible, afin que si d'une part vous y donnez le tems nécessaire, de l'autre vous en retranchiez les inutilités, vous conserviez votre cœur dans une entiere liberté de s'élever à Dieu, & vous le fassiez si souvent, qu'on puisse presque dire de vous que vous ne cessez de prier Dieu, ou de vous occuper de Dieu.

CXXX.

L'Auteur de l'Imitation de J. C. dit des

merveilles de la vie cachée. » Les plus
» grands Saints, dit-il, *b* ont évité tant qu'ils
» ont pu la compagnie des créatures pour
» vivre en secret dans celle de Dieu.... Ce-
» lui qui veut s'avancer dans la vie spiri-
» tuelle doit se retirer avec Jesus du milieu
» des troupes.... O qui pourroit ne cher-
» cher jamais de joie passagere & ne s'occu-
» per jamais des choses du monde, en
» quelle pureté conserveroit-il sa conscien-
» ce! Qui retrancheroit tout soin inutile
» & ne penseroit qu'à son salut & à Dieu
» pour mettre en lui seul toute son espéran-
» ce, quelle seroit la paix & la tranquillité
» de son cœur! .... L'ame qui s'est vouée
» à Dieu s'avance dans le silence & dans le
» repos; c'est-là qu'elle s'approche avec
» d'autant plus de familiarité de son Créa-
» teur, qu'elle est plus éloignée des troubles
» du monde. Plus elle se sépare de ses con-
» noissances & de ses amis, plus Dieu & les
» Anges s'approchent d'elle. Il vaut mieux
» se tenir caché & prendre soin de son ame,
» que de faire des miracles en se négligeant
» soi-même. La gloire d'une personne reli-
» gieuse est de fuir d'être vue & de ne vou-
» loir pas voir les autres. « C'est par ces ex-
cellentes maximes que cet admirable Maître
de la vie spirituelle nous invite & nous
montre la pratique de la vie cachée, & une
Religieuse ne sçauroit prendre de meilleurs
moyens pour se rendre intérieure.

CXXXI.

Si nous proposons à une personne de

b L. 1. c. 20.

monde la vie cachée dont nous parlons, elle pourra peut-être s'en excuser sur les devoirs & les bienséances de son état, qui l'obligent à paroître & à se produire. Si nous la proposons à un Prêtre ; il pourra alléguer pour excuse légitime le ministere qu'on lui a confié & qui l'oblige à instruire les peuples, à confesser, à faire des missions. Mais si nous la proposons à une Religieuse, quel prétexte pourra-t-elle opposer qui ne soit récusable ? A-t-elle une famille à élever, des procès à poursuivre, sa fortune à faire, une charge publique à administrer? A-t-elle une Paroisse à servir, des sermons à prêcher, des confessions à entendre ? Elle n'a que le soin de son ame, & jamais elle n'y vaquera avec plus de sureté & n'y réussira plus efficacement que dans la vie cachée.

CXXXII.

Je suis une Religieuse Hospitaliere, & par conséquent dévouée au service des pauvres, comment puis-je concilier une vie cachée avec les devoirs de mon état ? Je suis Ursuline ou Augustine, obligée par mon état à instruire les jeunes filles, comment le ferai-je si je veux mener une vie cachée ? Je suis Maîtresse des Pensionnaires, cela m'oblige à traiter souvent avec les parens de ces Demoiselles. Je suis Supérieure ou Procuratrice, ma charge m'oblige à parler fréquemment aux personnes de dehors, je ne sçaurois, sans manquer, entreprendre une vie cachée. Je réponds que vous pouvez servir les pauvres, instruire les jeunes filles, traiter

avec les parens des Pensionnaires que vous élevez, & avec les autres personnes à qui votre charge vous oblige de parler, que vous pouvez, dis-je, faire toutes ces choses & mener en même tems une vie cachée. Vous le ferez sans doute si vous ne vous acquittez de ces fonctions extérieures que par devoir, & si vous en retranchez tout ce qui est inutile, & ce qui n'est que pour satisfaire les sens & le penchant à la dissipation. Il en est de ceci comme du silence. Une Religieuse aura parlé presque tout le jour, & avec cela elle aura gardé le silence. Une autre n'aura parlé qu'un quart d'heure de tems, & elle aura rompu le silence. C'est que le peu de tems que celle-ci a parlé elle l'a fait inutilement; au lieu que la premiere, en parlant toute la journée, ne l'a fait que parce que le devoir de sa charge l'y obligeoit. Qu'on tienne pour grande maxime de la vie intérieure qu'il importe extrêmement de retrancher les inutilités en tout. Il y a trois degrés dans ce qu'il faut corriger. Le premier consiste à fuir le péché grief. Le second à éviter les fautes légeres. Le troisieme à retrancher les inutilités, & ce dernier point est très-important pour avancer dans la perfection.

CXXXIII.

Supposons une Religieuse chargée dans le Monastere de beaucoup d'occupations extérieures, comme seroit une Procuratrice, ou une Infirmiere qui auroit beaucoup de malades à servir, ou enfin une Sœur Converse qui seroit à la cuisine & prépareroit pour

une nombreuse Communauté, je dis que cette Religieuse peut au milieu de toutes ces occupations mener une vie cachée avec J. C. en Dieu : elle n'a pour céla qu'à suivre ces maximes. 1°. De ne se proposer que Dieu dans ce qu'elle fait. 2°. D'élever souvent son cœur à Dieu au milieu de ses occupations, afin de se conserver dans le recueillement. 3°. De sçavoir s'arranger & faire toutes choses avec ordre. 4°. De tout faire en silence, ou sans parler qu'autant qu'il en est besoin, parce que les discours inutiles dérobent beaucoup de tems. 5°. D'agir avec diligence, mais non pas avec empressement. 6°. De faire une chose après l'autre, & non pas d'embrasser tout à la fois. 7°. De ne rien faire avec bruit ni avec éclat, mais simplement & sans affectation. 8°. De ne parler jamais de ses occupations comme étant en grand nombre, mais de s'y porter par obéissance, quelles qu'elles soient. 9°. De ne point se plaindre des peines, des fatigues, des soins qu'elle est obligée de soûtenir, mais d'en supporter le poids avec patience, douceur d'esprit & résignation à la volonté de Dieu. Enfin, de ne se laisser jamais aller à la mauvaise humeur quoi qu'il arrive, mais de se soûtenir toujours dans la paix intérieure, & de montrer en tout un air tranquille & une grande égalité d'esprit. Une Religieuse qui se conduiroit ainsi pourroit faire beaucoup sans presque qu'il parût qu'elle a beaucoup agi. On s'appercevroit plutôt de son travail que d'elle-même ; & quoique toute

la Communauté se ressentît de ses soins bienfaisans, ce seroit de telle maniere qu'elle demeureroit toujours aussi cachée dans sa conduite que le pourroit être une autre qui auroit de moindres talens, & qu'on ne pourroit employer qu'à peu de chose.

CXXXIV.

La vie cachée dont nous parlons renferme plusieurs degrés. Le premier, est d'éviter autant qu'on peut d'avoir de communication avec les personnes du monde. Le second, de ne point perdre le tems en discours superflus dans l'intérieur du Monastere. Le troisieme, d'aimer à être seule & de se tenir retirée dans sa chambre autant que l'obéissance, la charité ou la charge que l'on a, si l'on en a quelqu'une, peuvent le permettre, sans se mêler de ce que font les autres, ou de ce qui ne nous regarde pas. Le quatrieme, de ne pas affecter de faire paroitre les talens qu'on a dans la vue d'entrer dans les différens emplois du Monastere, ce qui seroit l'effet de l'orgueil & de l'ambition; mais de se servir seulement de ses talens quand l'occasion se présente, comme lors qu'on se trouve chargée d'un emploi ou obligée de suppléer pour une autre; car ce seroit une grande illusion si pour forcer la Supérieure ou la Communauté à ne point vous mettre dans les charges, vous affectiez, sous prétexte de vouloir vivre cachée, de paroître inepte à tout, ou de vous acquitter mal de celle qu'on vous auroit confiée. Nous avons parlé ailleurs assez au long de ces quatre

points & nous n'en dirons rien de plus. Le cinquieme degré consiste à ne vouloir aucune singularité dans les choses temporelles, mais à suivre la Communauté en tout autant que la santé le peut permettre, se contentant de ce que les autres ont, la même chambre, les mêmes meubles, les mêmes habillemens, la même nourriture, sans souffrir qu'on ait pour vous des égards plus marqués qu'on n'en auroit pour les autres. Le sixieme degré est de ne jamais rien laisser paroître d'extraordinaire, ni même de trop remarquable dans sa conduite spirituelle, se fixant extérieurement à bien observer la regle & les usages saintement établis pour le soûtien de la discipline réguliere, & suivant en tout le train ordinaire de la Communauté, en sorte qu'on ne puisse pas s'appercévoir que vous fassiez rien de plus que les autres qui sont également exactes à la sainte observance.

CXXXV.

Nous remarquerons ici en passant que la vie cachée ne consiste pas toujours à fuir les créatures ; puisque c'est quelquefois en affectant davantage de les éviter qu'on se les attire & qu'on en est plus recherché ; mais elle consiste encore plus à se conduire d'une maniere si simple & si commune au-dehors, qu'on ne montre rien en soi de singulier qui fasse distinguer des autres, & qui par conséquent rende remarquable & attire l'attention des créatures. Ainsi une Religieuse qui sera tout le jour obligée par son emploi, ou ses différens emplois, de traiter tantôt avec

sa Supérieure, tantôt avec la Procuratrice, tantôt avec les Pensionnaires, ou même avec les personnes séculieres, peut très-bien mener une vie cachée parmi ces occupations, comme nous l'avons déja fait observer. On la verra par tout le Monastere s'employer à tout, avoir à répondre aux unes & aux autres, n'être presque jamais dans sa chambre, & on pourra néanmoins dire d'elle qu'on ne la voit nulle part, qu'on ne l'apperçoit presque jamais, qu'on n'y remarque rien de plus que dans toutes les autres, parce qu'elle agit sans bruit, sans éclat, qu'elle se possede pleinement dans tout ce qu'elle fait, & que d'ailleurs elle n'affecte jamais de se distinguer des autres au-dehors, mais plutôt elle cherche à se confondre parmi ses Sœurs comme la moins digne d'être remarquée.

CXXXVI.

Mais quand nous disons qu'une Religieuse qui veut vivre d'une vie cachée doit se conformer extérieurement à la conduite des autres, on ne doit pas prétendre que si le Monastere est pour la plus grande partie composé de Religieuses peu régulieres & dissipées, elle doive les imiter pour ne pas paroître singuliere : ce seroit mal prendre notre pensée & se tromper grossierement. Nous voulons donc qu'elle suive plutôt dans ce cas celles qui sont recueillies & fideles à l'observation de leur regle ; & fussent-elles celles-ci réduites à un très-petit nombre, elle ne doit point craindre de paroître singuliere en les imitant ; au contraire il est de son de-

voir de suivre cette très-édifiante singularité.

CXXXVII.

Un autre degré de la vie cachée est de souffrir aux pieds de Dieu les croix que la Providence vous envoie. La Supérieure vous a refusé une permission que vous lui avez demandée ; vous en êtes un peu piquée, & vous allez tout de suite décharger votre peine auprès d'une Soeur que vous vous flatez devoir entrer dans votre sensibilité, n'auriez-vous pas mieux fait de soumettre humblement votre volonté à celle de la Supérieure, de porter son refus en patience & en silence, & de déposer aux pieds de J. C. tout le ressentiment qui en reste dans votre cœur? Vous souffrez de tems en tems de petits maux dont il est inutile que vous parliez, parce qu'ils ne demandent pas que vous appeliez le Médecin, ni que vous fassiez de remedes ; cependant comme vous êtes sensible & que vous aimez à être flatée, vous ne voulez pas qu'on ignore que vous souffrez, vous voulez plutôt qu'on vous plaigne, vous dites à qui veut l'entendre que vous n'avez point reposé de toute la nuit, que vous avez mal de tête, que vous êtes accablée, que vous n'avez pas d'appetit. Hélas! si vous supportiez ces infirmités en silence, si vous vous contentiez que Dieu qui vous les envoie les sçût, si vous vouliez les souffrir pour son amour sans y chercher de l'adoucissement de la part des créatures, que cela seroit agréable à votre divin Epoux! Ce seroit une pratique très-méritoire de la vie cachée.

CXXXVIII.

Vous pratiquez la vertu dans l'intention de plaire à Dieu ; mais il y a encore dans le fond de votre ame quelque égard pour la créature, quoique vous disiez en vous-même que vous ne voulez agir que pour Dieu. En approfondissant vos dispositions vous trouverez que vous auriez quelque peine s'il vous constoit clairement que personne ne vous croit pieuse. La vie cachée inspire des intentions plus épurées ; elle enseigne à ne chercher que Dieu pour témoin de nos actions & de nos meilleures dispositions. Vous avez souffert une humiliation avec patience, mais vous êtes charmée qu'on se soit apperçu que vous l'avez soufferte par vertu, afin que l'estime qu'on aura de vous vous dédommage de la confusion que vous avez reçue. La vie cachée consiste à souffrir l'humiliation entiere, sans dédommagement du côté de la créature, n'en voulant recevoir que de la libéralité de Dieu. On vouloit vous donner une charge qui vous flatoit beaucoup ; vous vous êtes excusée par modestie de l'accepter ; mais vous l'avez fait de telle sorte que personne n'ait pu ignorer que vous avez eu l'humilité de la refuser. La vie cachée porte à fuir les emplois éclatans, & de plus elle use d'adresse pour empêcher qu'on ne comprenne que c'est par modestie qu'on les évite. On peut dire ici que la vie cachée est le contre-poison de l'amour propre ; qu'elle l'attaque & le débusque de ses plus forts retranchemens.

CXXXIX.

Lors qu'on est fidele dans la pratique des vertus qui paroissent, & qu'on néglige celles qui ne paroissent pas : lors qu'on fait des actes publics de mortification & d'humiliation, & qu'on omet les particuliers que personne ne voit : lors qu'on montre du courage & de la fermeté dans les grandes occasions & qu'on est foible dans les petites : lors qu'on soûtient généreusement un affront reçu en présence de plusieurs, & qu'on est sensible à une secrette confusion : lors qu'on se flate de pouvoir souffrir les plus grandes croix, & qu'on porte avec peine les plus légeres : lors qu'on parle d'endurer le martyre, & qu'on ne veut pas supporter une parole disgracieuse ; dans tous ces cas on montre qu'on n'a pas fait grand progrès dans la vie cachée. Il y a encore dans le fond de l'ame une secrete complaisance pour ce qui éclate. On n'est pas parvenu au point d'aimer à disparoître tout-à-fait aux yeux des créatures.

CXL.

Représentons-nous une Religieuse peu considérée dans son Monastere & qui n'y fait nulle sensation, soit parce qu'on n'y connoit pas ses talens, soit parce qu'elle n'en a que de très-médiocres. Ajoutons qu'elle a des infirmités dont on n'a pas beaucoup de compassion, & qui la font même craindre ou rebuter des autres : qu'outre cela elle a de grandes tentations à combattre, & des peines intérieures très-ameres & très-cruel-

fiantes à soûtenir. Une telle Religieuse qui porte ces maux, ces privations, ces humiliations en silence, & qui ne demande que Dieu pour témoin de ce qu'elle souffre, est dans le véritable état de la vie cachée avec J. C. en Dieu. O que cet état, terrible à la nature, est bien intérieur, bien estimable, bien précieux dans l'ordre de la grace ! Peu de gens en comprennent le prix & le bonheur. Il y en a encore moins qui desirent d'y participer. Cela est réservé aux ames qui sont initiées dans les Mysteres de la vie cachée & de la croix de J. C.

CXLI.

Il y a encore un état plus caché, c'est celui d'une personne qui souffre beaucoup de maux, sans que ces maux paroissent; ce qui fait croire aux autres qu'ils ne sont que dans son imagination; & qui de plus, n'ayant aucun soulagement du côté des créatures, se trouve rigoureusement éprouvée du côté de Dieu par la privation de toute consolation & de tout appui sensible, souffrant dans son esprit d'épaisses ténebres, & dans son coeur une extrême aridité. Cette ame cachée ainsi aux créatures & cachée, pour-ainsi-dire, à elle-même, peut dire véritablement qu'elle est cachée avec J. C. en Dieu.

CXLII.

On peut donc distinguer ici deux états de la vie cachée; l'un par rapport aux créatures, auxquelles on est inconnu; l'autre par rapport à soi-même, en sorte que l'ame

dans l'état d'épreuve où Dieu la met quelquefois, ne connoît pas sa véritable disposition, se croyant extrêmement mauvaise, tandis qu'elle est très-sainte; pensant être en horreur aux yeux de Dieu, tandis qu'elle lui est très-agréable; se considérant comme éloignée, séparée & rejetée de Dieu, tandis qu'elle le possede davantage; se regardant enfin comme délaissée de Dieu, tandis qu'elle en est plus fortifiée & plus particulierement soûtenue. Cet état est un des plus crucifians de la vie cachée; mais en purifiant l'ame, il la dispose aux plus intimes communications de J. C.

CXLIII.

On ne connoît guere la pratique de la vie cachée, quand on parle trop aisément des graces particulieres qu'on reçoit de Dieu Les confidences réciproques que de jeunes Religieuses se font quelquefois sur leurs dispositions intérieures, montrent bien de l'amour propre, de la puérilité & de la vanité. Ne soyez jamais trop empressée de sçavoir ce qui se passe dans l'intérieur des autres; quand même ce seroit sous prétexte de vous édifier, ou de vous encourager. Vous aurez d'abord bonne intention; mais bientôt après vous continuerez par curiosité, & vous perdrez beaucoup de tems. D'autre part si Dieu vous favorise de quelque grace soit dans l'oraison, soit dans la sainte communion conservez-la dans le secret de votre ame & imitez la prudence de la très-sainte Vierge, dont il est dit dans l'Evan-

gile, *qu'elle conservoit en elle-même toutes ces choses, y faisant réflexion dans son cœur.** Quel fruit pouvez-vous retirer en divulguant les dons de Dieu, qui ne soit balancé par de grands inconvéniens ? En premier lieu, ce n'est pas de la Religieuse à qui vous les manifestez que vous devez prendre conseil sur la maniere dont vous avez à vous conduire pour profiter de ces graces ; c'est plutôt de la Supérieure ou de la Maîtresse, si vous êtes Novice, & plus particulierement du Confesseur ou du Directeur. En second lieu, il arrive souvent que ces confidences n'étant approuvées ni de la Supérieure, ni du Confesseur, on est pourtant tenté de continuer à les faire, ce qui prouve qu'on n'y cherche pas Dieu, puisqu'on agit contre l'obéissance, & qu'on s'y porte par amour propre, & par la démangeaison qu'on a de parler de soi. En troisiéme lieu, vous croirez avoir reçu quelque grace extraordinaire dans votre oraison, tandis que vous vous serez trompée, & que ce n'aura été qu'un effet de votre imagination, & cependant vous vous entretiendrez avec votre amie, comme d'une faveur insigne, ce qui vous confirmera davantage dans votre illusion & lui donnera occasion d'y tomber aussi elle-même par les idées extraordinaires que vous lui communiquerez. Enfin, vous aurez dit pendant un certain tems avec beaucoup de simplicité tout ce qui se passe dans votre intérieur à une amie, en qui vous aviez une si grande confiance, que vous ne pouviez rien

* Luc. 2. 19.

lui cacher ; mais comme l'amitié des créatures est sujette au changement, dans la suite du tems votre confiance se rallentit : elle cesse, & il vous reste le regret d'avoir trop instruit cette amie de vos secrets, par la crainte qu'elle ne les divulgue. N'eût-il donc pas mieux valu vous taire sur les graces que vous recevez de Dieu & penser seulement à les mettre à profit ? Le silence est toujours le plus sûr & la facilité à parler de ces choses est pour l'ordinaire fort suspecte d'illusion.

CXLIV.

Conservez donc votre secret pour vous. Qu'il n'y ait que la nécessité de vous instruire qui vous oblige d'en rendre compte à votre Supérieure, ou à votre Directeur, ou à votre Confesseur. Si vous le divulguez à d'autres, vous risquez que Dieu n'agrée point vos confidences, & que pour vous punir de votre facilité à trop parler, il vous prive de ces faveurs particulieres, & laisse votre cœur dans une aridité dont vous souffrirez beaucoup.

CXLV.

Je ne prétends pas, direz-vous, me glorifier devant les autres des graces que Dieu me fait, je me croirois coupable d'orgueil ; & par conséquent d'un grand péché. Mais nous sommes deux amies qui pensons à-peu-près de la même maniere. Nous nous animons réciproquement dans le service de Dieu en nous communiquant ce qui se passe dans notre intérieur. Nous nous consolons ensem-

blée, quand nous souffrons quelque tentation, quelque peine d'esprit, ou que nous sommes dans la sécheresse; & si nous sommes dans la ferveur; nous nous encourageons à être fideles, afin de nous y conserver. Eh mon Dieu! que je crains que votre amour propre ne vous trompe! Vous vous consolez mutuellement, ditez-vous, quand vous êtes dans la peine: consolation humaine, & par conséquent bien suspecte. Cherchez plutôt la véritable & la solide aux pieds de Dieu & vous l'y trouverez. Si vous êtes dans la ferveur, ajoûtez-vous, vous en parlez afin de vous y animer davantage. Mais prenez garde encore que le redoublement de ferveur que vous éprouverez dans vos discours, ne soit une disposition du tempérament à laquelle l'esprit de la grace n'aura point de part. Du moins vous courez risque que cela n'arrive ainsi; ou lieu qu'en gardant le silence sur votre intérieur, vous n'avez rien à craindre, & vous êtes d'autant plus assurée d'agir prudemment, qu'il y a plus ordinairement de l'imprudence à faire le contraire.

CXLVI.

Une preuve que ces confidences sont plus souvent dans les jeunes Religieuses un amusement puérile & une illusion, qu'un véritable bien, c'est qu'elles se feront un plaisir de se manifester réciproquement leurs plus secrettes dispositions; que si on leur laissoit faire, elles en parleroient à tout moment, ou en toute rencontre; qu'elles seroient in-

tarissables dans leurs entretiens & y passeroient sans peine plusieurs heures de suite, tandis qu'elles auront une extrême répugnance à en parler à leur Supérieure, ou à leur Maîtresse, bien que la regle le leur prescrive, & que même il leur en coûte également d'en rendre compte à leur Confesseur ou à leur Directeur, qui quelquefois est obligé d'insister beaucoup pour les déterminer à le faire avec simplicité. Sentez ici, vous qui êtes dans le cas, toute votre illusion. Si c'est le desir de votre avancement qui vous fait parler de votre intérieur, pourquoi êtez-vous muette, lorsque le devoir exige que vous parliez, & pourquoi parlez-vous si facilement, quand vous n'y avez nulle obligation ? Il est aisé de le comprendre. Rien ne coûte quand c'est l'amour propre qui fait agir, & tout devient pénible, lorsque pour remplir son devoir, il faut contrarier cet amour propre.

CXLVII.

Lorsqu'il est porté par la regle que les Religieuses rendront compte de tems en tems de leur intérieur à la Supérieure, ou les Novices à leur Maîtresse, elles doivent le faire avec humilité & simplicité ; & en surmontant leur répugnance là-dessus, si elles en ressentent quelqu'une, elles mériteront beaucoup devant Dieu. Les anciennes doivent ici donner l'exemple aux jeunes, & ne pas se prévaloir de leur âge ; ou de leur titre d'ancienne Mere, quand il n'y a point de loi, ni de constitution qui les exemp-

ve. Plus elles auront eu des titres dans la Religion, & se seront distinguées par leurs bonnes qualités ou les services qu'elles ont rendu au Monastere, plus il leur sera glorieux devant Dieu & devant leurs Sœurs, de se soumettre à cette regle avec la même docilité & la même simplicité qu'on exige d'une Novice ou d'une jeune Professe. C'est être grandement sage & prudente que d'avoir ici la candeur & l'humilité d'un enfant. D'autre part, les Supérieures & les Maitresses doivent accueillir leurs Religieuses ou leurs Novices avec tant de cordialité, d'affabilité & de charité, qu'elles leur inspirent du courage dans une manifestation, qui quelquefois fait bien souffrir l'amour propre. Elles doivent les écouter affectueusement, les interroger discretement, les entretenir cordialement; les instruire charitablement, parler à chacune selon la portée de son esprit, de son caractere & de sa vertu; régler là-dessus leurs avis, insinuer la perfection par douceur & non par sévérité, & se conduire enfin de telle sorte qu'on desire plutôt de revenir auprès d'elles que d'en sortir. Nous ajouterons qu'une Supérieure ou une Maitresse doit être si discrette à l'égard de la confiance de ses Religieuses ou de ses Novices, qu'aucune ne puisse jamais soupçonner qu'elle a divulgué le moindre de ses secrets. Une faute en ce point ne pourroit avoir que des suites fâcheuses; & si une Supérieure ou une Maitresse ne sçavent pas se taire en pareil cas, on peut dire de l'une & de l'autre qu'elles ne savent pas gouverner,

CXLVIII.

Quand nous avons condamné d'illusion les confidences que de jeunes Religieuses se font sur leur intérieur, nous n'avons pas prétendu empêcher celles que deux Religieuses d'un âge mûr peuvent se faire l'une à l'autre de l'avis de leur Directeur ; surtout lorsqu'elles sont conduites par la même voie ou le même esprit. Nous reconnoissons qu'il en peut revenir du bien à ces ames, & c'est dans ce sens que l'Auteur de l'Imitation de J. C. a dit. * » Les conférences saintes des choses spirituelles peuvent servir » beaucoup à faire croître la pieté, principalement lorsqu'elles se passent entre des personnes qui se trouvent unies » en Dieu & qui n'ont qu'un même coeur » & un même esprit. « On doit seulement observer ce que nous avons dit ailleurs, qui est de prendre garde que cette union ne paroisse pas trop au-dehors, & n'altere pas la charité commune. Ajoûtons qu'il y a quelquefois dans les Monasteres des Religieuses anciennes dont la grande pieté, la prudence & l'expérience dans les voies de Dieu leur concilie l'estime & la confiance des autres Religieuses. Il semble que Dieu les a données à leur Communauté pour la consolation spirituelle de toutes celles qui ont recours à leurs lumieres & à leur charité ; si fort elles leur sont utiles. Nous ne pouvons que louer la confiance des unes, & les talens des autres, & bien loin d'y trouver à redire, nous souhaitons que ce bien se ren-

* L. 1. c. 10.

contre dans toutes les Communautés.

CXLIX.

S'il arrive qu'une Religieuse soit élevée à un don éminent d'oraison, ou qu'elle soit dans une voie extraordinaire, & que cela paroisse malgré elle aux yeux des autres, il me semble qu'il est plus de la prudence de le tenir caché que de le divulguer. Premiérement, on n'en doit rien faire paroitre à cette Religieuse, parce que cela ne serviroit qu'à lui causer de la peine, ou le démon en prendroit occasion de la troubler & de la tenter de vanité. Qu'on la laisse donc sous les soins de son Directeur, & qu'on ne l'examine que pour s'édifier de sa pieté. En second lieu, il convient encore moins d'en parler au-dehors, parce que cela pourroit attirer auprès d'elle bien des gens, les uns pour s'édifier, les autres pour la consulter & d'autres pour contenter leur curiosité. Si Dieu veut que les faveurs dont il honore sa fervente se divulguent, comme cela est arrivé quelquefois, il sçaura le faire sans que vous vous en mêliez. Reposez-vous sur lui de la gloire extérieure qu'il veut retirer de cette ame, & cependant laissez reposer cette Epouse de J. C. dans le secret de sa vie cachée.

CL.

Vous vous sentez toute embrasée de l'amour de Dieu ; j'envie votre bonheur. Mais dans l'ardeur dont vous êtes consumée intérieurement, vous parlez de Dieu & de son amour avec tant de bruit, qu'on diroit que vous voulez que tous les échos vous répon-

dent. Je souhaiterois que vous rabaissassiez votre voix de plus d'un ton. Aimez beaucoup & parlez peu. Soyez comme un flambeau qui se consume sans bruit devant le Sanctuaire. Quand un cierge allumé pétille, c'est une preuve que la cire dont il est composé n'est pas sans mêlange.

CLI.

On peut remarquer pour derniere instruction de la vie cachée dont nous parlons, que plus une ame avance dans la pieté ou s'approche de l'union de Dieu, plus aussi elle se sent portée à se séparer des créatures, à rechercher la solitude, à se tenir cachée. Premierement, vous ne verrez jamais une personne intérieure se répandre inutilement en paroles, & se laisser aller à la dissipation. En second lieu, vous ne la verrez pas chercher à faire des connoissances, à se procurer des visites, à se former beaucoup d'amies; au contraire les créatures l'embarrassent, elle trouve toujours plus de consolation à être seule, & lorsqu'elle est obligée par devoir de converser ou de traiter d'affaires avec plusieurs personnes, c'est toujours plutôt avec patience qu'avec joie, ou bien elle n'y trouve d'autre satisfaction, que celle d'accomplir la volonté de Dieu. En troisieme lieu, une personne véritablement intérieure tient toujours cachées les graces particulieres, & les consolations qu'elle reçoit de Dieu. Elle n'en confère qu'avec son Directeur, & autant qu'il est nécessaire pour recevoir ses avis, & pour lui donner la connoissance qu'il

doit avoir de l'état de son ame. Elle est plus à portée à s'accuser de ses péchés qu'à étaler ces graces, & nous voyons que la grande sainte Therese, étant obligée par l'obéissance qu'elle devoit à ses Confesseurs, d'écrire celle que Dieu lui avoit faite, elle déclare dès le commencement qu'elle auroit mieux aimé qu'on lui eût permis de faire le récit de ses fautes & de ses défauts. En quatrieme lieu, chacun peut reconnoitre par sa propre expérience que lorsqu'il est bien recueilli ou qu'il goûte Dieu d'une maniere plus intime, soit dans l'oraison, soit dans la sainte Communion, il se sent porté à chercher l'endroit le moins dissipant dans l'Eglise, & à se dérober aux yeux de tout le monde, ne voulant rien voir ni être vu de personne, pour jouir de Dieu avec plus de satisfaction & en toute liberté de cœur. On sent aussi quelquefois dans ces occasions un si grand desir de se cacher, qu'étant retiré dans un coin obscur, on voudroit s'enfoncer, pour-ainsi-dire, dans le mur, pour ne plus rien voir, ne plus rien entendre, & goûter Dieu dans une entiere séparation de toutes les créatures. Pareillement lorsqu'on sort d'une oraison ou de l'action de graces de la sainte Communion, dans laquelle on a été bien recueilli, on est porté à parler peu, on sent de l'éloignement pour tout ce qui dissipe, on se rend difficilement aux affaires extérieures, on ne voudroit converser avec personne, on ne se plait que dans son recueillement. Tout ceci fait voir que

la vie intérieure s'entretient dans la vie cachée, que les personnes intérieures aiment toujours à être cachées; que l'esprit de Dieu porte les ames qu'il guide à la vie cachée, & que celles qui aiment trop à parler, qui se répandent inutilement aux choses extérieures n'ont pas fait du progrès dans la so-solide pieté, & ne la pratiquent que foiblement & médiocrement.

CLII.

On a pourtant vu des Saints, direz-vous, qui n'ont point mené une vie cachée. Des Solitaires ont quitté leurs déserts pour traiter des affaires de Dieu dans les Villes. Des hommes Apostoliques ont parcouru de vastes Royaumes pour gagner les ames à Dieu. Des Religieuses d'une sainteté éminente, comme sainte Thérese & sainte Catherine de Sienne, ont fait des voyages fréquens, soit pour le bien de l'Eglise en général, soit pour leur Ordre en particulier. Combien y en a-t-il eu d'autres à qui Dieu ayant accor-cordé le don de conseil & de la parole, s'en sont servis pour aider les ames à se sanctifier, soit en les délivrant des peines qu'elles souffroient, soit en les animant puissamment à acquerir la perfection? A combien d'autres aussi des Directeurs très-éclairés ont ordonné de mettre par écrit leur état d'oraison, leurs dispositions intérieures, les graces extraordinaires dont Dieu les a favorisés pour servir à l'édification des fideles? Tout cela fait voir que la pieté ne se cache pas toujours. Nous ne prétendons pas

renfermer toujours la vertu dans l'obſcurité ni blâmer ceux qui ſe produiſent au-dehors dans l'ordre de Dieu ; mais nous diſons que les perſonnes qui pratiquent la vertu ſolidement aiment pour l'ordinaire à ſe cacher, & qu'elles ne quittent leur retraite qu'autant qu'elles y ſont obligées ou par une inſpiration de Dieu bien marquée, ou par les devoirs de leur état, ou par l'autorité de leurs Supérieurs. Ce n'a été que par quelqu'une de ces trois voies que les Solitaires ſont ſortis de leur déſert, que les hommes Apoſtoliques ont porté l'Evangile dans les pays les plus éloignés, que Ste. Théreſe a entrepris ſes fondations, & Ste. Catherine de Sienne ſes voyages. Ces exemples n'autoriſeront jamais une Religieuſe à ſe procurer des viſites des perſonnes ſéculieres, à paroitre fréquemment & inutilement dans les parloirs, à vouloir ſe diſtinguer dans l'intérieur de ſon Monaſtere, à s'ériger en directrice des ames par ſa propre détermination. S'il y en a eu qui ont reçu de Dieu le talent de parler avec onction des choſes divines & d'être très-utiles par-là à beaucoup de perſonnes, toutes ne doivent pas ſe croire favoriſées du même talent, & quand elles l'auroient, il ne leur ſeroit permis de le faire valoir que par l'ordre de ceux qui ont autorité ſur elles, comme ſeroient une Supérieure, un Confeſſeur ou un Directeur. Il peut y avoir du bien à écrire ſes diſpoſitions & les graces qu'on a reçu de Dieu. C'eſt également des Supérieurs ou

des Directeurs qu'on en doit recevoir l'ordre ; on ne doit jamais le rechercher soi-même. Si ces sortes d'écrits composés par des personnes d'une grande pieté ont réussi quelquefois pour la gloire de Dieu, il y en a eu aussi que des filles trompées par leur imagination ont tracés, & qui n'ont guere fait honneur à la dévotion, par les fausses conséquences que les gens mal intentionnés en ont tiré. Il faut donc conclure qu'une Religieuse qui veut devenir véritablement intérieure doit mener une vie cachée ; que sa pieté y sera toujours plus en sureté ; qu'elle y prendra de merveilleux accroissemens ; & qu'à moins que l'obéissance ou quelqu'autre devoir ne l'oblige à se montrer, il sera toujours plus sûr pour elle de pratiquer cette belle maxime de l'Auteur de l'Imitation de J. C. *a* » Aimez à n'être point connu & à » passer pour une personne qui n'est bonne » à rien. O qu'il est utile, ajoûte le même » Auteur, *b* pour conserver en nous le trésor » céleste de la grace, de fuir tout ce qui » éclate aux yeux du monde, & tout ce » qui peut nous procurer de l'admiration » & de l'estime, & de n'appliquer tous nos » soins qu'à ce qui peut servir à nous corriger de nos défauts & à nous donner » une nouvelle ferveur ! Combien y en a-t-il à qui il a été très-nuisible que leur » vertu ait été connue & louée ? Combien » est-il avantageux au contraire que la grace se conserve dans le secret & dans le » silence en cette vie fragile, qui tant qu'elle

a L. 1. c. 2. b L. 3. c 45.

» dure eſt une guerre & une tentation conti-
» nuelle. «

CLIII.

Le ſilence eſt l'ami fidele de la vie cachée. On ne ſe produit trop que parce qu'on veut parler, & ſi l'on aime à ſe taire, on évite auſſi de ſe produire. Vous ne deviendrez jamais intérieure, ſi vous ne mettez un frein à la langue. Il n'eſt point de maître de la vie ſpirituelle qui ne le recommande expreſſément. Tous les Saints & les Saintes ont regardé le ſilence comme un puiſſant moyen pour acquerir l'eſprit de priere & de récollection qui eſt le principal effet ou la principale occupation de la vie intérieure. Ils l'ont recommandé pour ſe diſpoſer plus aiſément à la ſainte oraiſon, & on ſçait de quelle néceſſité eſt l'oraiſon bien faite pour arriver à la perfection religieuſe. C'eſt auſſi dans cette vue que les Fondateurs ou les Fondatrices de differens Ordres ont établi la pratique du ſilence dans les Monaſteres, comme un des plus efficaces moyens pour ſoûtenir la diſcipline réguliere, pour entretenir la récollection, & pour faire fleurir les vertus. Ainſi l'obſervation fidele du ſilence maintient les Maiſons religieuſes dans la vigueur de l'inſtitut, & le relâchement s'introduit bien-tôt dès qu'on n'y fait plus de cas du ſilence.

CLIV.

Quel eſprit de pieté n'admire-t-on pas dans une Maiſon religieuſe où le ſilence eſt fidelement obſervé, & qu'elles conſéquen-

ces favorables n'en peut-on pas tirer ? Y a-t-il rien de si édifiant que de se représenter un Monastere, où, à quelqu'endroit qu'on aille, on n'entend aucun bruit ; où, soit que les Religieuses travaillent ensemble dans une salle commune, soit qu'elles soient retirées dans leur chambre, elles vaquent en silence à leurs occupations. La paix regne en toute sureté dans ce Monastere. On y goûte la même tranquillité qu'on trouveroit dans une profonde solitude. Aucune Sœur n'est un obstacle au recueillement de l'autre. L'esprit n'est point dissipé par de vains discours. Le cœur s'éleve aisément & plus fréquemment à Dieu. On passe des occupations extérieures à l'office ou à l'oraison mentale sans craindre d'y être beaucoup troublé par des distractions : le Monastere en général est dans le bon ordre, & chaque Religieuse en particulier peut vaquer en paix au soin de son avancement dans la vertu. Mais hélas ! qu'est-ce qu'un Monastere où la licence de rompre le silence est devenue commune ? A quelqu'endroit qu'on aille, on entend toujours quelque bruit & on n'y goûte jamais un véritable repos. On parle dans le réfectoire, on parle dans le dortoir, on parle dans la salle des ouvrages & on y parle en tumulte, à haute voix, quelquefois on crie, d'autres fois on se dispute. Ici on fait de grands éclats de rire, là on court avec un bruit étonnant, ailleurs on descend les degrés avec une précipitation indécente. Celles-ci s'assemblent dans une

chambre pour y murmurer de la Supérieure; les anciennes tiennent leurs séances pour murmurer aussi des jeunes ; les jeunes ont leur Congrès où elles parlent sans respect & sans modération des anciennes. Le silence empêcheroit ces desordres; il ne subsiste plus, il faut que ces desordres y regnent & fassent d'une maison de paix, une Babilone, une maison de confusion.

CLV.

Accoutumez-vous donc à parler peu, si vous voulez faire quelque progrès dans la vie intérieure & goûter la paix & la tranquillité qui en sont les doux fruits. Pensez souvent que nous rendrons compte d'une parole oiseuse, & qu'en parlant plus qu'il ne faut, nous risquons toujours de faire pire que de parler inutilement. » Pourquoi aimons-nous tant à parler, dit l'Auteur de l'Imitation de J. C. *b* puisqu'il est difficile » de le faire sans blesser notre conscience ? » C'est que nous cherchons à nous consoler » les uns les autres dans ces entretiens, » & à trouver quelque soulagement à notre esprit dans l'inquiétude & l'agitation » de ses pensées. Nous nous épanchons alors » sur ce que nous aimons, ou que nous » souhaitons beaucoup, ou sur ce que nous » appréhendons comme étant contraire à » notre desir. Mais hélas ! que ces entretiens » sont pour l'ordinaire vains & superflus, » puisque cette consolation extérieure est » un grand obstacle aux consolations intérieures que Dieu nous vouloit donner ! «

b L. 1. c. 10.

CLVI.

Toute Religieuse qui parle beaucoup, se dissipe aussi beaucoup, ou est déjà grandement dissipée. La volubilité de la langue & l'abondance des paroles montrent en elle une imagination chargée de quantité de vaines pensées, ou elle s'en procure de nouvelles, qui la jettent bien loin de la récollection, comme un orage jette un vaisseau bien loin du port où il étoit sur le point d'entrer. On reconnoit une Religieuse recueillie au silence qu'elle garde, & ce silence est encore en elle un moyen puissant pour se soûtenir dans le recueillement. Représentez-vous une Religieuse qui goûte les choses de Dieu, qui marche en sa présence, qui profite dans l'oraison, qui retire de grands fruits de ses communions. Vous comprendrez aisément par son silence qu'elle est dans ces saintes dispositions. Car plus elle aura le cœur plein de Dieu au sortir de l'oraison ou de la sainte table, plus aussi elle aura de l'inclination à garder le silence. Elle ne voudroit plus le rompre, & il lui coûtera de parler. Voyez de même une Religieuse fidele au silence, bientôt vous la trouverez recueillie à proportion de sa fidélité, & son progrès dans l'oraison & dans les vertus de son état sera sensible.

CLVII.

Puisque le silence est si nécessaire à la vie intérieure, ne vous contentez pas de le garder dans le tems & dans les lieux où la régle l'ordonne, accoûtumez-vous à parler

peu dans les autres tems & dans les autres endroits du Monastere. Si vous parlez, faites-le toujours sans trop élever la voix & prenez un ton modeste. Evitez les exagérations & la superfluité des paroles. Ne vous engagez pas dans de longues conversations avec les personnes trop discoureuses. Ménagez utilement votre tems en ménageant vos paroles : enfin, qu'il n'y ait que la nécessité, l'utilité, la charité, la bienséance qui vous délient la langue ; outre que vous éviterez beaucoup de fautes, vous vous attirerez beaucoup de graces, & vous trouverez Dieu plus aisément.

CLVIII.

Ce n'est pas seulement par la langue qu'on rompt le silence, c'est encore par le bruit qu'on fait autrement. Vous devez être attentive à éviter d'en faire sur-tout dans les lieux & aux tems où la regle ordonne le silence. Si vous marchez avec trop de précipitation dans un dortoir, si vous frappez trop des pieds, si vous fermez brusquement la porte de votre chambre, si dans votre cellule vous remuez les chaises ou la table avec tant de bruit qu'on l'entende du dortoir ou de la chambre voisine, tout cela est contre le silence, qui est autant établi pour la tranquillité des Sœurs que pour vous éviter de pécher par la langue. Disons encore que c'est un usage très-pieusement établi dans des Communautés régulieres d'employer des signes plutôt que la voix au tems destiné par la regle au silence, lorsque dans

ce tems on a besoin de se faire entendre à quelque Sœur, & qu'on ne peut pas le différer à une autre heure.

CLIX.

Il y a trois sortes de silence, celui de la langue, celui de l'esprit & celui du cœur. Le premier sans les deux autres fait une Religieuse taciturne ; mais il ne suffit pas pour la rendre intérieure. On vous dit de mettre un frein à votre langue, non-seulement afin d'éviter les fautes qu'on peut commettre en parlant trop, mais de plus afin de faciliter en vous la sainte récollection. Mais si vous employez à de frivoles spéculations le tems que vous ôtez aux entretiens inutiles ; si étant retirée en silence dans votre cellule, vous donnez libre cours à toutes vos pensées, alors vous n'aurez que l'apparence du recueillement, & vous serez très-réellement dissipée. Ce n'est pas toujours l'éloignement du monde qui fait le solitaire, c'est principalement la solitude de l'esprit par le retranchement des vaines pensées ; c'est la solitude du cœur par le renoncement aux vaines affections. Une Religieuse qui renfermée dans sa chambre porte néanmoins son esprit au monde & le laisse promener par les rues de la ville, est moins solitaire & moins silencieuse qu'une femme qui vendroit du fruit ou des herbes dans une place publique, & s'occuperoit tout simplement de sa vente dans l'intention d'accomplir la volonté de Dieu qui l'a placée dans cet état.

CLX.

Le silence de l'esprit & du cœur que nous recommandons, ne doit pas être simplement un renoncement aux vaines pensées & aux affections déréglées ; il faut qu'en vuidant l'esprit du souvenir des créatures, il serve à le remplir de bonnes pensées, & qu'en épurant le cœur de ses affections terrestres, il l'attache à Dieu par un entier dévouement. Le passage de saint Paul que nous avons rapporté en parlant de la vie cachée, renferme ces deux points. *Vous êtes morts*, dit-il, voilà le premier ; c'est-à-dire, la mort ou le renoncement aux objets créés. *Et votre vie*, ajoute-t-il, *est cachée en Dieu avec J. C.* voilà le second ; c'est-à-dire, vivre en Dieu par le souvenir qu'on en conserve dans son esprit & par l'entiere consécration de son cœur à son service & à son saint amour. Ainsi de même qu'on fait taire sa langue envers les créatures pour mieux se recueillir & s'entretenir avec Dieu ; on fait taire, pour ainsi dire, également son esprit & son cœur à l'égard des créatures, afin de mieux s'appliquer au souvenir de Dieu, & tourner vers lui tous les mouvemens de son cœur.

CLXI.

C'est principalement par l'exercice de la présence de Dieu qu'on met en pratique ce que nous venons de dire. Si vous avez le bonheur d'en contracter l'habitude, votre vie sera comme une prière continuelle, & vous acquererez les vertus religieuses dans un éminent degré. Les Saints, fondés sur l'E-

criture & sur l'expérience qu'ils en ont fait eux-mêmes, ont recommandé l'exercice de la présence de Dieu comme une des principales pratiques de la vie spirituelle ; & toute personne qui voudra aspirer à la perfection religieuse & entrer bien avant dans les états de la vie intérieure sans employer cet excellent moyen, fera à peu près comme quelqu'un qui voulant bâtir une maison au midi, chercheroit ce midi du côté du nord.

CLXII.

Ne croyez pas que pour vous soûtenir dans l'exercice de la présence de Dieu il soit nécessaire d'avoir toujours actuellement la pensée de Dieu dans l'esprit ; il faudroit plus d'une tête pour soûtenir cette application continuelle. Les efforts d'esprit nuisent à la pieté bien loin de la favoriser ; ils n'aboutissent pour l'ordinaire qu'à dessécher le cœur, à dégoûter de la dévotion & à déranger la santé du corps. C'est pour la même raison qu'il ne faut pas employer beaucoup l'imagination à se représenter avec une espece de contention d'esprit des images sensibles, soit des mysteres de Notre-Seigneur, soit de quelqu'autre objet de pieté : cela est bon pour le tems de l'oraison & avec modération ; mais dans l'exercice de la présence de Dieu durant le jour, il faut plus faire agir le cœur que l'esprit ; & vous y réussirez parfaitement quand par des affections courtes, tendres & amoureuses, vous répandrez fréquemment votre ame devant le Seigneur,



CLXIII.

Ce qu'il y a de commode dans cet exercice, c'est qu'on n'en est pas empêché par le tems, ni par le lieu, ni par les occupations extérieures, ni par les personnes avec qui l'on est. Il s'agit, pour ainsi dire, que d'un coup d'œil de l'ame, que d'un regard, d'un retour intérieur vers Dieu qui se fait dans un instant & sans qu'il en paroisse rien au-dehors. On baisse un moment les yeux, & dans ce moment on adore Dieu au-dedans de soi-même; puisque, comme dit Notre-Seigneur Jesus-Christ *, *le Royaume de Dieu est au-dedans de vous*, ou bien on jette un regard sur quelque image de Notre-Seigneur, qu'on accompagne du sentiment du cœur, qui s'élance vers lui par une affection amoureuse, poussée ainsi qu'un trait enflammé des ardeurs de la charité.

CLXIV.

Variez vos sentimens dans ces élevations de cœur à Dieu selon les différentes dispositions de votre ame ou ses différents besoins. On s'en sert au tems de la tentation pour demander à Dieu la grace d'y résister. On s'en sert dans la tristesse, dans l'abbatement, dans la secheresse, soit pour en être délivré, soit pour obtenir la grace de souffrir son état de privation avec soumission & avec fruit. On s'en sert dans la ferveur pour pousser vers Dieu des affections plus ardentes. Tantôt on demande de se corriger d'un tel ou d'un tel défaut. Tantôt de bien pratiquer une telle ou une telle vertu. Tantôt

* Luc. 17. 21.

c'est pour détester ses péchés passés. Tantôt on soupire après la fin de ses miseres spirituelles, ou pour être délivré des dangers de cette vie, ou pour aller jouir du bonheur immuable des Saints dans l'éternité. O qu'une Religieuse est heureuse lorsqu'affermie dans la vertu par une longue pratique, & que blessée d'un trait de l'amour divin, elle soupire sans cesse après le moment d'être unie pour toujours à J. C. dans le Ciel, & lui témoigne ses desirs ardens par des élevations presque continuelles de son cœur vers lui ! On trouve dans le troisieme livre de l'Imitation de J. C. des sentimens magnifiques qui peuvent servir de modele pour cela ; mais sur-tout au chapitre 48e. qui n'est qu'une continuité de mouvemens affectueux inspirés par la vue des miseres de cette vie, de la félicité des Saints & du bonheur de jouir de Dieu dans le Ciel sans partage & sans crainte de le perdre. On ne peut trop lire ce chapitre pour s'exciter à des sentimens de dégagement de la vie & d'amour de Dieu. Il exprime magnifiquement le langage d'un cœur blessé profondément d'un trait de la charité parfaite, & qui ne souffre l'exil de cette vie que par la patience & la soumission à la volonté de Dieu.

CLXV.

Ne vous rebutez pas, vous qui commencez à vous exercer dans cette sainte pratique des fréquentes élevations de cœur à Dieu ; ne vous rebutez pas, dis-je, si d'abord elle vous paroît seche, un peu gênante, & mê-

me si vous l'oubliez souvent. Ayez à cœur d'y être fidele & d'en contracter l'habitude. Tâchez de vous en souvenir, & faites-vous pour cela avec une pieuse industrie une mémoire locable. Proposez-vous, par exemple, de faire un acte d'amour de Dieu, ou de quelqu'autre vertu, toutes les fois que vous passerez devant une Chapelle, ou que vous sortirez de votre chambre, ou que vous commencerez un ouvrage, ou que vous changerez d'action. Si vous êtes bien pénétrée du desir d'acquerir cette sainte habitude, il vous rendra industrieuse à en trouver les moyens. Une bonne volonté en trouve toujours de nouveaux qui lui réussissent.

CLXVI.

N'entrez jamais dans votre chambre sans faire à genoux une courte priere à votre oratoire, & n'en sortez pas non plus sans demander à Notre-Seigneur sa bénédiction par l'entremise de la très-sainte Vierge, afin qu'il vous préserve de vous dissiper & de rien faire qui puisse lui déplaire. Ceci s'entend lorsque vous entrez dans la chambre pour y rester quelque tems, & non pas quand c'est pour en sortir presque au même instant que vous y êtes entrée. De plus, si lorsque vous y êtes seule & occupée à travailler, l'horloge vient à sonner quelque heure, ce sera une très-bonne maxime de quitter l'ouvrage, si vous le pouvez commodément, & de vous mettre à genoux à l'oratoire pour réciter la Salutation Angélique, ou quelque courte priere à votre dévotion.

CLXVII.

Il y a ordinairement plusieurs Chapelles dans l'intérieur des Monasteres, dont les Religieuses particulieres ont soin, chacune selon sa dévotion. Tout cela est très-propre à nourrir la pieté, pourvu qu'en les décorant on ne le fasse pas si richement qu'on blesse la perfection de la pauvreté religieuse. Ces Chapelles sont dressées en partie afin que vous trouviez souvent sur vos pas en allant par le Couvent, des objets propres à vous recueillir. Ne seroit-ce pas une excellente pratique si en passant, par exemple, devant la Chapelle du Sacré Cœur de Jesus, vous demandiez à ce divin Sauveur qu'il embrasât le vôtre de son saint amour, ou si passant devant celle de la très-sainte Vierge, ou de quelque autre sainte, vous imploriez son assistance?

CLXVIII.

A peine vous serez-vous appliquée quelque tems à élever souvent votre cœur à Dieu, que vous commencerez à goûter les salutaires fruits de votre fidélité dans cet exercice angélique. Vous éprouverez plus de facilité à vous recueillir, à être attentive à la priere & à bien faire l'oraison mentale; vous ne vous dissiperez pas si aisément; vous serez plus modeste & plus circonspecte dans vos paroles & dans toute votre conduite; vous éviterez grand nombre de fautes qu'on commet dans la dissipation; & vous sentirez la ferveur de la dévotion croître dans votre ame avec tant d'onction & de suavité, que vous

en ferez merveilleusement animée & consolée. Ce même exercice vous fortifiera & vous soutiendra dans les tentations & les occasions difficiles. par exemple, si une parole fâcheuse, ou quelque mauvaise maniere de la part des autres, excite en vous des sentimens d'indignation ou d'impatience, alors l'usage d'élever votre cœur à Dieu viendra, pour ainsi dire, à votre secours; il appaisera ces sentimens, & il vous attirera quelque grace particuliere pour souffrir avec patience & humilité ce qui sans cela vous eût été fort sensible.

CLXIX.

Les fréquentes élevations de cœur à Dieu disposent une Religieuse à l'esprit de récollection, qui consiste à se desoccuper des choses sensibles & à s'occuper aisément de Dieu. Ah que cet esprit de récollection est nécessaire pour la perfection religieuse ! Combien n'importe-t-il pas de l'acquerir ! Que les effets en sont puissans, & que les fruits en sont doux, abondans & consolans ! Qui peut exprimer la paix, l'onction intérieure, les lumieres, les ardeurs & toutes les graces particulieres qu'une ame fidele reçoit par le moyen de la sainte récollection ? Et de quel exemple de vertu & de sainteté n'est pas dans son Monastere une Religieuse qui l'a obtenue de Dieu ? Par-tout où vous la rencontrerez, vous verrez en elle dequoi vous édifier & dequoi vous animer à la prátique du bien. Si c'est au chœur, ses yeux fermés, sa contenance humble & respectueuse font

sentir ce qu'on y doit à Dieu. Si c'est en quelqu'autre endroit du Monastere, sa démarche grave, sa douce modestie, vous portent à la retenue & vous font honte de votre dissipation. En effet, il faudroit être étourdie extraordinairement pour ne pas se tenir dans l'air sérieux & la gravité, quand on voit une Religieuse bien recueillie. Dieu daigne mettre bien avant dans votre cœur le desir de le glorifier ainsi dans votre Monastere : c'est un des plus grands biens qu'on puisse souhaiter, & pour votre ame & pour l'édification de vos Sœurs.

CLXX.

Si vous voulez participer aux avantages de ce recueillement, ne soyez pas comme ces ames inconstantes qui l'entreprennent un jour & l'abandonnent le lendemain ; qui s'ennuient d'abord de demeurer au-dedans d'elles-mêmes ; qui suivent aisément & à la moindre occasion leur légereté naturelle, & qui trouvent si pénible de penser à Dieu, qu'elles se lassent de le faire presqu'aussi-tôt qu'elles l'ont commencé. Il faut persévérer pour recueillir les fruits de la sainte récollection, & si vous en rompez le fil par des dissipations fréquentes vous perdrez plus de votre recueillement en vous dissipant un jour, que vous n'en aurez acquis par une application de trois semaines. D'ailleurs l'attache à certaines choses qu'on fait, une joie naturelle à laquelle on se livre trop, une tristesse qu'on entretient dans son cœur,

un projet qu'on a formé & qui prend le dessus dans l'imagination, tout cela fait évanouir en nous l'esprit de recueillement. Pour acquerir cet esprit il faut se dégager des choses de la terre, comme aussi c'est le recueillement qui aide d'une maniere puissante à acquerir le parfait dégagement.

CLXXI.

O que vous acquerriez de grandes graces à la faveur du recueillement, si vous sçaviez retirer votre affection des choses sensibles! Que vos lumieres seroient brillantes, votre sagesse éclairée, vos sentimens éminens, vos communications avec Dieu intimes, votre paix douce & consolante, votre joie solide & votre contentement parfait! Vous verriez un ciel nouveau & une terre nouvelle, comme il est dit dans l'Apocalipse,* c'est-à-dire, que vous seriez bien plus éclairée sur les mysteres de Dieu & sur le néant de la créature; que vous goûteriez plus solidement & plus sensiblement les vérités évangéliques, & que vous comprendriez plus clairement la vanité de toutes les choses qui passent avec le tems, & la folie de ceux qui s'y attachent.

CLXXII.

Si l'on demande pourquoi il y a si peu de personnes véritablement intérieures, c'est qu'il y en a peu qui renoncent sincerement aux objets intérieurs, & qui tournent leurs affections du côté des choses spirituelles. Nous ne voulons pas dire qu'on ne doive plus agir au-dehors, & qu'on doive être

* Apoc. 21. 2.

uniquement occupé à la priere & à la contemplation; mais il s'agit de l'affection du cœur; il s'agit de l'épurer si bien de l'attache aux choses créées, qu'on ne s'y porte par aucune passion; mais seulement par devoir & par principe de religion. C'est ce défaut de simplicité & de pureté d'intention qui tient les ames dans la région la plus basse de la vie spirituelle, qui empêche qu'elles ne s'élevent, qui leur ferme la porte du parfait recueillement, & qui les privent des trésors de bénédictions & de consolations dont elles s'y enrichiroient. » Si l'ame, dit l'Auteur de » l'Imitation de J. C. † n'est ainsi dégagée » de tout ce qui est créé, elle ne sera jamais » véritablement libre pour s'appliquer en» tierement aux choses du Ciel. C'est pour » cette raison qu'il y a aujourdhui si peu » de personnes qui s'élevent dans la con» templation & l'adoration continuelle de » votre vérité, ô mon Dieu! parce qu'il y » en a peu qui sçachent se séparer entiere» ment de l'amour des créatures & de tous » les biens périssables. «

CLXXIII.

» Suivre Dieu au-dedans de soi, dit en» core excellemment l'Auteur de l'Imitation » de J. C. » * & n'avoir aucune attache ni au» cune affection pour tout ce qui est au» dehors, est proprement l'état d'un hom» me intérieur & spirituel. « On ne peut mieux imprimer en si peu de mots les dispositions qui rendent une personne véritablement intérieure. Tout consiste ici en deux

† L. 3. c. 31. * L. 2. c. 6.

points, mais très-essentiels, le dégagement & le recueillement. Le même Auteur insiste presque par-tout sur ces deux points ; il les établit comme les deux fondemens de toute la vie spirituelle : sans eux tout ce qu'on bâtit dessus des pratiques de perfection n'aura guere que de belles apparences, mais rien de solide, rien de durable, rien qui ne se démente dans la moindre occasion.

CLXIV.

Ce qui fait que nous ne réussissons guere dans l'ouvrage de notre perfection & que nous demeurons toujours dans la basse-cour, pour ainsi parler, du palais de la vie intérieure, c'est que nous ne nous dévouons pas pleinement & entierement aux choses spirituelles ; que nous usons de réserve ; que nous voulons retenir quelque chose de l'esprit du monde ou de l'amour propre, qu'enfin nous ne voulons pas nous sacrifier totalement à Dieu. Mais souvenons-nous de cette grande leçon que l'Auteur de l'Imitation de J. C. fait donner par ce divin Maître à l'ame dévote : *Quittez tout & vous trouverez tout.* † O paroles pleines de la sagesse de Dieu ! paroles dignes de la bouche de ce divin Maître. Elles renferment tout l'Evangile ; elles comprennent toute l'économie de la vie spirituelle ; elles apprennent toute la perfection. Il faut donc se déterminer à tout quitter, mais sur-tout à se quitter soi-même. Il faut, comme recommande tant l'éminent Docteur de la Théologie mystique saint Jean de la Croix, il faut se vuider de l'affection

† L. 3. c. 24.

de tout ce qui n'est pas Dieu, en sorte qu'on se réduise en quelque façon à rien de ce côté-là, & alors nous trouverons tout, parce que Dieu est tout, & que nous ne devons chercher notre tout qu'en lui. O que cette parole encore de l'Auteur de l'Imitation de J. C. est digne de toutes nos réflexions, & bien propre à nous inspirer un parfait dégagement, quand il dit : * *Tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien & ne doit tenir lieu de rien.* Qu'on s'établisse bien sur cette vérité très-essentielle ; qu'on s'en laisse pénétrer entierement le cœur ; qu'on regle sur elle toutes ses pensées, tous ses sentimens, toutes ses affections, & que le cœur en étant bien rempli, il s'en fasse une espece d'épanchement sur toute notre conduite ; en sorte qu'il paroisse aux yeux de Dieu & de ses Anges, & aux yeux même des personnes avec qui nous vivons, que nous comptons pour rien tout ce qui n'est ni Dieu ni pour Dieu. Mais tant que nous ne travaillerons pas par ce principe ; tant que nous compterons pour quelque chose de digne de notre affection ce qui n'est ni Dieu ni pour Dieu, nous n'aurons pas le parfait dégagement, nous ne quitterons pas tout, & par conséquent nous ne trouverons pas tout, parce que ce grand tout, cet unique tout ne se trouve que dans Dieu ; & ne s'y trouve pour nous être communiqué dans sa totalité, s'il faut ainsi dire, qu'autant que nous quitterons tout.

CLXXV.

Ce ſont là, me direz-vous, de belles promeſſes; mais combien ce parfait dégagement, ce dénuement, ce vuide, ce rien auquel il faut ſe réduire n'eſt-il pas difficile? Qui peut ſe flater d'y parvenir jamais dans cette vie où nous tenons toujours à quelque choſe, & tout au moins à nous-mêmes; où ne pouvant jamais nous ſéparer de nous, nous vivons ſi fort à nous, nous ſommes ſi poſſédés de nous-mêmes, nous nous recherchons ſi ſubtilement en tant de choſes, & nous nous retrouvons preſque par-tout? Certes nous n'exigeons rien ici d'impoſſible, & nous ne propoſons pas même une perfection qu'on ne puiſſe bien acquerir par la voie ordinaire de la grace; & ſi ce parfait dégagement peut allarmer quelqu'un, ce ne ſera qu'une Religieuſe qui a des attaches qu'elle veut conſerver au préjudice de ſa perfection, ou que ſa lâcheté & ſon amour propre empêchent de rien entreprendre pour réuſſir efficacement à ſon entiere réformation. Mais pour répondre d'une maniere qui ſatisfaſſe, établiſſons d'abord quelques principes dont on ne peut diſconvenir. Le premier eſt qu'une Religieuſe doit en vertu de ſon état, tendre indiſpenſablement à la perfection. Le ſecond, que la perfection conſiſte dans l'union parfaite de notre ame avec Dieu par le lien de la charité. Le troiſieme eſt que pour arriver à cette perfection il faut trois choſes, ſçavoir, un éloignement de tout péché mortel, & même du péché véniel autant que la fra-

gilité humaine le peut permettre, la pratique des vertus, & enfin l'union parfaite avec Dieu. Le quatrieme est que cette union parfaite ne consiste pas dans les extases, les suspensions, les ravissemens & les autres communications surnaturelles qui arrivent dans la voie extraordinaire de la grace, qui sont des dons aussi gratuits que celui de la Prophétie & indépendemment desquels on peut être Saint ; mais qu'elle consiste principalement dans la parfaite conformité de notre volonté aux volontés divines. Le cinquieme, que plus on évitera les péchés véniels même légers, on moderera ses passions par la pratique des vertus & on sera uni à Dieu, plus aussi on sera parfait. Le sixieme, qu'à quelque degré de perfection qu'on soit arrivé dans cette vie, il y aura toujours à ajouter, & qu'ainsi il n'y a point ici bas de perfection absolue au-delà de laquelle il n'y ait plus de progrès à faire, mais seulement une perfection rélative, c'est-à-dire, par comparaison aux degrés inférieurs de perfection où sont d'autres moins avancés. Le septieme, qu'en conséquence de ce que nous avons dit, la perfection renferme aussi la justice chrétienne qui consiste à éviter le mal & à pratiquer le bien, & qu'il faut par conséquent pour arriver à la perfection se purifier sans cesse du mal, & du moindre mal, autant que la fragilité humaine le peut permettre. Le huitieme est, que comme il n'y a que la très-sainte Vierge à qui Dieu ait accordé le privilege de ne

point pécher, même véniellement, & que tous les autres Saints, sans même en excepter les Apôtres qui étoient confirmés en grace, n'ont pas été exempts de fautes vénielles, il s'ensuit que tant que nous serons en cette vie nous tomberons dans quelque faute, au moins légere, & nous aurons besoin de nous purifier toujours plus, & il s'ensuit encore que nous aurons besoin d'être en garde contre les passions qui se font quelquefois sentir même aux plus parfaits, n'y ayant point ici bas d'état imperturbable de ce côté-là, comme l'avoient cru faussement quelques Philosophes Païens, & après eux quelques Solitaires d'Egypte, par une spiritualité mal conçue. Tous ces principes étant donc une fois supposés comme des vérités constantes, calmons à présent vos allarmes, vous qui vous effrayez du détachement parfait auquel nous vous exhortons d'aspirer. Qu'est-ce que nous exigeons ici de vous? Est-ce que vous n'ayiez plus de tentation à combattre, plus de passions à dompter, plus de vain desir à mortifier, plus de péché même léger à expier? Non sans doute, nous l'avons déjà dit, c'est le grand & l'unique privilege accordé à la très-sainte Vierge. A quelque degré de perfection que vous soyiez arrivée, vous devez vous attendre à la tentation, à la révolte des passions, & à être entraînée par votre fragilité dans quelques fautes. Mais de-là nous concluons, & nous vous exhortons à travailler sans cesse à vous dégager de tout, c'est-à-dire, à résister aux

tentations, & de plus, à vous tenir sur vos gardes, sur-tout du côté des sens, pour empêcher qu'elles ne se glissent dans votre ame; à réprimer la fougue des passions, & de plus, à veiller pour les prévenir, de peur qu'elles ne vous préviennent; à éviter les fautes vénielles volontaires, & de plus, autant que la foiblesse humaine vous le peut permettre, à tâcher de n'y point tomber par négligence, par défaut de vigilance. Plus donc vous avancerez dans ces choses, plus aussi vous approcherez de ce parfait dégagement dont nous parlons. Mais comme, ainsi que nous l'avons déjà dit, il ne peut y avoir ici bas de perfection consommée, Dieu n'attendra pas que vous l'ayiez acquise pour vous faire trouver en lui ce tout que nous vous flatons d'y trouver. Il vous l'accordera selon que vous serez fidele à vous purifier toujours plus de l'affection des choses créées, & vous trouverez en lui un tendre pere, un époux souverainement aimable, un ami fidele, un puissant protecteur, des richesses immenses, des consolations ineffables, une force supérieure, un dédommagement de toutes vos peines, une paix céleste, l'aimable espérance des biens sans mesure qu'il vous promet dans l'éternité. Voilà qui remplacera avec usure, même dès cette vie, ce que vous aurez quitté pour lui; en sorte qu'en quittant tout vous trouverez véritablement tout dans lui, & de plus ce tout que vous quitterez ne sera rien en comparaison de ce qui vous sera donné. » Si vous voulez avoir la véritable

» joie

» joie & goûter avec abondance mes divi-
» nes consolations, dit JESUS-CHRIST à l'a-
» me fidele dans le livre de l'Imitation †,
» méprisez toutes les choses du monde, re-
» tranchez tous les plaisirs bas & passagers,
» & je verserai sur vous mes bénédictions ;
» je remplirai votre ame d'une douceur inef-
» fable. Plus vous vous séparerez de tout ce
» qui peut vous satisfaire dans les créatures,
» plus vous trouverez en moi de solides &
» de véritables joies.

CLXXVI.

On trouve quelquefois des personnes qui se plaignent de n'avoir aucune consolation dans leurs exercices de piété ; de n'avoir aucun goût dans la priere, aucune douceur dans l'oraison, point de ferveur dans la sainte communion. Elles se plaignent de ce que Dieu ne se fait jamais sentir à elles au fond de leur cœur par cette onction suave dont on parle tant dans la vie intérieure, & que le Saint-Esprit promet dans les Ecritures aux ames qui sont fideles. Mais que cette plainte est injuste ! On veut goûter les avantages de la vie spirituelle, & on ne se met pas en devoir de faire ce qu'il faut pour les mériter ; c'est-à-dire, on présente à Dieu un cœur partagé, & on veut que Dieu se donne sans partage ; on ne veut pas renoncer aux consolations de la terre, & on veut avoir les célestes ; on veut être traité comme les ames généreuses, & on ne veut rien sacrifier à Dieu, ni se faire aucune violence pour lui plaire. Qu'on rende justice à Dieu,

† L. 3. c. 12.

qu'on la rende aux ames fideles, qu'on se la rende à soi-même. Dieu ne nous doit rien ; & sans vouloir rien faire pour lui, nous exigeons qu'il se communique à nous comme s'il nous devoit tout. Les ames fideles sont exactes à accomplir la volonté de Dieu en tout, & nous voulons partager avec elles les faveurs dont Dieu les honore, tandis que nous lui sommes continuellement infideles. Enfin nous résistons sans cesse à Dieu, nous ne faisons presque rien pour lui, & encore ce que nous faisons pour lui nous nous en acquittons très-mal, & nous voulons qu'il nous récompense. Vous qui formez des plaintes si injustes, dites-moi de quoi vous plaignez-vous & de qui vous plaignez-vous ? Vous ne sentez point les douceurs de la vie spirituelle, que faites-vous pour les mériter ? Dieu ne vous accorde point les faveurs dont il honore les ames intérieures, comment le servez-vous pour le porter à vous les accorder ? J'en appelle au tribunal de votre conscience ; elle vous dira bien-tôt que c'est uniquement de vous que vous devez vous plaindre, & que c'est vous seule qui formez l'obstacle. Soyez fidele, & Dieu sera libéral ; soyez, exacte & Dieu vous bénira ; changez de conduite, & Dieu changera la sienne à votre égard.

CLXXVII.

Revenons au recueillement dont nous avons cessé de parler. Lorsqu'une Religieuse est véritablement intérieure, elle ne se laisse jamais préoccuper entierement par les choses

extérieures, & trouve aussi dans tous les objets qui la frappent au-dehors des sujets de s'élever à Dieu ; bien différente en cela d'une Religieuse peu recueillie, qui se livre si fort à ses occupations extérieures, qu'elle en est toute pénétrée & toute préoccupée, & qui bien loin de trouver dans les créatures qui l'environnent des sujets de se porter à Dieu, ne s'en sert que pour l'oublier. » Celui qui » sçait vivre de la vie intérieure, dit excellemment l'Auteur de l'Imitation de J. C. *, » & qui considere peu ce qui n'est qu'exté» rieur, n'a besoin ni d'un lieu particulier » ni d'un certain tems pour animer le mou» vement de sa piété. Une personne inté» rieure se recueille bien-tôt, parce qu'elle » ne se répand jamais toute entiere au-de» hors. Elle ne se trouve point dissipée par » les travaux extérieurs, ni par les occupa» tions nécessaires en certain tems ; mais elle » s'accommode aux choses selon qu'elles se » rencontrent. « On voit par-là que ce qui sert au progrès d'une Religieuse intérieure & recueillie ne sert qu'à dissiper davantage celle qui est déjà dissipée, & à lui faire commettre un plus grand nombre d'infidélités ou d'immortifications. Qu'on présente, par exemple, une fleur à une Religieuse intérieure, elle admirera dans sa structure & dans la vivacité ou la variété de ses couleurs la main puissante qui l'a formée avec tant d'art, & se portera à glorifier le souverain Créateur de toutes choses, dont la puissance & la sagesse éclatent merveilleusement dans ses moindres ou-

* L. 2. c. 1.

vrages ? mais une Religieuse dissipée bien loin de penser à Dieu en voyant cette fleur, ne s'en servira que pour flater son odorat & commettre une immortification. Toute la nature étoit au grand St. Antoine comme un livre continuellement ouvert, dans lequel il trouvoit Dieu & contemploit ses adorables perfections. » Aussi, dit encore l'Au» teur de l'Imitation de J. C. *, si vous » aviez le cœur véritablement droit, toutes » les créatures vous deviendroient un miroir » pour y contempler le créateur & un livre » vivant pour y lire la regle d'une sainte » vie ; car il n'y a point de créature si pe» tite, ni si vile qui ne représente la bonté » de Dieu.

CLXXVIII.

C'est à la faveur du recueillement qu'une Religieuse acquiert l'esprit de priere, le goût de l'oraison, & la sainte componction ; & ces trois dons enfoncent, pour ainsi dire, davantage la Religieuse qui les a acquis dans la vie intérieure & dans la pieuse récollection. Demandez au Seigneur avec toute l'instance possible qu'il vous accorde l'esprit de priere. Faites de votre côté tout ce que vous pourrez pour l'obtenir. N'épargnez ni mortification, ni vigilance sur vous-même ni pratiques de piété, ni fidélité, ni industrie pour l'acquérir. Car si vous avez ce bonheur vous aurez trouvé un trésor céleste, une mine abondante de richesses spirituelles ; & comme un vaisseau poussé par un vent favorable fait sa route avec une dili-

* L. 2. c. 4.

gence extraordinaire, ainsi vous ferez la votre dans la voie de la perfection.

CLXXIX.

Une Religieuse a acquis l'esprit de priere, lorsqu'elle sent avec plaisir approcher le tems de l'office ou de l'oraison, qu'elle s'y recueille aisément, qu'elle s'y sent animée de ferveur, qu'elle la quitte avec peine, qu'elle y retourne avec joie. Elle a acquis cet esprit, quand elle trouve Dieu dans tout, & qu'elle le bénit de tout. Elle l'a acquis lorsque l'amour qu'elle a pour ce saint exercice la porte à profiter du moindre loisir, pour se recueillir aux pieds de Dieu, pour s'entretenir cœur à cœur avec lui, pour traiter avec lui des affaires de son ame, pour se délasser dans le sein de sa miséricorde des dangers & des peines de la vie. Elle a acquis l'esprit de priere, lorsqu'elle quitte aisément les créatures pour Dieu; lorsqu'elle veille sur ses sens & sur son cœur, afin de les préserver de la contagion des créatures, & afin de pouvoir se recueillir sans obstacle à la priere & y offrir à Dieu un sacrifice de louange avec plus de liberté d'esprit & de pureté de cœur. Mais combien une Religieuse dissipée est éloignée de ces excellentes dispositions, elle à qui la priere est à charge, qui ne s'y rend qu'avec peine, qui s'y ennuye mortellement, qui trouve la plus courte toujours trop longue, qui la fait sans attention & sans modestie, qui la précipite avec rapidité, afin de l'avoir bien-tôt achevée, qui en retranche ce qu'elle peut, qui

fonction de Marie dans le chœur. Elles y auront part, si tandis que celles-ci chantent les louanges du Seigneur, elles de leur côté s'unissent à leurs prieres par desir & par affection : si elles offrent leur travail à Dieu dans l'intention de le glorifier, comme les autres le glorifient par le chant des Pseaumes : & si contentes de l'état où la divine providence les a placées, elles se font un plaisir de donner aux autres tout le loisir de bénir le Seigneur, en leur épargnant par leur travail la sollicitude des occupations temporelles. Ainsi vous qui, chargée de préparer le dîné à une Communauté nombreuse, êtes si fort occupée dans votre cuisine que vous n'ayez presque point de tems pour prier, n'enviez pas jusqu'à vous affliger, le bonheur des servantes de Dieu qui chantent ses louanges. Vous participerez à leur mérite, si vous faites pour Dieu votre laborieux emploi : & en disposant tout pour leur nourriture, ce sera un tribut de louange que vous rendrez à Dieu, & dont il ne vous tiendra pas moins compte qu'à celles dont vous seriez tentée d'envier le sort qui est si fort au gré de votre dévotion.

CLXXXIII.

Les Saints dans le Ciel font trois choses : ils voient Dieu, ils aiment Dieu, ils louent Dieu. Ajoûtons, ils s'abîment & se perdent dans Dieu. Voilà ce qu'une Religieuse peut faire, quoiqu'imparfaitement, mais toujours avec beaucoup de mérite & de consolation sur la terre. Premierement elle

peut voir Dieu, en travaillant à le connoître toujours plus par l'exercice de sa sainte présence. Elle peut l'aimer en tout tems, mais sur-tout par l'exercice d'une fervente oraison. Elle peut louer Dieu par le chant des Pseaumes & des saints Cantiques. Ajoutons, elle peut se perdre dans Dieu par la sainte communion. Plus une Religieuse s'acquittera saintement de ces quatre exercices, plus aussi sa maniere de vivre approchera de celle des esprits célestes. O qu'il doit être consolant pour elle de pouvoir dire avec vérité : Je suis appellée plus particulierement par mon état à des fonctions qui me rapprochent davantage de la vie des Habitans de la céleste Jerusalem.

CLXXXIV.

Pénétrée de ces sentimens une Religieuse doit se rendre promptement au choeur dès que la cloche l'y appelle. Il ne faut ni lâcheté ni retardement dès qu'il s'agit de louer le Seigneur. Elle y doit porter un esprit recueilli & un cœur animé de ferveur, & bannir autant qu'elle peut de son esprit le souvenir de toutes les créatures. Mais combien sont éloignées de ces dispositions celles qui pour rester quelques momens de plus au parloir, où elles parlent inutilement, sont obligées de courir ensuite avec précipitation comme de jeunes pensionnaires pour être à tems au commencement de l'office : qui par conséquent ne se sont pas données un moment de loisir de se recueillir en y allant, & qui les yeux égarés par la dissi-

pation, & l'esprit rempli de mille choses frivoles qu'elles viennent d'entendre, ne sçavent presque ni ce qu'elles font, ni ce quelles disent en récitant leur office, si peu elles sont à elles-mêmes & encore moins à Dieu.

CLXXXV.

Mais lorsqu'une Religieuse est dans l'exercice actuel du chant de l'office, quelle doit être la retenue de ses sens, l'application de son esprit, & l'élevation de son cœur vers Dieu ! Ne faut-il pas que tout soit en elle angélique & céleste, puisqu'elle fait la fonction des Anges du Ciel ? Ainsi la contenance grave & sérieuse, les yeux baissés, tous les sens recueillis, l'esprit doucement attentif, l'ame pénétrée de respect & attendrie d'amour, chantant ou récitant l'office posément & selon les regles & les cérémonies prescrites par la regle, sa priere est comme un parfum exquis, qui s'éleve vers le Ciel & que les Anges portent au pied du trône du Très-haut qui la reçoit en odeur de suavité.

CLXXXVI.

Telle qu'une bonne Religieuse a tâché d'être en allant à l'office, telle aussi elle en doit sortir ; point de légereté, point de discours inutile, point de dissipation ; mais la gravité, la retenue, le silence, le recueillement ; de peur qu'elle ne perde par une prompte distraction la sainte récollection qu'elle a eue en chantant l'office divin, & que le démon ne lui ravisse en quelque façon le fruit qu'elle a recueilli dans la priere,

On doit recommander principalement ceci aux Novices & aux jeunes Professes, afin qu'elles en contractent la sainte habitude; mais on n'aura pas besoin de faire cette récommandation à celles qui auront été bien recueillies pendant l'office, ou qui ont à cœur leur avancement dans la perfection; parce que l'esprit de recueillement & le désir de s'avancer dans la piété inspirent cette sainte pratique.

CLXXXVII.

Usez d'une sainte industrie pour vous conserver dans l'attention requise au tems de l'office. Ne gênez pas votre esprit par une contention forcée; mais appliquez-le doucement & affectueusement. Reveillez de tems en tems cette application en vous excitant à la ferveur ou à l'amour de Dieu, par exemple, au commencement de chaque Pseaume. Occupez-vous de la présence de Dieu, ou de quelqu'autre sujet qui convienne à la fonction céleste que vous faites. Laissez pénétrer votre cœur de la grandeur infinie du Dieu que vous louez. Considérez-vous quelquefois comme étant transportée devant son trône sublime où vous êtes associée aux ardens Seraphins qui chantent le sacré Trisagion en sa divine présence. Elevez ainsi souvent votre esprit au Ciel, & mêlez-vous dans la troupe des Saints & des sacrées intelligences. Excitez votre cœur à la ferveur, & abandonnez-le à toute l'ardeur dont il sera capable. Que si vous n'en sentez aucune, priez le Seigneur en état

de pénitence & dans l'humiliation du cœur. Rougissez en vous même de votre tiédeur, & vous trouvant indigne par cette lâche disposition de vous mêler avec les esprits bienheureux qui brûlent pour Dieu d'une flâme si pure & si ardente, tenez-vous avec humilité dans votre bassesse, & pour ainsi dire, à la porte du Ciel, désirant & priant que Dieu vous redonne la ferveur, & espérant en patience qu'il l'accordera non pas à vos mérites, puisque vous ne méritez rien; mais par un excès de sa miséricorde infinie.

CLXXXVIII.

Que les Religieuses qui chantent dans la nuit ou de grand matin les louanges de Dieu doivent s'estimer heureuses & privilégiées! Quel bonheur pour elles de louer le Seigneur, tandis que le reste du monde est enseveli dans le sommeil, ou que la plupart de ceux qui veillent alors, ne le font que pour l'offenser dans le jeu, dans les festins & dans la débauche. Le silence qui régne alors dans toute la nature donne une si grande facilité à l'esprit de se recueillir, & inspire au cœur je ne sçai quoi de consolant qui dédommage bien une Religieuse fervente de la peine que le corps pourroit sentir par l'interruption du sommeil. Alors elle n'a point l'esprit préoccupé des idées du jour. Son cœur offrant à Dieu la mortification de la veille, assaisonne, pour ainsi dire son oraison du sel de la pénitence. Eh combien cette oraison, qu'l'attention, la ferveur & la mortification accompagnent, doit être

agréable à Dieu, réjouir les saints Anges & attirer de bénédictions sur son ame! O vous qui avez ce précieux avantage, si dans le jour vous priez avec ferveur, redoublez-la dans ce tems favorable; si dans le jour vous y êtes diligente, redoublez votre diligence dans la nuit. Durant le jour, vous n'avez pour y être exacte qu'à vaincre la tiédeur; mais dans la nuit il faut surmonter le sommeil, & c'est pour vous un double mérite, comme c'est un double sacrifice; sacrifice qui doit être pour vous, si vous aimez véritablement le Seigneur, un grand sujet de consolation, bien loin de vous paroître pénible; puisque vous lui rendez une très-grande gloire, & que vous vous procurez un trésor de mérite dans l'éternité. Certes les veilles sacrées ont été regardées dans tous les tems comme une des plus excellentes pratiques de l'Eglise; les premiers fideles y vaquoient souvent. Elles étoient un des principaux exercices des vierges consacrées à Dieu. Toutes les personnes qui faisoient profession de la vie ascetique prioient, jeûnoient & veilloient également. Aujourdhui que ce saint usage ne se conserve presque plus que dans les Communautés religieuses, c'est à celles qui y sont renfermées à le soutenir fidelement, & à en perpétuer par leur fidélité & leur ferveur la pratique inestimable jusqu'à la fin des siecles.

CLXXXIX.

Lors qu'une Religieuse distingue, pour ainsi parler, entre la priere & la priere, &

donne moins d'attentions à celle-là, parce qu'elle n'est pas d'obligation, & plus à celle-ci, parce qu'elle y est obligée; qu'est-ce que cela signifie, sinon qu'elle n'a guere l'esprit de la priere & le véritable amour de Dieu. Que ce soit à titre d'obligation ou de dévotion, n'est-ce pas toujours le même Dieu que vous priez? Ne mérite-t-il pas toujours le même respect, le même honneur, la même attention, le même hommage de votre cœur? Vous devez penser que dès le moment que vous vous présentez à lui pour prier, vous faites la fonction des Anges, & qu'il faut par conséquent vous en acquitter d'une maniere toute angélique. Que ce soit l'office divin, ou la pénitence de votre confession, ou la Messe du Dimanche & des fêtes; que ce soit une priere seulement de regle, ou la bénédiction de la table, & l'action de graces après le répas, ou l'*Angelus* à midi & au soir. Que ce soit une priere que vous vous êtes imposée en l'honneur de quelque Saint, ou par quelque dévotion particuliere. Que ce soit une priere courte & de quelques momens, ou qu'elle doive durer davantage. Ne dites pas si je la laisse je peche grievement, ou légerement, ou même point du tout. Si je fais mal celle-là, c'est un plus grand péché que si je m'acquitte mal de l'autre. Je ne veux pas seulement que vous évitiez le péché grief, je veux que vous évitiez le moindre, & le plus léger, autant que votre fragilité peut le permettre; je veux que vous glori-

fiiez Dieu de tout votre cœur par quelque priere que ce soit que vous fassiez, & que vous recueilliez les fruits & les bénédictions dont elle est accompagnée, lors qu'elle est bien faite.

CXC.

Disons de l'oraison mentale ce que nous avons dit de l'office divin ; même préparation en y allant : même application des puissances de l'ame en la faisant : même récollection en s'en retirant. Mais mon Dieu ! quelle est l'oraison de la Religieuse intérieure ; c'est-à-dire, d'une Religieuse détachée des créatures, mortifiée en elle-même, zelée pour sa perfection, toute dévouée au service & à l'amour de son Dieu ! Un cœur si saintement préparé est comme une excellente terre sur qui la pluie du ciel tombe avec une douce abondance, & qu'elle rejouit par la fécondité de ses eaux. O que les fruits de vie qu'on peut recueillir de l'oraison faite avec ces dispositions sont merveilleux & dignes de toute l'émulation de notre ame ; & que les Religieuses qui ne travaillent pas à se rendre intérieures ont grand tort de se priver par leur lâcheté & par leur dissipation ou leurs amusemens frivoles de faire du progrès dans un si salutaire exercice, où elles puiseroient des graces très-particulieres & goûteroient de si grandes consolations ?

CXCI.

Entre tous les exercices que la Religion procure aux ames pour réussir dans la vie

intérieure ; il me semble qu'il y en á trois qu'on doit estimer plus particulierement & sur l'excellence desquels personne ne me desavouera sans doute, sçavoir le recueillement, l'oraison mentale & la fréquente communion. Si une Religieuse se tient dans la retraite & la récollection ; si elle s'applique à bien faire l'oraison ; elle s'approche souvent de la sainte Communion, & tâche de s'y disposer de son mieux ; comme un peuplier planté le long du courant des eaux croît & s'éleve bientôt en grand arbre, ainsi on verra presque sensiblement cette Religieuse s'élever bien haut dans la perfection de son état. On la trouvera toujours plus humble, plus douce, plus soumise, plus patiente, plus charitable, plus officieuse, plus paisible, plus modeste, plus réguliere : elle ira de vertu en vertu. Dieu se communiquera à elle par des touches très-intimes, & ce qui se passera dans son intérieur sera encore plus merveilleux & plus édifiant, que tout ce qui en paroîtra au-dehors par les vertus que nous venons de dire ; parce que cet extérieur édifiant ne sera que comme un regorgement de la plénitude des biens spirituels dont son ame sera saintement enrichie.

CXCII.

Une Religieuse devroit faire sa plus douce consolation de l'oraison mentale ; elle devroit y aller toujours avec un nouveau goût & n'en sortir que par soumission à la volonté de Dieu. Elle devroit la regarder

comme son élement & son lit de repos, où endormie, pour ainsi dire, entre les bras de son divin Epoux par la profondeur de son recueillement, elle s'y délassât du commerce des créatures, toujours pénible à une ame qui goûte Dieu, s'y dédommageât du tems que lui dérobent les occupations extérieures, & de ce qu'elle est obligée de donner au soin du corps; enfin s'y consolât des peines de cette misérable vie, de la longueur de son exil, & de son éloignement de la céleste patrie. Hélas! vous qui trouvez une heure d'oraison extrêmement longue: vous qui regardez cet exercice comme un des plus pénibles de la Religion: vous qui ne vous plaignez jamais qu'on donne trop de tems à la récréation, qui trouvez toujours qu'on est trop peu à table qu'on vous donne trop peu de tems pour dormir, qui aimez tout ce qui flate le corps & à qui cependant l'oraison paroît si pénible, que je vous plains d'avoir le goût si dépravé, d'être si livrée à vos sens, & si peu aux saints exercices de l'esprit d'une Religieuse intérieure. Ecoutez ce que l'Auteur de l'Imitation de J. C. b fait dire à l'ame dévote.
» Je vous conjure, ô mon Dieu, de me
» défendre contre la multiplicité des occu-
» pations de cette vie, afin que je ne m'y
» embarrasse point, & contre les nécessités
» du corps, afin que l'attrait de la sensua-
» lité ne m'emporte point.... Faites que
» je ne trouve que de l'amertume dans tous
» les soulagemens du corps qui par une

b L. 3. c. 16.

» amorce trompeuse nous attirent à jouir
» d'un plaisir présent & passager, en nous
» détournant de l'amour des biens éternels.
» Faites que la douceur & l'onction de vo-
» tre esprit bannisse de mon cœur toutes les
» fausses consolations du monde, & que vo-
» tre amour tout divin & tout spirituel ré-
» gne dans mon ame au lieu de l'amour
» des choses d'ici bas. Le manger & le boi-
» re, le vêtement & tous les autres soula-
» gemens du corps ne sont qu'un fardeau
» pénible à l'ame fervente. » Plût à Dieu que ces pieux sentimens devinsent les vôtres, & que le goût de la sainte oraison fît cesser en vous celui que vous avez pour les vaines consolations de la terre ! Plût à Dieu que comprenant quels sont les vrais biens qui vous conviennent, vous ne suivissiez plus l'attrait des sens, & que méprisant tout ce qui est terrestre & charnel, vous ne prissiez plus de plaisir qu'à contempler dans l'oraison ce qui est céleste & spirituel ! Qui ne peut voir sans gémir une ame religieuse qui ne devroit vivre que pour le Ciel, qui ne devroit goûter que les choses du Ciel; trouver cependant l'oraison pénible, y aller avec peine, s'y ennuyer & en voir la fin avec joie ? Peut-on la voir sans douleur trouver trop courtes des heures entieres qu'elle passera au parloir dans de vains entretiens, & donner à regret une demi-heure à l'oraison mentale ? N'est-ce pas à elle qu'on peut adresser ces paroles de l'Imitation de J. C.†
» O ame infidele & insensée qui est telle-

† L. 1. c. 21.

» ment plongée dans l'amour de la terre
» qu'elle n'a du goût que pour ce qui est
» terrestre & charnel. Mais hélas ! qu'elle
» reconnoîtra enfin par une cruelle expé-
» rience combien est vil & méprisable ce
» qu'elle a tant aimé.

CXCIII.

Revenez dans l'oraison des égaremens de votre imagination dès que vous vous en appercévrez, & ramenez doucement cette vagabonde aux pieds sacrés de Jesus-Christ, pour l'asservir malgré son inconstance à l'aimable joug de sa divine vérité. Ramenez-la cent fois, ou pour mieux dire, autant de fois qu'elle vous échappera. Ne vous lassez point ; ayez de la patience avec elle ; une oraison passée à combattre ses égaremens & à l'en faire revenir avec patience ne sera pas inutile ; elle produira du fruit en son tems. Si votre esprit ne peut se fixer à aucune réflexion, tâchez de répandre votre cœur en saintes affections. Si le cœur est si sec qu'il n'en puisse former aucune, humiliez-vous devant Dieu, & tenez-vous en sa sainte présence formant des actes de tems en tems, tantôt de foi, tantôt d'espérance, tantôt de desir, tantôt de componction, &c. selon que vous y serez portée. Ne soyez jamais dans l'oraison sans rien faire ; il faut que l'esprit ou le cœur agissent, & qu'au défaut de la ferveur vous employiez au moins l'humiliation intérieure & l'aveu de votre misere. D'ailleurs prenez garde de quitter l'oraison ou d'en rien retrancher pour les ennuis que

vous y souffrez ; ce seroit une infidélité & une lâcheté, le démon n'en demanderoit pas davantage ; mais supportez cet ennui avec patience & dans un esprit de mortification & de pénitence. Servez-vous-en pour vous humilier davantage en vous faisant honte d'être si séche, si aride, si lâche dans ce saint exercice, & pensant que de toutes les Religieuses qui y vaquent actuellement vous êtes celle qui le fait le plus mal, anéantissez-vous devant le Seigneur par l'humble aveu de votre profonde misere ; ce sera sans doute là une méditation très-bien faite, & dont vous retirerez plus de fruit que vous n'en oseriez espérer.

CXCIV.

N'allez pas à l'oraison dans la vue d'y goûter des consolations ? Cette intention seroit défectueuse & montreroit dans vous plus d'attachement aux consolations de Dieu qu'au Dieu de consolation. Allez-y pour accomplir sa divine volonté, pour vous instruire de sa divine vérité, pour vous y nourrir spirituellement de ses célestes maximes, pour y recevoir les lumieres dont vous avez besoin & la ferveur qui vous est si nécessaire, pour reparer les forces de votre ame par le recueillement intérieur, pour y former de saintes affections & des résolutions propres à votre état, & pour tout renfermer en peu de mots, allez-y afin d'apprendre à vous corriger de vos défauts, afin de vous exciter toujours plus à la pratique des vertus, afin de vous unir à Dieu d'une maniere plus intime.

C'est ce défaut d'intention & de détermination à bien profiter de l'oraison qui fait souvent qu'on n'en retire aucun fruit ; & à combien de Religieuses ne pourroit-on pas reprocher qu'y allant sans se proposer de la mettre bien à profit, mais seulement par coutume & parce que c'est l'heure de la faire & qu'il faut suivre le train commun, elles y sont sans attention, & en sortent avec l'esprit & le cœur aussi vuide de Dieu, que si elles revenoient d'un long entretien au parloir, où on ne leur eût parlé que des nouvelles du monde.

CXCV.

Il ne faut pas négliger la préparation prochaine à l'oraison; mais j'ose dire qu'on doit encore plus donner d'attention à la préparation éloignée. Si vous avez celle-ci, l'autre viendra d'elle-même, & votre oraison coulera de source. Plus vous accoutumerez votre esprit dans le jour à penser à Dieu, plus vous aurez de facilité à vous rendre attentive dans l'oraison. Plus vous détacherez votre cœur dans le jour de l'affection des créatures, plus vous vous trouverez disposée à vous recueillir & à vous enflammer intérieurement dans l'oraison. De quoi vous serviront les actes de la préparation prochaine, si auparavant vous avez laissé entrer dans votre esprit tout ce qui s'y est présenté par les sens? Si n'ayant fait que parler, qu'écouter, que vous informer de ce qui se passe, que rouler d'un côté & d'autre dans le Monastere vous avez chargé votre ima-

leur a proposé pour sujet de méditation.

CXCVII.

Il faudroit qu'une Religieuse fût toujours si prête à faire l'oraison qu'elle n'eût pas besoin lors qu'elle y va, de prendre de nouvelles mesures pour se recueillir en Dieu. Il faudroit que sa vie fût un exercice continuel de la sainte oraison en sorte qu'on pût dire qu'en passant du travail, ou de sa chambre au chœur pour l'aller faire avec ses Sœurs, elle passe de l'oraison à l'oraison, ou de l'oraison qu'elle faisoit en travaillant, à l'oraison qu'elle va faire avec la Communauté. Nous ne prétendons point exiger que ce soit avec la même application; mais nous voulons dire qu'elle doit si bien se conserver dans le recueillement & la présence de Dieu autant que la foiblesse humaine le lui peut permettre, qu'elle se tienne toujours comme disposée prochainement à se mettre en oraison, sans qu'il soit besoin qu'elle fasse des efforts pour se distraire des choses extérieures & se récolliger en la présence du Seigneur.

CXCVIII.

N'aspirez pas de vous-même à un haut état d'oraison; & tenez-vous-en, autant qu'il est en vous, à la méditation ordinaire; mais ne refusez pas opiniâtrement de monter plus haut si Dieu veut vous en faire la grace; suivez alors ses ordres humblement & docilement; cependant n'agissez pas sans conseil du Directeur si vous ne voulez pas être trompée par votre imagination ou par l'artifice

de

de l'ange des ténebres ; vous pourriez bien prendre pour attrait ce qui ne seroit qu'un effet de votre esprit frappé ou par la lecture des Auteurs mystiques, ou par des entretiens avec des personnes qui parlent beaucoup des états éminens d'oraison, ou par une espece d'ambition pour ces états. Souvent l'esprit ébloui par ce qu'on lit ou ce qu'on entend de ces oraisons sublimes, inspire au cœur le desir d'y parvenir ; mais la preuve que ce desir n'est produit que par la curoisité, ou par quelque vanité secrette, c'est qu'on se nourrit de ces belles spéculations sans s'exercer dans les vertus qui mortifient & qui domptent l'amour propre ; & il est assez ordinaire d'entendre des personnes parler de la haute spiritualité, qui sont aussi peu fideles à Dieu que les plus tiedes, qui sont prévenues en leur propre faveur, pleines d'elles-mêmes, grandes discoureuses, attachées à leur propre sens & à leur volonté propre, qui redoutent les croix & les humiliations, & dont, en un mot, toute la vertu ne se trouve que dans leurs discours.

CXCIX.

Proposez-vous souvent pour sujet de vos méditations la vie & la mort de Notre-Seigneur Jesus-Christ ; étudiez-y ses divines maximes, & laissez-en pénétrer votre cœur, afin de bien prendre son esprit. Combien peu de personnes ont l'esprit évangélique, & par conséquent combien y en a-t-il peu qui soient solidement spirituelles ! On s'attache à des spéculations pieuses, quelquefois trop éle-

vées ou trop vagues, & souvent peu pratiquées. En étudiant Jesus-Christ & sa sainte doctrine, nous trouvons tout ce qu'il faut pour arriver à la perfection. » L'ame reli-
» gieuse, dit l'Auteur de l'Imitation *, qui
» s'appliquera avec attention & avec piété
» à méditer la vie très-sainte & la passion
» de son Sauveur, y trouvera avec abon-
» dance tout ce qui sera utile & avanta-
» geux pour son salut : ce seroit en vain
» qu'elle chercheroit quelque chose de meil-
» leur que ce qu'elle trouve en Jesus. O si
» Jesus crucifié entroit une fois dans notre
» cœur, nous sçaurions bien-tôt tout ce que
» nous devons sçavoir. «

CC.

C'est en réfléchiant sérieusement sur la vie & les maximes de Jesus-Christ qu'on acquiert son esprit, qu'on prend ses sentimens & qu'on apprend les vertus. C'est en méditant sur ses exemples & sa doctrine toute céleste qu'on juge du monde comme il en faut juger, & qu'on fait des choses spirituelles le cas qu'on en doit faire. Une Religieuse instruite dans l'école de Jesus-Christ par la sainte habitude de méditer sur ses mysteres & les divines leçons qu'il nous a donné dans son saint Evangile, une Religieuse qui a bien convaincu son esprit & laissé pénétrer son cœur de ses divines vérités ; enfin une Religieuse qui a bien étudié Jesus-Christ ne pense plus des choses d'ici-bas selon les faux préjugés de la nature corrompue. Elle ne fait plus de cas de ce qui éblouit les aveugles

* L. 1. c. 25.

enfans du siecle, de ce qu'ils recherchent avec tant d'ardeur, de ce qu'ils aiment avec tant de passion, de ce qui les captive & les lie si étroitement à la terre. Elle a des sentimens tout opposés ; elle regarde les richesses comme de la boue, les honneurs comme de la fumée, les plaisirs comme des amusemens indignes de son attention ; elle n'estime que ce qui peut la conduire à Dieu. Les croix lui paroissent des faveurs du Ciel, elle se croit très-honorée & très-heureuse lorsque Dieu lui en envoie quelqu'une ; elle ne porte ses affections que vers le Ciel, qu'elle considere comme sa véritable partie. Enfin une Religieuse qui a bien pris l'esprit de Jesus-Christ en méditant sa vie & sa doctrine toute sainte, a acquis une sagesse toute céleste, sagesse qui peut bien paroitre une folie à ceux qui n'ont que l'esprit de monde ; mais qui est la sainte folie de la croix, par laquelle toute la sagesse du monde est convaincue de véritable folie, d'imposture, d'erreur, de mensonge & d'illusion.

CCI.

O qu'une Religieuse est heureuse lorsqu'elle a acquis cette sagesse évangélique par l'étude bien réfléchie de la doctrine de Notre-Seigneur Jesus-Christ ! Qu'elle est heureuse lorsqu'elle a bien appris aux pieds de Jesus-Christ à faire plus de cas de la simplicité que de tous les talens de l'esprit, de la modestie religieuse que de la beauté du corps, des humiliations que des honneurs, de la mortification que des plaisirs, de la pauvreté

que du faste, & de l'humble dépendance que de la souveraineté des Rois ! Qu'elle est heureuse lorsqu'elle a appris de Jesus-Christ à ne faire aucun état de tout ce qui passe avec le tems ; à se dégager de l'affection de toutes les choses de ce monde ; à regarder tout ce qui l'environne comme des objets indifférens ausquels son cœur ne veut prendre aucune part ; à se considérer dans cette vie comme dans un lieu de pèlerinage ; à porter sans cesse ses desirs vers l'éternité ! Enfin qu'une Religieuse est heureuse lorsqu'elle s'est dévouée si pleinement à Jesus-Christ que Jesus-Christ lui tient lieu de tout ; qu'elle considere tout ce que le monde lui présente comme de la boue, à l'exemple du grand Apôtre,* pourvu qu'elle gagne Jesus-Christ, & qu'elle s'est si bien établie en Jesus-Christ & a si bien pris son esprit & ses célestes maximes, qu'elle est devénue en quelque façon une même chose avec lui, ne pensant que comme lui, ne voulant que ce qu'il veut, n'estimant & n'aimant que ce qu'il estime & qu'il aime, ne cherchant que lui, n'aimant que lui, ne se reposant qu'en lui, en sorte qu'elle puisse ajouter avec le même Apôtre † : *J'ai été crucifié avec Jesus-Christ, & je vis, non plus moi-même, mais c'est Jesus-Christ qui vit en moi.* C'est-là véritablement la sagesse évangélique, & on ne peut mieux l'acquerir qu'en méditant profondément sur la vie & la doctrine de Notre-Seigneur Jesus-Christ : aussi l'Auteur de l'Imitation de J. C. met pour fondement de toutes les vérités

* Philip. 3. 8. † Gal. 2. 19. 20.

qu'il a détaillées dans son excellent livre avec tant d'onction & d'édification cette belle maxime * : » Notre souveraine occupation » doit être de méditer sur la vie du Sau» veur, parce que l'instruction que nous » donne J. C. passe sans comparaison celle de » tous les Saints, & qu'une ame qui aura l'es» prit de Dieu y trouvera la manne cachée.

CCII.

Préferez aussi dans vos méditations les sujets qui seront plus propres à vous faire connoitre à vous-même, & à vous inspirer du courage pour vous corriger de vos défauts, ou de la contrition de vos péchés, à d'autres sujets qui pourroient à la vérité plus flater votre esprit, mais qui ne vous inspireroient pas des sentimens pratiques sur l'amandement de vos fautes, ou l'acquisition des vertus. La méditation n'est pas une étude spéculative des vérités de la Religion, & même la contemplation qui ne produiroit pas dans votre cœur le desir de vous corriger de plus en plus, qui ne vous animeroit pas à la mortification & à la violence évangélique, qui ne vous exciteroit pas à sacrifier à Dieu tout ce qui peut lui déplaire en vous, & à vous élever à lui par les degrés des vertus, une telle contemplation, dis-je, seroit très-suspecte d'illusion. C'est ce qui fait dire au grand saint François de Sales † : » Que si l'extase est » plus belle que bonne, plus lumineuse que » chaleureuse, plus spéculative qu'affecti» ve, elle est grandement douteuse & di-

* L. 1. c. 1. † Tr. de l'amour de Dieu, l. 7. c. 6.

» gne de soupçon. » Et c'est encore ce qui fait dire à l'Auteur de l'Imitation de J. C. †
» Je ne veux point de consolation qui me
» dérobe la componction. Je ne veux point
» de ravissement qui me ravisse l'humilité;
» car tout ce qui est élevé n'est pas saint,
» tout ce qui est doux n'est pas utile, tout
» ce qu'on desire n'est pas pur, & tout ce
» qui est aimé de l'homme ne l'est pas de
» Dieu. Mais je reçois de tout mon cœur
» une grace qui me rend plus humble, plus
» vigilant, plus circonspect, & toujours
» plus ardent à me renoncer moi-même. «

CCIII.

Appliquez-vous beaucoup à acquerir par la méditation la componction du cœur; cette componction qui est la mere des saintes larmes, des regrets salutaires & des gémissemens amoureux. Trois choses principalement excitent en nous la sainte componction, les fautes que nous avons commis, le danger où nous sommes en cette vie d'en commettre à tout moment, & l'éloignement de la céleste patrie. Qu'y a-t-il ici-bas pour une ame qui puisse la réjouir quand elle est bien pénétrée de ces trois choses? leur considération est pour elle une source de larmes presque intarissable: elle ne peut se supporter en ce monde que parce que Dieu l'y laisse & qu'il faut qu'elle se soumette à sa divine volonté. O que vous seriez heureuse si vous étiez dans cette sainte disposition & si vous aviez obtenu de Dieu la grace de la componction.

† L. 2. c. 10.

CCIV.

L'Auteur de l'Imitation de J. C. convaincu de l'excellence & des effets de la sainte componction nous la recommande en plusieurs endroits de son livre, & nous met devant les yeux, avec une énergie vive & pleine d'onction, les sujets que nous avons de nous y exciter dans l'oraison. Il nous la recommade en nous disant † : » Aimez la » componction du cœur & vous trouverez » la dévotion ; car la componction nous ou» vre l'entrée à de grands biens que le re» lâchement au contraire nous fait bien-tôt » perdre. « Il nous propose le moyen de l'obtenir lorsqu'il dit : * » Si vous voulez » qu'elle pénetrè votre cœur, bannissez-en » tous les tumultes du monde, & entrez-y » selon qu'il est écrit Ps. 41. *pour vous y re» poser comme sur un lit dans des sentimens » de componction.* « Il nous propose le premier sujet de nous y exciter lorsqu'il dit † : » Pensez à vos péchés avec un regret & un » déplaisir sensible ; car il est vrai que vous » n'êtes qu'un pécheur sujet à beaucoup de » passions qui vous tiennent engagé dans » leurs liens. « Il poursuit en nous fournissant le second motif lorsqu'il dit : » Vous » avez toujours un poids qui vous entraîne » dans le néant. Il ne faut rien pour vous » faire tomber ; une petite difficulté vous » surmonte ; la moindre surprise vous jette » dans le trouble ; vous vous découragez & » vous vous abbattez en un moment. « Enfin il propose le troisieme sujet lorsqu'il met dans

† L. 1. c. 21. * L. 1. c. 20. † L. 3. c. 4. V. 4.

la bouche de l'ame dévote ces saints gémissemens sur les miseres de cette vie †: » Hélas! » que cette vie est malheureuse, puisqu'elle » est toujours traversée d'afflictions, assié» gée de pieges & de filets, & pleine d'une » infinité d'ennemis qui l'environnent de » toutes parts. Un mal succede à un mal, & » une tentation à une autre, & nous ne » sommes pas encore sortis d'un combat » avec un ennemi que nous nous trouvons » surpris tout d'un coup d'un grand nom» bre d'autres. « Enfin, il nous propose un autre sujet légitime d'entrer dans des sentimens de componction en voyant les peines des autres, lorsqu'il dit *: » Un vrai Chré» tien trouve toujours assez de sujet d'être » dans la douleur & dans les larmes; car » soit qu'il considere son état ou celui de » son frere, il voit que nul n'est ici-bas sans » affliction, & plus il entre dans la consi» dération de lui-même, plus il s'afflige jus» tement. «

CCV.

On est quelquefois si vivement frappé dans l'oraison de la vue de ses péchés, qu'on ne peut presque la soutenir, & qu'on a une peine extrême à se supporter, tant on paroît horrible à ses propres yeux. Dieu aussi de son côté fait sentir ses reproches à l'ame d'une maniere si sévere qu'il semble armé de foudres contre elle, ce qui la jette dans une crainte & une frayeur dont elle est presque terrassée. Dans ces occasions il ne faut pas imiter la conduite d'Adam qui courut se ca-

† L. 3. c. 20. [illegible] * L. 1. c. 21.

cher lorsqu'il entendit la voix de Dieu : mais il faut s'humilier profondément sous sa divine main ; soûtenir docilement ses reproches, s'abaisser & s'anéantir à ses pieds dans des sentimens d'une vive componction, & implorer avec une humble frayeur sa miséricorde, sans s'abandonner jamais au découragement ni à la défiance, ni se détourner absolument de la vue de son indignité pour n'en pas soûtenir la confusion en la présence de Dieu qui nous la fait si vivement sentir.

CCVI.

Si Dieu vous favorise dans l'oraison du goût sensible de la dévotion ; s'il vous y fait sentir ses divines consolations, ne les rejettez pas, mais recevez-les avec humilité & actions de graces. Ne faites pas des efforts pour en augmenter la sensibilité & la douceur, ce qui ne serviroit qu'à satisfaire l'amour propre ; mais suivez doucement leur attrait, & faites-le servir à rendre vos affections plus vives & plus ardentes. Servez vous-en encore pour vous animer davantage à vous dévouer entierement à la volonté de Dieu, à surmonter les difficultés que vous avez dans son service, à vaincre vos répugnances naturelles, à dompter mieux vos passions & à vous corriger plus efficacement de vos défauts. Ne vous appuyez pas tellement sur ces consolations que vous en fassiez dépendre la bonté de votre oraison, ou que vous la négligiez lorsqu'elles vous manqueront. » Lorsque » Dieu vous favorise de sa consolation spi-

» rituelle, dit l'Auteur de l'Imitation de » J. C. †, recevez-la avec action de graces, » & reconnoissez que ce n'est point un effet » de votre mérite, mais un don de Dieu. » Ne vous en élevez pas ; ne vous en ré» jouissez pas avec excès, & n'en concevez » pas une vaine présomption. Que cette gra» ce au contraire vous rende plus humble, » plus vigilant & plus circonspect dans tou» tes vos actions, parce que ce moment » heureux passera, & la tentation viendra » ensuite. «

CCVII.

Comme vous ne devez pas abuser de la consolation, aussi ne devez-vous pas vous laisser abbatre lorsqu'elle vous manque. Il faut éviter alors deux défauts dans lesquels on tombe quelquefois, dont l'un est de se décourager comme si Dieu vous avoit abandonnée, & l'autre de rester dans l'inaction sans vouloir rien faire pour attirer la ferveur sensible. Dieu sçait ce qu'il fait lorsqu'il vous la donne ; ainsi il ne faut pas la refuser sous prétexte de mortifier l'amour propre, & il faut en user légitimement sans y attacher votre cœur ; mais aussi lorsqu'il vous l'ôte vous devez être persuadée que c'est par votre faute, & dans cette vue vous en devez soutenir la privation avec humilité & contrition, & vous devez, en demandant humblement pardon à Dieu, le conjurer qu'il vous la redonne, en souffrant toutefois avec patience s'il différe de vous l'accorder, & en persévérant à la demander, toujours avec soumission à

† L. 2. c. 9.

sa volonté pour autant de tems qu'il trouvera bon de vous en priver. » Il fait, dit » l'Auteur de l'Imitation de J. C. † rechercher la grace d'une fervente dévotion avec » instance ; la demander avec ardeur ; l'attendre avec confiance & avec patience ; la » recevoir avec gratitude ; la conserver avec » humilité & avoir un grand soin d'agir & » de travailler avec elle. «

CCVIII.

Ne soyez jamais dans l'oraison sans rien faire ; mais il faut que l'esprit réfléchissant anime le cœur, & le cœur animé applique encore plus l'esprit à lui représenter l'objet qui l'anime & le touche. Si vous vous sentez attiré à l'oraison de recueillement, prenez garde de ne pas le confondre avec une inaction, une oisiveté & un faux silence par lequel on attend que Dieu fasse tout, on ne pense à rien, on ne s'excite à aucun bon sentiment, on se tient dans une pure passiveté, on tombe dans la tiédeur, la secheresse, & bien souvent dans un véritable sommeil. L'oraison de recueillement est bien différente ; elle est l'effet d'un véritable attrait qui vous attire au-dedans de vous-même, vous occupe intérieurement de la présence de Dieu, & vous y tient amoureusement attachée dans un saint & respectueux silence, & vous y fait gouter Dieu avec paix & tranquillité. On voit combien cet état est opposé à la fausse quiétude ; aussi les effets en sont bien différens : car la fausse quiétude ne produit aucun fruit de vertu dans l'ame qui s'en

† L. 4. c. 15.

de cette prétendue oraison sans attrait pour le bien & sans esprit de récollection; au lieu que dans l'oraison dont nous parlons on goûte véritablement Dieu; on veut l'aimer & on l'aime; on veut s'y attacher & on y est attaché; on en sort plus recueilli; on se sent porté davantage à la retraite & au silence, à la mortification des sens, à la vie austere, à la pratique des vertus, à celles même qui combattent plus la nature & l'amour propre, à travailler enfin pour acquerir la perfection.

CCIX.

Il arrive bien souvent qu'une ame tombe dans de grandes perplexités lorsque Dieu l'attire de la méditation ordinaire à l'oraison de recueillement ou de simple regard. D'une part, le démon jaloux des grands biens qu'elle en pourroit recueillir, met tout en œuvre pour l'en détourner; de l'autre, l'ame accoutumée à faire agir l'imagination, à employer le raisonnement, à s'exciter à des actes formels & empressés, croit dans ce nouvel état d'oraison de perdre le tems, de ne rien faire; d'être dans l'oisiveté & dans l'illusion, parce que son action n'est pas si sensible ni si réfléchie que dans la méditation ordinaire; de sorte qu'attirée par son attrait, & appréhendant de le suivre, elle ne sçait à quoi se déterminer, & souffre de peines d'esprit extraordinaires, ce qui dure même plusieurs années dans certaines personnes, soit parce qu'elles ne peuvent se résoudre à suivre leur attrait, soit parce qu'elles n'ont point de

Directeur qui les décide absolument, les rassure, & leur montre la conduite qu'elles doivent garder. Si vous vous trouvez dans le cas, ne résistez pas à l'esprit de Dieu. Abandonnez-vous y avec confiance, & prenez garde que par une crainte mal fondée d'éviter une illusion chimérique, vous ne donniez dans la réelle, & vous ne vous priviez des grands biens que vous recueilleriez dans l'oraison, où la bonté de Dieu vous attire. C'est ici qu'on peut dire : bienheureuses les ames simples qui vont bonnement à Dieu dans toute la droiture de leur cœur, & qui se rendent dociles à son esprit, sans trop écouter les vains raisonnemens de l'esprit propre.

CCX.

Cette oraison de recueillement n'est ni dans le même degré, ni de la même durée en tous. Quelquefois ce n'est que par des instans plus ou moins fréquens, & d'autrefois elle est de plus longue haleine. Quelques-uns sont attirés tout-à-coup par leur attrait au commencement de l'oraison ; d'autres le sont d'abord après qu'ils ont fait quelques actes préparatoires. D'autres après avoir médité un certain tems ; d'autres après avoir combattu long-tems leurs distractions ou soûtenu des tentations & de grandes aridités pendant la plus grande partie de l'oraison. Or voici dans tous ces cas la conduite à peu près qu'on doit suivre, soit avant qu'on sente l'attrait, soit pendant sa durée, soit lorsqu'il cesse par intervalle ou tout-à-

fait. Premierement, il ne faut pas vous mettre vous même dans cette oraison de simple recueillement; mais la suivre seulement autant que vous vous y sentirez attirée. 2°. vous ne devez jamais aller à l'oraison sans vous proposer un sujet pour vous y occuper, au cas que l'attrait manque. 3°. vous devez toujours commencer par les actes de la préparation prochaine, à moins que vous ne vous sentiez fortement ou suavement, mais réellement attirée par votre attrait, & alors il sera bon au moins de faire un acte de simple récommandation de vous-même à Dieu, ou d'abandon à sa volonté; ce qui peut se faire dans un instant & ne vous détournera pas de votre attrait. 4°. tant que vous ne vous sentirez pas attirée par votre attrait, appliquez-vous à méditer & à produire des actes de différentes vertus, selon que vos réflexions vous en fourniront, en vous y excitant pour animer & échauffer votre volonté. 5°. laissez la méditation & ces actes empressés, lorsque votre attrait vous attire, & secondez-le doucement, & avec un plein acquiescement de votre volonté. Ne vous en détournez pas pour méditer & encore moins pour considérer comment cet attrait opere en vous, & de quelle maniere vous vous trouvez; mais que toute votre application soit de le suivre & de vous y livrer simplement, doucement & suavement. 6°. Quelquefois dans cet attrait vous vous trouverez pénétrée d'une crainte respectueuse de la présence de Dieu. D'autres fois

vous éprouverez un goût sensible de sa divine présence ou d'une plénitude de Dieu qui remplit toute la capacité de votre ame, ou comme si vous étiez toute environnée de Dieu. D'autres fois ce sera un doux écoulement de votre cœur dans celui de Dieu, & une onction suave que vous goûterez plus que vous ne sçauriez l'exprimer. D'autres fois votre cœur sentira une joie secrette, une sainte jubilation, une allégresse intérieure qui le fera tréssaillir, ou bien il sera si pénétré du desir de s'unir à Dieu, qu'il semblera vouloir sortir de sa place, & s'élancer vers lui avec impétuosité. Mais d'autres fois aussi ce ne sera qu'une application à Dieu plus ou moins intime, plus ou moins sensible, ou même accompagnée d'une certaine aridité qui n'est pourtant pas un dégoût, ni une véritable sécheresse, ni encore moins une oisiveté; puisque l'ame est toujours occupée de Dieu, & qu'elle l'aime réellement & se tient unie à lui. Or dans tous ces différens états ou degrés de l'attrait, il ne faut pas s'en détourner, ainsi que nous avons dit, mais il faut suivre les différens sentimens qu'il inspire sans faire des efforts, & plus en acquiesçant qu'en s'efforçant, & toujours en agissant doucement, suavement & respectueusement. 7°. Si l'attrait vient à cesser par intervalle, il faut alors produire des actes affectifs, de douces effusions de cœur, pour se ranimer, & pour rentrer plus aisément dans le recueillement; mais il n'est pas nécessaire de reprendre pour ce peu de

tems la méditation, les affections douces empêchant l'oisiveté, & faisant mieux rentrer dans le recueillement. 8°. Si l'attrait vient tout-à-fait à cesser, ce qui paroît aisément, en ce que l'esprit se trouve dans une espece d'ennui, & ne peut plus s'appliquer qu'avec peine, & que l'imagination est distraite & le corps fatigué ; alors on peut reprendre la méditation ordinaire, s'il reste encore du tems à la faire. Enfin nous devons avertir ici que quelquefois quand l'attrait du recueillement a cessé, soit lassitude de l'esprit, soit fatigue du corps, on ne pense plus, on n'est plus touché dans le cœur, & si on n'y prend garde, on tombe dans l'assoupissement ; & alors il faut aussi reprendre la méditation, & les actes affectifs, sans quoi on tomberoit dans l'oisiveté, & quoiqu'on se trouve bien, cela ne vient pas de la douceur de l'attrait, mais du repos que le corps prend, & qui s'endormiroit réellement si on s'y laissoit aller.

CCXI.

Nous n'entrerons pas dans un plus ample détail des différens états d'oraison, & sur-tout de l'oraison extraordinaire, à laquelle peu de personnes sont élevées, & dont la discution nous meneroit trop loin. Outre qu'on a composé des traités fort étendus sur cette matiere, qu'on peut consulter, s'il en est besoin. Nous dirons seulement ici pour l'instruction des jeunes Religieuses qui n'ont pas encore une grande expérience dans l'oraison, que lorsqu'elles ont de la peine à mé-

ter, & qu'elles ne peuvent pas réfléchir longtems sur un sujet, elles doivent former des affections, ensuite penser un peu sur leur sujet & après former encore des affections & passer ainsi alternativement des réflexions aux actes affectifs & de ces actes aux réflexions. Nous disons encore à celles qui ont fait du progrès dans l'oraison, & qui même sont élevées à une oraison extraordinaire; qu'elles ne doivent pas abandonner pour cela entierement la méditation commune; mais qu'elles y doivent revenir, lorsqu'elles ne se sentent point attirées par leur attrait. Nous disons encore qu'on ne doit pas exclure de l'état de l'oraison extraordinaire la considération & la dévotion affectueuse à l'humanité sainte de J. C., comme si cette considération dégradoit l'ame contemplative & la rabaissoit de son élevation dans l'oraison. Nous disons enfin que comme le démon tâche d'insinuer quelquefois ses malignes suggestions dans les différens états d'oraison où les ames se trouvent, soit en les détournant de leur attrait par de fausses craintes, soit en les trompant par des illusions, soit même en excitant dans le corps des impressions déréglées, sur-tout dans les consolations sensibles, on doit dans ce dernier cas résister à toutes ces mauvaises impressions & bien prendre garde de se tenir à leur égard dans l'indifférence sous le faux prétexte que l'esprit étant uni à Dieu, il ne doit pas s'en détourner pour cela, ce qui seroit ouvrir la porte au fanatisme & au libertinage.

CCXII.

Une Religieuse ne peut pas se flater d'avoir fait du progrès dans l'oraison, si elle n'y a pas appris à porter la croix de J. C. & à marcher ainsi à la suite de ce divin maitre. Car c'est la croix qu'il promet à ses plus fideles Epouses, comme il la promit à ses Apôtre, & c'est particulierement dans l'oraison qu'il les instruit des mysteres de la croix, qu'il leur fait sentir la nécessité de la porter ; qu'il les exhorte & les encourage à s'en charger ; & qu'il les fait résoudre à y vivre attachées. Qu'une Religieuse commence à bien faire l'oraison, la croix lui sera présentée par la forte inspiration qu'elle aura de travailler à se renoncer. Qu'elle avance encore plus dans la sainte voie de l'oraison, la croix lui sera encore montrée, par la vue d'un plus parfait renoncement, & d'une mortification entiere. Qu'elle soit élevée à une oraison sublime, elle y trouvera la croix par la conviction qu'elle y doit vivre & qu'elle y doit mourir.

CCXIII.

Vous devez donc considérer en tout tems la croix comme votre appanage & votre portion chérie, en qualité d'Epouses de J. C. crucifié. Vous devez la recevoir de sa divine main avec foi, avec docilité, avec amour, avec reconnoissance. Vous devez l'accepter comme un gage de sa tendresse, & comme le signe de son alliance avec vous ; si vous témoignez de la répugnance, si vous refusez de la porter, si vous la portez avec

chagrin, avec impatience, vous n'êtes pas une Epouse fidele, vous n'êtes pas digne de ce divin Epoux.

CCXIV.

Vous connoissez bien peu la miséricorde de Dieu sur vous, quand vous refusez la croix qu'il vous présente ; vous êtes bien abusée quand vous pensez de fuir la croix ; vous vous la rendrez bien plus pesante & plus fâcheuse, quand vous ne la porterez pas avec amour, ou au moins avec soumission. Vous ne voulez point la croix ; mais Dieu en a-t-il dispensé aucun Saint, lui qui n'en a pas dispensé son Fils unique, en qui il prenoit ses divines complaisances ? Et son amour pour vous établira-t-il un autre regle de conduite pour complaire à votre amour propre, contre les véritables intérêts de votre ame ? Vous faites des efforts pour éviter la croix ; mais, dit excellemment l'Auteur de l'Imitation de J. C. † » vous trouverez la croix en tout, & elle vous attend par-tout..... Elevez-vous en haut ; » tenez-vous en bas, sortez hors de vous-» même, renfermez-vous dans vous-même, » vous trouverez par-tout des croix, & vous » serez obligée de vous conserver toujours » dans la patience, si vous voulez jouir » de la paix intérieure & acquerir une cou-» ronne éternelle. «

CCXV.

L'Auteur de l'Imitation de J. C. réunit dans le Chapitre que nous venons de citer tout ce qu'on peut dire d'instructif & d'édi-

† L. 2. c. 12.

fiant sur la nécessité indispensable où nous sommes de porter la croix, sur les motifs qui doivent nous engager à la porter, & sur le moyen de le faire avec fruit & avec mérite. Mais qu'une Religieuse pese bien en particulier ces paroles. † « Il n'y a point d'autre voie pour aller à la vie & pour acquerir la paix intérieure & véritable que celle de la croix. Allez où vous voudrez, cherchez tant que vous pourrez, vous ne trouverez point de voie ni plus excellente pour vous élever en haut, ni plus sure pour vous tenir en bas hors du péril de tomber que celle de la croix de J. C. D'ailleurs vous ne serez jamais exempt de croix : car ou vous souffrirez de la douleur dans le corps, ou des peines & des inquiétudes dans l'ame. Tantôt Dieu vous laissera dans la sécheresse, tantôt les autres vous exerceront, & ce qui est encore plus facheux, vous vous deviendrez souvent pénible à vous-même, sans pouvoir être ni délivré ni soulagé de vos peines par aucun remede, & vous serez obligée de les souffrir jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de vous en tirer. «

CCXVI.

On voit par-là que c'est le dessein de Dieu que nous souffrions en cette vie, & ce n'est pas dans la vue de nous affliger injustement, mais par un conseil de sa miséricorde, qui nous purifie en nous éprouvant, & nous vivifie en nous mortifiant. Ainsi c'est ce dessein de salut, c'est ce con-

† Ibid.

seil de sa bonté infinie que vous devez reconnoitre dans toutes les croix qui vous sont présentées, dans les maladies, dans les tentations, dans les peines intérieures, même les plus extrêmes, dans les contradictions & dans les différentes tribulations.

CCXVII.

Il y a bien des personnes même pieuses qui considerent le tems de la maladie, surtout lorsqu'il est long, comme celui où l'on peut moins gagner pour son ame, & moins travailler à son avancement spirituel. Ecoutons ici les plaintes frivoles d'une Religieuse malade qui donne dans cette illusion. Si je me portois bien, je me leverois grand matin comme les autres; j'observerois tous les autres points de la regle comme les autres; je serois utile à la religion comme les autres; je ne serois pas non plus à charge aux autres; je m'acquitterois de tous mes devoirs, & je n'incommoderois personne. Vous croyez penser sensément & dire des merveilles, & vous vous trompez grossierement. Que cherchez-vous, & que desirez-vous, est-ce votre salut? Est-ce votre perfection? Mais faites-vous plus consister l'un & l'autre à faire le bien que font les autres qu'à accomplir la volonté de Dieu? Ignorez-vous que plus on est conforme à cette divine volonté, & plus aussi l'on est saint & l'on est parfait? Qu'avez-vous donc à desirer pour votre sanctification que d'accomplir la volonté de Dieu, que ce soit dans la santé ou dans la maladie; dans la fidele observation de la

regle, ou dans l'humiliante nécessité d'user de dispense à cause de vos infirmités ? Craignez lorsque vous avez du chagrin de ne pouvoir tout faire comme les autres, que ce chagrin, cette inquiétude ne soient plus un effet de votre orgueil que d'un véritable zele de l'observance réguliere ; qu'il ne vienne plutôt de l'appréhension que vous avez qu'on ne vous reproche que vous n'êtes bonne à rien, que d'un desir bien pur de plaire à Dieu par l'accomplissement de tous les devoirs d'une Religieuse. O que l'amour propre est subtil, & qu'il nous trompe souvent sous le prétexte du bien ! Il ne nous fait souvent desirer celui que nous ne sommes pas en état de faire, que pour nous empêcher de pratiquer celui que nous pouvons faire.

CCXVIII.

Acceptez de la main de Dieu le mal qu'il vous envoie quel qu'il puisse être : s'il est douloureux, ou seulement incommode : s'il est humiliant & vous rend à charge aux autres, ou s'il n'a rien qui blesse votre secrette vanité : s'il est long ou fréquent, ou seulement de quelques jours. Tout ce que Dieu fait est bon, tout ce qu'il nous envoie est bon ; nous devons le recevoir avec respect & avec actions de graces. Une Religieuse est bien éloignée de ce sentiment, lorsqu'elle ne voudroit jamais être malade, ou voudroit tout au moins choisir le genre de maladie qui seroit moins opposé à sa volonté. Qui doit mieux connoitre ce qui vous con-

vient, & qui doit plus disposer de vous que celui qui est le souverain Maître ? Vous appartient-il de lui commander, de l'interroger sur ses desseins, de régler sa sagesse & de diriger sa providence ? Vous n'avez d'autre droit ici que celui d'accepter ce que Dieu veut, de le porter humblement ; & de reconnoitre qu'il est infiniment plus éclairé sur ce qui vous convient que vous-même.

CCXIX.

Que d'actes de vertus ne pouvez-vous pas pratiquer dans le tems de la maladie ! Il est vrai, vous ne pouvez ni veiller avec les autres, ni jeûner comme elles, ni faire des austérités corporelles, ni travailler, ni exercer aucun emploi dans le Monastere ; mais vous pouvez pratiquer la soumission au bon plaisir de Dieu, & lui offrir la volonté où vous êtes de faire ce que les autres font, si vous étiez en santé comme elles. Vous pouvez accepter en esprit de mortification les douleurs, les langueurs, les remedes, les assujettissemens ennuyans & dégoûtans de la maladie ; vous pouvez souffrir dans un esprit d'humilité la peine que vous avez d'en donner beaucoup aux autres. Vous pouvez pratiquer une obéissance très-agréable à Dieu en vous soumettant entierement à la volonté de l'Infirmiere, quoiqu'elle soit au-dessous de vous ou par l'âge ou par quelque autre titre : Vous pouvez enfin dans votre lit, ou sur votre chaise, aimer Dieu & le glorifier par votre douceur & votre patience, comme le glorifient vos Sœurs, lorsqu'elles

chantent ses louanges dans le chœur.

CCXX.

Soyez dans le tems de la maladie sans desir pour la guérison, & cependant faites tous les rémedes & prenez tous les soulagemens qu'on vous ordonnera. Remettez-vous entierement du soin de tout ce qui regarde votre corps à la charité de la Supérieure ou de l'Infirmiere. Vivez sans inquiétude sous la providence sur l'issue bonne ou mauvaise de votre mal, & sans sollicitude pour vos besoins sous la vigilance de la Mere ou de votre Infirmiere. Réservez-vous l'unique soin de supprimer tout vain desir, toute sollicitude inquiete ; & quoi que ce soit qu'on exige de vous pour votre guérison, faites-le non pas tant pour guérir que pour avoir devant Dieu le mérite d'obéir.

CCXXI.

Il y a bien de l'imperfection à rechercher les rémedes avec trop d'empressément & à refuser ceux qu'on vous présente, parce qu'ils sont ou dégoûtans ou douloureux. Que peut-on penser d'une Religieuse, qui pour la moindre indisposition crie d'abord au sécours, & voudroit qu'on employât pour elle tous les médicamens de la pharmacie, ou de celle qui ne peut se résoudre à prendre une médecine, qu'après avoir disputé une heure avec l'Infirmiere & mis sa patience à bout? La premiere aime la vie excessivement, la seconde ne connoit point la mortification ; l'une & l'autre sont bien éloignées de la vertu d'une Religieuse intérieure.

CCXXII.

C'est par ma faute que je suis malade. C'est pour avoir suivi mes fantaisies, mon indiscrétion, mon imprudence : je ne dois donc pas regarder mon mal comme venant de la main de Dieu, mais comme la suite de mes fautes, & s'il m'empêche d'observer la regle & de faire comme les autres, c'est avec justice que je m'en afflige, & je ne puis m'y soumettre comme à une croix qui est dans l'ordre de la volonté de Dieu. Voilà donc ce qui vous trouble & vous cause tant d'inquiétude ? Pour vous calmer accordons quelque chose à votre sens, mais rendons à Dieu ce qui lui est dû. Ce qui vient de vous ; c'est votre indiscrétion & votre imprudence, qui sont des fautes dont Dieu n'est point l'auteur & dont vous faites bien d'avoir du regret ; mais ce qui vient de Dieu c'est la maladie causée à la vérité par votre indiscrétion, mais dont Dieu est aussi l'auteur, puisque la maladie n'est pas le péché, & que vous devez l'accepter comme la peine de votre faute, & comme une croix que Dieu veut que vous portiez avec soumission. Mais elle vous prive, dites-vous, du bonheur d'assister au choeur, de faire l'oraison, de communier, de pratiquer les austérités de votre regle. Je le vois ; mais acceptez aussi cette privation en esprit de pénitence, & avec une humble soumission aux ordres de Dieu, & sa bonté est si grande, qu'elle agréera votre pénitence & votre soumission.

CCXXIII.

« Nous ne pouvons ètre sans afflictions » & sans tentations tant que nous vivrons » sur la terre » dit excellemment l'Auteur de l'Imitation de J. C. * Mais si cela est vrai pour tout le monde en général, on peut l'appliquer plus spécialement aux personnes qui se dévouent à Dieu d'une maniere particuliére, ce qui a fait dire au Sage † : *Mon fils, si vous vous attachez au service de Dieu, preparez votre ame à la tentation.* Il ne faut pas s'en étonner. Plus nous voudrons travailler à notre perfection, plus aussi le démon fera des efforts pour traverser nos desseins & sa fureur augmentera à proportion de notre ferveur. D'ailleurs la nature qui rédoute la contrainte, & que la vertu met à l'étroit, ne manquera pas de se défendre, & nous donnera bien de l'exercice. Enfin Dieu permet que nous soyons tentés, pour éprouver notre fidelité, pour nous obliger à veiller sur nous-mêmes, à nous défier de nos propres forces & à récourir à lui par la priére, & pour nous faire croitre en merite devant lui par les victoires que nous remporterons sur la tentation. Il ne faut donc pas qu'une Religieuse s'étonne de la tentation, ni qu'elle se croye perdue, lorsqu'elle la sent plus fortement ou plus fréquemment, ni qu'elle se mette dans l'esprit qu'il eut mieux valu pour elle d'être restée dans le monde, ce qui est un des plus dangereux artifices du malin esprit pour dégoûter les ames religieuses de leur état. Mais

* L. 1. c. 12. † Eccli. 2. 1.

elle doit recourir à Dieu, s'humilier profondement à ses pieds, attendre tout de son secours, combattre courageusement, se ranimer & se renouveller de tems en tems dans le service de Dieu, en prenant une plus forte détermination d'y persévérer, ne se lasser jamais de la longueur de la tentation, s'addresser souvent à la très-sainte Vierge & aux Habitans de la céleste Jerusalem pour employer leur médiation auprès de Dieu; mais sur-tout être fidéle aux plus petites choses, afin de meriter par-là de plus grandes graces, par lesquelles on triomphe plus surement de l'ennemi du salut.

CCXXIV.

L'Auteur de l'Imitation de J. C. * a renfermé dans un seul Chapitre tout ce qui concerne la conduite qu'on doit garder dans le tems de la tentation. Une Religieuse qui se trouve dans cet état d'humiliation & de croix, y trouvera des instructions admirables & très-propres à la rassurer dans ses peines. Mais sur-tout qu'elle fasse bien attention à ces paroles : « Vous surmonterez plus » aisément, dit l'Auteur, les tentations peu » à peu par la patience & par une hum» ble attente du secours de Dieu, que par » un empressement humain accompagné de » mauvaise humeur & de chagrin contre » vous-même. Et ces autres encore : Nous » ne devons pas désesperer, lorsque nous » sommes tentés; mais nous devons prier » Dieu avec d'autant plus d'ardeur, afin » qu'il nous assiste dans toutes nos peines,

» puisque selon la parole de St. Paul †, *il nous*
» *fera sortir de la tentation avec avantage,*
» *en nous donnant moyen de la supporter.* «
Ces belles paroles de ce grand maître de la vie spirituelle doivent servir d'instruction aux ames pusillanimes, qui se laissent si aisément abattre par la tentation, qu'on diroit qu'elles ont perdu toute confiance en Dieu ; qui s'abandonnent au dépit, à la mélancolie & à une crainte desespérante, & qui entrent en si mauvaise humeur envers elles-mêmes, qu'elles ne peuvent se supporter, & se rendent bien souvent insupportables aux autres. Ce n'est pas là le moyen de sortir avec honneur de la tentation, c'est plutôt seconder la malice du démon, & bien qu'on renonce véritablement au mal qu'il propose, il croit toujours avoir beaucoup gagné sur l'ame en la faisant consentir au chagrin, à l'impatience & au découragement, qui sont des fautes réelles, & ont toujours de fâcheuses suites.

CCXXV.

Tous ne sont pas également tentés ; mais comme dit le pieux Auteur que nous citons si souvent : » Il y en a qui le sont au
» commencement de leur conversion ; d'au-
» tres à la fin ; il y en a même qui le sont
» durant toute leur vie. Les tentations,
» poursuit-il, sont plus douces en quelques-
» uns selon l'ordre admirable de la sagesse
» & de la justice divine. « A quoi nous pouvons ajouter qu'elles sont extrêmes dans d'autres, selon l'ordre de cette même sa-

† 1. Cor. 10. 13.

gesse. Qu'on n'accuse point ici Dieu d'injustice ; car ses desseins dans les tentations dont il permet que les plus saintes ames soient attaquées, même pendant une longue suite d'années, ne sont pas seulement adorables ; mais nous y devons reconnoitre une miséricorde particuliere envers ces ames qu'il purifie par ces épreuves, qu'il conserve par-là dans l'humilité & empêche que l'orgueil ou l'amour propre ne leur ravissent le mérite de leurs œuvres ; qui les fait triompher par sa grace, & les rend dignes de ses plus insignes faveurs. » Aussi dit encore l'Auteur » de l'Imitation de J. C. † jamais saint n'a » été véritablement éclairé de Dieu, ou ra- » vi en Dieu, qu'il n'ait été tenté & éprouvé » devant ou après. Celui-là n'est pas digne » d'être élevé à une éminente contempla- » tion, qui n'a pas souffert auparavant quel- » que affliction considérable pour l'amour » de Dieu, parce que la tentation & l'afflic- » tion sont les marques qui précedent ordi- » nairement la consolation qui les doit sui- » vre. «

CCXXVI.

Entrez donc bien dans les sens des paroles de ce pieux Auteur, vous qui gémissez des tentations que vous avez à souffrir ; qui vous affligez ; qui pleurez amerement d'être toujours en butte aux traits malins de l'esprit de ténebres ; & qui en êtes quelquefois si fort obsédées, qu'il vous poursuit même dans la priere, dans les lieux les plus sacrés, dans l'oraison, à la sainte communion. Con-

† L. 1. c. 9.

solez-vous par l'exemple de J. C. qui a permis au démon de le tenter. Consolez-vous par l'exemple des Saints qui ont tous passé par la tentation, & qui même, comme dit l'Auteur de l'Imitation de J. C. * y ont trouve leur avancement spirituel. Consolez-vous, puisque la tentation peut servir utilement à votre ame, bien loin de tourner à sa ruine; consolez-vous, parce que si vous sçavez y résister courageusement & la soutenir avec une humble patience, elle servira autant à vous faire avancer à la perfection, qu'elle vous porteroit de préjudice, si vous aviez le malheur d'y consentir. Il est vrai qu'il y a des tentations si horribles, & que quelquefois elles sont si grandes, qu'il semble qu'elles vous mettent sur le bord de l'abîme & que vous n'avez qu'un pas à faire pour y tomber. Il n'y a rien de si terrible, rien de si effrayant pour une ame qui a la crainte de Dieu. Mais confiez-vous alors au Seigneur, espérez en lui encore plus que vous n'avez jamais fait. Criez vers lui avec une foi vive, il viendra à votre sécours & vous tirera du péril pour vous combler de consolation. Que s'il différe de vous en tirer; pourvu qu'il vous y soutienne, & qu'il empêche que vous ne succombiez, soyez contente. Attendez avec une humble soumission & patience. Il sçait le moment où il doit vous en délivrer, & ce moment arrivera, lorsque vous y penserez le moins.

CCXXVII.

La crainte de succomber à la tentation est

* L. 1. c. 13.

bonne, elle oblige l'ame de recourir à Dieu. Elle la tient dans une continuelle vigilance sur elle-même. Elle la conserve dans l'humilité & dans la fidelité Mais si cette crainte ne produit pas ces effets dans l'ame, si elle est poussée jusqu'à la défiance ou à une excessive frayeur, alors elle est une extrêmité vicieuse dont il faut se défier. Nous devons donc au tems de la tentation éviter deux extrêmités, celle de la confiance en soi-même ou de la présomption, & celle de la terreur ou de la frayeur qui trouble & qui déconcerte. La véritable crainte marche au milieu avec la confiance, se défie raisonnablement non du sécours de Dieu en qui elle espére, mais de sa propre suffisance; ce qui conserve l'ame dans l'humilité & la rend encore plus digne du sécours de Dieu.

CCXXVIII.

Il arrive presque ordinairement que les personnes qui se déterminent de tout leur cœur à être à Dieu éprouvent au commencement de grandes consolations, & une telle facilité de pratiquer le bien, que rien ne leur coûte; au contraire il leur en coûteroit beaucoup de prendre d'autres sentimens. Leur regret sur leurs fautes passées est très-vif & très-sensible. Elles embrassent avec ardeur les exercices de la pénitence. Les vanités du monde ne les touchent plus; elles ne goûtent que les pratiques de pieté; elles n'ont presque plus de tentation à combattre; tout ce qui est de la vertu leur est doux, aisé;

consolant ; ce sont des enfans que Dieu nourrit du lait de sa douceur. Mais ils sont encore enfans de la vie spirituelle. Après ce tems de consolation vient celui des épreuves qui augmentent insensiblement & par degré, & quelquefois jusqu'à un point qu'on peut appeller extrême par l'excès des peines intérieures & extérieures dont ces ames sont affligées. Toutes ne le sont pourtant pas si considérablement ; mais il paroit que plus Dieu exerce ses saintes rigueurs sur ces ames, plus il a des desseins de miséricorde & de perfection sur elles ; & alors on peut les regarder non comme des enfans, mais comme des personnes robustes capables de porter généreusement le joug du Seigneur, & que ce divin Maitre nourrit d'une viande solide. Ces ames voyant un si grand changement en elles, sont étonnées & souvent effrayées, pensant être déchues de la vertu & avoir mérité que Dieu les abandonnât pour leurs infidélités ; ce qui les jette dans une si grande desolation, qu'elles sont tentées de tout quitter ; nouveau sujet de peine qui les crucifie davantage. Cet état commence par une diminution du goût sensible de la dévotion, & une difficulté de pratiquer le bien, qui leur fait craindre qu'elles ne se soient relâchées. Ensuite viennent les tentations & le retour des passions qui paroissoient endormies sous les douceurs de leur premier état, & qui se réveillent plus que jamais, comme si elles avoient pris de nouvelles forces. Ajoûtez des ténebres dans

l'esprit, des aridités dans le cœur, des pensées horribles contre la foi, contre les vertus les plus aimables & les plus délicates, des sentimens intérieurs de révolte & de blasphêmes contre Dieu & de desespoir auxquels on se sent porté, & dont la seule idée épouvente étrangement une conscience timorée; mille doutes qu'on croit fondés, & qui font craindre à ces ames, tantôt qu'elles sont un objet d'horreur aux yeux de Dieu, tantôt qu'il les a abandonnées, tantôt qu'elles ont consenti à tout ce qu'elles sentent dans elles-mêmes de tentation & d'illusion. Il est difficile de faire entendre à ces ames que leur état n'a rien d'opposé à Dieu; que les tentations qu'elles souffrent sont sans consentement de leur part; que les privations dont elles sont si affligées ne sont que des épreuves; que les révoltes qu'elles sentent sont dans elles malgé elles & par conséquent contre leur volonté; que bien loin d'être déchues de la vertu, elles y font du progrès sans s'en appercévoir; que leur premier état de consolation n'est pas une chimere comme il leur paroit quelquefois dans leur état présent; que celui-là ne pouvoit pas durer toujours; & que celui-ci leur est nécessaire pour les faire avancer & les affermir dans le bien; qu'enfin bien loin d'avoir perdu la grace de Dieu, elles lui sont plus agréables. Il est, dis-je, bien difficile de leur faire entendre ceci, car leurs peines cesseroient alors, ou en seroient beaucoup adoucies. Mais Dieu qui les i ent sous les coups de sa miséricordieuse so-

vérité, & qui veut par-là les diſpoſer aux grandes graces qu'il leur prépare & aux riches couronnes qu'il leur deſtine dans le Ciel, ne permet pas quelquefois que les conſeils des créatures entrent dans leur eſprit & y faſſent des impreſſions capables de diminuer leurs peines crucifiantes. Cependant nous conjurons ces ames de ne pas ſe décourager, de ſe ſoûmettre docilement & humblement aux avis de leur Pere ſpirituel que nous ſuppoſons éclairé & avoir de l'expérience; d'être fidéle à tous leurs exercices, autant que leur ſituation le leur permettra; de ne jamais quitter l'oraiſon, ni la communion préciſement à cauſe de leurs peines; de s'abandonner humblement à Dieu comme à leur Pere, quelque ſévére & impitoyable qu'il leur paroiſſe; de profiter du moindre relâche qu'elles ont pour renouveller avec encore plus d'ardeur leur réſolution d'être à Dieu ſans partage; de ſe conformer à ſa divine volonté; de ne demander jamais avec un empreſſement inquiet qu'il change leur état, mais ſeulement ſous condition, autant qu'il l'aura agréable, & enfin de ne ceſſer d'eſpérer qu'il les délivrera un jour, & qu'il leur montrera la ſérenité de ſa face.

CCXXIX.

Les perſonnes Religieuſes qui au commencement de leur conſécration à Dieu ont goûté de grandes conſolations, & éprouvé une grande ardeur pour tout ce qui eſt de la Religion, & qui enſuite ne ſentent plus les mêmes douceurs & le même empreſſe-

ment pour les exercices de leur état, ces personnes, dis-je ne doivent point s'allarmer ni se décourager, encore moins douter de leur vocation. Disons en de même de celles en qui leur premiere ferveur s'est changée en une extrême répugnance pour leurs devoirs reguliers ; qui sont tentées de regret d'avoir quitté le monde, que l'assujettissement à l'obéissance révolte, & à qui la vue, les manieres & l'entretien des autres Religieuses deviennent insupportables : car dans une ame qui craint Dieu, tout cela n'est qu'une tentation du démon, qui veut rendre inutile en elle la grace de la vocation religieuse, & lui faire abandonner son état si elle est encore Novice, ou la jetter dans le désespoir si elle est engagée par la profession. Certes cet esprit de malice, souverainement artificieux en méchanceté & qui ne peut voir sans jalousie & sans frémir de rage une ame qui se dévoue toute à Dieu, & qui peut arriver à une très-haute perfection par les moyens abondans qu'on a dans la Religion, n'oublie rien pour l'en détourner, ou pour la déconcerter, s'il le peut. Mais cette Religieuse qui est ainsi attaquée par la tentation, bien loin de l'écouter, ou de prendre quelque résolution contraire à la grace de sa vocation, doit demander à Dieu fréquemment qu'il y confirme davantage, & s'attacher plus que jamais à en remplir les devoirs & sur-tout à l'oraison, prendre garde de ne point chercher au-dehors des sujets d'amusement pour se distraire,

de ses peines ; mais chercher sa consolation aux pieds de Dieu & auprès d'un Directeur éclairé à qui elle ouvre entierement son cœur & manifeste tout ce qui se passe dans son ame. Par ce moyen elle trouvera de la force contre la tentation, un conseil salutaire pour s'y bien conduire, & insensiblement la paix lui sera rendue, *parce que Dieu ne permettra pas que l'ame juste soit toujours dans la perplexité.* * Nous disons ceci à toutes les Religieuses en général ; mais nous l'adressons plus particulierement aux Novices, car le tems du Noviciat est pour plusieurs un tems de tentation ; c'est pourquoi nous ne sçaurions trop leur recommander, si elles en sont attaquées, de ne point tenir leurs peines secrettes, ce qui seroit un surcroit pour elles de tentation très-dangereux, mais de recourir à leur Maitresse, ou à leur Directeur qui les consoleront & les aideront à sortir victorieuses de leur combat. Quant aux Maitresses, qu'elles ne trouvent pas mauvais que nous récommandions ici deux points bien essentiels ; le premier d'être toujours disposées à recevoir leurs Novices, à les écouter favorablement, à les encourager dans leur timidité, à ne jamais se lasser de leurs fréquens entretiens, quand même ce seroit jusqu'à l'importunité & l'indiscrétion, puisqu'elles ne sont en place que pour la consolation & l'instruction de leurs jeunes éleves. Le second est de ne jamais parler, ni faire entendre directement ou indirectement ce que leurs Novices leur confient de leur

* Ps. 54. 22.

intérieur, afin que celles-ci recourent à elles avec plus de liberté & de confiance.

CCXXX.

Notre intention dans tout ce que nous venons de dire, n'est point de confondre ici ces ames pieuses que Dieu éprouve par les tentations, les privations & les autres peines intérieures, avec celles qui ne les souffrent que par leur tiédeur & leur relâchement, & dont l'esprit continuellement dissipé, le cœur plein d'attaches & souvent d'affections dépravées, les sens ouverts à tout ce qui se présente, donnent une libre entrée à toutes sortes de tentations & mettent des obstacles extraordinaires aux desseins de Dieu, en résistant sans cesse à ses inspirations, en manquant habituellement à leur regle, en négligeant entierement le soin de leur perfection, en condescendant à tout ce que leurs passions leur suggerent. Si ces personnes osent se plaindre d'être souvent tentées de n'avoir jamais de consolation dans le service de Dieu, de sentir sans adoucissement le poids de la vie religieuse, en sorte qu'il leur devient insupportable, tandis que les ames fideles le portent avec joie, si, dis-je, elles osent se plaindre de ces choses, qu'elles s'en prennent à elles-mêmes, c'est bien par leur faute qu'elles souffrent. Envain demanderont-elles la fin de leurs tentations & de goûter les avantages de leur état, on leur répondra toujours : Vivez conformément à votre vocation ; soyez Religieuse & non pas mondaine ; fidele à vos devoirs au

lieu de les négliger comme vous faites : alors ou la tentation cessera, ou vous en triompherez avec avantage. Dieu vous fera sentir ses douceurs, ou quand même il vous en priveroit, il vous fortifiera dans cet état de privation, & le tems viendra où *après avoir semé dans les larmes, vous recueillirez dans la joye.* *

CCXXXI.

Il y a des tentations dont on triomphe plus en fuyant qu'en combattant, pour ainsi dire, tête-à-tête avec l'ennemi : telles sont celles qui attaquent la sainte modestie. Je ne dis pas seulement qu'il en faille éviter les occasions extérieures, cela se suppose aisément ; mais dès que les mauvaises images se présentent à l'esprit, il faut s'en détourner comme d'un objet d'horreur & se tourner du côté de Dieu comme un enfant effrayé par un chien qui le poursuit, court se jetter entre les bras de sa mere. Le plus sûr est de faire ainsi diversion ; car plus on veut disputer autrement, plus il arrive que l'imagination s'échauffe & que les images odieuses s'y gravent. Il importe extrêmement qu'on fasse ceci dès le commencement de la tentation, parce que si on hésite tant soit peu, le démon s'insinue, avance dans l'esprit, passe jusqu'au cœur & le gagne. Il n'est pas bon que les personnes si timorées & qui par la miséricorde du Seigneur ne voudroient pas consentir pour rien du monde à l'offense de Dieu, il n'est pas bon, dis-je, que quand elles ont souffert quelque tentation, sur-tout

* *Psal.* 125.6.

quant cela leur arrive fréquemment, elles s'examinent aussi-tôt pour voir comment elles ont combattu ; car le demon s'en peut servir avec avantage & renouveller la tentation encore plus fortement qu'auparavant.

CCXXXII.

Que je vous plains si vous êtes attaquée de tentations contre la foi ! Dans les autres les vérités de la foi nous servent de motif pour y résister courageusement ; mais dans celles-ci on ne sçait de quel côté se tourner ; parce que l'enfer paroît une fiction, le Ciel une chimere, toute la Religion une fable, l'espérance ne trouve presque plus où s'appuyer. Ne disputez pas avec ce demon raisonneur ; n'entrez point alors avec lui dans l'examen de nos saints mysteres ; mais tournez-vous du côté de Dieu, & dites-lui avec une ferme délibération, comme ce Pere de famille de l'Evangile * : *Je crois, Seigneur, aidez-moi dans la foiblesse de ma foi.* « Il y en » a dit L'Auteur de l'Imitation de J. C. †, qui » sont tentés violemment touchant la foi de » la sainte Eucharistie, (& il en faut penser de même des autres points de notre » créance) mais c'est plutôt un effet de la » malice de leur ennemi que de leur peu de » foi. Ne disputez point alors avec vos pensées, ne vous en mettez point en peine, » & ne répondez point aux doutes que le » démon vous jette dans l'ame, mais croyez » fermement à la parole de Dieu, aux oracles des Prophétes, à l'autorité des Saints, » & cet esprit de malice s'enfuira de vous. »

* Marc. 9. 23. † L. 4. c. 18.

Il faut ajouter ici que dans une personne timorée la crainte qu'elle a de manquer de foi est une preuve qu'elle n'en manque point ; car bien que par la force de la tentation il lui semble qu'elle a perdu cette précieuse vertu, c'est moins sa volonté qui y prend part que le bruit que la tentation fait dans son ame. Aussi pour peu que quelqu'un voulût disputer avec elle contre la foi, on la verroit bien-tôt la soûtenir avec fermeté, produire par-là ses véritables sentimens.

CCXXXIII.

C'est encore une tentation bien délicate & fâcheuse pour une bonne Religieuse, que de sentir une aversion ou une antipathie naturelle contre quelqu'une de ses Sœurs. Si cette aversion est involontaire, elle ne laissera pas que de la faire souffrir beaucoup, parce que se trouvant fréquemment dans l'occasion de voir, de parler, de traiter avec cette Sœur, elle sera obligée de combattre ses répugnances, de faire des efforts pour calmer son esprit, adoucir son cœur, & ne rien laisser échapper dans ses paroles ou dans ses manieres qui montre son indisposition contre elle ; & si cette aversion est volontaire, je veux dire si elle l'entretient de propos délibéré dans son cœur, combien de fautes ne commettra-t-elle pas par jour contre la charité ? Et de combien de murmures intérieurs ou extérieurs, de sentimens d'aigreur & de rancune, de mouvemens d'impatience, & d'autres semblables péchés ne se rendra-t-elle pas coupable ? Je parle à vous

ui craignez d'offenser Dieu, & à qui l'aversion naturelle que vous avez contre votre Sœur est un sujet de peine plutôt qu'un sentiment de votre volonté ; quelque résolution que vous ayiez prise de ne point consentir à votre aversion, ne vous fiez pourtant pas trop là-dessus, mais soyez extrêmement sur vos gardes dès que l'occasion se présentera de penser, ou de parler, ou d'agir au sujet de cette Sœur. Premierement ne vous entretenez jamais volontairement dans votre esprit de ce qui peut vous déplaire en elle. En second lieu, si vous en entendez parler mal-à-propos, ne vous mêlez point dans le discours, ou bien excusez-la toujours & sans jamais ajouter de correctif. En troisieme lieu, ne lui parlez jamais qu'avec douceur & avec bonté ; n'évitez pas sa rencontre ; ne refusez pas de lui rendre service, ni d'être dans quelque emploi avec elle. En quatrieme lieu, priez souvent Dieu pour elle ; humiliez-vous devant Dieu au-dessous d'elle ; protestez en la présence du Seigneur que vous êtes pécheresse & elle très-vertueuse, que vous n'avez que des défauts, & que c'est seulement votre orgueil qui vous cache ses mérites & sa vertu.

CCXXXIV.

Il y a des personnes qui s'occupent si fort de leurs défauts ou de leurs peines, qu'elles ne sçavent penser à autre chose ; qu'elles s'en tourmentent sans cesse ; qu'elles sont toujours à les considérer, à s'y envelopper, à en parler, à s'en affliger, à s'en inquiéter, à

s'en troubler. C'est un cercle d'où elles ne sçavent plus sortir. Il y a sans doute bien de l'illusion dans cette conduite ; & tout de même que plusieurs évitent de se connoître par amour propre, c'est par amour propre que celles-ci s'entretiennent dans les réflexions qu'elles font continuellement sur elles. Mais quel amour propre, me direz-vous, y a-t-il à se troubler comme elles font de leurs défauts & à s'entretenir de leurs peines ? Cet amour propre consiste à vouloir être sans défauts & à le vouloir avec une amere inquiétude. Ce n'est pas en se troublant & en y pensant continuellement qu'elles y remedieront ; ce sera par la priere, la patience & l'application à se corriger. Il y a des gens portés à se dissiper, à se repandre sur tous les objets, à oublier le soin de leur intérieur, à qui nous disons avec justice : rentrez dans vous-même & demeurez-y appliqués à vous étudier & à vous bien connoitre ; mais aux personnes dont nous parlons nous leur disons plutôt : sortez de vous-mêmes : ne vous occupez guere de vous-mêmes ; mais portez vos pensées vers Dieu ; jettez-vous dans le sein de Dieu ; abandonnez-vous à lui. Que gagnent ces ames à faire tant de retours sur elles-mêmes avec inquiétude ? Leur chagrin contre les défauts qu'elles se reprochent leur a-t-il jamais servi à s'en corriger ? Au contraire il est en elles une occasion perpétuelle d'impatience, de tristesse, d'abbatement & de mauvaise humeur ; & après bien des années qu'elles ont passé dans

cet état, elles ont à se reprocher de n'avoir remedié à aucun de leurs défauts ; de n'avoir acquis aucune vertu ; d'avoir vaqué avec tiédeur & négligence à tous leurs exercices de piété ; d'avoir souffert beaucoup dans leur esprit & à pure perte, & d'avoir été à leur Directeurs un sujet de patience & peut-être d'impatience.

CCXXXV.

Le scrupule est une maladie spirituelle dont on doit s'efforcer de guérir. Bien loin d'aider à la pratique solide de la pieté il y est un obstacle, & conduit quelquefois à un si grand découragement, qu'ennuyé & dépité de tant souffrir de sa conscience erronée, on se jette dans l'extrêmité opposée ; on abandonne le soin de son ame ; on se livre au relâchement. Toutes les personnes scrupuleuses ne le sont ni par le même principe, ni au même dégré, ni sur les mêmes sujets. Les unes le sont par naturel ; d'autes par amour propre, ou par obstination dans leur propre sentiment ; d'autres par ignorance ; d'autres par l'artifice du démon, & il est rare que le scrupule soit du nombre de ces épreuves dont Dieu se sert pour purifier les ames. Deplus il est des personnes industrieuses à se tourmenter elles-mêmes par les continuelles réflexions qu'elles font sur leurs pensées, sur tout ce qui leur passe par l'imagination, sur une infinité de circonstances morales qu'elles trouvent dans leurs sentimens & dans tout ce qu'elles font, qu'on ne peut concevoir comment leur esprit peut leur

fournir tant d'idées singulieres, bisarres, extraordinaires. Enfin les unes sont scrupuleuses sur leurs confessions, d'autres sur la récitation de l'office ou des autres prieres, d'autres trouvent par-tout matiere de péché mortel, & ne peuvent presque faire un pas ou le moindre mouvement, qu'elles ne craignent de pécher grievement, ou d'en donner occasion aux autres. Qui voudroit suivre toutes les imaginations des ames scrupuleuses n'y trouveroit point de fin.

CCXXXVI.

C'est le défaut des personnes scrupuleuses de consulter souvent & de revenir toujours à leur propre jugement ; de convenir qu'elles doivent renoncer à leurs propres lumieres & de n'y renoncer jamais ; de promettre cent fois qu'elles se soumettront & ne le faire que pour un instant. Tantôt elles ne croient pas d'être scrupuleuses & ne veulent pas qu'on le pense d'elles ; tandis que le Confesseur le moins expérimenté ne peut les méconnoitre. Tantôt elles ne croient jamais s'être assez expliquées, tandis qu'elles l'ont fait au double de ce qui est nécessaire, & que plus elles veulent se faire comprendre, moins elles sont satisfaites. Quelque regle qu'on leur donne pour agir dans les occasions, elles trouvent toujours qu'il survient quelque nouvelle circonstance qui les empêche d'en faire l'application ; ainsi il faut un nouveau conseil, il faut se troubler encore & mettre en exercice la patience du Directeur. En un mot, c'est un cahos que leur

nscience, & s'il falloit juger de Dieu par
r disposition, il ne seroit plus cet être in-
iment bon & miséricordieux qui veut nous
iver tous, mais un juge inflexible, un
acteur impitoyable, quelqu'un qui a juré
ur perte, & qui pour cela leur tend des
eges à chaque pas. Les effets qui s'ensui-
ent de pareilles dispositions sont bien tris-
es ! Ne goûter jamais les douceurs de la ver-
u; avoir sans cesse l'esprit préoccupé d'ima-
ges fâcheuses & quelquefois accablantes; être
lévoré par ses remords; se croire toujours
couvert de péchés mortels & un objet d'hor-
reur aux yeux de Dieu; être souvent dans
de si étranges perplexités, que de quelque
maniere qu'on agisse, il semble qu'on ne
peut éviter de pécher; se tourmenter de tout
& tourmenter les autres, soit par la mauvaise
humeur où met la peine qu'on souffre, soit
parce qu'on se rend incapable de rien faire;
mais sur-tout tourmenter les Confesseurs dont
on est le véritable fléau. Voilà ce que sont
les personnes scrupuleuses; mais ce portrait
auquel elles peuvent se reconnoitre en tout
ou en partie, devroit bien les porter à faire
tous leurs efforts pour sortir d'un état si fâ-
cheux.

CCXXXVII.

Les personnes scrupuleuses n'ont d'autre moyen à prendre si elles veulent guérir, que celui d'une obéissance humble, simple & aveugle à celui qui est le pere spirituel de leur ame. Tout ce que les Maitres de la vie spirituelle ont dit à leur sujet se réduit à la

nécessité où elles sont d'obéir. On leur accorde de s'éclaircir avec leur Directeur une fois, deux fois, trois fois s'il le faut ; mais cela fait, qu'elles n'écoutent plus leur esprit ni les cris de leur conscience inquiéte & pusillanime ; qu'elles se tiennent précisément à obéir ; qu'elles s'assûrent sur l'obéissance ; qu'elles ne pensent, ne jugent, ne décident de rien que par l'obéissance. Si elles employent constamment ce moyen, & se roidissent pour cela contre leur esprit, elles guériront sans doute, & auront enfin la consolation de servir Dieu avec paix & de goûter les douceurs de la piété. Au contraire plus elles s'obstineront à suivre leurs idées, plus leur peines croitront & leur tourment durera.

CCXXXVIII.

Qui que vous soyez dans la religion qui souffrez des peines intérieures, prenez bien garde de chercher dans le relâchement & la dissipation le remede aux maux que vous souffrez. Cherchez-le plutôt dans le conseil d'un Directeur pieux & éclairé ; mais surtout aux pieds de J. C. par la priere, & encore principalement au Très-St. Sacrement par la participation fréquente à ce Pain des forts & à cet aliment de vie. Helas quelle doit être la dévotion d'une Religieuse envers ce divin Sacrement ! La seule pensée qu'il contient son Epoux sacré doit lui inspirer un courage, une ardeur & une joie extraordinaire ; elle devroit suffire, si sa foi étoit bien vive pour la rassûrer, pour la fortifier, pour

ui faire braver l'enfer ; pour lui rendre ses
croix légeres, pour changer en douceur toutes les amertumes de cette vie. Je n'ai pas besoin doit-elle dire, de monter au Ciel pour y trouver celui qui peut me proteger contre les ennemis de mon ame, & que je dois aimer uniquement & souverainement : il a daigné s'établir une demeure avec moi ; là je le trouve toutes les fois que je le desire ; il y est pour moi ; il m'y attend à toute heure ; il y réside pour l'amour de moi ; c'est cet amour qui l'y tient lié par les chaines de sa bonté infinie. Il veut que j'aille l'y entretenir, que je lui raconte tout ce qui m'intéresse, que je lui parle de mes besoins & de mes peines, que je le rende le dépositaire des secrets de mon cœur, & que je mette en lui tout mon appui & ma confiance. O que ces réflexions sont consolantes pour une Religieuse intérieure, & dont la foi est vive & animée ! qu'elles peuvent l'aider puissamment à soûtenir avec courage & avec patience les tribulations & les miséres de cet exil ! C'est consequemment à ces pieux sentimens qu'une Religieuse intérieure ne trouve pas de plus grand soulagement dans ses peines que de les exposer à son divin Epoux aux pieds de son tabernacle. Elle y puise des lumieres dans ses doutes & un esprit de conseil dans ses perplexités, la force dont elle a besoin dans les tribulations & les tentations, de la fermeté dans les occasions difficiles ; des sentimens de ferveur dans la secheresse, de graces pour se corriger & pour avancer

dans la vertu, une ressource entiere dans tous ses besoins. Plus elle s'y présentera avec respect, avec humilité, avec dévotion, plus aussi elle en sera favorisée. Ce Sacrement contient le trésor de toutes les graces ; mais c'est la piété humble & sincere qui les y puise.

CCXXXIX.

Vous ne devez jamais passer devant le Choeur sans porter votre esprit & vos affections au Très-Saint Sacrement. Si vous y entrez, que ce soit toujours avec un profond respect & une dévotion tendre & affectueuse. Ne laissez point alors égarer votre vue ; mais les yeux modestement baissés, le corps droit, l'esprit frappé de la présence de Jesus-Christ, faites l'inclination ou la génuflexion d'une maniere si respectueuse, qu'il paroisse que l'hommage extérieur que vous rendez à Jesus-Christ coule, pour ainsi dire, de source, & que vous n'êtes pas moins pénétrée de dévotion & d'amour pour lui, que vous le témoignez extérieurement. C'est ordinairement à la maniere dont une Religieuse fait la génuflexion devant le Très-Saint Sacrement qu'on reconnoit si elle est intérieure. Celle qui ne l'est point ne s'acquitte guere de ce devoir que rapidement, légerement & sans aucune gravité.

CCXL.

Tout ce qui a du rapport avec le Très-Saint Sacrement doit faire l'objet du zele & de la dévotion d'une Religieuse. La décoration des Autels, la propreté des ornemens

méritent toute son attention. O combien celles qui sont chargées de cet emploi doivent s'estimer heureuses & favorisées, & avec quel esprit de Religion doivent-elles toucher & prendre soin de tout ce qui concerne le saint temple, & principalement de tout ce qui sert à nos saints & redoutables mysteres ! Pour s'en acquitter avec la piété & la dévotion convenable, elles, doivent se proposer celle de la très-sainte Vierge dans le soin qu'elle prenoit des linges qui servoient à Jesus enfant.

CCXLI.

On doit garder un religieux silence dans la Sacristie, non-seulement pour ne pas détourner le Prêtre qui se prépare à la sainte Messe, ou qui fait son action de graces, mais aussi à cause de la proximité du Très-Saint Sacrement. Les Sacristines doivent observer pour cela de ne pas parler entr'elles à haute voix dans leur Sacristie intérieure, & sur-tout elles ne doivent pas discourir vainement avec leur Chapelain, mais se contenter de lui présenter les ornemens nécessaires : cette maxime est plus importante qu'elle ne paroit d'abord. C'est quelquefois par des entretiens inutiles & qui reviennent journellement entre les Religieuses & leurs Chapelains, que se forment des liaisons & des attaches préjudiciables à leur ame.

CCXLII.

Lorsqu'une Religieuse est bien intérieure, tous ses desirs la portent vers J. C. Elle le verra sans aucun voile dans le Ciel ; mais

en attendant elle s'estime souverainement heureuse de le posséder réellement dans le Très-Saint Sacrement. Aussi combien de fois dans le jour soupire-t-elle après le bonheur de le recevoir ? Combien de fois ne va-t-elle pas lui rendre ses adorations les plus profondes, & lui temoigner son ardeur & son empressement ; Ah ! quand l'amour de Jesus-Christ a pris une entiere possession du cœur d'une Religieuse, il l'attire sans cesse auprès de son sacré tabernacle ; elle voudroit y être à toutes les heures ; elle ne peut s'en retirer sans faire violence à son cœur. Profitez du loisir que vous aurez le Dimanche & les Fêtes pour y rester autant que vous pourrez, vous ne sçauriez être mieux qu'en la présence de Jesus-Christ ; & si dans les autres jours vos occupations ne vous permettent pas d'y être si long-tems, portez-y souvent votre esprit & vos desirs ; il les entendra à quelque coin que vous soyez du Monastere, & peut-être vous y fera-t-il éprouver les onctions de son amour aussi sensiblement que si vous étiez prosternée au pied de l'Autel à l'adorer & à l'aimer.

CCXLIII.

Je ne veux pas que vous alliez à Jesus-Christ dans la sainte communion ; je veux que vous y couriez. Si vous aimez sincerement ce tout-aimable de votre cœur, pourquoi ne vous empresseriez-vous pas de l'aller recevoir ? Apportez-y une profonde humilité, une tendre confiance, une sainte ferveur & une vive reconnoissance. Hélas !

si notre foi étoit bien vive, quels transports de joie & d'amour ne sentirions-nous pas alors dans nous ? Mais elle est foible, elle n'est pas véritablement animée, voilà pourquoi nous sommes si peu sensibles à un bienfait qui devroit faire fondre notre cœur en sentimens de tendresse & de reconnoissance. Que si vous n'êtes pas dans ces heureuses dispositions, humiliez-vous-en, & desirez de les avoir ; dites avec l'ame fidele dans le livre de l'Imitation de J. C. * » O Jesus, » dont la bonté & la douceur est infinie, » faites-moi misèricorde. Je suis devant vous » comme un pauvre & un mendiant ; ne » me refusez pas quelques étincelles de ce » feu d'amour qui anime votre cœur, afin » que le ressentant dans cette communion, » ma foi croisse de plus en plus, que mon » espérance se fortifie dans la vue de votre » bonté, & que la charité que vous me » donnerez, étant une fois allumée, & m'ayant » fait goûter les délices de cette manne » céleste, elle brûle sans cesse sans jamais » s'éteindre. «

CCXLIV.

Tâchez de vous approcher de la sainte Communion dans les mêmes sentimens que si vous voyiez Notre-Seigneur Jesus-Christ des yeux du corps. Quels seroient vos transports & votre étonnement si Jesus-Christ vous apparoissoit dans votre chambre ? Avec quel respect l'adoreriez-vous ? Avec quelle ferveur lui représenteriez-vous les besoins de votre ame ? Avec quelle joie le contemple-

* L. 4. c. 14.

riez-vous ? Mais la foi n'eſt-elle pas plus ſure que le témoignage des ſens ? Et ſi vous êtiez ſi ardente en le voyant des yeux du corps, pourquoi ſerez-vous lâche en le voyant des yeux de la foi ſous les eſpeces eucharistiques ? Il faut qu'au moment que vous le recevrez, vous réuniſſiez toutes les puiſſances de votre ame pour le contempler & l'adorer de la plus profonde adoration dont vous ſerez capable. Accompagnez-le reſpectueuſement en eſprit lorſqu'il deſcend dans votre eſtomac, comme ſi vous le placiez de vos mains dans votre cœur ainſi que dans un tabernacle ; retirez-vous enſuite de la ſainte table pour vous recueillir plus profondément ; tâchez de tout oublier, & plût à Dieu que vous puſſiez-vous oublier vous-même pour ne vous occuper que du tréſor infini que vous poſſedez ! Menagez précieuſement le peu de tems que Jeſus-Chriſt eſt au dedans de vous ; employez-le à vous tenir unie à lui, ou à l'adorer dans un religieux ſilence. Suivez doucement les affections qu'il vous inſpirera, & tirez de ſon ſacré cœur tout ce que vous pourrez d'onction, d'amour & de graces.

CCXLV.

Veillez beaucoup ſur vous-même lorſque vous devez communier ; & ſi vous avez le bonheur de le faire ſouvent, que cette inſigne faveur vous oblige à vous conſerver dans une plus grande pureté de cœur ; car, comme dit Jeſus-Chriſt à l'ame fidele dans le livre de l'Imitation : » Je ſuis l'ami de la

» pureté †; je suis le sanctificateur des ames
» saintes. Je cherche un coeur pur; c'est-là
» que je trouve mon repos. « Cette pureté
du coeur consiste principalement à le vuider
des affections terrestres, à bannir de l'esprit
le tumulte du siècle, à retrancher les vains
desirs, à se purifier sans cesse de ses défauts,
à se conserver dans la retraite & le recueillement. O combien une Religieuse profiteroit
de ses communions, si elle sçavoit bien pratiquer ceci! Jesus-Christ établiroit son regne
dans son coeur à mesure qu'il seroit vuide
de l'esprit du monde, & le trouvant purifié
du vieux levain, il le rempliroit de sa divine
onction.

CCXLVI.

Il faut qu'une communion serve à vous soutenir jusqu'à l'autre dans des dispositions convenables, & que votre vie se passe en action de graces pour la communion que vous avez fait & en préparation pour celle que vous devez faire. Cette pratique est très-excellente & très-propre à vous conserver dans une sainte vigilance & dans la ferveur de la piété. D'ailleurs elle est d'autant plus aisée, qu'elle est plus à la portée des Religieuses, lesquelles sont presque toutes en usage de communier au moins le Dimanche & le Jeudi: ainsi elles peuvent se proposer d'une part d'être fideles à bien pratiquer tous les actes des vertus dont la providence leur menagera les occasions, les faisant servir pour remercier Notre-Seigneur Jesus-Christ du bonheur qu'elles ont eu de

† L. 3. c. 12.

le recevoir dans la communion du Dimanche, & d'autre part elles doivent veiller sur elles-mêmes pour ne point commettre des fautes volontaires, & se conserver dans le recueillement, afin de mieux se disposer à la communion du Jeudi, & ainsi successivement d'une communion à l'autre. En faudroit-il davantage pour rendre sainte une Religieuse ?

CCXLVII.

Il ne faut pas qu'une Religieuse s'abstienne légerement & par son propre jugement de la sainte communion, ni qu'elle compte pour peu de chose d'en être privée. Si vous aimez véritablement Notre-Seigneur Jesus-Christ, comment vous priverez-vous sans peine d'un Sacrement dans lequel vous le possédez tout entier ? Certes plus les Saints ont été embrasés d'amour, plus ils ont soupiré avec ardeur après ce Pain de vie, & leur plus grande consolation dans ce lieu d'exil a été d'y participer souvent. Faites-le donc tout au moins aux jours marqués par votre regle, & faites-le même plus souvent si on trouve à propos de vous le permettre, bien loin de vous en dispenser aux jours que la regle vous prescrit.

CCXLVIII.

Lorsque la regle dit que les Religieuses communieront à certains jours marqués, par exemple, le Dimanche, le Jeudi & aux jours de Fête, cela ne signifie pas qu'on ne puisse leur permettre de le faire plus souvent selon qu'elles le desireront & qu'elles y seront

disposées, puisque le desir de l'Eglise est que tous les fideles se mettent en état de le pouvoir faire tous les jours, & à plus forte raison les Epouses de Jesus-Christ. Aussi ne doit-on pas alléguer la regle pour prétexte qu'on ne doit pas communier davantage qu'elle ne le marque; mais on doit conclure seulement qu'on ne doit pas le faire moins qu'elle le prescrit.

CCXLIX.

Il ne faut point que les Supérieures refusent légerement & par caprice ou par scrupule à leurs Religieuses les communions extraordinaires qu'elles leur demandent; elles doivent plutôt bénir le Seigneur de les voir empressées pour cet aliment de salut & de vie éternelle, & à moins qu'il leur constât qu'elles en abusent, elles doivent condescendre à leurs pieux desirs avec tant de douceur & de charité, qu'elles leur inspirent la confiance de leur réitérer souvent la même demande.

CCL.

Une Supérieure doit regarder comme un des plus grands sujets de consolation qu'elle puisse avoir, que ses filles se réunissent toutes à la table du Seigneur aux jours marqués par la regle. Certes c'est un objet très-édifiant de voir ainsi une Communauté entiere participer avec piété & dévotion aux sacrés mysteres. Ah! si les Religieuses travailloient de concert par une sainte émulation à se rendre dignes de la communion fréquente, ne pourroit-on pas dire de leur Monastere, qu'il est

le paradis de la terre, où l'Epoux céleste est environné de ses saintes Epouses, qui le suivent par-tout & lui font assidûment leur cour? Mais lorsque dans un Monastere on ne voit approcher de la sainte table qu'une partie, & souvent la moindre de la Communauté aux jours destinées à cette action si sacrée, que cela montre bien peu d'ardeur pour ce divin Sacrement, & que l'amour qu'on y a pour Notre-Seigneur Jesus-Christ paroit foible & languissant!

CCLI.

» L'ennemi du salut, dit l'Auteur de l'I-
» mitation de J. C. † sçachant le grand fruit
» qu'on retire de la sainte communion, &
» qu'elle est un très-grand remede contre
» toutes les maladies intérieures, met tout
» en usage pour en retirer autant qu'il peut
» & en détourner les ames fideles & pieu-
» ses: « & nous pourrions ajouter, qu'il n'y réussit que trop. Nous exhortons les Religieuses à lire avec une attention particuliere toute la suite du chapitre que nous citons. Celles qui craignent trop d'approcher de la sainte table, y pourront découvrir la fausseté des prétextes dont le démon se sert pour les en détourner, & combien il est dangereux pour elles de seconder ses artifices par leur pusillanimité.

CCLII.

Vous dites que vous avez trop de défauts pour oser communier souvent. Cette raison frappe d'abord & paroit fort plausible; mais lorsqu'on l'approfondit bien dans plusieurs

† L. 4. c. 10.

Religieuses, on trouve que dans les unes ce n'est qu'une crainte excessive, & dans les autres une indévotion & un relâchement. Les premieres doivent suivre l'avis d'un Confesseur ou Directeur pieux & éclairé, & faire céder à ses lumieres celles de leur conscience scrupuleuse. Elles doivent considérer que si ce sont leurs défauts qui les arrêtent, elles ne communieront de leur vie; puisque tant que nous serons sur la terre nous en aurons à corriger. Quant aux autres qui vivent dans la tiédeur & la lâcheté, elles doivent faire tous leurs efforts pour se ranimer & se mettre en état de communier souvent, ainsi qu'il convient à une personne consacrée spécialement à Jesus-Christ. A la vérité il n'est pas raisonnable que celles qui vivent dans un relâchement & une négligence affectée de leurs devoirs, & qui bien loin de vouloir se corriger de leurs défauts, les aiment au contraire, & y veulent croupir, il n'est pas, dis-je, raisonnable qu'on les traite comme celles qui ont leur perfection à cœur. Mais voici ce qui résulte ordinairement du prétexte qu'on allegue des défauts qu'on a; & qu'on remarque bien ceci: ce qui en résulte, c'est qu'on retranche la communion sans pour cela qu'on remédie aux défauts qui empêchent de la faire souvent. Au contraire on se relâche toujours davantage; on va de mal en pis; on s'abstient de communier plutôt par dégoût de Dieu que pour le respect qu'on a pour lui; & ce qui fait gémir, on est bien aise de communier rare-

ment pour n'être pas obligé de vivre aussi régulierement que l'exige la communion fréquente. » O douleur ! s'écrie ici avec justice » l'Auteur de l'Imitation de J. C. †, il se trouve des personnes si lâches & si négligentes, qu'elles sont bien aises que leurs communions soient différées afin de n'être » pas obligées de veiller avec plus de soin à » l'égard de leur ame. Hélas ! que ces personnes ont peu d'amour & peu de dévotion solide, de se dispenser si facilement » de la sainte communion ! «

CCLIII.

Ce pieux Auteur que nous venons de citer, montre ailleurs avec énergie le besoin qu'on a de recourir souvent à la sainte communion pour corriger ses défauts & s'empêcher de tomber dans le relâchement. » Comme je tombe, dit-il, * & que je péche si souvent, & qu'il faut si peu de chose » pour me relâcher & pour m'abattre, il » faut nécessairement que je me renouvelle, » que je me purifie, & que je me ranime » de nouveau par des oraisons, par des confessions & des communions fréquentes, de » peur que, m'abstenant plus long-tems du » sacré corps de Jesus-Christ, je ne me refroidisse peu à peu de mes saints desirs...... » Ainsi ce Sacrement est le remede de toutes les maladies spirituelles. C'est lui qui » guérit tous nos vices, qui donne un frein » à nos passions, qui affoiblit ou arrête tout-à-fait les tentations, qui répand dans nous » une plus grande force, qui fait croitre la

† L. 4. c. 10. * L. 4. c. 3.

» vertu qui commençoit à naitre, qui affer-
» mit la foi, qui fortifie l'espérance, & qui
» étend & embrase de plus en plus le feu
» de l'amour. « Ces paroles sont assez clai-
res, sans qu'il soit nécessaire que nous y ajoû-
tions nos réflexions pour en développer le
sens. Les Religieuses doivent comprendre
qu'en se privant de la sainte communion elles se privent en même tems d'un des plus puissants moyens de se corriger de leurs défauts, & que moins elles s'approcheront de Jesus-Christ, dans qui seul elles peuvent trouver de force pour résister aux tentations & pour combattre leurs passions, moins aussi elles seront en état de les vaincre. Il faut donc que, se mettant, avec la grace du Seigneur, dans la sincere volonté de se corriger, & détestant sincerement dans elles ce qui peut déplaire à Notre-Seigneur Jesus-Christ, mais sentant d'ailleurs combien leur foiblesse est grande, elles s'approchent de ce divin Maitre avec humilité & confiance, & que, mettant fidelement à profit la grace qu'elles puiseront dans son sacré cœur, elles s'efforcent de s'amender & de croitre en vertu pour se mettre toujours plus en état de fréquenter cet adorable Sacrement.

CCLIV.

Je veux que vous respectiez souverainement Notre-Seigneur Jesus-Christ, & nous ne sçaurions assez le faire, puisqu'il est Dieu comme son Pere, & qu'il mérite nos plus profondes adorations. Mais si vous portez le respect jusqu'à vous éloigner pour cela de

la sainte table, il n'agréera pas vos hommages, parce que vous répondez mal par-là aux desseins de miséricorde & d'amour qu'il a eu en instituant le Sacrement de nos Autels. Ignoroit-il notre bassesse, nos miseres, notre indignité? Non sans doute; & cependant il nous appelle, il nous invite d'aller à lui; il nous dit dans l'Evangile †: *Venez à moi vous tous qui travaillez & qui êtes chargés, & je vous soulagerai.* Que pouvez-vous opposer à des paroles si pleines de bonté, de tendresse & de charité? Si vos péchés vous épouventent, que les amoureuses invitations de Jesus-Christ vous rassurent. Il ne veut point se montrer à vous dans l'éclat de sa gloire dont vous seriez accablée, il s'est couvert des especes du pain & du vin, comme pour exciter en vous une faim très-ardente de vous en nourrir.

CCLV.

Il y a des cas où l'on est louable de s'abstenir par respect de la sainte communion. Si » quelqu'un, dit l'Auteur de l'Imitation de » J. C. * s'abstient quelquefois de ce saint » mystere par humilité, ou parce qu'il a un » sujet légitime qui l'en empêche, il doit » être loué pour le respect qu'il lui porte. « Mais ces cas ne sont pas fréquens, & on se trompe très-fort si on en veut faire une loi ordinaire. Les Saints ne l'ont pas pensé ainsi. C'étoit par respect pour Jesus-Christ que saint Pierre refusa d'abord de souffrir qu'il lui lavât les pieds †; mais quand cet adorable Maitre l'eut menacé qu'il n'auroit point de

† Matt. 11. 28. * L. 4. c. 10. † Joan. 13. 8. 9.

art avec lui s'il s'obstinoit davantage, il
ii présenta non-seulement les pieds à la-
er, mais aussi ses mains & sa tête. Appli-
uez-vous ceci, vous qui n'osez par respect
pprocher souvent de la communion. Ecou-
ez ce que Jesus-Christ vous dit * : *Si vous*
mangez la chair du Fils de l'homme, & si
ous ne bûvez son sang, vous n'aurez point
vie en vous. Que cette menace vous rende
ussi docile que S. Pierre, & offrez-vous
on-seulement à communier quelquefois,
ais encore à le faire fréquemment.

CCLVI.

O Vierges sacrées, heureuses Epouses de
esus-Christ †, puisse ce divin Epoux vous
tirer si fortement par l'odeur de ces par-
ms, que vous couriez après lui avec un
npressément des plus ardens! Puisse son saint
nour s'allumer dans vos cœurs, & vous
esser sans relâche du desir extrême de le
cevoir! Puissiez-vous soûpirer nuit & jour
rès l'heureux moment où il viendra vous
norer de sa présence! Puissiez-vous, quand
moment si desiré arrivera, être transpor-
s hors de vous-mêmes par l'excès d'une
nte jubilation! Puissiez-vous, en le rece-
nt, vous abimer & vous perdre dans son
in cœur, qui est la source inépuisable de
très-sainte charité! Puissiez-vous enfin, pro-
er si bien de la visite de votre Sauveur que
us soyiez toutes transformées en lui, en
te que vous n'ayiez plus qu'un même es-
t & un même cœur avec lui! O que les
nts ont soupiré après la divine Eucharistie!

* Joan. 6. 54. † Cant. 1. 3.

avec quelle ardeur se sont-ils pressez de la recevoir ! avec quelle ardente dévotion l'ont-ils reçue ! quelles richesses spirituelles n'y ont-ils pas puisé ! à quoi tient-il que vous ne les imitiez, vous que J. C. appelle comme eux à sa table, & qu'il veut, en se donnant à vous, comme il se donnoit à eux, enrichir de ses bienfaits comme il les en a aussi enrichi ?

CCLVII.

L'Auteur de l'Imitation de J. C. a *renfermé* dans son 4e. livre tout ce qu'on peut dire de plus instructif & de plus touchant sur la sainte communion. Nous ne sçaurions trop recommander aux Religieuses de le lire souvent. Elles y puiseront des leçons pleines d'une céleste sagesse & des sentimens affectifs dignes du cœur des plus grands Saints. Dans quelque disposition qu'elles se trouvent de tentation ou de paix, de peine ou de consolation, de secheresse ou de ferveur, & à quelque degré d'oraison & d'amour qu'elles soient élevées, elles y trouveront ce qui leur convient. Les Chapitres 2. 3. & 4. sont des prieres pleines d'onction pour servir de préparation, & les chap. 13. 16. & 17. contiennent des effusions de cœur très-touchantes pour servir d'action de graces. Dans les autres chap. le pieux Auteur exhorte avec une onction des plus touchantes à approcher souvent de ce divin sacrement, à le faire avec le respect, l'humilité & la ferveur dont les Saints étoient animés ; mais sur-tout à se dévouer sans réserve à N. S. J. C. à s'unir

lui cœur à cœur & à puiser dans lui l'amour sacré comme dans sa source.

CCLVIII.

La loi de l'amour sacré oblige tout le monde ; à combien plus forte raison oblige-t-elle les Epouses de J.C. ? Hélas ! faut-il la leur recommander, & leur en proposer des motifs ? Qu'elles ouvrent les yeux, & qu'elles voient. Pourquoi sont-elles séparées du monde ? A qui se sont-elles solemnellement consacrées ? Tout ce qui les environne dans leur Monastere, tout ce qu'elles sont obligées de pratiquer, tout ce qui est en elles, tout leur intime cette loi d'amour. O aveuglement d'une Religieuse qui ne s'en apperçoit pas, ou pour mieux dire, qui n'y veut pas faire attention ; qui n'a point dans l'esprit d'acquerir l'amour de Jesus-Christ ; qui est tiede, lâche, négligente dans son service, & qui donne son affection à la créature, conserve des attaches, vit dans la dissipation ! Ah que son ingratitude & ses infidélités lui coûteront cher un jour !

CCLIX.

Quand vous vous mettrez en chemin, disoit Notre-Seigneur Jesus-Christ à ses Apôtres †, *ne portez ni sac, ni double habit, ni souliers, ni bâton.* On peut dire à peu près la même chose à une Religieuse qui veut entrer tout de bon dans la voie du saint amour. Dégagez-vous de tout : ne portez rien avec vous qui vous empêche de marcher avec liberté : sacrifiez tout ce qui pourroit vous appesantir, vous fût-il encore plus

† Matt. 10. 10.

cher & plus précieux : donnez tout pour tout : que la possession de l'amour sacré vous suffise : plus vous sçaurez vous affranchir de la servitude de la terre, plus vous vous éleverez vers la céleste région de l'amour de Dieu. » Si votre amour est vraiment » pur, simple & bien réglé, dit l'Auteur » de l'Imitation de J. C. †, il s'élevera au » dessus de toutes les attaches qui pour» roient l'asservir, & vous rendra véritable» ment libre. Ne desirez point ce qu'il n'est » pas permis d'avoir, & ne réservez rien » qui puisse vous être un empêchement & » un obstacle, & vous priver de la liberté » intérieure. «

CCLX.

Si vous voulez faire du progrès dans le saint amour, appliquez-vous-y avec toute l'ardeur dont vous serez capable : n'ayez point d'autre émulation que celle d'y réussir. Poursuivez, pour ainsi dire, poursuivez sans cesse ce céleste amour : courez après lui jusques à ce que vous l'atteigniez : que votre esprit, que votre cœur, que toutes les puissances de votre ame soient appliquées à le chercher & à le conserver quand vous l'aurez trouvé. Appellez-le par vos desirs, par vos soupirs, par vos gémissemens, par vos larmes, par les cris de votre cœur. Ah si vous sçavez vous animer à former ces pieuses affections, vous l'obtiendrez bien-tôt, ou pour mieux dire, vous l'avez déja obtenu, & vous le ferez croître toujours plus au-dedans de vous.

† L. 3. c. 27.

CCLXI.

Voulez-vous encore réussir dans le saint mour ? Conduisez-vous comme n'y ayant ue J. C. & vous dans le Monastere ; qu'il oit lui seul votre trésor & votre partage ; ne esirez que lui, & réunissez en lui tous les oeux & toutes les affections de votre cœur. Prenez-le pour votre unique ami, comme l veut être par son infinie miséricorde, le aint Epoux de votre ame ; formez avec ui un sacré commerce, une société & une mion de cœur qui vous tienne attachée, iée & indissolublement unie à lui : soyez ivec lui dans votre Monastere, comme la rès-sainte Vierge & son chaste Epoux saint oseph vivoient avec lui dans leur Maison le Nazareth. O quel modele pour vous l'une conversation toute céleste ! Comment ivoient dans leur pauvre maison ces deux eraphins de la terre ? Toujours en la préence de J. C., toujours occupé à la vue le J. C. toujours ravi des adorables amabiités de J. C., toujours embrasés d'amour our J. C., toujours agissant pour le service le J. C., toujours attachés inviolablement à J. C. & vivant uniquement pour J. C. Quels étoient leurs transports en le contemplant, leur dévotion en l'écoutant, leur joie en le possédant ? O vie céleste ! ô béatitude anticipée ! ô conversation toute divine !

CCLXII.

Que le recueillement & l'esprit de retraite de la très-sainte Vierge & de son saint Epoux vous servent aussi de regle, si vous

voulez goûter les précieux avantages de l'amour de J. C. Fuyez la dissipation & nourrissez-vous, pour ainsi dire, dans la sainte récollection. Ne donnez pas la liberté à votre esprit de se répandre facilement sur tous les objets qui se présentent. Tout ce qui passe avec le tems n'est rien & ne doit point vous occuper sérieusement. Evitez aussi la multitude des paroles. Ne vous procurez point par une affection naturelle ou par l'envie de vous épancher au-dehors, des occupations extérieures qui remplissent l'imagination & troublent la tranquillité de votre ame. Cherchez la paix, mais ne la cherchez que dans la possession de J. C. Renfermez-vous tant que vous pourrez dans vos devoirs, & que ce soit-là toute votre sollicitude. Entrez souvent dans vous-même, & comme dit l'Auteur de l'Imitation de J. C.* » Fermez sur vous la porte de votre cœur » & appellez-y Jesus votre bien-aimé. « Entretenez-vous alors cœur à cœur avec lui avec une tendre confiance, comme avec le seul ami de votre ame, & le seul avec qui vous aimiez à converser. Si vous sçavez bien vous dégager de tout pour ce seul bien-aimé, il viendra dans vous, il vous fera sentir sa présence, il se familiarisera avec vous avec une bonté qui vous jettera dans un saint étonnement : il vous communiquera son amour, vous l'aimerez & vous en serez aimée.

CCLXIII.

L'amour tend à l'union, & par conséquent

* L. 1. c. 25.

l'imitation. Si vous voulez donc être unie Notre-Seigneur Jesus-Christ par un véritale amour, si vous voulez qu'il vous aime & u'il vous fasse sentir son amour, appliquezous à l'imiter. Soyez comme un miroir ans lequel il voie ses vertus retracées & ans lequel il puisse se contempler avec comlaisance. L'amour ne consiste pas en paroes, mais dans les œuvres & dans la vérié †, & ces œuvres & cette vérité ne sont utre chose que l'imitation des vertus de esus-Christ. Plusieurs parlent de l'amour de esus-Christ & se répandent en grands discours & en exclamations sur le bonheur qu'il a de l'aimer uniquement, sans toutefois qu'ils rouvent la vérité de leur amour par les œuvres ; témoignage équivoque. Ce n'est pas celui que J. C. demande, lui qui aime la vérité puisqu'il est la vérité-même. Ne parlez pas tant de son amour, mais que le soin que vous aurez de l'imiter dans ses vertus parle pour vous & prouve que vous l'aimez.

CCLXIV.

Les épouses des hommes suivent la fortune de leurs époux & partagent avec eux leur bonne & leur mauvaise fortune. Pourquoi ne voudriez-vous pas suivre celle de votre Epoux céleste qui sera toujours bonne & heureuse, bien qu'elle ne soit pas toujours en cette vie au gré de l'amour propre & des sens ? Il veut vous couronner avec lui dans le Ciel ; mais puisqu'il a tant souffert pour vous sur la terre, il est juste que vous participiez à ses souffrances,

† 1. Joa. 3. 18.

& que vous soyiez crucifié avec lui. La croix qu'il vous présente est le gage de son amour. En l'acceptant de sa main, elle sera pour lui le gage du vôtre. Déterminez-vous donc à souffrir pour J. C., si vous voulez témoigner votre amour à Jesus-Christ; mais ne vous effrayez pas. Quelque pesante & douloureuse que la croix paroisse à la nature, l'amour l'adoucira & la rendra légere. Il en changera l'amertume en douceur, & il fera couler de ce sacré bois un beaume & une onction divine qui consolera votre ame, & vous dédommagera par sa suavité de toutes ses rigueurs. C'est ici un mystere connu de bien peu de personnes; il en est encore moins compris. On pourroit dire avec St. Augustin: Donnez-moi quelqu'un qui aime, & il le comprendra parfaitement.

CCLXV.

» Celui qui n'est pas prêt de souffrir tout, » comme n'ayant point de volonté que » celle de son bien-aimé, n'est pas digne » d'être appellé ami de Dieu. « C'est l'Auteur de l'Imitation de J. C.; qui parle de la sorte †, & qui nous fait entendre par-là qu'une ame qui veut profiter dans le saint amour, doit le témoigner par sa générosité à souffrir tout ce que son Epoux sacré lui envoie de rude, de pénible & d'amer. Elle doit entrer dans les miséricordieuses vues de son bien-aimé, qui veut la purifier par les souffrances, la dégager de la terre & d'elle-même, & se l'associer sur la croix. Ainsi une Religieuse qui veut véritablement entrer

† L. 3. c. 5.

dans les voies de l'amour sacré, doit ambitionner les souffrances comme un moyen de se rendre toujours plus digne des sacrées complaisances de son céleste Epoux, parce qu'elles la purifieront, qu'elles l'orneront à ses yeux, qu'elles l'uniront à lui plus étroitement, qu'elles la formeront davantage à son image & à sa ressemblance. »

CCLXVI.

L'amour ne consiste pas dans les goûts & les consolations sensibles ; mais dans la fidélité & dans la constance à se soutenir au tems de la tribulation. » Comme il trouve » en Jesus-Christ un plaisir céleste, dit l'Au» teur de l'Imitation †, lorsque ce divin » Sauveur le favorise de sa grace sensible, » aussi il ne trouve rien en lui qui lui déplaise, » lorsqu'il l'éprouve par la sécheresse & les » souffrances. « L'ame qui se relâche dans la tribulation ou la privation ; qui se laisse aller à l'impatience ou à la paresse, qui cherche alors sa consolation & son appui dans des satisfactions extérieures & dans la créature, n'a guére qu'un amour foible & peu généreux, & il n'y a pas apparence qu'elle fasse du progrès dans la perfection de la charité. Comme la foi constante n'a pas besoin du témoignage des sens pour croire, & que la parole de Dieu lui suffit ; aussi l'amour constant & généreux n'a pas besoin des tendres suavités d'une dévotion sensible, mais le bon plaisir du céleste bien-aimé lui suffit. Ainsi l'amour s'éleve au-dessus même des dons de Dieu, pour se reposer uniquement

† L. 3. c. 6.

en lui, parce qu'il ne cherche que lui & qu'il ne veut que lui. Il se soutient dans les ténebres, dans les obscurités, dans les tentations, dans les desolations. Il croit même, il se fortifie, il devient plus ferme & vigoureux dans toutes ces épreuves, comme on voit le jonc se nourrir dans l'eau, où presque toutes les herbes périssent.

CCLXVII.

» Si vous ne pouvez contempler les choses » hautes & célestes, dit l'Auteur de l'Imi- » tation de J. C. *, reposéz-vous dans la » Passion du Sauveur & aimez à demeurer » dans ses sacrées plaies. « La Passion de Notre-Seigneur Jesus-Christ a fait le sujet des oraisons éminentes des plus parfaits contemplatifs. Ils voyoient dans l'excès des souffrances du Sauveur l'excès de sa charité pour les hommes, & ils ont été puissamment excités à reconnoitre une bonté si immense par tous les sentimens d'amour dont ils étoient capables. Hélas! lorsque l'amour a porté Jesus-Christ à se sacrifier ainsi pour sa créature, comment la créature sera-t-elle si insensible que de refuser son amour à celui que l'amour a ainsi immolé pour elle? Voilà ce qui jettoit les Saints dans un étonnement extatique, ce qui les transportoit hors d'eux-mêmes & les élevoit au-dessus des sens par l'ardeur de leur charité. O combien étoit embrasé l'amour de ce Seraphin de la terre le grand St. François d'Assise, en qui J. C. dont il contemploit la douloureuse Passion, voulut renouveller ses sacrées plaies. Il se

* L. 2. C. 1.

posa sans doute, selon la pensée du pieux
uteur que nous avons cité, dans la Passion
: son Sauveur, comme sur un lit que l'a-
iour sacré lui avoit dressé ; & il aima si
rt à demeurer dans ses sacrées plaies,
i'on peut dire qu'il n'en sortit point de
iute sa vie, puisqu'il en porta toujours les
npreintes miraculeuses sur son corps. Si
onc vous sçavez à l'imitation de ce grand
aint, considérer souvent les sacrées plaies
e Notre-Seigneur avec dévotion, & y recou-
r comme à l'azile de votre ame, il en arri-
era de vous comme du Prophete, qui di-
oit que le feu de l'amour de Dieu s'allumoit
ans son cœur au tems de son oraison. *

CCLXVIII.

Mais si la vue des sacrées plaies du Sau-
eur, doit exciter dans votre ame de vifs
ntimens d'une tendre devotion & d'une
ompassion amoureuse ; que celle qui vous
uvre la porte de son divin cœur dévienne
lus particulierement l'objet de votre amour
: de votre dévotion. Baisez souvent en es-
rit les autres plaies avec une humilité pro-
onde & une vive reconnoissance, puisque l'a-
nour les a faites pour votre salut ; mais entrez
vec une affectueuse confiance dans celle de
on cœur ; pénétrez dans ce sacré cœur, &
u'il soit pour vous comme un tabernacle
ressé par l'infinie charité de votre Seigneur †
où vous lui disiez comme saint Pierre, qu'il
ait bon pour vous de démeurer, & d'où
ous ne sortiez jamais. Où pourriez-vous
tre en plus grande sureté ? où seriez-vous

* Psal. 38. 4. † Matt. 25. 4.

avec plus de consolation ? où trouveriez-vous plus de repos ? où puiseriez-vous plus de graces ? où pourriez-vous acquerir plus de vertus? où vous embraseriez-vous plus ardemment des vives flammes de l'amour sacré ? » Ah, dit l'Auteur de l'Imitation de J. C. † » si vous étiez entrée parfaitement une seu- » le fois dans l'intérieur de Jesus, & que » vous eussiez un peu goûté son ardent amour, » vous ne vous occuperiez pas tant de vous- » même.

CCLXIX.

Lorsque l'amour sacré s'est entierement soumis un cœur, il y dresse une chaire d'où il instruit en maitre, & un trône d'où il prononce ses oracles & commande en Souverain. Mais ses instructions sont si admirables, qu'on est ravi hors de soi de l'entendre, & sa domination est si aimable qu'on la préfere volontiers à l'empire du monde entier. Bienheureuse la Religieuse qui est formée dans l'école du saint amour, qui est initiée dans ses divins mysteres, qui a le bonheur d'entendre ses leçons célestes, & qui possede sa sagesse surnaturelle ! Bienheureuse celle qui s'est volontairement assujettie à ses saintes loix, qui exécute fidelement ses ordres, qui vit dans une entiere dépendance de sa volonté, qui ne se soustrait en aucun point de sa domination, qui agit en toutes choses par son mouvement & son impression. Ne consultez que le saint amour, vous qui lirez ceci ; n'agissez que par le saint amour. Que l'amour sacré soit votre docteur & vo-

† L. 2. C. 1.

tre maître. O que la ſageſſe qu'il vous communiquera ſera bien au deſſus de celle des enfans du ſiécle, & que votre bonheur ſous ſon empire excedera tout ce que les ſens offrent de joie & de plaiſir dans le monde! La doctrine de l'amour ſacré eſt une émanation de la ſageſſe infinie du Pere de lumiere, & l'empire de cet amour céleſte eſt le même que celui de Jeſus-Chriſt.

CCLXX.

Si vous êtes fidele à ſuivre les leçons & les loix divines de l'amour ſacré, vous vous trouverez enfin dégagée de l'affection des choſes de la terre. Vous ne vous regarderez plus ici que comme dans une region étrangere & comme hors de votre ſphére; le tems vous paroitra ce qu'il eſt, c'eſt-à-dire, une ombre paſſagere, ainſi que tout ce qu'il renferme, & vos deſirs ſe porteront tous vers l'immuable éternité, où vous ſerez unie à Dieu pour toujours; car l'amour ſacré vient de Dieu, & il porte l'ame à Dieu qui habite dans l'éternité. Ecoutez les ſoûpirs vers le ſéjour de la gloire céleſte que l'amour fait pouſſer à une ame qu'il a dégagée des vaines affections des créatures, & qu'il a embraſée de ſes ſaintes ardeurs. » O heureuſe » demeure de la cité céleſte! s'écrie-t-elle » dans le livre de l'Imitation de J. C. † O » clair jour de l'éternité, qui n'eſt obſcurci » par aucune nuit, mais qui brille ſans ceſſe » des rayons de la ſouveraine vérité! O jour » plein de joie, d'aſſûrance & de repos, » dont le bonheur n'eſt jamais expoſé à la vi-

† L. 3. c. 48.

» cissitude & au changement ! O plût à Dieu » que ce grand jour fût déja venu, & » que tout ce qui est temporel fût fini avec » le tems ! ... O bon Jesus quand me pré» senterai-je devant vous pour vous voir ? » Quand contemplerai-je la gloire de votre » Royaume ? Quand me ferez-vous tout en » tout ce que je suis ? « Tels sont les saints soupirs que l'amour sacré fait pousser à une ame qu'il a blessée de ses traits. Heureuses les Religieuses en qui se trouvent de si saintes dispositions, elles sont véritablement du nombre de ces Vierges sages qui tiennent la lampe de leur cœur allumée & qui vivent dans l'attente du céleste Epoux. Finissons cet ouvrage par ces belles paroles du même Auteur que nous avons cité & qui peuvent servir de sujet de méditation pour toute la vie. » Celui, dit-il *, qui n'aime pas Jesus, » est à lui-même un plus cruel ennemi que » ne seroient ceux qui le haïssent le plus, » & que ne pourroit être tout le monde en» semble. «

* L. 2. c. 7.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

PREMIERE PARTIE.

Du renoncement au monde & à soi-même.

SECONDE PARTIE.

De la pratique des vertus.

TROISIEME PARTIE.

De la vie intérieure.

Fin de la Table.

SED